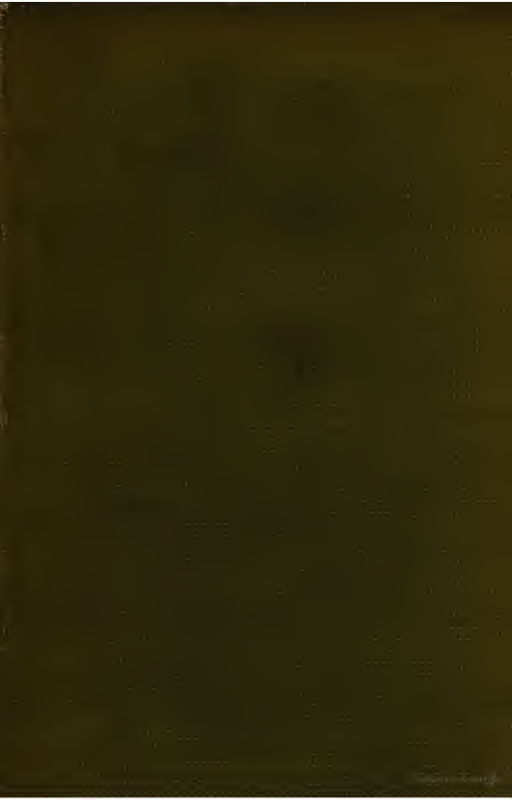



SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE



LETTRES
D'EUGENIE
DE GUÉRIN

PUBLIÉES AVEC L'ASSENTIMENT DE SA FAMILLE

PAR

G. S. TRÉBUTIEN
Conservateur-adjoint de la Bibliothèque de Caen

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

LETTRES

D'EUGÉNIE

DE GUÉRIN

A LA MÊME LIBRAIRIE

EUGÉNIE DE GUÉRIN

JOURNAL ET FRAGMENTS

PUBLIÉS AVEC L'ASSENTIMENT DE SA FAMILLE

PAR G. S. TREBUTIEN

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Nouvelle édition. 1 volume in-8°, 7 fr.

MAURICE DE GUÉRIN

JOURNAL, LETTRES ET POÈMES

Publiés par G. S. TREBUTIEN

ET PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE PAR M. SAINTE-BEUVE

Nouv. édition. 1 vol. in-8°, avec portrait, 7 fr.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOÎT, 7

LETTRES
D'EUGÉNIE
DE GUÉRIN

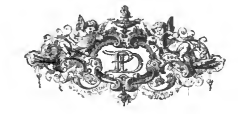
PUBLIÉES AVEC L'ASSENTIMENT DE SA FAMILLE

PAR

G. S. TREBUTIEN

Conservateur-adjoint de la Bibliothèque de Caen

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

M DCCC LXV

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'espoir que nous exprimions en publiant, il y a deux ans, le Journal de Mlle Eugénie de Guérin a été rempli au delà même de toutes nos prévisions. Douze éditions réelles épuisées dans un si court intervalle de temps, les éloges spontanés et unanimes de la critique, non-seulement à Paris, mais dans toutes les provinces et à l'étranger, enfin le suffrage de l'Académie française, ont consacré le succès de ce livre d'une manière véritablement exceptionnelle.

Nous avions été tenté de renouveler un usage cher aux éditeurs du XVIe siècle et d'élever à Mlle de Guérin une sorte de *Tombeau* mystique en

réunissant tous les hommages rendus à sa mémoire. Il nous en est venu de toutes parts : les uns, publics et retentissants, d'autres en plus grand nombre, sous forme de lettres, et ce ne sont pas, nous pouvons le dire, ceux qui ont le moins servi à nous fixer sur le prix de notre travail. Par une rencontre qui devait nous toucher singulièrement, au moment même où le plus grand poëte de notre temps n'hésitait pas à proclamer le *Journal d'Eugénie de Guérin le plus beau des livres modernes*, un orateur illustre nous en remerciait personnellement comme d'un *présent inestimable fait au monde entier*. Dans la plus célèbre et la plus autorisée des Revues, un éminent critique anglais appelle M[lle] de Guérin l'*Antigone de la France*, une Antigone « élevée et ennoblie par la foi chrétienne ; » et il ajoute : « Son Journal est l'effusion d'une des âmes les plus pures et les plus saintes qui aient jamais existé sur la terre[1]. »

1. « Eugénie de Guérin is an Antigone of France, sublimed and « ennobled by Christian faith. Her Journal is the outpouring of one of « the purest and most saintly minds that ever existed upon earth. » (*Edinburgh Review*, July 1864.)

Nous devons mentionner encore, pour l'Angleterre, un très-remarquable travail de M. Matthew Arnold, dans le *Cornhill Magazine* (juin 1863.)

Voyez aussi les articles de M. Sainte-Beuve dans le *Constitutionnel*, de M. de Pontmartin dans le *Correspondant*, de M. Camille Selden dans la *Revue nationale*, de M. Émile Montégut dans le

Tel est le charme, telle est la douce et salutaire influence qu'exerce ce livre dont on pourrait dire ce que M[lle] de Guérin y a dit elle-même de l'*Imitation :* « Il plaît et profite à tout le monde. » Dans cette lecture, si attrayante pour l'esprit, *tout sert à l'âme, tout fait penser en haut.* On y retrempe sa foi, son courage. Que d'aveux touchants nous avons reçus à ce sujet ! Et nous-même, au milieu des épreuves les plus amères, quelles consolations n'avons-nous pas trouvées dans ce commerce de tous les jours pendant les dix années, ou peu s'en faut, dont le meilleur a été consacré par nous à recueillir et à mettre en lumière ces pages qui, désormais, ne périront pas !

Pour tenir entièrement notre promesse, nous n'avions plus qu'à joindre au Journal de M[lle] de Guérin sa Correspondance, qui en est le complé-

Moniteur, de M. Edmond de Guerle dans le *Journal des Débats*, de M. G. Merlet dans la *France*, de M. Ed. Scherer dans le *Temps*, de M. E. de La Gournerie dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, de M. Amédée Duquesnel dans le *Messager de la Semaine*, de M. Georges de Cadoudal dans l'*Union*, le Rapport de M. Villemain à l'Académie française, les trois Entretiens du *Cours familier* de M. de Lamartine, le *Pèlerinage au Cayla* de M. Émile Vaïsse dans la *Revue de Toulouse*, *Andillac et le Cayla*, par le baron E. de Rivières, dans le *Bulletin monumental*, etc., et particulièrement la belle Étude de M. Auguste Nicolas, extraite de la *Revue d'Économie chrétienne* (Paris, Didier, 1863).



ment naturel et indispensable. Cent cinquante lettres réunies dans ce volume rempliront un vœu qui nous a été exprimé de tous les points de la France et même de l'étranger avec des instances peut-être plus vives encore. On peut les lire avec une entière confiance : nous avons dû, pour obéir à des convenances impérieuses, en supprimer ou plutôt en réserver quelques passages; mais, du reste, nous nous sommes interdit scrupuleusement de rien ajouter au texte ou de l'altérer par aucune correction indiscrète [1]. Pouvions-nous mieux faire que de laisser M[lle] de Guérin dire, à sa manière, dans ce langage unique, si ingénu, si ferme, si pittoresque dans ses irrégularités mêmes, ce qu'elle a pensé et ce qu'elle a senti?

A côté du Journal, qu'elles répètent quelquefois, les Lettres ont d'abord ce mérite de montrer combien le Journal était sincère; elles en expliquent certains passages, trop concis pour n'être pas un peu obscurs; il arrive aussi qu'elles en comblent les lacunes, et d'ailleurs elles y ajoutent un commencement et une fin.

Notre principal regret est de n'avoir eu entre les mains qu'un très-petit nombre de lettres écrites

1. L'Éditeur a marqué d'une astérisque à la Table les lettres dont il a eu sous les yeux l'original autographe.

à Maurice de Guérin ; le reste a péri, selon toute apparence. Néanmoins, c'est l'expression de la tendresse fraternelle qui tient encore la première place dans ce recueil : vivant et mort, c'est de Maurice que l'*Antigone du Cayla* est occupée. Jusqu'à la fin, elle a concentré sur lui ses joies et ses peines dans cette vie, ses espérances pour une vie meilleure et un désir de gloire que nous avons réussi, mais trop tard, à satisfaire.

Puis, à côté de Maurice, le lecteur prendra plaisir, nous n'en doutons pas, à voir reparaître, marquée de traits moins indécis, plus d'une image qui tient déjà une place dans ses sympathies. Pour celles des amies de M[lle] de Guérin qui vivent encore, il faut bien que nous laissions ce livre dire sans nous la part qu'elles ont eue dans son affection et leur titre à notre gratitude. Une mort prématurée nous a mis malheureusement plus à l'aise pour dire au moins quelques mots des tendres liens qui unirent les solitudes du Cayla et de Rayssac. Les lettres adressées à M[lle] Louise de Bayne suffiraient pour donner à ce nouveau volume sa physionomie et son charme. Elles laissent entrevoir, avec toute sa grâce, la douce et noble figure dont le mélancolique souvenir avait suivi Maurice de Guérin à La Chênaie, et désormais il ne sera plus possible de séparer du frère et de la sœur

celle qui se trouva sur leur chemin, souriante et radieuse, comme l'Ange de la Poésie et de l'Amitié.

Il nous reste à remplir un devoir qui nous est bien doux, en mettant ici l'expression publique de notre reconnaissance pour toutes les personnes qui sont venues en aide à notre travail. Nous finirons comme nous avons commencé, en remerciant M[lle] Marie de Guérin, dans toute l'effusion de notre cœur, de la haute confiance qu'elle nous a témoignée en nous associant à son culte pour de chères mémoires et en nous permettant de faire notre part et celle du public dans les souvenirs sacrés dont elle est la pieuse dépositaire. Que l'hommage de notre gratitude parvienne aussi à Rayssac, à Lisle-d'Alby, aux Coques[1], dans toutes les demeures hospitalières où nos demandes sans fin ni trêve ont trouvé un si cordial accueil. Et s'il ne nous est pas permis d'énumérer toutes nos obligations, du moins voulons-nous nommer encore M[me] la marquise de Voisins, si pleine d'obligeance et si riche de souvenirs, comme aussi M. le baron Edmond

1. Pourquoi faut-il qu'il arrive trop tard au *Val de l'Arguenon*, où la digne fille d'Hippolyte La Morvonnais, M[me] de La Blanchardière, vient d'être enlevée, comme sa mère, par un de ces coups soudains de la mort qui consternent l'amitié et remplissent de deuil toute une contrée?

de Rivières, qui porte un nom depuis longtemps cher à la famille de Guérin et dont l'amitié si spontanément accordée est pour nous d'un bien grand prix.

Nous comptons aussi parmi les plus heureuses rencontres de notre vie celle qui nous a fait connaître à Caen, au moment même où, livré à nos seules forces, nous étions aux prises avec les plus grandes difficultés de notre tâche, l'ami dévoué qui, par ses conseils et son concours de toutes les heures, nous a permis d'en sortir, en dépit de toutes nos craintes, à notre honneur et à la gloire des Guérin. Pourquoi ne veut-il pas que nous inscrivions son nom avec le nôtre sur ce monument auquel il a pris depuis cinq ans un si pieux intérêt? Grâce à lui, nous pouvons déposer la plume, comme on le faisait au moyen âge, en remerciant Dieu de nous avoir donné assez de vie et assez de force pour accomplir heureusement notre tâche.

G. S. Trebutien.

Bibliothèque de Caen, 25 octobre 1864.

LETTRES

DE

EUGÉNIE DE GUÉRIN

A Mlle LOUISE DE BAYNE

AU CHATEAU DE RAYSSAC (TARN).

[Au Cayla], 12 juillet 1831.

Vous me croyez bien loin de vous maintenant, ma chère amie, et cependant je ne vous ai pas quittée. Je suis encore dans votre chambre, à l'escarpolette, à l'église; enfin vous me verriez sans cesse, si on pouvait voir la pensée. La mienne voyage bien lestement; en moins d'un rien, elle est sur vos montagnes, et elle s'y plaît tant qu'elle y prendra racine. Vraiment vous me rencontrerez quelque jour toute plantée parmi vos bois. En attendant, me voici dans ceux du Cayla, qui ne me déplaisent pas non plus. Mes voyages sont terminés, hormis ceux de Cahuzac. Je n'en ferais pas qui ne m'ennuient après celui qui m'a tant amusée. Pourquoi

1

Rayssac est-il si loin, pourquoi êtes-vous à douze lieues de moi? Pourquoi ce qu'on aime est-il si loin, et ce qu'on n'aime pas, toujours trop près? C'est que rien au monde ne va à notre fantaisie : bonheur et malheur, plaisir et peine marchent de compagnie; après le bonjour vient l'adieu. Ce triste adieu, il faut le dire à tout : d'abord à sa poupée, puis à ses dix-huit ans, puis à ceci, puis à cela; mais le plus triste est l'adieu du départ, surtout à une bonne et tendre amie comme vous. Ma chère Louise, il m'en a tant coûté de vous quitter, que j'aurais presque envie de ne pas vous revoir.

Je m'en allai bien tristement après votre dernière poignée de main, tournant de temps en temps ma tête de votre côté, mais je ne voyais rien que les blanches murailles du château, qui bientôt ont disparu, puis les arbres, puis les montagnes, et puis tout... Me voilà à Villefranche, où me restaient encore Fingal et Criquet[1]; celui-ci fut fort aimable, il vint s'asseoir sur mes genoux, je le caressai, je le fis souper, et, après le baiser d'adieu, il partit avec mon souvenir *sur le cou* et dans le cœur, je pense...

Je ne sais pourquoi je ne vous ai pas dit plus tôt que Maurice était ici. Je suis la plus heureuse personne du monde à présent. Il est arrivé lundi dernier, huit jours juste après mon départ de Rayssac. Nous avions déjà quelque inquiétude sur son compte, mais

1. Cheval et petit chien de Rayssac.

à présent nous l'avons près de nous et toujours avec nous. Cependant il veut nous quitter, et c'est pour venir vous voir. Je lui dis oui et non, quand il m'en parle; mais enfin il aura le *oui*, car je dois préférer son plaisir au mien. Comme il ne fait que d'arriver, il ne partira pas encore; il faut d'ailleurs voir avant la grand'maman, les grandes-tantes, les grands-oncles et les petits-cousins. Demain, arrivée de la malle, personnage bien venu après le voyageur, magasin de livres, de prose, de vers, qu'on fouille comme un voleur fouille un coffre-fort. Je sais qu'il y a ma part du trésor, et Marie aussi. Maintenant le Cayla est dans la joie, tout rit, tout chante, même certains poulets qui, sans le savoir, chantent leur chant de mort : à la broche, à la broche!

J'ai trouvé Albi en combustion pour le choix d'un député; on ne parlait d'autre chose, même Mme ***, qui aime mieux parler de toilettes que de politique; mais vraiment ceci touche au cœur bien plus qu'un chapeau. A Paris on se moque, on rit de Philippe, mais on a peur de tout le reste. Aussi le député de *** ne va pas à la Chambre de peur des fenêtres. Il veut attendre pour partir la saison où on les tient fermées, le mois de novembre...

Il y a six jours que je suis arrivée, sans voir arriver quelque courrier pour Gaillac. Enfin le bon mulet de l'an dernier me fait savoir qu'il part demain, et vite je prends mon taille-plume et le grand papier que vous m'aviez dit de prendre. Me voilà dans ma

chambrette, tête à tête avec une plume ou plutôt avec vous, car une lettre n'est autre chose qu'une conversation. Me répondrez-vous bientôt? Après le plaisir de vous voir, j'aime bien celui de vous lire, parce qu'on se revoit encore. Faites-vous souvent petit papier en attendant une meilleure façon de venir me voir au Cayla. J'ai annoncé à Marie que nous vous verrions cet été; jugez de son bonheur, elle qui ne vous a pas vue depuis plus d'un an. Elle vous crie : venez, venez, de toutes ses forces, et elle n'est pas la seule. Papa n'est pas le dernier qui se félicite du plaisir de vous voir. Recevez pour vous et les vôtres ses hommages et ses souvenirs, qu'il compte venir bientôt vous offrir en personne, accompagné de Maurice. Pour Marie, je ne sais si elle sera encore du voyage, malgré la bonne envie qu'elle a de venir faire un tour sur vos montagnes. Au reste, ce n'est pas qu'elle ait peur des chemins; je leur ai donné l'éloge qu'ils méritent, je les défends et les défendrai envers et contre tous. Enfin je les vanterai si bien, que tout le Cayla viendra à Rayssac avec plus de plaisir qu'à Paris.

Je me levai avant-hier avant six heures pour faire une course qui ne m'amusait pas autant que de venir vous voir; j'allai trouver M. Bories[1], il en était bien temps, depuis deux mois que je courais le monde. Aussi mon âme n'était pas aussi contente que mon

1. Alors curé de Cahuzac.

cœur que vous avez si bien traité; mais maintenant elle va bien, car elle a ce qu'il lui faut. On a beau dire que j'aime le monde; on se trompe, ce n'est pas là que je trouve le bonheur. Je vous l'ai dit, il me faut autre chose que des distractions, des amusements, même qu'une amie : il me faut le bon Dieu, et comme on ne le trouve pas dans le monde, je ne m'y plairais pas longtemps. Adieu, chère Louise; passez-moi mes réflexions, je sais qu'elles ne vous déplaisent pas.

A Mlle MARIE DE GUÉRIN,

AU CAYLA.

Rayssac, mardi 5 septembre 1831.

Voici déjà plus de huit jours que je suis loin, bien loin de toi, ma chère amie; mais je suis si aimée, si bien reçue, qu'on se consolerait d'être venu du bout du monde. C'est une bien charmante amie que Louise et ses sœurs, d'une attention, d'un soin, avec un sans façon qui fait trouver le chez-soi chez elles. Cependant je pense à les quitter tous les jours, mais je n'en dis rien, on croit que nous demeurerons ici quelque temps. Louise me disait hier : « Il me semble que nous devons vous garder toujours. — Et mon Cayla, croyez-vous que je puisse l'oublier? » J'y suis venue

bien souvent depuis que je suis ici. Qui sait ce que fait Mimi dans ce moment que je lui écris? Je voudrais que tu me visses dans ma petite chambre, devant une bibliothèque, une glace, où je ne regarde pas, je ne vois que mon encrier. Le temps est charmant, nous en profiterons pour aller voir le malade, qui veut me voir avant d'entrer au ciel...

Pulchérie est toute disposée à venir à Gaillac; mais elle n'a pas dit à quelle époque. Louise voudrait que ce fût demain, et moi aussi. Je serais heureuse de la voir au Cayla, et de rendre un peu de ce qu'elle me donne à pleines mains, tendresses, amitiés, tout ce que le cœur donne. Nous sommes toujours ensemble, elle et moi; à table, à côté d'elle; assises ou debout, c'est comme bras droit et bras gauche; mais la nuit nous sommes loin, je ne dors pas dans ce lit si commode pour la causette. On m'a placée à côté de Maurice, dans la chambre la plus solennelle du château; ce lit *à peurs* dont je t'ai parlé, c'est où je dors et sans peur. J'entends bien les loups quelquefois, mais seulement sous mes fenêtres. Une de ces nuits, c'était un vacarme d'enfer; chiens et loups se livrèrent bataille, comme on fait partout. M. de Frégeville dit hier à M. de Bayne qu'on se battait régulièrement tous les soirs à Montpellier depuis huit jours. Ici on se bat au cabaret, mais c'est le vin. Je crois que notre pays est encore le meilleur; ni opinions ni vins ne s'y font la guerre.

Nous jeûnons encore de lait, toutes les vaches

sont ou ont été malades, demain on jette la sixième aux loups. Moutons, chevaux, cochons, tout crève ou veut crever. J'ai peur que cette peste ne descende chez nous. On a dit que le choléra était à Toulouse. C'est bien possible, je n'ai pas peur avec ma médaille. On n'en a pas ici; si je puis m'en procurer à Albi, je veux leur en envoyer.

Je vais déjeuner, puis à la messe, ce soir en course, et puis je te dirai ma journée. Elles se passent aussi doucement qu'au Cayla. Nos soirées sont fort gaies et se prolongent jusqu'à minuit. Ce sont des plaisanteries sur l'un, sur l'autre, de petites guerres avec Maurice sur Victor Hugo, Lucrétia[1]; Léontine surtout le harcelle, je l'appelle l'abeille. Maurice est charmant parfois sur le champ de bataille.

. . .[2] Je sors de l'église, ma chère, où nous sommes allées après notre course, prier le bon Dieu pour les vivants et pour les morts. C'est toujours là que nous allons finir la journée, comme font les montagnards. L'église est aussi pleine ici le soir que les jours de dimanche à Andillac, et tout ce monde prie avec une dévotion ravissante; il y a même de simples femmes aussi versées dans la contemplation qu'un Père de l'Église, et qui vous savent des prières à l'infini sans savoir lire.

1. Lucretia-Maria Davidson, jeune fille poëte américaine, morte en 1825, à l'âge de dix-sept ans.

2. Fin d'une autre lettre, écrite aussi de Rayssac (septembre 1831), dont les deux premiers feuillets sont égarés.

Paul m'attend à Roudelle; Lili[1] m'attend aussi, mais vous pensez bien que je ne puis pas aller partout. Il me tarde trop de revoir mon Cayla pour trouver du plaisir ailleurs. Cette pauvre Lili! S'il y avait moyen d'aller à Albi d'ici, j'aurais grand plaisir de lui donner quelques jours; mais c'est impossible, j'attends ici les chevaux. Il fait aujourd'hui un froid à donner l'onglée, ce qui gâte un peu nos plaisirs de dehors.

C'est à mon grand regret que j'avais refusé la petite chèvre, elle est charmante; Louise la nourrissait de pain, la visitait tous les jours. Maintenant la voilà sevrée de toutes ces douceurs depuis qu'elle n'est plus pour nous. Adieu, ma très-chère; je te suis partout de cœur, il me tarde de le faire tout de bon. Laisse-moi embrasser papa.

Ceci, mon cher papa, servira, si vous voulez, de réponse à votre lettre. Je ne vous dirai rien de nouveau, j'ai donné toutes mes nouvelles à Mimi, et sa lettre sera pour tous. Elle est assez longue pour que vous en preniez chacun un morceau; je vous donne celui où je vous dis qu'il me tarde de vous voir, et je vous le répète afin que vous le croyiez bien. Si j'écoutais Louise, je passerais ici ma vie, et je l'écouterais si vous étiez ici; mais si loin, si loin... — Je veux revenir bientôt. Nous parlons souvent de vous avec Louise, elle me dit qu'elle vous aime beaucoup; moi,

1. Mlle Louise Mathieu, d'Albi, cousine d'Eugénie, morte en 1838.

je n'ai pas besoin de vous le dire, mais bien de vous revoir. Maurice arpente la montagne dans ce moment avec Charles et M. Carayan. Ce sont trois bons enfants. Le nôtre n'est pas le plus riche, et c'est celui qui donne le plus; tout ici a de lui quelque chose, jusqu'aux grillons[1]. Une de ses pièces a été mise en musique par M. Carayan.

A M. MAURICE DE GUÉRIN,

A PARIS[2].

Au Cayla, 9 novembre 1831.

Que le temps est long quand on s'ennuie! Y a-t-il trois ans ou trois jours que tu es parti, mon cher Maurice? Pour moi, je n'en sais rien, car tout ce que je sais, c'est que je m'ennuie à mourir. Franchement voici le seul instant que j'aime depuis que vous êtes partis, encore sera-t-il bien court. Jules est pressé de nous quitter pour se mettre en route pour Paris. Ainsi, mon cher, ces deux mots te suivront sans que tu t'en doutes, comme je t'ai suivi quelquefois tout

1. Voyez dans les œuvres de Maurice de Guérin les jolis vers adressés au *Grillon du foyer de Rayssac.*

2. Rue d'Anjou, 45.

doucement pour te faire une attrape. Mais, mon Dieu, que tu es loin d'ici maintenant! Tu roules, roules toujours plus loin, et je te suis sans savoir trop par où je passe. J'ai peur que tu verses, et je te recommande à la *petite croix*. J'ai grande confiance qu'elle te préservera de toute mauvaise rencontre. Sois-lui dévot comme tu me l'as promis, et je serai tranquille. J'ai des affaires de ménage par-dessus la tête; mais j'ai tout planté là pour venir te dire un mot dans ta petite chambre, où je retrouve force choses de toi, sans compter ta veste et tes souliers. Si tu étais mort, ce serait pour moi des reliques, mais Dieu me préserve d'une pareille dévotion.

J'irai à Cahuzac lundi pour voir la foire et quelque autre chose; l'autre lundi, je compte avoir de tes nouvelles, si tu es parti de Toulouse avant-hier. Rien ne s'est passé depuis dimanche qui mérite qu'on s'en souvienne. La pluie, la boue, le vent, et aujourd'hui le soleil, voilà tout. J'oubliais un chapon que Wolf a assassiné, ce qui lui a valu quelques coups de fouet qui lui ont fait crier miséricorde; je crois qu'il t'appelait. La pauvre bête avait raison d'appeler son chevalier errant, car personne n'a pris sa défense. Trilby[1] te baise et te lèche les mains. Moi, je te croque, adieu.

Ma grippe veut me quitter, mais elle ne quitte pas la maison; le pâtre la tient ainsi que Maritorne. On

1. Petit chien favori du Cayla.

en meurt à Frauseilles; c'est bien avoir la mort aux talons. Mais ne l'avons-nous pas toujours devant, derrière et partout? Hier, à Andillac, un petit enfant alla au ciel. Si j'étais petite enfant, je voudrais le suivre; mais quand on est vieux, on ne voudrait jamais mourir. C'est qu'alors tous les petits fils qui nous attachaient à la terre sont des câbles.

Papa t'envoie 10 fr. pour l'abonner à la *Revue Européenne*. Moi, je ne t'envoie rien qu'une paire d'embrassades. Je n'ai pas le temps de répondre aujourd'hui à ma cousine. Fais-lui mes amitiés. Adieu.

AU MÊME.

Au Cayla, 24 novembre 1831.

Nous voici donc de nouveau dans les lettres, mon cher Maurice. Ce n'est pas du tout ce que je voudrais, mais je m'en contente puisque je ne puis pas t'avoir. Une charmante prophétesse vient de me prédire que je serai dans peu de temps consolée de ton absence. Si elle croit que je t'oublierai, elle est faux prophète. Que veut-elle donc dire? que tu reviendras? mais c'est si loin, ce retour! que tu m'écriras? cela console bien, mais pas tout à fait. Voici, voici: oui, tu m'écriras, mais ce sera imprimé, doré, relié. Te voilà auteur, te voilà riche de gloire, et me voilà à Paris. C'est là

aussi ce qu'elle a voulu dire; elle sait ce que je veux, cette vénérable petite sorcière, et elle ne voudrait pas m'annoncer des malheurs. J'accepte l'augure, que ta lettre d'ailleurs vient me confirmer. Tu es enfin lancé dans la carrière, loin, bien loin de ce code qui te pesait comme le mont Atlas. Papa est content de ta détermination.

Nous avons vu aujourd'hui M. Bories, qui va s'abonner avec papa au *Courrier de l'Europe*. Il me tarde bien de t'y voir. Cela nous dédommagera de l'*Avenir*, mais nous y reviendrons vite, dès qu'il reparaîtra, car on ne doute pas que nos pèlerins ne reviennent bientôt bénis et triomphants. C'est une démarche d'ailleurs qui ne peut avoir que d'heureux résultats, quels qu'ils soient. Si le pape approuve, voilà l'*Avenir* au pinacle; s'il condamne, chose impossible (dit-on), la défaite de Lamennais sera pour lui un triomphe comme celle de Fénelon, car qui doute qu'il ne se soumette? Les abbés de Gaillac, qui t'avaient donné des abonnements, sont tout désorientés; je pense qu'ils t'auront écrit. Envoie-leur le *Courrier de l'Europe*. Si tes articles te donnaient le droit de nous l'envoyer, tu ne ferais pas mal de le faire. Maintenant c'est moi qui suis le lecteur; tous les soirs nous lisons; je travaille, je lis, j'écris à quelqu'un et le jour file. J'ai été bien seule la semaine dernière. Érembert[1] était à Lacaze, et papa par-ci par-là comme

1. Érembert de Guérin, frère aîné d'Eugénie et de Maurice.



tu sais qu'il fait avec le beau temps. Nous avons eu un printemps de quatre jours. Les soirées étaient délicieuses, mais je ne sortais pas pour en jouir toute seule. J'étais alors dans ma chambre, les coudes sur la fenêtre et le menton sur mes mains, et je regardais, et je pensais et je regrettais. Pense que je me voyais seule avec Trilby, le seul être qui me vînt sourire. Aussi la petite chienne a-t-elle attrapé force caresses. Gazelle a bien envie aussi de m'aimer, mais ça va et vient comme un caprice. Je l'aime pourtant plus qu'elle ne croit, pour le bon lait qu'elle nous donne.

Ma pensée fait souvent le tour du monde en un clin d'œil. Si les jambes pouvaient la suivre, tu sais bien où je serais. Vraiment je suis souvent au coin de votre feu, soufflant et tisonnant, et t'envoyant une bluette quand tu serais trop sérieux. J'imagine toujours que vos coins de feu ressemblent un peu aux nôtres et que tu retrouves ton chez-toi chez mon cousin[1]. Du moins, ce que tu me dis de sa femme me le fait croire. Je suis enchantée que nous ayons si bien deviné. Dis-moi si cette douce figure n'a pas cet air calme que je crois qu'elle a, un peu dans le genre de Léontine[2].

J'ai eu une charmante lettre de ***; elle me parle de *Lucrétia*. Ce nom-là, dit-elle, ne sortira pas de

1. M. Auguste Raynaud, professeur au collége Bourbon, plus tard recteur, dont il est souvent question dans la correspondance de Maurice de Guérin.

2. Mlle Léontine de Bayne, sœur de Louise.

sa pensée. « Lorsque nous avons quelque envie de nous ennuyer, Lucrétia est là pour ramener la gaieté. J'avoue qu'à la place de M. M., j'aimerais mieux m'enthousiasmer d'une vivante que d'une morte; mais cela fait voir qu'il n'oublie pas le mérite. » Puis elle parle de ton avenir, et ce, après des éloges que tu ne traiterais pas mieux que ceux de l'abbé; voilà pourquoi je ne te les dis pas. Elle ajoute : « Il sera heureux. » Prends ce mot comme tu le voudras; je te le laisse à commenter et surtout à accomplir, car cela dépend en partie de toi, d'être heureux. Non pas de ce bonheur qui ne touche pas du pied la terre, comme tu le voudrais, je crois; mais de ce bonheur à la façon de l'homme, cette petite portion de félicité que Dieu lui donne ici-bas.

Il y a un endroit de ta lettre qui m'a bien édifiée. C'est bien de nous dire : prions, prions. Oui, j'ai prié, toute petite fourmi que je suis. J'ai prié de bien bon cœur pour l'heureux voyage de nos pèlerins. Dieu veuille qu'ils reviennent contents.

Je n'ai aucune anecdote à te conter; seulement la politique va toujours comme les fuseaux dans les veillées du hameau, ces femmes filent de la politique à ravir! Le pauvre Romiguières est pour dix francs de cote personnelle, lui ou ses ânes. Si tous ceux de France en payent autant, cela consolerait ce pauvre homme. Nous attendons Charles la semaine prochaine avec Armand. Que veux-tu que je mande à Bayssac? Mais tu dois écrire à M. de Bayne. Console le pauvre

homme ; cette nouvelle doit l'avoir affligé. Mimi m'a écrit, elle demeure jusqu'au premier de l'an à Toulouse. Je pense que Jobs est arrivé à bon port. Il doit ouvrir de bien grands yeux dans ce grand Paris. Ma grippe m'a quittée : cette immense lettre te le dit. Un de ces jours j'écrirai à ma cousine. Je serais bien fâchée que cette correspondance s'endormît. On dit que le choléra est en Angleterre. Je le voudrais presque à Paris pour vous voir tous trois arriver ici. Partez vite, s'il approche, dis-le à mon cousin de ma part ; mais j'espère vous voir ici sous de meilleurs auspices.

AU MÊME.

22 janvier 1832.

Il est dimanche aujourd'hui, c'est le jour du repos; aussi je n'entends d'autre bruit que celui que fait ma plume sur le papier. Je pense à toi : tu n'es pas aussi tranquille dans ton grand Paris, excepté dans ta petite chambre où tu retrouves le Cayla en beau. Quand j'ai vu hier le grand chêne du *Téoulé*[1] couvert de givre, j'ai pensé au grand sapin de Maurice. Rien n'est plus gentil que ces arbres en toilette d'hiver, mais vive celle d'été! Quand on ne doit voir que des

1. Fontaine au pied du château du Cayla.

arbres, on les aime mieux verts que blancs. Pour toi qui vois tant de choses, un peu de neige n'est rien, et c'est pour ici un grand événement, surtout quand j'en faisais des boules; mais c'est depuis longtemps un plaisir perdu. L'hiver ne m'en donne d'autre que la douce chaleur du coin du feu : c'est le plaisir des vieux. Quelle distance de la poupée aux tisons! Et m'y voilà. Et puis viendront les lunettes, la canne et la tombée des dents, tristes étrennes du premier de l'an, car enfin les années nous font tous ces cadeaux. Aussi depuis que le temps ne m'apporte rien de doux, je renverrais volontiers ce premier de l'an comme un ennuyeux qui revient trop souvent. Comme tu dis, il est étrange qu'on soit si gai à cette époque. Que les enfants le soient, à la bonne heure, ils attrapent des bonbons, mais nous... Encore si je pouvais étrenner quelquefois à ma fantaisie...

J'ai eu une jolie étrenne pourtant, c'est ta lettre. Aucune ne m'a fait le plaisir de celle-là. Quand je te voyais plus que jamais errant et vagabond dans le pays du *vide*, c'est alors que tu m'apprends qu'enfermé dans ta chambre tu t'es astreint à un travail régulier : quel progrès tu as fait là, mon cher ami! Franchement je ne m'attendais pas à une conversion aussi prompte. Que Dieu la maintienne! Je te disais bien que vouloir c'est pouvoir. Tu as voulu et tu as pu, tu as pu même reprendre le code. Je suis bien contente de toi et de ton courage. N'es-tu pas bien payé de ton premier effort en voyant ce qu'il a produit?

« J'aborde maintenant intrépidement la journée. » C'est là le mot que tu m'as fait tant attendre, qui m'a fait tant prêcher. Rien ne me faisait plus de peine que de te voir si mal avec la vie. Tu vois comme elle est plus douce quand on sait la mener. C'est pour toi un commencement de bonheur que l'ordre dans tes pensées ; peu à peu tout s'arrangera, tout s'encadrera, tout s'harmonisera dans ton existence, tu feras comme notre pendule qui sonne très-bien quand le temps est beau. Fais qu'il dure, ce beau temps qui te luit maintenant, et quand le *glacial* découragement viendra tomber sur toi, retombe sur lui comme tu l'as fait une fois. Qui donne un coup de pied peut en donner deux, peut en donner mille. Je crois aisément que ce soient des combats terribles que ces accès d'abattement qui te prennent parfois. Si je pouvais te guérir ou t'aider... L'Imitation dit quelque chose de bien vrai : *Souvent le feu brûle, mais sa flamme ne s'élève pas sans fumée.* C'est bien vrai, il ne s'élève pas en nous une bonne pensée, une bonne intention, qui ne soit bientôt mêlée d'un peu de fumée, d'un peu de faiblesse humaine. Mais le bon Dieu souffle là-dessus, et tout s'en va.

Nous avons eu quelques jours d'un froid qui faisait crier les petits oiseaux. C'est moins triste que d'entendre crier les pauvres; je crois bien qu'ils te gâtent le plaisir du coin du feu, mais j'ai plaisir de voir qu'ils te fassent peine. Si jamais je venais frapper à ta porte, je vois que tu ne me la fermerais pas. Tu

entendrais bien souvent *tan tan* à ta porte si elle n'était pas si loin. Par exemple, je serais venue vite t'embrasser quand je t'ai vu si sage, si studieux, si retiré du monde. Tu me fais l'effet d'un Père de l'Église méditant la Bible et la philosophie religieuse dans ta tranquille cellule. Je ne crois pas qu'aucun d'eux pourtant fût aussi bien logé que toi. Mais c'est une demeure charmante! je comprends bien que tu fasses de jolis vers là dedans, tout en tisonnant. Je suis sûre qu'il y en a partout dans ta chambre, sur les tables, les chaises, au coin de feu; et moi je n'ai rien! Dis-moi au moins ce que tu fais. Où en est ton drame? J'aimerais beaucoup ce *Pierre l'hermite.* Tu voulais, ce me semble, présenter quelque chose à Lamartine. Fais-le, si tu m'en crois. Il t'accueillera, j'en suis sûre, comme t'accueillerait un ange à qui tu demanderais encouragement et bienveillance.

J'ai mandé à Rayssac ce que tu m'as dit; nul doute que le bienheureux Nicolas[1] ne soit bien venu. Qui n'aime la vie des saints? Je ne puis te donner les éclaircissements que tu me demandes; comment veux-tu que je m'y prenne? Ce ne peut être que dans un tête-à-tête que je pourrais lui demander quelque chose, dans une lettre *jamais;* la demande et la réponse seraient trop indiscrètes. En attendant contente-

1. Article sur le *bienheureux Nicolas de Flüe*, publié par Maurice de Guérin dans la *Revue Européenne.*

toi, mon cher, du *clair obscur*. Au reste, Louise ne m'a pas écrit depuis la grande lettre; je t'ai envoyé dans ma dernière quelques lignes dont tu dois être content. Charles a fait grand bruit dans le pays, surtout dans la cité des *cancans*; c'était pour ceci, c'était pour cela qu'il était venu au Cayla. On me demanda quel était son âge, sa fortune, et j'entendis dire en messe basse : « C'est trop jeune pour elle; » et *elle* pensait : « de quoi vous mêlez-vous? » mais on se mêle bien d'autre chose encore, depuis nos sabots jusqu'à notre conscience, sur le docte tribunal ; on sait tout, pensées, paroles, actions, omissions, tout excepté combien la curiosité est ennuyeuse. Je suis pour la liberté de la presse, mais non pas pour celle des langues. On devrait bien en faire quelque saisie par ici.

Vraiment tu mènes la plus belle vie du monde. Nos passe-temps ne ressemblent guère aux tiens. Un de ces jours qu'il faisait grand froid, nous sommes allées, Mimi et moi, nous promener dans les bois et faire une visite aux corbeaux; mais, quoique bien emmantelées, bien capuchonnées, le froid nous saisit, et, par bonheur, nous avons rencontré un feu de bergers qui nous ont très-gracieusement cédé la place d'honneur, une pierre vis-à-vis le feu plus grande que les autres. Ces enfants nous ont conté tout ce qu'ils savaient; l'un venait de manger des *fritous*, l'autre avait chez lui des œufs frais que fait une poule rousse; et de temps en temps ils jetaient au feu

quelques poignées de *brouquilhs*[1] d'un air si content qu'il n'y a pas de roi qui n'eût dit : « Que ne suis-je un de vous ! » Si je savais faire des vers, je chanterais le *Feu des bergers*.

Tu ne devinerais pas quel ouvrage j'ai eu pour mes étrennes ; c'est un auteur qui n'a pas écrit pour être lu des femmes, je crois. Aussi je ne le lirai pas, c'est Montaigne. Dis-moi si l'on vend bien cher l'*Amour de Dieu* du comte de Stolberg. Je voudrais l'avoir.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

2 janvier 1833.

Comme je me serais étrennée hier matin, ma très-chère, si j'avais pu en me levant sauter à votre cou, vous souhaiter la bonne année, vous dire que je vous aime au commencement et à la fin de tous les ans, de tous les jours, et que je fais pour vous des vœux, des vœux sans fin ! J'aurais été trop contente. Quel joli premier de l'an pour moi qui grille de vous voir ! A peine j'eus ouvert les yeux et fait le signe de la croix du réveil que votre souvenir vint me trouver sur mon chevet et me dire que dans ce moment vous pensiez

1. Ou *trounquilhas*, brindilles, petites branches qu'on trouve à terre dans les bois.

aussi à moi, et que, si nous ne pouvions pas nous voir, nos prières et nos vœux se rencontraient dans le chemin du ciel. Oui, ma chère, j'ai prié pour vous, d'abord en m'éveillant, et puis à la messe, au *memento* des vivants, à cet endroit où Dieu permet à notre pensée et à notre cœur de redescendre un instant sur la terre pour s'y charger des besoins de ceux qu'on aime. Je vous place avec ma famille : ainsi j'ai demandé pour vous au bon Dieu tout ce que je souhaite à ceux que j'aime le plus au monde : santé, repos de cœur, de tête et d'esprit, et puis enfin tout ce qu'il vous faut pour votre bonheur et celui de tous les vôtres.

Savez-vous que vous me faites tristement commencer l'année par votre silence; pas un mot, pas un signe de vie. Je commence à craindre que l'hiver n'ait glacé Rayssac; j'accusais les charbonniers, Gosse, tout, hormis vous; et maintenant je ne sais quoi croire. Je vous en prie, écrivez-moi tout de suite; ôtez-moi ce petit glaçon que votre silence me met sur le cœur. Si c'est paresse qui vous fait taire, surmontez-la; si c'est oubli, — ne m'oubliez pas, je ne l'ai pas mérité. Peut-être croyez-vous que depuis j'ai reçu de vos lettres. Pas une seule, ma chère; je demande, je fais chercher, personne n'a rien vu. Qui sait en quelles mains tomberont ces chers souvenirs de ma chère Louise. « Pauvres lettres de Louise, qui sait en quel lieu vous êtes emprisonnées? que je regrette de vous voir devenir cornets à poivre ou pâture des rats. Quel dommage! Voilà que j'ai perdu tout



ce que vous me dites d'aimable, je ne saurai jamais ce que vous me portiez de la part de son cœur, de ce cœur qui me fait de si jolis envois, qui me dit tant de choses, et qui est muet tout à coup. Venez, charmantes messagères, c'est à présent que j'ai besoin de vous. »

Vous le voyez, ma chère, je parle au papier, je veux tout supplier, plume, encrier, et ces petits doigts qui font les morts à présent : n'aurez-vous pas pitié de moi ? Sans plaisanterie, chère Louise, je suis déjà en peine ; êtes-vous au lit ou en voyage ? je ne crois pas à l'oubli, mais vous pourriez être souffrante ; je pense à vos dents, à vos oreilles, qui vous firent tant souffrir, et je suis triste. Vous croire malade et ennuyée comme vous devez l'être de la triste saison d'hiver, me donne du chagrin, me tourmente.

Au premier soleil je me mets en route pour Gaillac, c'est décidé ; il faut que j'aille faire la robe de Toulouse, j'aimerais mieux venir vous faire une embrassade. — Que je suis heureuse, contente, ravie ! Je viens de lire une de vos lettres. Merci, ma chère amie, du plaisir que vous m'avez donné, de votre tendresse, de votre amitié pour moi. La main me tremble encore du plaisir d'avoir brisé ce cachet, mais ce petit mouvement de joie ne la fait aller que plus vite. Je voudrais vous envoyer à la volée toutes les jolies pensées que me donnait votre jolie lettre. Je voyais tout en noir, à présent tout couleur de rose. Vous m'avez ressuscitée, ravigotée, vos souvenirs m'ont fait comme

le soleil quand on est transi. Je n'en regrette pas moins vos lettres errantes, d'autant qu'elles sont remplies de bien des choses, à ce qu'il paraît; mais je ne désespère pas de les avoir dès que je pourrai envoyer quelqu'un dans les tiroirs de Gosse, où assurément elles dorment maintenant.

Grand merci, ma chère, de la cruche d'eau, du pain noir et de la caverne. Je n'ai pas encore le cœur assez pénitent pour aller comme Madeleine pleurer mes péchés au désert. Si vous croyez que j'en ai besoin, demandez pour moi cette grâce; je vous promets de la suivre et de venir me faire ermite de la grotte, pourvu que vous veniez m'y voir quelquefois et me promettiez de vous défendre des loups du monde comme moi de ceux du désert. Ne rions pas, ma chère; ceux qui ont l'âme recluse sont bien plus en sûreté que nous dans le monde avec ce *lion rugissant qui rôde autour de nous.* Je pense que saint Paul veut dire par là ce démon qui nous tente en tant de manières, qui nous entraîne si loin, si loin du ciel, qu'on le perd de vue, ce semble, et que ce *Dieu si bon, si aimable, si parfait, est toujours notre dernière pensée.* Quel renversement, ma chère Louise, de donner la dernière place dans notre cœur à celui qui doit occuper la première! d'aller d'abord à l'ennemi, et de laisser là l'ami, le père, le frère, l'époux, car sous ces noms si doux, Seigneur, tu t'offres à nous, comme dit un poëte.

N'allez-vous pas trouver bien drôle que je monte

souvent en chaire, ma chère amie ? Si je vous ennuie, dites-le-moi, mais je vous aime trop pour ne pas vous dire ce qui vous manque pour être heureuse : c'est la piété. Avec cela de plus, vous auriez bien des chagrins de moins ; ce n'est pas qu'on soit insensible, mais on se résigne ; si l'on s'ennuie, on prie ; si on regrette le monde, si notre tête prend le chemin des fêtes, des bals, on l'arrête en pensant que ce n'est pas celui-là qui mène au ciel. Savez-vous que nous sommes bien aveugles, bien insensés, bien bêtes de ne nous occuper que de ce monde, de nous amuser à des bagatelles, de prendre racine ici-bas, comme si l'éternité nous y était promise, et d'oublier cet autre monde, ce beau royaume ? Nous disions cela dimanche avec un monsieur rempli d'esprit et de bons sentiments *dormants,* mais qui s'avoue coupable de ne pas agir comme il pense. Ces réflexions lui vinrent à la vue d'un morceau du cilice de Julie de Saint-Fons, que la femme de ce monsieur s'est fait donner. Il nous disait en regardant cette relique : « Le monde, en voyant cette chose-là, dirait que les dévots sont fous, mais c'est bien nous qui sommes les fous de n'être pas dévots. » Ne le pensez-vous pas ?

J'allais partir sans mon cousin l'Africain[1], qui est de retour dans nos contrées. Je n'ai pas de regret de rester; le plaisir de l'entendre, de le questionner, va bien me consoler même. Maurice est heureux comme

1. M. Philibert de Roquefeuil, de l'île Bourbon.

en paradis dans sa solitude de La Chênaie, tous ses moments sont remplis par l'étude ou par la prière. Au reste, il mène la vie la plus douce, bon déjeuner au beurre, excellent dîner, assaisonnés d'un feu roulant de plaisanteries et de malices qui partent la plupart de M. de Lamennais. Son génie s'en va comme ça quand il ne travaille pas; de sublime, il devient charmant. Les saillies les plus vives, les plus piquantes s'échappent sans fin de sa bouche. M. Gerbet s'entend aussi passablement à *maligner*. Vous n'êtes pas la seule.

Moi aussi j'aime la messe de minuit, mais pas tout à fait comme vous. C'est que je suis loin de *huit ans*. Ma chère enfant, quand ne serez-vous plus enfant? Adieu; je ne vous en aimerai ni plus ni moins, puisque c'est de tout mon cour. J'embrasse vos sœurs bien tendrement en leur offrant mes vœux de bonne année et ceux de Marie.

A M[lle] IRÈNE COMPAYRE,

A LISLE-DU-TARN.

29 avril 1833.

Encore une rechute, chère amie; j'allais vous accuser d'oubli, et vous demander si vous aviez laissé tout votre cœur à Castelnaudary. Mais votre aimable

lettre, qui m'arrive à l'instant, a dissipé cette troupe de noires pensées qui me trottaient comme de méchants lutins dans le cœur. « Je ne veux plus écrire à Eugénie; cette correspondance me fatigue, m'ennuie. Qu'a-t-elle à m'apprendre dans ses bois? Aussi tire-t-elle tout de son cœur, et après le mot aimer, il n'y a plus rien dans ses lettres. Je ne veux plus lui répondre, cette répétition m'ennuie... » J'en étais là, ma chère, quand vos tendresses me sont arrivées. Merci et pardon. Je suis bien marrie, en voici la preuve : je vous aime plus que jamais.

Mais aussi pourquoi faire la muette? J'aime tant l'amitié parlante, que je voudrais vous entendre toujours. A présent, ce n'est ni froid, ni oubli, ni ennui, c'est un petit sommeil qui vous prend le cœur parfois, et qui vous fait dire de charmantes choses au réveil.

Vous ne me dites rien de votre santé; je vois qu'il y en a de dérangées chez mes amies de Lisle, et j'ai peur pour la vôtre qui n'est pas des plus sûres. Mais le voyage de Castelnaudary vous aura donné provision de santé et de bonheur; je vois que vous y avez fort bien passé votre temps, et que tout vous plaît dans ce pays. Je comprends que votre amie vous ait rendu tout aimable, elle l'est tant! Je prends bien part à son bonheur et à celui de sa famille. Comment appelle-t-on ce petit désiré? Ce n'est pas *Yves*. Je ne le voudrais pas : à jolie chose joli nom. La pauvre Augustine doit être bien triste de voir M. de

Gélis malade, et de ne pouvoir pas aller voir sa sœur et son ange. Il doit être si gentil dans toutes ces broderies, qu'elle aurait tant de plaisir de lui voir porter ! Dites-lui, à cette bonne et chère Augustine, que je la plains, et que je lui dirai de bien bon cœur un de ces *Pater* qu'elle aime tant, pour que le bon Dieu guérisse son papa et lui accorde bientôt le plaisir d'embrasser son neveu.

A-t-on des nouvelles de M. Henri ? On nous a dit qu'il était dans l'Inde. Voilà un retour bien éloigné. Que de choses nous avons dans l'éloignement, et toujours ce qu'on désire le plus! Sans la pensée de la Providence, on dirait que ce monde va tout de travers, mais c'est nous plutôt qui ne voyons pas droit; nous nous plaignons, nous avons peur comme si Dieu n'était pas là. N'oublions pas que c'est lui qui nous mène, et non pas les hommes; autrement il y aurait de quoi se désespérer et partir comme Colomb pour chercher un autre monde.

Les journaux nous sont revenus, et ne nous disent pas plus que vous sur votre pauvre princesse. Mon Dieu! quand la verrons-nous hors de là! Je tremble qu'elle n'en sorte que pour aller au ciel. Il y a longtemps que les Bourbons meurent martyrs. Je dis tous les jours la prière que m'a envoyée Antoinette. Elle est fort belle, ce me semble, surtout le psaume. Prions toujours et espérons, c'est le seul bien qui nous reste.

J'ai écrit hier soir à Mlle Lisette et lui annonce le

prochain voyage de M. Bories à Lisle; j'ai appris depuis qu'il était parti pour aller voir sa mère, qui est très-mal. Je crains pour lui le malheur de la perdre, elle est fort âgée. Nous avons beaucoup parlé de vous jeudi. Le clergé de Cahuzac dînait ici. M. Bories est fâché que vous vous fâchiez; il viendra vous voir, et pour vous punir ne vous dira rien. Avez-vous peur de cela? Grâce à Dieu, ma chère, le temps n'est pas encore venu de mettre à profit les bons avis que vous me donnez. Les chanoines de Saint-Flour ne me chagrinent plus[1]. Je leur souhaite bonne et longue vie comme à Mathusalem pour la peur qu'ils m'ont faite et pour qu'ils n'y reviennent pas. A ce propos, il faut que je vous gronde. Je ne sais plus ce que je vous disais là-dessus dans ma dernière lettre, mais cela m'a été répété devant M. Bories par M***, qui l'a déjà colporté dans tous les presbytères du canton. Il n'a jamais voulu dire de qui il l'avait appris à Lisle. Ce n'est pas de vous, mais vous avez lu ma lettre à une amie, et de celle-là à une autre, et de bouche en bouche c'est ici. Je vous en prie, ma chère, ne livrez pas mes lettres au public, je serais trop attrapée. Votre ancien *père à secrets* m'a promis qu'il vous gronderait, de trahir ainsi mes confidences. Je vous en supplie, n'y revenez pas, ne lisez pas mes souvenirs comme des gazettes en plein salon. Ce sont choses qui demandent un petit coin un peu obscur même, pour

1. Voyez la lettre suivante.

être lues, et où frères, ni voisins, ni voisines ne doivent mettre le nez.

Adieu, ma très-chère, je vous embrasse pour vous punir; ne m'empêchez pas de vous dire que je vous aime; mes souvenirs à mesdemoiselles vos sœurs, et vous, recevez comme vous pourrez ce paquet de *douce-amère* que vous envoie votre amie.

A LA MÊME.

28 juillet 1833.

Votre petite épître, chère amie, m'a fait le plus grand plaisir; je vous vois toujours bonne et aimante, et vous souvenant de m'écrire même en faisant un examen. Je vois avec plaisir que l'âme ne vous fait pas négliger le cœur, et que vous trouvez du temps pour tout; ce que c'est que de savoir bien l'employer!

Au reste, croyez, ma chère, que celui que vous donnez à l'amitié n'est pas perdu, et que même il vous comptera pour le ciel. Les minutes que vous me donnez sont autant d'aumônes qui m'enrichissent de tendresses et de mille excellentes choses. Votre dissertation sur l'orgueil, par exemple, m'a fait l'effet d'un sermon. Continuez, montez en chaire, faites le Guyon, peut-être vous me convertirez enfin à l'hu-

milité. J'en suis si loin encore, que vous aurez longtemps à prêcher, tant je suis aveugle; vous avez beau dire, je ne vois pas que j'aie sans cesse à me défendre du démon de la vanité. Où voulez-vous qu'il se plante, à moins que ce soit sur nos chênes? Je ne vois rien qui le puisse loger. Je sais bien qu'il se fourre partout, mais je vois aussi que vous vous arrêtez un peu trop sur ce péché capital en examinant votre conscience. Je n'y pense pas tant, et n'en ai pas peur aussi comme vous.

Que faites-vous dans cette saison à la ville? Je vous croyais depuis longtemps à Convers. L'air des champs est si bon et fait tant de bien, que n'allez-vous le respirer? Je plains vraiment ceux qui n'ont pas en été un *petit nid sous la feuillée.* On est si bien là! Vive la campagne. Si nous avions l'église à notre portée, je me trouverais en paradis dans nos bois. Mais c'est encore un agrément, si l'on veut, que ce petit pèlerinage du dimanche, il fait diversion aux jours de la semaine; on rencontre en chemin des figures endimanchées, des enfants grandis depuis huit jours; on reçoit des *adisias* de tous côtés; tout cela amuse, fait plaisir. Bien souvent ma sœur ou moi passons le dimanche avec Françoise[1], la plus gracieuse personne qu'on puisse voir. Nous parlons de Lisle, de Cahuzac; elle, qui connaît toutes les sœurs de presbytère, a toujours quelque sainte anecdote à nous raconter.

1. Mlle Françoise Limer, sœur du curé d'Andillac.

Je plains bien cette pauvre Antoinette, si souvent malade. Ce petit corps est si délicat, qu'il semble que l'air doit lui faire mal. Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis celles que vous me donnez. Vous l'avez agréablement dérangée l'autre jour, puisqu'elle me dit de fort jolies choses après. Je donnerais bien quelque chose pour être dérangée souvent de cette façon. A présent, par exemple, je jetterais ma plume à cent pieds, et vous sauterais au cou. Jugez après cela si je serais inspirée! J'avoue qu'alors un peu d'orgueil pourrait me pointiller; j'aurais de si jolies pensées en vous voyant! Encore n'en aurais-je pas de scrupule, l'amitié laverait tout.

Savez-vous ce qui m'occupe? ce sont cinq canards qui viennent de naître et un poulet boiteux. J'ai pitié de tout ce qui souffre et dorlote cette pauvre bête. Maintenant il va à cloche-pied, il arrivera bientôt à la broche.

Le canonicat ne nous fait plus peur. Mgr de Saint-Flour a choisi un tout jeune grand-vicaire qui ne cédera pas sa stalle de longtemps. Tant mieux pour nous, pour Cahuzac et tout le pays. Il n'est personne qui n'eût vu partir M. Bories avec le plus grand regret. Adieu, chère amie. Ma sœur est de moitié dans mes pensées et mes affections. Adieu, aimez qui vous aime.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

Le jour de Saint-Louis, 25 août 1833.

Le saint roi m'a fait penser à vous de grand matin, chère Louise, et après l'avoir prié pour vous, je viens vous souhaiter bonne fête. Que je serais heureuse si vous pouviez m'entendre et recevoir mon bouquet, accompagné d'un baiser sur chaque joue! Au lieu de ce morceau de papier que je vous envoie, j'aurais cueilli les plus jolies fleurs de vos montagnes, et serais venue au point du jour vous donner le réveil au milieu des parfums et des tendresses. Je me figure cela, et me plains dans mon cœur d'être aujourd'hui si loin de vous. Le beau jour que ce serait et qu'il doit faire bon ce matin à Rayssac! Chères montagnes, quand vous reverrai-je? Chère amie, quand serai-je auprès de vous? Ne me le demandez pas, je n'en sais rien moi-même; on ne peut pas tout ce qu'on veut, vous le savez bien.

J'entends la cloche, voilà ma pensée tout attristée par le glas d'une jeune fille que toute la paroisse pleure. Cette pauvre Angélique n'avait que dix-huit ans, et la voilà morte avec sa jeunesse, sa fraîcheur et sa santé. On lui aurait donné cent ans de vie il y a quinze jours. Comme la mort vient vite! Il y a de quoi méditer sur notre frêle existence. Mon Dieu, qu'elle tient à peu de chose, et que nous y te-

nons! A nous voir faire et penser, on dirait que nous nous croyons plantés en vie comme les chênes pour des siècles. Cette pauvre enfant n'a pu se confesser, ne pouvant ni parler ni entendre. On lui a seulement donné l'extrême-onction, qu'elle a reçue avec grande connaissance, mais avec un grand chagrin de mourir. Quand elle a vu les apprêts de ses derniers moments, elle s'est mise à pleurer et à se désoler si grandement, que M. le curé lui-même sanglotait. Ce pauvre homme était navré, surtout de ne pouvoir lui faire entendre aucun mot de consolation. C'était au reste une bonne âme. Pauvre jeune fille, j'en ai le cœur tout plein. Je la vis dimanche, et ne croyais pas que ce fût pour la dernière fois. Qui sait où son âme est allée? Il faut être si pur pour aller au ciel! Mais le bon Dieu est plein de miséricorde, surtout pour les âmes simples et ignorantes qui le servent comme elles savent. C'est pour ceux qui ont reçu instruction, grâce, secours, qu'il doit être sévère. Nous voyons ce qu'il faut faire, et nous ne le faisons pas; sans reculer tout à fait devant le devoir, nous nous laissons aller à mille soins, mille pensées qui préoccupent l'esprit, le détournent de Dieu et de la grande pensée du salut. Comme le dit Lamennais, il y a toujours quelque chose qui presse qu'on ne peut laisser en retard, et sous ce prétexte, sans dessein formé, par le seul entraînement des occupations qu'on s'est faites, on néglige la piété, les lectures saintes, la prière, les devoirs indispensables de la religion, et ainsi la vie s'écoule

pleine de projets, de soins, de soucis, dans l'oubli de la *seule chose nécessaire.*

Vous dites une grande vérité quand vous trouvez qu'outre les affections de ce monde le cœur a besoin de quelque chose de plus spirituel. Je sens pourquoi, sans pouvoir trop le dire; il y a de ces choses qui sont si intimes qu'on ne peut pas les produire au dehors, mais chacun les sent. La mère abbesse qui vous est venue voir vous aurait pu dire mieux qu'une autre quel est cet amour spirituel dont le cœur a besoin, et pourquoi elle avait quitté le monde. Que j'aurais voulu la voir et l'entendre! Je n'aime rien tant que ces figures voilées, ces âmes toutes mystiques, toutes pétries de dévotion et d'amour de Dieu; n'aviez-vous pas envie de la suivre au couvent? Ces robes noires ont quelque chose d'aimanté qui vous attire, ce me semble. J'aimerais fort de voir ce couvent des montagnes. On nous avait dit que la supérieure était une femme remarquable par son esprit et sa figure. Croit-on qu'il n'y ait rien d'aimable derrière les grilles? Vous me l'assurez trop pour en douter, mais je n'en doutais pas. J'ai dîné avec Mme Duterrail[1], qui me donna fort jeune la plus haute idée de l'esprit de couvent.

Je ne sais rien de Gabrielle depuis plus de quinze

1. Connue dans le Midi pour avoir rassemblé, à Toulouse, sous la règle de la bienheureuse Jeanne de Lestonnac, les religieuses dispersées par la première révolution, et morte après avoir fondé plusieurs couvents de femmes.

jours que je lui ai écrit. Marie ira probablement la voir dans peu. Je serai seule alors et viendrai vous trouver dans la chambrette, ne pouvant autrement. Je n'ai pas dit à Henriette que je ne viendrais pas vous voir, seulement que ce n'était pas possible encore, tant qu'on dépiquait, parce qu'on ne peut prendre aucun domestique. Ce n'est qu'avant-hier que nous avons fini de battre le blé. Maintenant on bat l'anis, et toujours mille choses occupent nos gens. Bientôt tout sera fini. Ce n'est pas faute d'envie que je ne suis pas en chemin. Si vous saviez, ma chère, le plaisir, le bonheur que j'ai d'être avec vous, vous me plaindriez au lieu de vous fâcher.

Nous attendons des nouvelles de Bretagne avec grande impatience, je vous dirai pourquoi quelque jour. Nous sommes sans journaux, sans nouvelle aucune, et le monde marche sans nous en douter. Avez-vous su quelque chose de la Duchesse? Il est étrange que depuis son arrivée on en soit au même point sur son compte. Quand cela sera-t-il éclairci? Nous vivons dans un temps d'étranges choses.

Adieu, chère amie; je ne croyais pas m'arrêter sitôt, mais Érembert part pour Cordes, où il trouvera une occasion pour Albi. Je ne veux pas la manquer, j'en trouve si peu. Adieu, très-chère et très-aimée; que saint Louis vous protége et vous prenne avec lui au ciel. Je l'ai bien prié pour vous et la France, qui a tant de besoin des saints! — Je n'oublie pas vos sœurs, assurez-les de nos souvenirs.

A LA MÊME.

23 decembre 1833.

Je vous écris, chère Louise, au son du *nadalet*, au joyeux bruit des cloches, annonçant la plus douce fête de l'année. C'en est une bien belle, en effet, que celle de minuit, que ce souvenir de la crèche, des anges, des bergers, de Marie et du petit Jésus, de tant de mystères d'amour accomplis dans cette nuit merveilleuse. J'irai à la messe de minuit, non dans l'espoir d'un pâté, de café au lait et d'un mange-réveillon aussi aimable que votre chevalier nocturne; rien de pareil ne se trouve à Cahuzac, je n'y connais que des plaisirs célestes, tous ceux qu'on goûte à prier le bon Dieu, à entendre de beaux sermons, de douces morales, et à se livrer dans un coin de l'église à de ravissantes émotions. Heureux moments où l'on n'est plus de ce monde, où on laisse aller son cœur, son âme, sa tête au ciel ! Oh! que cela vaut bien les plaisirs d'une soirée. Croyez-vous qu'Émilie[1] changeât ses moments d'extases pour toutes les délices du monde?

Papa vint avant-hier de Gaillac avec votre lettre à Marie. Merci pour elle et pour moi, car je prends ma part de tout ce qui lui advient, surtout en ten-

1. Mlle Émilie Vialar, petite-fille du docteur Portal, médecin du Roi, fondatrice des sœurs de Saint-Joseph, en Afrique.

dresses. Cette chère retrouvée complète les cinq numéros que j'ai reçus depuis votre changement de bureau. Cela nous a porté bonheur, pour moi, du moins, qui vois arriver l'un après l'autre tous vos souvenirs comme une nichée d'oiseaux dans leur nid. C'est qu'ils savent que c'est ici leur demeure.

Le jour de Saint-Jean.

Je vous ai laissée un peu vite avant-hier, chère Louise, pour je ne sais quelle occupation, mais je sais qu'elle était pressante, puisqu'elle m'a fait interrompre notre agréable causerie, que saint Jean voit renouer aujourd'hui. C'est un des patrons de papa; je suis en fête, je veux vous écrire.

Ce matin, au soleil levant, nous étions dans les chemins d'Andillac, allant entendre la messe du saint évangéliste pour notre saint papa; je crois pouvoir lui donner ce nom, et me dire que Louise et moi aurons un père au ciel. Vous rappelez-vous le mot de M. Guyon? « Il ira au ciel droit comme un cierge. » Ce cierge m'a beaucoup frappée, et je le prends pour une bulle de canonisation. M. Bories me disait hier, en parlant de M. de Bayne : « C'est un homme d'une foi ferme comme une roche; je ne suis pas surpris qu'il dise que le pape a raison. » Nous parlions de M. de Lamennais, et M. de Bayne se trouva là comme une page après l'autre. Nous sommes comme lui tout à fait du côté de Rome.

Tout le monde nous questionne comme si nous savions ce qui se fait et se fera, et bien sûr tout le monde en sait autant, puisque les journaux ont rendu ces affaires publiques. Je me trouvais chez Mme de C***** un soir qu'on parlait chaudement de tout cela, d'après un article de la *Gazette*. A peine il fut lu, qu'on entend de tout côté : « Que dira maintenant M. de Bayne? — Messieurs, il dira comme Rome. — Que fera votre frère? où est-il? »—Je n'en savais rien encore, ni maintenant, et ce n'est pas pour moi une petite peine que cette incertitude. Tout ce que nous savons, c'est qu'il n'est plus à La Chênaie; il nous écrivit de chez M. de La Morvonnais, un de ses amis de Bretagne, qu'il partirait sous peu pour Paris ou pour le Cayla. Depuis, chaque cavalier que je vois de loin me semble Maurice, et le cœur me bat, mais ce n'est pas de plaisir tout à fait. Vous le comprenez bien, ma chère amie, et avec quelle peine j'embrasserais un *hérétique*. Dieu me préserve de voir cela et même de le penser. Mais les jeunes gens se laissent si aisément séduire par tout ce qui est nouveau et brillant; et puis comment échapper à l'influence entraînante et si puissante de ce M. de Lamennais, quand on le voit et l'entend? Dieu veuille lui ouvrir les yeux et lui donner la vertu qui manqua à l'ange rebelle, l'humilité et l'obéissance.

Je vous ai laissée avec ce pauvre frère dans la nuit chantante. Vraiment cette pensée m'est venue dans l'église, et, malgré moi, je me représentais Louise et

son original[1]; mais cependant, ma chère, c'était vous qui me donniez le plus de distractions, et vous pouvez sans trop de vanité accepter la préférence, et croire que ma pensée n'est pas si bête de s'arrêter sur ce chardon, par exemple, quand elle avait une rose. Puis d'ailleurs c'est à vous que je viens tout droit entre cent mille choses aimables, comme je cours à vos lettres entre cent mille écritures. Il faudrait me voir quand il m'en arrive quelqu'une au milieu d'une pacotille d'autres ! Je laisse la pacotille, et dans un coin je lis, je relis, puis je passe aux indifférentes, aux tièdes tout au plus.

Marie nous écrit assez souvent, quelquefois tous les huit jours. J'aime assez ses petits billets pleins de choses, de nouvelles. Les dernières étaient fort noires, trois ou quatre morts des plus promptes. Celle de cette pauvre Mme D*** est la plus affligeante. Ces deux petits enfants, ce pauvre veuf qui se désole, font pitié. Elle est morte d'un transport au cerveau, après le joyeux baptême d'un beau garçon. Mon Dieu ! que les joies de ce monde sont de courte durée ! Une pauvre mendiante est morte de la même maladie, laissant deux enfants et un mari, qui de chagrin a avalé du poison très-dévotement, faisant, a-t-il dit, le signe de la croix comme pour manger la soupe. C'est apparemment ce qui a changé le poison, car il n'en est pas mort, mais il s'est ensuite allé jeter dans l'eau au

1. Le *chevalier nocturne* du commencement de la lettre.

Fédiès pour y noyer son chagrin de veuf. Ce veuf-là devrait être sur le dictionnaire des hommes illustres. Ce serait un bon modèle de mari.

Vous me demandez des nouvelles des quatre coins du monde, comme si j'étais en relation avec tout le genre humain; que peut avoir à vous dire une pauvre recluse qui ne s'informe pas du monde, qui n'aime guère à s'en informer et qui, à part ses affaires de famille et d'amitié, ne prend intérêt à aucune, pas plus qu'à l'oiseau qui passe ou à l'eau qui court? Je vais vous sembler à la glace; cependant je ne suis pas glacée, indifférente non plus, encore moins oublieuse; demandez-moi si je vous aime, si je pense à vous, si j'oublie Rayssac, ses bons habitants, ses rochers; Criquet même est dans ma pensée. Il n'est rien de ce qui porte votre souvenir que je n'aime avec vivacité et qui ne m'intéresse infiniment plus que politique, guerre, journaux, bruits du monde et caquetage de salon. S'il régnait un peu de charité dans le monde, dans les relations de famille à famille, un peu d'indulgence seulement, on pourrait s'y plaire et écouter avec plaisir ce qui s'y dit; mais on est si malicieux, si mordant, on s'écorche si bien l'un l'autre, qu'on gâte tout l'agrément de se voir et de s'entendre par cette insupportable malice. Quel ennuyeux défaut! Aussi je le déteste toujours davantage et ne crains rien tant que de passer des revues, de peur du plaisir de la critique, si facile, si piquant, si savoureux et si méchant. Les traits d'esprit sont des

coups de feu qui font bruit et mal, gardons-nous-en, ma chère, et donnons seulement force coups de cœur : ce sont les miens, les seuls qui me plaisent et qui ne font de mal à personne. Il faut bien vouloir vous amuser, ma chère solitaire, pour bavarder ainsi, vous écrivant tout ce qui me vient sous la plume; mais nous sommes depuis longtemps au sans-gêne, et avec vous je ne fais pas de triage.

Que faites-vous dans vos longues soirées? je le saurais mieux si vous étiez dans le monde. Vous lisez, je pense, comme nous. A la campagne, on cause avec les livres, on se crée une société de morts et de vivants qui revient chaque soir à la même heure avec les agréments de nouveaux esprits, de nouvelles figures. J'aime fort cette variété de chaque page. Nous sommes à présent avec les Anglais admirablement peints par le docteur Lingard. La lecture de l'histoire est, ce me semble, la plus intéressante et la plus instructive de toutes par les réflexions qu'elle fait faire sur ce monde et sur l'autre, et en menant la pensée des hommes à Dieu qui les gouverne.

Je ne sais mot de Lisle depuis mon retour de Gaillac. Irène ne m'a pas écrit depuis un siècle. Elle est paresseuse comme moi, je pense, et je l'excuse. C'est quelque chose de bien pesant parfois qu'une plume. Vous ne le croiriez pas de celle qui trotte depuis si longtemps sur ce papier. C'est qu'elle se croit en chemin pour les montagnes, et Dieu sait si elle est prompte et légère quand elle part pour vos contrées. Ma chère

Louise, adieu: parlez-moi de la messe de minuit et de tout ce que vous faites. C'est ainsi que les solitaires s'écrivaient autrefois de leur cellule, et se mandaient les nouvelles du désert, en ajoutant quelques mots d'édification pour tout sanctifier. Je n'ai rien pour le moment, rien de très-saint à vous dire, je ne suis qu'à vous en pensée; si je regarde le ciel, je le vois triste et pluvieux ; j'ai un peu de grippe, la volonté de Dieu soit faite.

A LA MÊME.

Albi, 15 mars 1834.

Je me trouve dans un moment de solitude, et pour le passer agréablement, je viens vous trouver, chère Louise, dans le petit cabinet. Je n'y suis pourtant pas seule. Avec votre souvenir s'y trouve une charmante enfant, la douce, la jolie Marie qui me suit partout, faisant dans ce moment sa poupée à côté de moi, mais si tranquillement que je ne l'entends pas, et que j'ai besoin de me retourner pour savoir qu'elle est là. Je viens de lui faire une *relique :* quatre ou cinq fleurs posées entre un verre et un papier. Qu'on est heureux à cet âge! elle était radieuse avec sa relique. Maintenant que j'ai amusé Marie, je m'amuse et suis aussi contente qu'elle, en regardant ce papier tout

plein de reliques d'amitié qui me vint l'autre jour de votre part. Mais c'est joie de courte durée, car vous ne m'écrivez plus; foires, marchés, montagnards, tout passe sans me rien porter de vous. Je ne sais non plus mot du Cayla, et me trouve dans une détresse de nouvelles, qui m'attriste, qui m'ôte tout le contentement que je trouve auprès de mes bons parents en pensant à ceux que je ne vois pas. Pourquoi ne m'écrit-on pas? Je n'ai eu qu'une lettre de Marie depuis que je suis ici. Sans doute il y en a quelqu'une en route. Qu'elle arrive! il me tarde de lire, de savoir ce qu'on fait, comment on se porte. De leur côté, ils attendent peut-être comme moi. J'ai été malheureuse dans mes envois. Un gros paquet que je croyais arrivé depuis huit jours m'est revenu avant-hier. Jugez si je fus attrapée, moi qui croyais tenir le Cayla, n'avoir que mon écriture!

Vous savez que je suis ici plus près de vous, chère Louise, attendant comme une fête des souvenirs de voisinage. Pourquoi ne sais-je donc rien de vous? Ne viendrez-vous pas me dire un mot pendant ma retraite? Je me faisais un si grand plaisir d'y venir, ne fût-ce que pour pouvoir causer de plus près avec vous. Causons donc, chère Louise; cherchez, reprenez cette plume qui me dit tant d'aimables choses, tant de choses dont je ne puis me passer. C'est comme les sermons de chaque soir; quand ils me manquent, je trouve le temps long, l'âme vide comme un estomac sans souper. C'est ce qui m'arrivera aujourd'hui, jour

de repos pour la chaire; mais j'irai à la chapelle entendre un autre sermon à voix basse, dont le souvenir me remplira le reste de la soirée.

Il ne vient ici que des hommes le soir. Je ne vous dirai pas ce qu'ils disent; j'écoute peu, je fais mon bas, c'est mon unique ouvrage, sans livres ni rien de plus occupant. C'est le temps du repos que celui que je passe ici. Dieu fasse que je le mette à profit, et que je ramasse pour le ciel, tandis que je n'ai pas à m'occuper de la terre. Ce sera bien ma faute si je ne m'enrichis pas, si je ne sors pas toute sainte de ce jubilé. Instructions, prières, bénédictions pleuvent sans cesse et de tous côtés sur mon âme. Quel bonheur, si cela devait durer toujours, si une fois entrée dans une église on pouvait n'en plus sortir! Volontiers je me rangerais dans une niche à côté de ces statues qui entourent le grand chœur[1]. C'est bonheur vraiment que de prier dans ces grandes maisons de Dieu, où il semble que la dévotion s'agrandit. Là tout porte au recueillement, la vue des murs, des pavés, des personnes pieuses; enfin, ma chère, il semble que notre âme est là chez elle, qu'elle respire son air, car l'air du monde n'est pas le sien, quoi qu'on en dise. Celui-là ne la fait pas vivre, du moins.

M. Roques[2] continue toujours ses combats avec le monde et ses vices. Mais nous aurons pour la der-

1. De la cathédrale d'Albi.

2. Professeur de philosophie au séminaire d'Albi et prédicateur très-estimé.

nière semaine un cours de morale, où chacun aura sa part. Il me tarde. Jusqu'ici, il y avait plus pour les hommes que pour nous dans ses discours. Un jour, il a prêché sur l'éducation, et a été goûté en général par les bons esprits; le lendemain, sur le mariage, moins bien à mon avis; c'est un sujet délicat, difficile à traiter, et qui doit être traité autrement que par improvisation, et M. Roques improvise toujours. Cela annonce chez lui un bien grand talent; on le dirait né en chaire, tant il y est aisé, naturel et bien en tout. Nous aurons dimanche, pour le soir, M. Calmels. Nous l'entendrons encore demain, ainsi que l'abbé de Rivières[1] à la messe. J'ai grand plaisir de voir cet ami de Maurice en chaire, mais ce ne sera pas sans quelque pensée d'envie et de regret. Adieu, ma chère; Marie se lève, elle veut aller près du feu, je la suis. A demain.

Le demain a été heureux pour moi; des nouvelles, des paquets, des lettres de tous, de partout. Que ces joies sont douces, mon amie! J'ai passé toute la journée dans les remerciements, les tendresses, les écritures. Marie, papa, se portent bien et viennent chacun me le dire. Maurice aussi me mande de bonnes nouvelles. Dieu soit béni, voilà un beau jour; voilà du bonheur pour une journée; car qui sait ce qui nous viendra demain?

1. Aujourd'hui chanoine d'Albi.

Le 17. Encore du bonheur, chère Louise ; une de vos lettres, un gros paquet, me sont venus à mon réveil. La jolie matinée, le brave homme de montagnard, qui a pensé plutôt à moi qu'à déjeuner ! Merci, ma chère, merci de tout, de vos tendresses, de votre fécule, de vos graines. Tout partira ce soir pour le Cayla et ira faire dire combien vous êtes toutes aimables et bonnes. Ni moi non plus, je ne trouverai mon bonheur complet si d'ici je ne puis sauter à votre cou. Après les saintes joies du jubilé, les douces joies d'amie me feraient bien envie. Être si près, et ne pas vous voir, m'en retourner sans venir vous embrasser est une pensée qui me peine. Me voulez-vous ?

A LA MÊME.

[Albi, mars 1834.]

J'eus un bien grand plaisir hier au soir, en rentrant, de trouver votre lettre, chère amie. Je vous ai lue au coin du feu de Lili, vite, vite, parce que je suis toujours pressée de vous lire ; puis, qu'on m'attendait pour la collation chez Émilie. Je lui ai dit, en entrant, que je vous portais dans mon sac et qu'il y avait bien des amitiés pour elle de votre part et de

celle de la comtesse, toutes choses reçues de grand cœur. Émilie vous aime vraiment; elle m'a dit qu'elle voudrait bien vous avoir ici, et certes elle n'est pas seule. Qui ne vous veut? Vous me direz : « Venez, et nous vous croirons; » mais la chose n'est pas facile. Comment me résoudre à quitter Lili, cette pauvre infirme, toujours seule avec ses douleurs? Le souci la prend quand je la quitte ; aussi je ne la laisse guère que pour l'église. La charité avant tout, c'en est une que le soin des malades. Soyez malade, et je viendrai.

Mais non, portez-vous bien et attendons que nous puissions nous voir. Que la providence en dispose, et arrange les événements à notre gré. Je ne demande pas mieux que de vous voir; je ne serai pas opposante, mais il ne faut pas vouloir l'impossible. Ou demeurant ou partant, je serai toujours bien touchée de votre tendresse pour moi, de votre envie de m'embrasser qui me ferait partir comme un trait si... *Si* et *mais*, grandes entraves de la vie ! Chère amie, vous en connaissez bien quelques-unes sur vos rochers. Mais vous voilà avec Pulchérie, et je suis tranquille. C'est votre bon ange, écoutez-la, suivez ses exemples, et vous n'aurez pas besoin d'autre chose *souvent* : je ne dis pas *toujours*, parce que souvent il faut plus qu'une sœur, plus qu'une amie, le cœur a des besoins, des désirs que Dieu seul contente. Aimez Dieu... C'est dommage qu'il me faille vous quitter à présent que nous étions en train de causerie. Mais je reviendrai bientôt.

Il est dix heures passées, mon heure de sommeil, mais ma plume est sous ma main, votre souvenir dans mon cœur; l'un et l'autre vous disent : Bonsoir, Louise. Ce mot d'amitié me tardait à dire. A présent, je vais penser au bon Dieu, car la nuit il faut que tout dorme, excepté la pensée du ciel. Demain, je vous parlerai sermon. Nous entendrons l'abbé Roques. C'est toujours mon prédicateur favori. Ce n'est pas que les autres ne soient excellents. M. Caminade[1] nous a donné dimanche un très-bon prône. Il me tardait de l'entendre prêcher à voix haute. Mais je ne veux pas continuer. A demain.

Je vous dirai maintenant que je sors de la chapelle de Saint-Joseph, bien satisfaite, bien pénétrée de la douce et pieuse morale de M. Caminade. C'est un homme intérieur, ce qu'on appelle homme d'oraison : guides sûrs et expérimentés parce qu'ils s'instruisent avec Dieu. Quel bonheur pour moi de trouver quelqu'un qui m'apprenne à aimer Dieu ! Il me semble aussi que je l'apprends et que mon saint père me pénètre de cette ferveur, de cette charité dont il est plein. Aujourd'hui seulement je lui ai dit qui j'étais, parce que l'occasion s'en est présentée. Autrement, nous traitions dans l'*incognito*. Vous vouliez savoir à qui je m'adressais; mais pourquoi

1. Mort curé-archiprêtre de Sainte-Cécile d'Albi, au commencement de 1863.

dire que je vous en fais un mystère? Des mystères pour vous! C'est que cela ne m'était pas venu en vous écrivant.

N'avez-vous pas cru aussi que j'allais au Bon-Sauveur avec des intentions de clôture? Ma chère amie, vous savez si je peux quitter mon père. Au reste, je vous prie de ne point parler de cela; à moi tant que vous voudrez, et même à vos sœurs, mais pas à d'autres. Je ne veux pas semer mes idées de vocation dans le monde. On serait bien dans ce couvent, la vie y est douce. Les folles seules m'effrayeraient. On ne les laisse pas voir aux personnes du dehors. J'aimerais mieux le soin des muettes, mais on entre là sans volonté, on laisse le *moi* à la porte. J'ai encore vu la supérieure de l'hospice, bonne et forte tête malgré ses quatre-vingts ans. Je l'ai trouvée charmante, la bonne sainte mère.

Qui diriez-vous que je viens de voir et d'embrasser à l'Hôpital? Une sœur que j'aime, que je n'avais pas vue depuis quinze ans, sœur Clémentine d'Yversen. Elle passait ici allant à Paris et a fait savoir à Émilie qu'elle pourrait lui donner une heure. Vite, nous avons couru à l'hospice, au parloir. Il y avait la mère et M. Calmels en conférence. On nous a laissées avec notre amie. Quel plaisir de la voir, de faire un baiser sous cette cornette! C'est bien la même : vive, spirituelle et bonne. Maurice l'intriguait beaucoup : elle voulait savoir ce qu'il était devenu après la dispersion de La Chênaie. Je l'ai rassurée.

M. Roques nous a parlé admirablement sur l'aveuglement spirituel et les moyens de s'en guérir. Ces moyens sont la méditation ou réflexions sur les vérités du salut, sur les fins dernières. « Allez sur la tombe, méditez sur ce qu'elle enferme, mais poussez au delà, suivez l'âme dans l'éternité. Voyez-la devant Dieu, entre le ciel et l'enfer. Pénétrez-vous de ces flammes qui dévorent les pécheurs. Demandez-vous si vous n'êtes pas de ces ambitieux, de ces avares, de ces orgueilleux, de ces incrédules, de ces chrétiens lâches que la justice de Dieu condamne. » Il est remuant, l'abbé Roques. Enfin, il a terminé par une méditation sur ces paroles : « Que celui qui veut se sauver porte sa croix et me suive. » Il a développé là dedans la grande vérité de l'abnégation de soi-même et de la nécessité des souffrances. Le tout a duré deux heures bien près, mais le temps ne paraît pas long quand on le passe à entendre parler de Dieu. Je regrette que ce cours d'instruction ait fini.

J'ai fait part des nouvelles de M. Coq à ceux qui prennent intérêt au bon missionnaire. On l'avait dit mort. Dieu le laisse pour sauver quelque âme. Voilà des vies bien remplies, bien employées. M. d'Aussac est parti pour les missions étrangères; trois de ses sœurs sont dans les hôpitaux. C'est ce qu'on peut appeler la sainte famille. Les cloches de Saint-Salvy, qui sont fort pleurantes, sonnent à présent pour une dame morte presque subitement, laissant une fille entourée d'enfants, malade et malheureuse. Tout le

monde plaint la mère et la fille. Il n'est pas de semaine, pas de jour où l'on n'apprenne de ces nouvelles, qui attristent et font penser à l'autre monde. Mais ces souvenirs sont utiles, sans cela nous oublierions l'éternité. Je suis de toute manière entourée d'édification, nourrie de prônes, de sermons. Le bon carême que j'ai passé! La pauvre Marie n'en a pas autant à Andillac. Elle se contente des simples instructions du pasteur, qui, au reste, sont fort bonnes. Mais vous sentez bien qu'on doit entendre ici d'autres choses que dans l'auditoire d'Andillac. Ma petite cousine Euphrasie est fort touchée des souvenirs de la comtesse[1], et la prie de recevoir tous les siens. Cette petite a le cœur bon, très-bon; elle aime ses petits frères et les caresse à faire plaisir. C'est ma compagne de nuit et de jour. Nous couchons ensemble sous la sainte garde d'un bénitier, d'une image de la Vierge et d'un rosaire dont Euphrasie baise la croix bien fort en se mettant au lit. Avec cela, vous pensez bien, les paroles inutiles et autres tentations sont tenues loin. Nous dormons. Lili m'attend; vous voulez bien que j'aille l'embrasser, je ne l'ai pas vue d'aujourd'hui.

1. La comtesse Pulchérie de Bayne.

A M. MAURICE DE GUÉRIN,

CHEZ M. VACHER, AU PARC (EURE-ET-LOIR).

[Au Cayla, 15 juillet 1834.]

Voilà deux bonnes lettres qui nous sont arrivées, la tienne, mon cher Maurice, et une de Félicité qui nous parle de la place qu'on t'offre à Juilly. Tu n'auras pas dit non, j'espère, à moins de raisons à nous inconnues. Que peut-il se présenter de mieux dans ta position qu'une place où tu pourras voir venir, sans autre dépense qu'un peu de vouloir et de caractère? car il faut de la volonté, je pense, pour faire le maître où que ce soit. Ainsi l'une après l'autre se mettront en jeu toutes tes facultés, et, l'occasion venue, chacune sera prête à l'œuvre et répondra : me voici.

J'aime ce que tu dis de la vie de famille et de campagne que tu mènes chez ton ami. Je me rappelle qu'il t'écrivait du temps que nous t'avions, et qu'il semblait t'être tout dévoué. Il nous prouve à présent combien c'était vrai. Dis-lui de ma part le plaisir que me fait le service signalé qu'il te rend et la reconnaissance que je rends à son affection cordiale. A-t-il sa mère? a-t-il des sœurs? Comme je sais que tu as plaisir de nous retrouver quelque part, je te demande si M. Vacher a des sœurs qui le dorlotent,

qui mignardent frères et poulets comme au Cayla.

Hier, je vis mourir une de mes joies, un de ces petits choyés, dévoré par une marâtre. Je le couvris de sucre et de vin, mais il n'en est pas moins mort et le pauvre *petit* est à présent dans le puits profond, le grand ossuaire des poules et bêtes mortes. A part la basse-cour, je n'ai pas d'autre bétail, cette année; point de nids ni aucun *passeréou*. Ces petits oiseaux se font aimer en les soignant, puis ils meurent et on les plaint. On a bien assez de peines. Puis, c'est encore une perte de temps. On le trouve si précieux que j'en deviens toujours plus avare et n'en donne qu'à regret quelques minutes à l'agrément; je ne sais lequel encore, car tout se change en utile pour moi, même le plaisir de t'écrire.

Mes correspondances vont toujours leur train. Grandes lettres à la montagne, petites à Gaillac, mais souvent à Lisle aussi. Ma belle Antoinette ne peut m'oublier, et m'envoie assez souvent de gracieuses jolies lettres, charmants bijoux de cœur. Je lui dois une réponse ainsi qu'à d'autres. Hier j'avais sept lettres à écrire. C'est un vrai bureau de poste que ma tranquille chambrette. Tu sais comme il y fait bon. A présent j'entends chanter les cigales, et, de temps en temps, un rossignol qui a son nid là-bas dans les genévriers. Ce côté du Cayla est un peu gâté par la chute du grand chêne et du grand cerisier que le vent a fait tomber cet hiver; mais ce n'est rien quand on voit la garenne de Sept-Fonts toute à terre, notre

chère allée sans ombre, nos bancs renversés, moitié brisés; cela me fait mal à voir et je n'y vais pas ou n'y vais que pour réfléchir. Où serai-je? où serons-nous quand ces arbres seront redevenus grands? D'autres iront se promener sous leurs ombres et verront passer comme nous des vents qui les abattront. En tout temps, il y aura des orages sur la terre.

Je lis maintenant les Études de Chateaubriand. Après Lamartine, c'est le poëte que j'aime le mieux. Il me vient même parfois la fantaisie de le lui dire. Peut-être le ferai-je et je te l'enverrai. Je travaille pour mon amie de *là-haut*[1], et pour lui causer une agréable surprise, je voudrais lui faire tomber, comme par hasard, ma pièce sous les yeux dans la *Revue européenne*. Son père reçoit ce journal, et Louise me disait dernièrement qu'elle m'y cherchait toujours. Je serais bien contente si la pièce que je t'envoie pouvait y trouver place. M. Cazalès ne te refusera pas, si la poésie des femmes est accueillie dans son journal. On me l'a dit, et je viens offrir ma fleur. Mais que ce soit sans *nom* : je ne veux être connue que de Louise, qui n'a pas besoin que je me nomme. Oh! que cela me ferait plaisir! Je vais y travailler, car ce n'est pas fini; puis je reviendrai te dire tout ce que papa veut que tu saches.

Voilà qui est fait, ma pièce est finie[2], mais pas

1. De *là-haut*, c'est-à-dire de *la montagne* de Rayssac.

2. Sa pièce sur l'*Amitié*, à Louise de Bayne. Voyez la lettre de Maurice, du 13 août 1834.

comme je la voudrais; il manque quelque chose à la fin, mais je laisse un blanc pour ne pas retarder l'envoi. Tu pourrais nous trouver en retard et je ne voudrais pas te faire dire ce que nous disons quand tu lambines. Auguste doit être heureux de ce petit garçon qui lui est né[1]. Nous avions pensé que tu serais parrain. Voici papa qui parle ou qui me fait parler... Adieu, mon cher ami, je te recommande ma poésie. Si tu ne peux pas la faire insérer, dis-le-moi; je l'enverrai en manuscrit. Éran[2] est à Albi, papa et Mimi t'embrassent comme moi de tout leur cœur.

Au sujet de poésie, j'ai depuis longtemps une pensée dont je veux te faire part. N'as-tu pas remarqué que lorsque tant de poésie nous inonde il ne vient rien pour les enfants? Leur petite intelligence a pourtant aussi ses besoins et leur petit cœur ses jouissances. Que de jolies choses à leur dire! Il me semble donc qu'une poésie enfantine nous manque et serait bien venue. J'ai inspiration: que penses-tu de cela? Faut-il enfin me débarrasser de mes idées en les étouffant ou les laissant aller? Je ne sais pourquoi je les ai; que Dieu m'éclaire. Réponds-moi là-dessus et dis-moi si je n'ai pas à craindre la perte de

1. Ce petit garçon, digne filleul de Maurice de Guérin, est aujourd'hui le docteur Maurice Raynaud, interne lauréat des hôpitaux de Paris, auteur d'un savant et très-agréable ouvrage sur les *Médecins au temps de Molière.* Paris, Didier, 1862.

2. *Éran*, diminutif familier d'Érembert, comme *Mimi* de Marie.

temps, si mes *Enfantines* réussiraient[1]. Alors plus d'indécisions, je suis à l'œuvre; autrement j'aime mieux toute ma vie faire des bas que des vers inutiles. Quand on pense au compte que nous aurons à rendre à Dieu de toutes nos actions, de tous nos moments, il y a de quoi penser à l'emploi qu'on en fait. La vie est si courte pour gagner le ciel, que chaque moment perdu vaut des larmes.

J'ai une peine de conscience ou de cœur. Il quitte le diocèse, ce saint prêtre[2] dont je t'ai parlé dans mon voyage jubilaire. Je le regrette d'autant qu'il m'avait permis de lui écrire et que j'espérais beaucoup de cette correspondance spirituelle. N'en parlons pas. Te souviens-tu de moi dans tes prières? On doit prier autant qu'aimer. Tu as de moi l'un et l'autre. Adieu.

AU MÊME.

13 septembre 1834.

Raymond part dans un mois et doit venir prendre

1. Voyez le 2e fragment inséré à la suite du Journal de Mlle de Guérin, p. 422-424.

2. M. Périaux, grand vicaire d'Albi. Il revint dans le diocèse de Bayeux, après la mort de Mgr Brault, et est mort lui-même curé de Sainte-Trinité de Falaise, en 1863. M. Périaux est le *bon curé de Normandie* dont Mlle de Guérin parle plusieurs fois dans son Journal et dans ses lettres.

nos paquets pour toi, mon cher Maurice. Je ne lui en donnerai guère d'autres que ce petit cahier, où je veux t'écrire tous les jours jusqu'au départ de ton ami. Ce ne sera qu'une lettre en trente pages, plus ou moins, suivant les événements et le cours des idées, car il vient parfois bien des choses dans l'âme et dans la maison et d'autres fois rien du tout[1] !

Cette semaine, par exemple, le Cayla est sorti de son calme habituel par l'arrivée de nos cousins de Thézac et de Bellerive qui sont venus en train de chasse se divertir et faire peur au gibier. Ce sont tous de grands jeunes gens maintenant, ce qui me fait *penser*, moi qui les ai vus naître. Mon Dieu, que nous croissons vite !

Ils sont partis hier, nos chasseurs, après tant de brillants exploits et avoir tant tué et tué que le pays sent la poudre comme un champ de bataille. Nous voilà redevenus tranquilles; rien ne bruite en ce moment que ma plume sur le papier, et une mouche qui bourdonne dans ma chambre. Ce calme a quelque chose de si doucement agréable que j'en voudrais jouir sans fin et m'y endors comme sur un lit de repos. Vraiment il faut me secouer pour me tirer de là. Je suis trop bien dans ma chambrette, je m'en vais.

1. Ce petit cahier ne s'est malheureusement pas retrouvé. Le premier des cahiers que nous avons publiés (Paris, Didier, 1862), a été commencé deux mois plus tard, le 15 novembre 1834.

Le 14. Il est dimanche, jour de courses pour le Cayla. Aussi, au soleil levé, étions-nous, Mimi et moi, sur les hauteurs de Saint-Pierre, allant à la première messe à Cahuzac. Me voici de retour pensant au grand sermon du père Bories. C'est toujours notre Massillon, parlant mieux qu'aucun autre et moralisant à merveille. Ce n'est pas sa faute si ceux qui l'entendent ne sont déjà bien haut dans le ciel. Lumières, exhortations, conseils fortifiants, rien ne me manque, et cependant je suis encore ici atterrée sans mouvement, n'ayant pas même la force de changer de place. Je ne sais pourquoi mon âme est ainsi ni d'où lui peut venir un tel affaissement, elle qui devrait être si légère, qui devrait aller à Dieu aussi facilement que l'oiseau sur la branche, car je ne sais rien qui me retienne et m'attache au monde. Le passé non plus ne devrait pas m'attacher. C'est à peine s'il me laisse un souvenir de trop sur la conscience, à part lequel ma vie ressemble assez à celle d'un enfant. Tu me connais, mon cher Maurice ; mais tu ne savais pas cela, tu ne te doutais pas que j'étais parfois malheureuse aux larmes de mes peines de conscience, sans les connaître et sans pouvoir m'en guérir. Aujourd'hui je suis bien parce que j'ai communié. Je remarque avec admiration le grand remède que j'y trouve et que, suivant l'expression de saint François de Sales, je sens que j'ai Jésus-Christ au cœur, à la tête, à l'esprit, en tout mon être. Puisse ce calme me durer! Alors tout est en santé, l'âme et le corps, et la poésie aussi

me revient. Ce n'est qu'en temps de paix que je *chante*. Comprends-tu cela, mon cher ami?

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET.

A LISLE-D'ALBI.

[Novembre 1834.]

Votre arrêt est prononcé, ma chère Antoinette, mais ne tremblez pas, ce n'est rien de bien rigoureux. Le moyen de l'être avec vous, ma belle suppliante, quand je vous vois me dire cent choses tendres et puis vous jeter à mon cou comme pour vous remettre à la discrétion de mon amitié? Avec une telle accusée, la justice s'en va et laisse faire le cœur. Le voilà juge, et votre affaire est gagnée. Silence de deux mois, oubli apparent, indifférence, tout ce qui criait contre vous se tait. Je n'entends rien que ce que vous venez me dire à présent. Merci, ma chère amie, merci mille fois de ce charmant ressouvenir, de ce joli réveil d'amitié qui m'a fait tant de plaisir dans ma solitude. Ne saviez-vous pas que je suis seule et que rien ne passe par ici que quelques corbeaux pour toute distraction? Heureusement enfin vous m'êtes arrivée, et je mets bien

sur votre conscience les distractions plus aimables que vous m'avez données dans la prière, car j'allais dans ma *chapelle* lorsqu'on m'a remis votre lettre, et vous m'y avez bien suivie.

Je vous plains de tout mon cœur de la perte de votre Élix; je comprends combien cette séparation a dû vous être pénible et tout ce qu'un enfant si aimable doit vous laisser de regrets à tous, mais surtout à vous qui me sembliez sa sœur favorite. Avez-vous de ses nouvelles, et comment s'accommode-t-il de son nouveau maître et de sa vie de séminaire? Pauvre petit! Est-il en soutane? Je le voudrais voir; l'Église n'eut jamais de plus jolie figure. Vous serez bien impatients de le revoir. J'admire le courage de Mme de Boisset d'avoir pu sitôt faire ce sacrifice; mais Dieu, qui fait le cœur des mères si tendre, le fait bien fort aussi. Celui des sœurs lui ressemble, n'est-ce pas?

Je l'ai senti souvent et j'espère bien me remettre en l'épreuve, si je vis encore un an, car Maurice vient de m'écrire qu'il viendra au mois d'août. Je compte déjà, et les mois me semblent longs; mais les jours s'en vont en attendant et celui-là enfin viendra. Après tant d'événements vous comprenez si je dois avoir du plaisir à revoir ce pauvre exilé. N'est-ce pas vraiment un exil pour les jeunes gens, cet éloignement de la famille et de la maison où l'on est si bien? Quel lieu dans le monde peut remplacer le chez soi? Je n'en connais pas; il est vrai que je ne

me suis guère étendue au dehors, et qu'une taupinée me semble une montagne; mais c'est égal, le petit fait sentir le grand. Je m'en tiens au bonheur du chez soi. J'en jouis à plein cœur depuis un an que je n'ai guère bougé d'ici, mais Marie me manque à présent. Quel vide elle me laisse! Dieu me préserve que ce fût pour toujours. A table, au salon, à la cuisine, dans ma chambre, dans le chemin de Cahuzac, partout elle me manque. Elle est à Gaillac, chez nos cousines, où on la traite de manière à la faire rester longtemps.

Vous me parlez de mes poulets; je les aime toujours, je vous le prouve en vous quittant un peu pour les aller faire souper. — Ils sont tous de bon appétit mes chers petits poulets, mais un m'est venu avec la patte cassée. Le pauvre m'a fait pitié, le voilà à l'infirmerie jusqu'à guérison, c'est-à-dire à la cuisine, où je lui ferai autant de visites qu'un médecin. Vous rirez de moi, mais j'aime les bêtes : chiens, poulets, pigeons, tous les animaux, excepté ceux qui sont gros et gras, et qui n'ont rien pour le cœur.

Vous voulez savoir ma vie, ma chère Antoinette; c'est toujours la même, fort occupée à mille riens de ménage, à faire la soupe parfois. Nous sommes avec une cuisinière de seize ans, l'ancienne nous a quittés et va prendre un maître à bâton, je le crains pour elle; mais c'est son affaire, la nôtre c'est de faire notre dîner. Je l'aime assez; le coin du feu de la

cuisine et le parfum des fourneaux ont bien leur charme. Quoi qu'il en soit, je m'y plais, surtout quand j'ai Pierril pour marmiton[1]. C'est un enfant assez gentil, qui m'amuse par ses questions. Un soir, comme je lui faisais le catéchisme, il m'arrêta tout court pour me demander si l'âme était immortelle; peu après, ce que c'était qu'un philosophe, et sur ma réponse que c'était quelqu'un de sage et de savant : « Donc, mademoiselle, vous êtes philosophe. » Ce fut dit avec un air de bonhomie si naïve, si drôle, que mon sérieux de catéchiste en fut déconcerté pour la soirée, je crus mourir de rire. Ce qui lui donnait cette idée philosophique sur mon compte, c'est qu'il m'avait vu ouvrir un gros livre, et que je sais le catéchisme sans le voir.

Voilà mes soirées d'hiver et leurs amusements, fort innocents sans doute, et qui ont bien leur joli côté. Après dîner, ordinairement, je fais visite à des agneaux qui viennent de naître, je leur dis qu'ils sont jolis et de grossir vite ; mais tout cela je le vois seule, et cela n'a pas de moitié son prix, tout plaisir doit être partagé. Je mets en tête ceux que me donnent mes lettres d'amies, je le préfère même aux agneaux, mais j'en jouis plus rarement. On dirait surtout qu'Antoinette veut m'habituer à l'attente, mais j'ai le cœur trop impatient. Ce n'est pas une

1. Cf. le *Journal* à la date du 18 novembre 1834. Pierril venait de quitter le Cayla. « Il était à terme le jour de la Saint-Brice (13 novembre). »

fâcherie, c'est une plainte que je fais en vous quittant, afin que par pitié vous me reveniez plus tôt.

A M. MAURICE DE GUÉRIN,

A PARIS.

[1834 ?]

Un courrier impromptu passant à la Croix pour Albi me fait penser à notre député qui, nous as-tu dit, se chargera volontiers de nos lettres. Celle-ci sera courte, un abrégé, un rien que je trace au galop en attendant Délern, notre messager. C'est papa qui est venu tout essoufflé du Pausadou[1] pour nous annoncer ce départ, et voilà plumes en train, Mimi d'un côté et moi de l'autre. Elle répond à ta lettre venue avant-hier, et je viens seulement ajouter un souvenir à mon courrier de vendredi. Le temps est court, je voudrais écrire à Louise par la même occasion, ce qui me fera te voler quelques minutes. Tu n'en seras pas fâché, et d'ailleurs que te dirais-je aujourd'hui que je ne t'aie dit cent fois? Je rabâche, je répète, je suis comme les vieux, redisant le soir ce que j'ai dit le matin.

1. Petit hameau voisin du Cayla.

Mais voici du neuf, un reproche : ne tremble pas, c'est une plainte. Je voulais te dire que ta lettre à Mimi lui eût fait bien plus de plaisir si le format en était plus grand et s'il n'y fallait ajouter mille choses qui manquent toujours à tes lettres. Est-ce ta faute ou celle de ton cœur d'homme? Le nôtre, ce me semble, s'entend mieux en amitié, et n'attend pas qu'on lui demande des tendresses et tout ce qu'on aime à voir dans une correspondance amicale. Ces pauvres frères, nous les gâtons, nous les aimons trop, nous les aimons tant que le faire ainsi leur semble impossible. Mais je veux me corriger et, au lieu de mes longues épîtres que je t'écrivais, tu n'auras que des abrégés. C'est une résolution prise jusqu'à ce que tu m'écrives à ma fantaisie. Adieu donc le petit Journal : que me sert? Tu ne m'en écris pas plus au long. Rien pour rien. Je ne saurai jamais un mot de ta vie parce que, dis-tu, tu t'étendrais si loin que je me lasserais à te suivre. Où irais-tu donc, quand ce serait au bout du monde, que je n'y arrive avec toi? ce n'est qu'une défaite, une excuse de paresseux ou d'un petit cœur à la glace.

Tu vas te fâcher, te plaindre; mais pourquoi écris-tu si court? Sans cette lettre à Mimi, je te dirais de plus jolies choses, ou de plus douces du moins, car je n'ai pas beaucoup d'amertume dans l'âme, et déjà le doux me revient. Ce pauvre Maurice, qui nous aime sans doute, que lui veux-tu, que lui demandes-tu? Au lieu de lui dire merci pour tout

ce qu'il fait maintenant, je lui adresse des grondades. Ce n'est pas bien. Alors je me tais, embrassons-nous, et tout est fini.

Comme te revoilà riche, mon ami, avec tes dix-huit cents francs! Dieu soit loué et tes amis bénis et ce bon M. Buquet! Sois bien assuré que papa ne fait plus de jugements téméraires à leur sujet, et que nous leur portons toute la reconnaissance du monde pour ce qu'ils ont fait pour toi. Ton cher Lefebvre serait-il pour quelque chose dans ta bonne fortune? Je voudrais savoir ce qu'il fait. Tu sais comme je l'aimais, cet ami. Et ceux de Bretagne, n'en saurons-nous plus rien? Réponds-moi un mot sur leur compte et n'oublie pas La Chênaie si tu en sais quelque chose. Crois-tu que je l'ai en oubli? Oh! non, mais je ne pense jamais à l'ange déchu qu'avec un quelque chose au cœur que je ne puis exprimer. Dis-nous ce qu'il fait. Par ici on dit qu'il *grogne* contre Rome dans sa solitude et qu'il vient de publier sa Philosophie. Nos journaux pourtant n'en ont rien dit. Il est vrai que ce n'est que la pauvre petite *Gazette du Languedoc* qui ne dit que du cancanage. Voilà Délern. Adieu, mon cher ami; je t'aime toujours. Je n'ai que le temps d'assurer Félicité et sa famille de toutes mes affections.

A Mlle LOUISE DE BAYNE,

A RAYSSAC.

[2 janvier 1835.]

Ne prenez pas pour une lettre ce que je vous écrivis dimanche, ma chère Louise. Ce n'est qu'un souvenir donné par hasard à quelqu'un qui venait d'Albi pour repartir de suite. Mais, soit long ou court, je prends, quand je le peux, le plaisir de vous écrire ; je ne dis pas quand je veux, ce serait souvent, à chaque instant, toujours ; mais la vie ne peut pas se passer en jouissances. Mille choses se la partagent : on n'a pas trop de temps pour le ménage, les courses, les bas, la quenouille, un peu de lecture, la prière, quelquefois l'écriture. Mais j'écris peu, le moins possible, excepté à vous, ma chère amie. Vous aimer et vous le dire se met au rang de mes occupations. Vous voilà parmi bien des choses, car qui sait tout ce que je fais et pense en un jour ? On a tant de temps pour penser à la campagne ! Tout occupé que l'on soit, ce n'est rien qui prenne la tête, et elle travaille de son côté comme la meule au moulin. Tâchons de la faire bien tourner, faisons-lui moudre de bon grain, elle nous rend ce qu'on lui donne ; que notre mémoire se remplisse de belles

choses, et nous aurons de belles pensées. L'imagination prend la teinte de ce qui la touche.

Je vous quittai là avant-hier, ma chère amie, pour faire goûter une femme qui était venue dans ma chambre me souhaiter la bonne année. Après l'avoir remerciée et causé, et caqueté *sur le temps qui court*, elle me fit la révérence, et je revins penser à vous. Mais je ne pus écrire, mille choses toujours m'éloignent de ma chambre. Hier matin, j'ai passé la matinée dans la graisse, ouvrant, dépeçant nos oies avec Marie. Le soir, nous allâmes à Cahuzac, et, au retour, nous nous sommes occupées à lire une lettre de Bretagne, longue et bien aimable. C'est plein de tendre et d'affectueux, trop peut-être pour une inconnue, mais je n'en ai pas moins toute la reconnaissance possible. On est toujours heureux d'être aimés, surtout gratuitement. M[me] de La Morvonnais a été longtemps malade, ce qui l'a empêchée de m'écrire. Elle me parle de M. de Lamennais qu'elle est allée voir. « Jamais, dit-elle, il ne parut plus gai, plus aimable. » Il leur fit suivre tous les sentiers que ses disciples lui avaient tracés le long des bois, au bord des étangs ; chaque arbre, chaque brin d'herbe fut pour lui le sujet d'une grande pensée ou d'un souvenir. Il voulut aussi leur montrer le lieu choisi pour sa tombe auprès de la petite chapelle. « En le voyant si chétif, me dit-elle, on tremblait à l'idée qu'un rien pouvait le mettre au lieu qu'il marquait si gaiement. » Il est là seul avec un de ses élèves qui ne l'a pas aban-

donné. Il s'occupe uniquement de son grand ouvrage sur la philosophie, qu'il doit publier dans deux ans, ouvrage dont on espère un grand bien. « Dieu le veuille! » C'est la seule réflexion qu'ajoute la voyageuse de La Chênaie.

J'aurais aimé qu'elle me dît autre chose et qu'elle eût trouvé le pauvre égaré moins riant. Mon Dieu, avoir les foudres de l'Église sur la tête et sourire, et dire : « Jamais je ne fus plus content! » Cela fait mal, grand mal à savoir. Jamais nous ne le verrons revenir. Cependant tous ses amis l'abandonnent. Voilà M. de Montalembert qui vient de publier son adhésion à l'Encyclique. J'ai une peine à ce sujet, je crains que Maurice n'ait pas encore ouvert les yeux. Il serait malheureux qu'avec ses bonnes qualités, il se fourrât dans l'erreur. Celles de l'esprit sont fatales, plus dangereuses encore que celles du cœur. Que Dieu nous préserve de toutes et nous maintienne dans la bonne voie. Il y a mille façons d'errer, mille occasions de chute qui doivent nous faire tenir sur nos gardes, car, hélas! nous sommes si faibles! Un rien nous incline comme un brin d'herbe. Pauvre cœur humain! tombant toujours de quelque côté : tantôt c'est la tristesse, tantôt c'est la joie, tantôt le monde, tantôt la solitude, tout a ses dangers, et la vie chrétienne se passe en alarmes.

Ai-je tort de l'envisager de la sorte? Dites-le-moi, ma chère, vous avez tout droit sur mon âme. Ne la trouvez-vous pas trop craintive? On me le dit, et je



l'ai reconnu quand j'ai pensé que vous ne m'aimiez plus parce que je ne savais pas assez me faire aimer. Mais c'est passé, laissons là nos vieilles douleurs. Je vais faire un tour de cuisine.

Le dimanche est un jour de dispersion, et je suis souvent gardienne dans la matinée, au retour de la première messe où je vais souvent. C'était aujourd'hui pour vous écrire que je me suis levée à la chandelle, voulant profiter d'une occasion qui se présente après dîner pour Albi. Après la messe, je suis venue au plus vite vous dire mes amitiés. Ce fut de même dimanche, mais si pressé que je n'eus pas le temps de vous dire grand'chose. Encore ce me fut un bonheur, tout court qu'il était, de trouver une occasion, chose si rare à présent.

Adieu, ma chère, je vous quitte bien tôt, toujours trop tôt. Midi sonne. On vient de la messe. Il faut faire servir le dîner. Mes souvenirs s'en vont ensuite. Je vous écrirai plus au long pour la foire des Rois. Aujourd'hui bonjour, une embrassade aux deux solitaires, pour mes étrennes. Je ne vous ai pas oubliée dans mes vœux de bonne année. Peu de paroles et beaucoup de pensées, c'est tout ce que je vous donne.

A LA MÊME.

Le 9 février [1835].

Nous sommes à Cahuzac, assiégés par la pluie; et en attendant que les chevaux arrivent, je m'assieds au bureau d'un notaire pour vous écrire et vous envoyer un souvenir par M. Bories qui va demain à Albi. Ce bon père me fit hier passer chez lui pour me remettre un paquet. C'était votre lettre. Cette chère amie, comme elle m'aime! J'ai lu cela sur l'adresse et vous ai répondu de cœur mille tendresses, tandis que je tenais vos souvenirs sur mes genoux en causant avec M. Bories. J'ai passé là une heure charmante; mais, rentrée dans la grande chambre noire de ma tante, ma tristesse m'est revenue et je me suis remise à pleurer cette chère amie de Maurice qui vient de mourir. Je n'écrirai plus à cette bonne et aimante Morvonnais, dont je vous ai parlé l'autre jour. Alors elle était mourante, et ma lettre lui arrivera au tombeau aujourd'hui ou demain.

Son pauvre mari est désolé, mais, comme il est profondément religieux, il supporte avec résignation sa douleur et offre à Dieu son sacrifice. Rien que la religion ne peut lui faire supporter une vie triste, désolée, désenchantée de tout ce qu'elle avait de charmes. Le voilà seul avec sa petite Marie, qui n'a

que deux ans. Maurice m'écrit ces tristes choses avec un cœur brisé, me disant que cette mort tourne toutes ses pensées vers cet autre monde où s'en vont une à une toutes nos affections. Mon Dieu, peut-on tenir à la vie quand on la voit s'en aller si vite! Cette jeune femme a été enlevée au milieu d'une réunion de famille, alors qu'elle causait et riait comme on fait quand on est heureux. Elle l'était, aimée de son mari et de tout le monde.

Ma chère Louise, je suis vraiment affligée et vois avec larmes ces quelques lettres qu'elle m'écrivait avec tant de cœur. Adieu les nouvelles de la Bretagne, de La Chênaie et de tant de choses que j'avais plaisir d'écouter. Que je voudrais n'avoir pas commencé une correspondance que la mort est venue briser! Mais que ne brise-t-elle point? Ne savons-nous pas que peu à peu tout s'en va, tout nous échappe, hormis les affections éternelles? M. Bories nous le disait hier fort éloquemment dans son sermon de persévérance aux enfants de la première communion. La cérémonie fut aussi belle qu'elle puisse l'être à Cahuzac, où tout est petit, hormis le curé. Je ne vous parle point de mes émotions au milieu de ces événements, c'est trop intime, trop céleste pour le pouvoir exprimer. Ma chère amie, j'ai pensé à vous, c'était céleste aussi; j'ai prié Dieu de vous rendre heureuse, de vous donner toujours plus d'amour pour lui, de vous conserver à mon amitié. Avec vous, Louise, je puis me consoler de toutes mes peines. Je trouve dans

votre affection, dans vos lettres, dans votre âme tout ce qu'il me faut dans la vie, dans toutes les situations. Merci donc, toujours plus merci de vos souvenirs.

Je vais dire l'*Angelus* et sors pour un moment du bureau.

Je continue au coin du feu de la cuisine, l'encrier dans une niche à allumettes, Azor, le mignon de ma tante, à mes pieds. Cela m'amuserait si je n'étais portée au triste. Sans l'avoir vue, je vois cette pauvre morte partout. C'est que je l'avais au cœur avec sa bonté, ses tendresses, ses amabilités pour moi.

Je ne vous entretiendrais que de regrets, et j'ai de plus douces choses à vous dire quand je pense à votre amitié bien capable de me consoler de toutes celles qui finissent. En même temps que la lettre de deuil, il m'en est venu une autre de la Bretagne aussi, mais pour y passer seulement, venant de l'Ile de France. C'est mon cousin de Roquefeuil qui m'écrit les plus intéressantes choses de ce bout du monde qu'il habite. Je voudrais pouvoir vous la lire, je serais sûre de vous faire passer une agréable demi-heure à écouter. Je vous la montrerai si je viens.

Voilà qu'on réclame mon écritoire. Quand j'aurai tout à moi dans ma chambrette, je serai plus longtemps à vous dire que je vous aime.

Je vous trouve bien sage, bien résignée, avec Léontine, dans votre solitude. Prenez-moi entre vous deux au coin du feu, sous les tilleuls, partout où

vous allez, car partout je vous suis. Mes amitiés bien tendres à la voyageuse et à votre compagne. Marie vous embrasse, et moi je redis que je suis de tout mon cœur dans le vôtre. Adieu, je vais porter ma lettre au presbytère. — Une ondée m'a fait demeurer, mais le papier me manque.

A Mlle IRÈNE COMPAYRE.

Samedi, 14 février [1835].

Voyez, chère Irène, comme nos jours sont différents! Il me vint samedi une lettre funèbre à la même heure que la lettre couleur de rose que je viens de lire à présent. J'admire comme Dieu envoie les consolations après les larmes. Me voici moins triste à présent que vous m'avez mis vos amitiés sur le cœur. C'est un baume bien doux et dont je vous suis toute reconnaissante, parce qu'il m'a fait du bien. Votre amitié, celle d'Antoinette, qui m'a écrit aussi, m'ont fait oublier un moment que j'avais une amie de moins sur la terre. Je sens qu'avec votre affection je pourrais me passer de toute autre, mais je n'en pleure pas moins celle qui vient de finir. Non, ce n'est pas fini : l'âme doit s'en aller avec ses affections, et ma pauvre Marie doit

m'aimer au ciel comme sur la terre. Cette espérance, qui immortalise le cœur, est bien douce. Oh! comme il s'y repose, ce cœur qui veut toujours aimer! Aussi est-ce pour contenter ce besoin que Dieu veut que nous l'aimions; car c'est le seul ami qu'on ne voit pas mourir, et ceux qu'on aime en lui on ne les perd pas non plus. Voilà qui me fait espérer une belle réunion dans le Paradis où je vous aurai, ma chère Irène, et bien près de moi.

Si je ne vous ai pas parlé de cette amie qui vient de mourir, c'est qu'elle ne vous était pas connue et qu'elle était bien loin d'ici. Elle a été enlevée au milieu d'une causerie, dans un cercle de famille et d'amis, par une fièvre cérébrale, sans qu'elle s'aperçût qu'elle mourait. Elle avait à peine vingt-six ans. Elle laisse un mari désolé et une petite fille qui n'a que deux ans. La pauvre enfant m'envoyait dernièrement un baiser dans la lettre de sa mère; tous ces souvenirs sont tristes, et pourtant je les aime et les rappelle un à un. Je ne sais quoi nous rend plus cher ce que la mort a consacré. Ma chère amie, passez-moi ce deuil que je prends aujourd'hui en vous écrivant, je me laisse faire et ne sais pas dissimuler avec vous.

J'aime bien votre charité qui vous a préservée d'un jugement téméraire en voyant arriver M. Limer les mains vides. Toute autre aurait dit que j'étais paresseuse et m'aurait grondée comme j'ai fait quelquefois, ma chère amie. Vous me donnez là

une leçon d'indulgence que je retiendrai, avec tant d'autres qui me viennent de votre amitié. Au reste, je ne veux pas me faire coupable, ce serait une fausse humilité; je n'ai pas su le départ de notre pasteur, car autrement je vous aurais écrit ainsi qu'à l'*Ange*. Vraiment cette Antoinette est un être céleste, comme vous le dites, et la voir à l'église était pour moi une vision du Paradis. Je me souviens aussi comme d'une chose bien heureuse de ma compagne de chapelle, avec qui je disais le chapelet quelquefois. Il y a deux ans de cela, et il me semble que c'était hier, tant je l'ai présent au cœur et tant les jours filent vite aussi.

Vos plaisirs de carnaval sont charmants; ce serait bien les miens, car je n'aime pas plus que vous les tourbillons du grand monde qui emportent l'âme on ne sait où. Nos soirées se passent aussi fort doucement, à travailler, à lire, à caresser Trilby, notre petit mignon; quand on n'a pas d'autre distraction, on prend la quenouille, et le petit tournement du fuseau vous amuse; à la campagne, ma chère, on devient habile en passe-temps.

Aujourd'hui boue, pluie, bise froide, jour d'hiver qui empêche le pèlerinage que vous savez. Vous voyez, ma chère amie, que mon zèle ne *brave pas tout*, pas même un peu de pluie. Si vous me connaissiez, vous me jugeriez autrement, moi que si peu de chose retient! Ne craignez pas que je m'enrhume dans nos chemins mouillés où je ne marche pas sans

nécessité quand Dieu le veut, et ma santé est alors à l'abri de sa providence. Au reste, je ne crois pas qu'on doive tenir à sa santé au point de s'en rendre esclave ni qu'il faille ménager le corps aux dépens de l'âme. Décidez, ma chère; j'aime fort votre théologie, M. Bories même s'y rapporte.

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET.

Le 14 [février 1835].

Je viens d'écrire à Irène, et, la plume encore teinte d'amitié, je veux vous dire aussi que je vous aime, ma chère Antoinette, et vous remercier de votre tant dévouée et aimable lettre qui m'est venue ce matin. Elle m'a fait bien plaisir, d'abord parce que j'aime de vos nouvelles, et puis parce qu'elle m'a fait du bien, étant tout affligée de la mort d'une amie qui nous a été subitement enlevée. Nous l'avons perdue par un de ces coups foudroyants dont on écarte toujours la possibilité pour ceux qu'on aime, comme si notre affection consacrait les têtes sur lesquelles elle repose et détournait d'elles la mort. Hélas! il en est souvent le contraire. Dieu le permet ainsi pour nous détacher de tout ce qui n'est pas lui, et nous apprendre que le bonheur n'est pas

de demeure ici-bas. Cette pauvre amie venait de m'écrire : elle était gaie, me parlait de projets, s'occupait d'avenir comme on fait quand on est jeune et heureux. Quand je pense à cela et que ma réponse lui est arrivée au cercueil, il me vient bien des larmes. Encore si elle avait eu le temps de se préparer à la mort! mais elle est venue si vite, si inattendue! C'est au milieu d'une causerie, dans une réunion de parents et d'amis, que cette pauvre jeune femme a été atteinte d'une fièvre cérébrale qui l'a emportée en deux jours, sans qu'elle se soit presque aperçue qu'elle mourait. Je vous demande, ma chère Antoinette, une prière pour son âme; les regrets ne suffisent pas devant Dieu. Tout le monde sait pleurer, mais nous ne savons pas tous prier, et on s'adresse aux saintes âmes qui se font écouter de Dieu. Priez donc, ma chère amie, pour mon amie.

Comme j'ai reçu votre lettre, je pensais à vous et voulais vous écrire pour vous envoyer des souvenirs de l'Ile de France, arrivés tout fraîchement sous la date du mois d'août. Ce bon cousin nous dit mille choses aimables. Voici ce qui est pour vous tous. « Ne m'oubliez pas auprès des Boisset; les connaissant, vous devez juger combien je leur suis attaché. Si j'étais dans le pays, je vous ferais aller plus souvent à Lisle où j'eus tant de plaisir de vous accompagner une fois. » Puis il parle de cent choses aimables qui de vos salons l'ont suivi dans son île.

Le pauvre homme, il a bien besoin que quelques souvenirs riants viennent le distraire de ses chagrins; le voilà réduit à la gêne par les dépenses de son voyage et le triste état de la colonie. C'est un pays perdu sous tous les rapports.

M. de Roquefeuil et tous les siens ne désirent rien tant que de sortir de là, mais ils l'espèrent moins que jamais. C'est au mois de février que les nègres vont jouir de la liberté, et feront voir ce que c'est que l'homme libre. J'ai cru vous faire plaisir, ma chère Antoinette, par cet échantillon de la lettre de notre cousin qui vous aime. Je voudrais pouvoir vous la lire, vous ne vous ennuieriez pas à écouter, quoiqu'elle soit longue. Vous y verriez de l'agrément et de la sensibilité. Ce pauvre cousin est tout cœur : il y a aussi un tendre mémento pour la chanoinesse. Avez-vous de ses nouvelles? Personne ici ne sait si elle est de ce monde ou de l'autre.

Ne dirait-on pas que je vous oublie dans cette revue du monde? Il n'y a encore rien pour vous, et pourtant j'ai beaucoup à dire et même à me fâcher. Cela vous surprend, mais pourquoi me grondez-vous, ma chère, au premier abord sans que je sache pourquoi? Si j'ai dit du mal de mes lettres, je n'en sais rien, et puis d'ailleurs ne puis-je pas en médire sans que votre charité s'offusque et se fasse leur défenseur? Au reste, je me soumets de grand cœur à votre autorité et reçois votre jugement quel qu'il soit, quand je serais mise en prison; ne me bannissez

pas seulement, c'est tout ce que je demande. Je veux conserver l'espérance de vous revoir.

Ça ne sera pas ce carnaval, comme vous me faites l'amitié de le désirer. Nous le passerons probablement en famille dans nos plaisirs accoutumés. J'y compte celui du fuseau dont vous m'avez réveillé le souvenir. J'ai fait deux fusées depuis votre lettre, et j'ai vraiment trouvé comme vous qu'on ne pouvait pas s'ennuyer en filant. Je vous remercie donc de ce bonheur de plus que je vous dois. Au reste, c'est un vieux plaisir que vous êtes venue réveiller; je le connaissais à six ans, et je le prenais aux dépens d'une porte de toile à laquelle j'avais fait brèche pour en arracher la fourrure.

Avez-vous fait le voyage d'Albi? Que dites-vous de la forge et de l'effrayant saut du Sabo? Sans doute que M[lle] Laure n'ira en Gascogne qu'au beau temps. Je ne lui conseillerais pas de voyager en hiver; les chemins mouillés sont dangereux, hormis pour les *invulnérables* comme vous. Depuis quand vous est venue cette présomption de santé? Je crois qu'Irène me dit comme vous. Ne vous négligez pas pour cela, ménagez vos forces pour pouvoir toujours vous bien porter. Sans doute vous aurez bientôt des nouvelles d'Elix. Est-ce qu'il apprend le latin déjà? Adieu; je compte sur votre amitié en vous envoyant ce paquet de paroles et de mauvais papier. Je n'en ai pas d'autre, et puis vous m'avez dit que vous n'étiez pas difficile. Je viens le savoir aujourd'hui. Mes amitiés

à vos sœurs et à vos amies. Adieu, ma chère Antoinette.

[P. S.] Vous vous acquittez si bien des commissions qu'on vous donne que je viens vous charger encore de mes souvenirs pour Mlle de Sainte-Colombe, pour qui j'ai bien de l'attachement. Dites-le-lui, je vous prie, vous qui dites si bien ces choses. Adieu encore; que je vous embrasse pour dernier mot.

A M. HIPPOLYTE DE LA MORVONNAIS,

AU VAL DE L'ARGUENON.

17 février 1835.

Combien ma dernière lettre a dû vous navrer! Celle-ci ne vous consolera pas, je ne vous écris que des larmes; mais je veux pleurer avec vous, laissant à Dieu de vous consoler et de vous tenir lieu de tout; puisqu'il vous a tout ôté. Chaque jour je prie pour vous, chaque jour je lui demande de faire couler sur votre blessure le baume céleste qui peut seul lui faire du bien. Que pouvons-nous, amis affligés? Quand Jésus fut triste à la mort, un ange vint le consoler. Que le même ange vous soutienne, qu'il vous fortifie, car votre calice est amer.

Dieu le veut, que sa volonté soit faite! Ce mot

sublime, c'est le vôtre, monsieur, dans la douleur de votre sacrifice; c'est le mien aussi et je le dis en pleurant. Que de larmes me viennent en pensant à vous, à votre petite Marie, à sa mère qui m'a aimée! Combien son amitié m'était chère, et que les témoignages que j'en ai reçus m'allaient profondément au cœur! Rien ne peut les en effacer, non plus que son souvenir. Je me souviendrai toujours d'elle, et que sa belle âme s'était penchée vers moi pour m'aimer. Que je l'aimais aussi et quel bonheur je trouvais dans notre douce correspondance!

O mon Dieu! faut-il que tout cela soit fini! qu'il n'y ait plus de relations entre son âme et la mienne et tous ceux qu'elle avait aimés! Il n'en peut être ainsi, puisque le ciel est le lieu de l'amour et des affections immortelles. Ainsi donc notre amie nous aime comme ici-bas; elle entend nos prières, elle voit nos larmes et nous communique quelque chose du paradis. Il n'y a pas si loin d'elle à nous. Un peu de temps nous sépare de ceux qui s'en vont, temps de larmes, temps de solitude et d'ennui; mais cela passé, nous allons les joindre et jouir avec eux de la société bienheureuse. Oh! comme le cœur se repose doucement dans cette immortelle espérance! Comme il se tait dans ses sanglots pour écouter la voix qui dit : « Je suis au ciel! »

Vous l'avez sans doute entendue cette voix qui vous dit que votre chère Marie est heureuse, que son âme a été transportée de son sein pur dans le sein

de Dieu. Voilà qui peut seul calmer vos regrets, et vous laisser la force de supporter une vie flétrie, rompue, détruite. Demeurez-vous au Val? Que doit être pour vous cette solitude à présent que celle qui la remplissait des charmes de son cœur, de son esprit, de toute sa personne, a tout emporté avec elle? Que je vous plains! que je vous donne de larmes! Je pleure sur votre petite enfant. Combien je voudrais la prendre sur mes genoux et la bercer comme sa mère! Elle m'aimerait presque autant, et je lui rendrais alors ces baisers que la pauvre enfant m'envoyait naguère dans cette lettre dont chaque mot sera pour moi un souvenir de regret. Je la conserverai soigneusement, cette lettre, comme la dernière marque d'une amitié précieuse, comme la dernière expression d'une âme qui m'allait quitter[1].

Quelle déchirante surprise quand Maurice m'a annoncé cette perte! J'étais si loin d'y penser. Mais c'est trop toucher à des souvenirs douloureux, renfermons-nous dans la prière. Je n'ai pu m'empêcher de vous transmettre le témoignage de mon affliction et celle de ma famille. Le coup qui vous a frappé a retenti dans nos cœurs et mis le Cayla en deuil comme le Val; car le Cayla vous appartient, comme vous me l'avez dit dans une circonstance plus heureuse, et, à ce titre, nous voudrions espérer de vous y voir. Vous y seriez reçu comme un frère;

1. Voyez cette lettre à la fin du volume.

et peut-être que nos amitiés, notre beau ciel, notre air si doux, feraient du bien à votre douleur.

Adieu, monsieur; recevez l'assurance de ma pure affection et de tous les sentiments que j'avais voués à une autre vous-même.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

[30 mars 1835.]

Pour ne pas perdre une occasion de vous écrire, je mets à profit une demi-heure que me donne un marchand de blé du côté d'Albi et qui, au premier jour, portera ceci chez Gosse, car je crains d'accabler M. Mathieu. Lundi dernier encore, je lui envoyai une lettre de Cahuzac où nous étions. Ma chère amie, ce n'est pas vous que je crains d'ennuyer, mais nos bureaux de poste. Quoi qu'il en soit, écrivons-nous toujours. C'est le cas où la charité commence par soi-même.

J'interromps pour vous écrire une lettre de deuil à ce pauvre M. Morvonnais, lettre triste à penser et à faire. Que dire qui puisse consoler de pareilles douleurs? On sent que toute parole humaine est insuffisante. Aussi je l'adresse au ciel. C'est consolant que de pouvoir se servir, en de telles occasions, des consolations religieuses avec l'espoir d'être entendu.

L'homme du monde vous écoute, mais ne vous comprend pas, car le langage de la piété ne s'apprend pas tout de suite. Et c'est de la piété qu'il faut alors; ce qu'on appelle sentiment religieux est trop vague, pénètre trop peu l'âme pour la consoler.

Ma chère amie, voyez comme les jours sont différents. Je lisais samedi une lettre couleur de rose, pleine de gaieté, de détails de fêtes à pareil jour, à la même heure que la lettre de mort dont je vous ai parlé. Voilà la vie, semée de larmes et de plaisirs.

La lettre gaie était de Lisle, de l'aimable Antoinette, et une autre d'Irène qui m'a écrit deux fois sans que je lui aie répondu. Cet empressement de la bonne Irène m'a touchée; vraiment on m'aime trop, je ne saurais que faire de tant d'amitiés, si jamais l'amitié pouvait embarrasser. Mais je ne le crois pas, mon cœur se sent trop à l'aise au milieu de tant de jolis filets qui l'entourent; seulement, je crains qu'il ne m'en coûte trop quand il faudra s'en aller; plus les liens sont doux, plus on doit y tenir, et il faudrait, s'il était possible, être libre au moment du départ, quand on va de la terre au ciel. Vous seule, Louise, serez cause que je voudrais toujours vivre. Essayons, vous, d'être moins aimable, moi, de vous aimer moins; faisons l'impossible.

Le jeune dîner de Mme Combes devait être charmant; c'était une jolie réunion d'amabilités, Pulchérie en tête. Je connais Mlle Gaujon que je voyais quelquefois dans le temps que j'ai demeuré à Albi,

l'an dernier. Elle est de celles que j'aurais voulu voir plus souvent; j'aimais son air vif et spirituel, ses yeux doux et parlants. Sans être belle, je la trouvais mieux que la belle R*** qui manque de grâce dans sa beauté. Au reste, douce comme un ange, qualité plus belle encore que la grâce. J'efface le nom, ne sachant pas où pourrait tomber ce papier. Il faut, quand on écrit, que la prudence tienne la plume. Que je vous fasse mon compliment à ce sujet, car vous avez fait de grands progrès dans cette vertu; vos lettres peuvent à peu près sans risque être vues; on n'y verra que du joli, ce qui plaît à tout le monde.

Si j'étais moins pressée, je vous transcrirais quelque chose de la lettre de M. de Roquefeuil, qui vous intéresserait pour ce bout du monde. Il parle, au reste, de l'abbé Delmont, qui se fait toujours vénérer à Bourbon, et de l'abbé de Solages, mort dans sa mission, à Madagascar, empoisonné à ce que l'on croit. Quels hommes qui vont se faire tuer pour le salut de quelques sauvages! Cela seul devrait nous rendre fervents, nous qui avons si peu à faire, au moins nous sauver, puisque nous n'avons que nous à sauver. Je ne sais, ma chère amie, si vous ne me trouvez pas trop prêcheuse à la façon de vos *capettes* qui vont toujours grondant le monde. Ce n'est pas que je gronde pourtant, c'est que mes pensées s'en vont du côté sérieux, et je les laisse faire.

Où en êtes-vous avec Alex[1]? Il est possible que je

1. Mlle Alexandrine de Cabuzac, cousine d'Eugénie.

la voie bientôt. Mon père veut aller à Caylux et veut me prendre. Ce sera un voyage de huit jours. Je ne reverrai pas sans quelque plaisir un bon vieux chevalier de ce pays-là qui m'a beaucoup aimée, il y a dix ans. On prétend qu'il m'aime encore, et moi je l'aime un peu aussi malgré le temps. C'est que c'est par reconnaissance et par vénération pour ses quatre-vingts ans. Adieu, ma bonne amie; je crois que Marie vous dit les nouvelles du monde, je m'en tiens à celles du cœur. Que voulez-vous que je dise à Alex si je la vois? J'embrasse Léontine et la voyageuse, pour si loin qu'elle soit. Mes respects encore à M. de Bayne. Adieu, les sacs sont pleins. Ce Criquet, si gentil, a-t-il dîné sur votre main comme Trilby avec de la friture de cervelle? C'était pour s'adoucir la langue et vous lécher ensuite.

A LA MÊME.

18 juillet [1835].

Quand je vous écrivis avant-hier, ma chère amie, j'étais loin de penser au triste événement. Je n'avais pas vu ma grand'mère depuis trois jours et je la croyais mieux; mais jeudi, je la trouvai bien affaiblie, si bien qu'à peine pouvait-elle respirer et nous dire un mot. Ma tante, Marie et moi tînmes conseil,

et nous décidâmes à lui parler de confession. Elle n'en fut pas éloignée, mais nous remit au lendemain. Mon Dieu, qui ne compte sur la vie! Celle-là allait s'éteindre. Nous lui dîmes adieu en lui serrant la main. Ce fut la dernière fois. A neuf heures du soir, elle eut des faiblesses. Le médecin annonça le danger et pressa M. l'abbé d'administrer la malade. Vous savez que M. le curé est absent. Cette absence nous vient bien mal sous plus d'un rapport. Enfin elle se confessa, reçut le Viatique, l'extrême-onction et la dernière indulgence, et s'éteignit.

La voilà devant Dieu, cette grand'mère que nous avions. Ainsi, l'un après l'autre, disparaissons-nous sur la terre : petit malheur si nous devions nous joindre au ciel, nous y retrouver en famille. Je pense à ma mère qui nous a tous devancés il y a seize ans. Ma pauvre mère, qui nous aimait tant, quand irons-nous la rejoindre? Je voudrais que ce fût bientôt. Qu'avons-nous à voir sur la terre? Des tristesses, des larmes, des tombeaux. Mais, mon Dieu! qu'il faut être saint, qu'il faut être pur pour entrer au ciel! Quand cette pensée vous vient, on ne souhaite plus de mourir, par le besoin qu'on voit qu'on a d'expiation, et l'on demeure à la vie comme le condamné à sa chaîne. Le malheur est qu'on pèche encore et qu'en vieillissant on ne devient pas meilleur. L'*Imitation* nous le dit : « La longue vie ne sert pas toujours à nous corriger. » Au contraire. Qu'il est triste d'aller en arrière dans le chemin du ciel! Tout autre avan-

cement m'est égal; mais en ceci je voudrais avoir des ailes, tout dépasser, au moins mes défauts, au moins un. Ce n'est pas chose aisée; on se défait plutôt d'un membre que de ses chères imperfections.

Ma mère était une femme parfaite, aussi je la crois bienheureuse. Elle a d'ailleurs tant souffert, et avec tant de résignation ! Je ne me souviens pas d'une plainte, mais je vois ce visage toujours riant et calme qu'alors je ne pouvais pas comprendre. Je me disais qu'elle n'avait pas l'air de souffrir et que sans doute ce n'était rien ; qu'elle ne mourrait pas comme on disait, et je me trompais bien, pauvre enfant que j'étais ! Dieu l'a voulu.

Ma grand'mère avait près de quatre-vingts ans. Cette longue vie a bien eu ses mauvais jours. Ma chère amie, prions pour qu'elle soit plus heureuse à présent. Je lui donne toutes mes prières. Aujourd'hui, mon père, Marie, Érembert, toute la maison, sont à Cahuzac, et accompagnent cette pauvre mère. Je pense à tout ce qui se fait, j'entends des chants, des prières, je suis un cercueil. On n'a pas voulu me prendre. Je comptais être seule et faire de moi ce que j'aurais voulu ; mais Hippolyte de Thézac est arrivé. Voilà à causer un peu, un dîner à faire, et sans aide pour ma pauvre personne. Enfin, nous avons dîné tête à tête à une heure, moi servante et maîtresse. Quand la servante a eu fait sa besogne, madame est allée dormir. J'étais lasse, accablée, pesante, bonne à me jeter sur un lit. J'en suis sortie pour vous écrire. Ce n'est pas

assez de la lettre que M. de Bayne doit avoir reçue, il me fallait aussi vous écrire. Je vous dis mes plaisirs et mes tristesses, tout ce qui me passe par le cœur vient à vous.

Vous voyez bien que je ne puis pas venir vous voir. Sans cela, j'allais partir la semaine prochaine apparemment. Triste effet du triste événement. Ce ne sera pas le seul, mais pour moi ce n'est pas le moindre.

A M. H. DE LA MORVONNAIS,

AU VAL DE L'ARGUENON, PAR PLANCOËT (CÔTES-DU-NORD).

Au Cayla, 28 juillet 1835.

Avez-vous pensé, monsieur, que je ne voulais plus vous écrire ? Oh ! vous vous seriez bien trompé. C'est votre voyage à Paris et d'autres choses ensuite qui m'ont empêchée de vous parler plus tôt de Marie. Mais parlons-en aujourd'hui. Oui, parlons d'elle, toujours d'elle, qu'elle soit toujours entre vous et moi. C'est pour elle que je vous écris, d'abord parce que je l'aime et que son souvenir m'est doux à rappeler, et puis, parce qu'elle me paraît aise que vous entendiez quelquefois ces tours de langage qui vous *la rappellent au vif.* Je viens donc vous la rappeler,

monsieur, cette sainte ressemblance, si douce pour moi quand vous l'apercevez. Que je bénis Dieu de me l'avoir donnée et de pouvoir ainsi vous faire du bien! Ce sera ma mission auprès de vous, et que je la vais remplir avec bonheur!

Ne dites pas qu'il y ait en cette acceptation du mérite ni acte profond de charité. Mon cœur va tout naturellement vers ceux qui pleurent, et je suis contente comme un ange lorsque je puis les consoler. Vous me dites que votre vie n'aura plus de côté riant, que je n'en puis tirer que tristesses. Je le sais bien, monsieur, mais cela m'éloignerait-il, moi qui aimais Marie, votre pleurée? Ah! pleurons-la, pleurez sur moi si vous voulez; il ne m'est pas pénible de recevoir des pleurs. Ce n'est pas que mon cœur soit fort, comme vous le croyez; seulement il est chrétien, et trouve au pied de la croix de quoi supporter ses douleurs et celles de ses frères. Marie le faisait ainsi... Tâchons d'imiter les saints. Vous l'enseignerez à sa fille près de cette croix, sur cette tombe où vous la menez souvent. Pauvre petite! que je voudrais la voir, l'accompagner dans ce pèlerinage au cercueil près de la mer, sous les sapins, y prier, y pleurer, la prendre sur mes genoux et lui parler du ciel et de sa mère! Ce me serait, monsieur, une félicité : il en est, vous savez, de tristes.

M'amènerez-vous votre fille? Oh! amenez-la-moi, puisque je ne puis pas venir en Bretagne; je veux la voir, je veux jouir de son intelligence, de ses caresses,

de tous ses charmes enfantins; amenez-la-moi, je veux jouir de cette belle petite créature qui m'appartient par le cœur et par Dieu qui m'avait donné sa mère. Consentez-vous à l'adoption, monsieur, et que je donne à votre enfant comme une affection maternelle? Sa mère l'aimait, je l'aime, cet amour n'aura fait que changer de cœur. Apprenez-moi ses progrès en tout genre et si elle parle encore d'aller joindre sa mère. Pauvre petite, c'est quand elle sera plus grande que ce désir surtout lui viendra. Revoir sa mère est la douce pensée qui reste à une orpheline jusqu'à ce que le ciel s'ouvre enfin. Mais l'heure en est loin pour votre Marie peut-être, et jusque-là, qui sait?... Jésus lui-même n'entra au repos qu'après avoir suivi le long chemin du Calvaire. Tous, chrétiens grands et petits, nous marchons à sa suite, portant chacun notre croix. La vôtre est bien pesante, monsieur, je n'y puis penser qu'en priant aussitôt pour vous; il me semble que ma prière vous aide. Ce n'est pas avoir trop de foi, puisque Dieu nous apprend que la prière est si puissante. Et, d'ailleurs, je ne conçois rien tant que la prière. Prier, pour moi, c'est aimer, c'est croire, c'est espérer. Je prie donc pour vous, pour votre fille et pour Marie à l'Angelus de chaque soir. C'est l'heure où je pense aux morts, toujours plus nombreux.

Je ne vous ai pas écrit que je portais un autre deuil, que j'avais perdu ma grand'mère. Depuis dix jours elle nous a quittés et s'en est allée joindre

presque toute sa famille. Mon père restait seul de tous ses enfants. La voilà maintenant heureuse avec les autres au ciel. Que nous sommes heureux, les chrétiens, nous ne pouvons pas nous perdre! On pleure du départ, mais on espère; on pleure, mais on voit le ciel. Toute ma famille, monsieur, se remet sur moi de vous faire part du triste événement ainsi que de ses vœux pour votre voyage au Cayla. Venez-y consoler les affligés, venez-y pour y prier avec nous. Oui, prions tous, parents et amis, prions pour notre mère. Prions, c'est notre meilleure tendresse, à présent, la vraie tendresse des chrétiens.

Comment avez-vous retrouvé le Val? Comme un tombeau sans doute. Vous y voilà pour jamais. Et vos frères vous viennent visiter dans la Thébaïde en deuil! Maurice vous écrit toujours. Que vous semble-t-il de son âme? Je la trouve triste sans avoir de malheur. C'est le vague de la tristesse, état maladif qui affaisse l'âme, l'affaiblit et la tue à la fin, si elle ne lutte pas contre son mal; mais elle a besoin d'aide en ceci, et je dis à Maurice de s'adresser à Dieu comme un bon et pieux chrétien. Il est religieux et se plaint! Oh! s'il pouvait prier, si je savais qu'il le fît! Dites-lui qu'on n'est pas religieux sans prière, qu'on n'est pas heureux non plus; dites-le-lui, monsieur, vous qu'il écoute si bien; dites-lui ce que vous faites; dites-lui ce qui console, vous qui avez tant pleuré. Qu'il se joigne à vous. Regardons en haut, nous tous qui éprouvons les angoisses de la vie et

l'amertume des larmes. Voyez, les cieux sont si près de nous que nous n'avons qu'à lever les yeux pour les voir. Béni soit Dieu qui nous a ainsi environnés d'espérance et mis à notre portée la vue de notre bonheur!

Adieu, monsieur; j'embrasse votre fille et vous prie de me croire toujours la tendre et fidèle amie de sa mère.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

Le 30 juillet 1835.

Je voulais vous écrire avant-hier, je voulais vous écrire hier, ma très-chère; mais des visites m'ont pris tout le temps, et ce n'est qu'en pensée que j'ai pu penser à vous. J'aime, vous le savez, de penser en parlant. Qu'allez-vous voir? Je n'en sais rien. Je suis tentée d'écrire et de garder. Ce papier se mettrait sur un pot de confitures ou fermerait quelque carreau cassé, il serait utile. Mais vous ne sauriez pas que je vous aime, oh! si, vous le savez. Mais vous ne liriez pas mes amitiés du jour, je veux dire ces tendresses coulant du cœur sur le papier qui vous les porte comme un petit canal. Qu'il vienne donc, qu'il vienne à vous au plus tôt. Je suis impatiente de la poste à présent, je voudrais trouver un oiseau.

Savez-vous que j'ai raison dans mes impatiences? d'abord pour ma lettre à présent, et puis pour savoir enfin ce qui en est de Paris. Hier, un homme qui passait nous dit qu'il y avait eu des explosions, des morts, des troubles affreux. Nous ne le savons pas trop; mais mon père, qui vit la dépêche à Cahuzac, nous a assuré que c'était vrai. Nous voilà donc encore dans les inquiétudes. Qu'on est malheureux d'avoir des frères, des amis sur ce volcan de Paris! Et nous ne savons rien de Maurice, et le porteur ne vient pas! Il devait venir et tout aujourd'hui je l'attends. J'ai écrit hier au soir à Marie qui sera, je pense, un peu plus instruite que nous des événements. Le monde pourrait chavirer qu'ici nous n'en saurions rien. C'est trop de calme pour l'heure; il est des circonstances où le repos fait mal.

On dit que bien des familles sont en deuil à Paris. Dieu veuille que nous n'ayons à pleurer personne! C'est bien assez du deuil que nous portons. A ce sujet, mon amie, laissez-moi vous dire combien je suis sensible au tendre intérêt que vous me témoignez et à chacun de nous. Vos douces consolations, les plus douces que j'aie reçues, m'ont fait du bien comme un baume venu du ciel. C'est que vos paroles en viennent ainsi que votre belle et véritable tendresse; le beau et le vrai viennent de Dieu. C'est aussi pour moi un présent céleste que votre amitié, et votre aimable petite lettre que j'ai à présent sous les yeux. J'y vois que vous êtes triste pour moi, j'y

vois que vous avez prié pour moi, j'y vois comme vous êtes prompte à sentir, prompte à pleurer, prompte à me consoler, j'y vois... — Oh! que n'y vois-je pas! Toute votre image enfin comme dans un petit miroir.

Ma pauvre grand'mère était âgée, et sa longue vie a été bien traversée, ses yeux ont répandu bien des larmes. Mais n'en parlons pas. Dieu sans doute l'avait permis. Prions pour elle; c'est notre meilleure consolation, c'est notre meilleure tendresse. Que sert le reste? Je vous assure, ma bonne amie, que tout ce qui passe me semble une fumée. Les affections mêmes du cœur, que sont-elles si on ne les porte au ciel, si on ne les élève jusqu'à Dieu? Elles meurent aussi. Il faut s'aimer, non pas pour ce monde, mais pour l'autre, où l'on doit demeurer. Autrement ce serait faire comme deux passants qui s'attacheraient l'un à l'autre pour traverser un chemin. C'est bien la peine! Ma chère Louise, ne pensez-vous pas comme moi?

Oh! oui, j'aurais eu bien besoin de la douce morale du père Bories qui sait si bien m'adoucir et me fortifier, mais Dieu me l'a ôté et a voulu me laisser comme abandonnée à moi-même. J'ai bien senti mon peu de force, tout mon néant! Mon Dieu, quel roseau que ma pauvre âme! Ne me croyez pas accablée de douleur; ce n'est pas cela, je ne suis pas si sensible que vous le croyez. La mort d'ailleurs ne m'atterre pas, c'est si naturel! Nous devrions bien plutôt être

accablés du péché que de la mort. Je crains que M. Bories ne soit pas de retour à l'Assomption. Moi qui aime les fêtes de la Vierge, je serai bien contrariée de ne pas faire celle-là.

Émilie Vialar et trois sœurs ont dû partir, mardi dernier, pour Toulon, allant à Alger. Voilà un beau dévouement. Bien des gens l'appellent folie, mais presque tous les saints sont fous aux yeux du monde. Cet établissement peut faire un bien immense dans ces contrées où n'a pas encore paru la charité chrétienne. Ces sœurs soigneront les pauvres, les blessés, et recueilleront les enfants trouvés qu'on jette comme des chiens. C'est M. Augustin qui l'a dit à mon père. Il a fait préparer la maison. En arrivant, les sœurs n'auront qu'à se mettre en œuvre. La petite Rieumer a pris avant de partir des leçons de pansement de M. Rigat, qui lui-même les a munies d'instruments nécessaires aux bras et jambes cassés.

Adieu; embrassez Léontine et la comtesse que je vois à côté de vous. Que vous êtes heureuse! Comment a-t-elle retrouvé la montagne? J'en connais qui la trouveraient bien jolie. J'ai mille choses à vous dire de mon père et de Marie pour vous tous et pour vous seule.

A LA MÊME.

Cahuzac, le 2 septembre 1835.

Me voici, chère amie, devant un petit luminaire, accoudée sur une petite table, à côté de la chambre que ma grand'mère vient de quitter, pensant à vous. Mon Dieu, que cette douce pensée m'est utile pour calmer un peu l'agitation de tête et de cœur qui me tracasse! Je ne vous dis pas ce que c'est, comprenez-le par le lieu d'où je vous écris. Jamais lettre ne vous est partie d'ici et ne ressemblerait à celle que j'aurais envie d'écrire; mais je me contrains, et la pente de mon cœur ne m'entraînera pas cette fois où je ne dois pas aller. Je me penche de votre côté ou plutôt je m'y laisse aller, car c'est un pli naturel que je prends sans beaucoup d'efforts. Oh! que je suis bien en vous, chère Louise!

Vous me demanderez ce que je fais à Cahuzac; je fais le manger à des ouvriers qui réparent la maison, j'ai pour cuisinière une vieille bonne fille que je n'ai pas de peine à surveiller. Quand tout est fait, je travaille, je couds, je lis, je pense. Oh! je pense beaucoup, à la vue de ce lit *vide*, parmi ces chambres délabrées comme quand on déloge. Mais il faut que je vous quitte pour aller chez ma tante, bonsoir.

Je sors de la messe et reviens à ma chambrette

et à vous. Il est neuf heures, la matinée passe vite à l'église et je m'y plais assez. Voici une visite.

C'était une femme d'Andillac mariée ici, ma voisine. J'en ai d'autres qui me font visite aussi et qui voudraient fort me voir ici à demeure. Mais c'est bon pour huit jours, cette vie de séparation, qui ne me déplaît pas du tout à cause de la nouveauté et de la petite joie que me donne chaque jour quelque venue du Cayla. Mon père vient ordinairement toutes les après-dînées, et vous ne sauriez quel plaisir je trouve à l'embrasser, à le recevoir *chez moi*. Puis je lui dis adieu avec peine, et je me mets à penser tristement ce que serait une séparation plus longue. J'avais Marie ce matin, et je viens de l'accompagner jusque sur le pont; elle reviendra samedi, et dimanche j'irai rejoindre la famille, retour charmant.

Ceci me fait comprendre tout le bonheur que vous avez eu en revoyant Pulchérie, cette chère absente, si attendue, si appelée depuis neuf mois par tout ce qui la chérit et par vous surtout. Aussi que vous paraissez radieuse! votre lettre est un trait de joie. Louise, que vous savez aimer! Aimez-moi et dites-le-moi un peu au long à présent que vous avez bien écouté, bien regardé, bien caressé votre sœur.

Merci de la lettre où je vous vois si heureuse; c'est un bien pour moi quand vous me paraissez contente; ces petits nuages qui vous passent parfois sur le cœur m'attristent, comme vos joies me réjouissent. Mais faites-moi toujours tout passer, tout voir. Char-

gez les poches de vos montagnards de ces gros paquets que j'aime. Ce serait bonheur s'il m'en arrivait aujourd'hui que j'ai besoin d'aimable et d'aimant pour me raviver. J'ai l'église devant la porte, j'ai Fénelon, que je lis un peu; cela me fait du bien, mais ne me suffit pas pour me tenir calme. Mlle d'H*** vient m'édifier tous les deux jours; elle arrive de bonne heure à l'église, se confesse et fait sa communion avec un air d'ange qui me ravit et me désole. Que je lui envie son âme! et qu'il est beau de voir une jeune fille de dix-sept ans nous instruire dans la piété. Ses frères sont aussi de petits saints; l'aîné, qui vient de faire sa première communion, entend deux messes le dimanche et communie à la première. N'est-ce pas fort édifiant? On me dit hier que le père T*** était mort. Ce serait possible, on l'administra lundi, le pauvre homme. Depuis longtemps, il était revenu à des sentiments religieux qui doivent consoler sa famille. Que reste-t-il, mon Dieu, que cette seule espérance dans le long adieu de la mort? Sans la pensée d'un autre monde, je ne comprendrais pas celui-ci.

Vous voilà délivrés de la crainte du choléra. Dieu soit béni! Nous commencions à trembler pour Rayssac. Mais vous ne vouliez pas en sortir, vous vouliez mourir du mal en soignant les malades. C'était beau pour Dieu, et triste pour moi qui vous aurais tant pleurée, ma chère morte. Heureux les morts, vous seriez au ciel. Adieu, sur cette sainte pensée. Adieu, je vous aime de tout mon cœur et vos sœurs aussi.

A LA MÊME.

[Mai 1836.]

J'arrivai, il y a huit jours, de Gaillac, où j'ai fait halte après ma retraite de Lisle. Vous me trouverez bien coureuse, ma chère Louise, si retirée, si recluse dans vos montagnes. Je ne vous ressemble pas en ceci. Quoique solitaire, je quitte souvent mon désert, je m'élance dans le monde, tandis que vous n'y paraissez plus. Aurions-nous des vocations différentes, et Dieu, qui nous inspire souvent les mêmes pensées, me dirait-il de sortir et à vous de rester? Je ne sais pour vous; mais, pour moi, je vous assure que les missions ont pour mon âme un attrait irrésistible, et qu'il faut que j'aille là où j'entends parler de Dieu.

Antoinette m'avait écrit et engagée d'aller passer chez elle ces huit jours de grâces et d'instructions qui devaient précéder la plantation de la croix. C'était m'inviter en fête; aussi ai-je accepté, aussi ai-je encore entendu le Père Goudelin, aussi suis-je de la congrégation qu'il a fondée, aussi ai-je sainte Agathe de Gélis pour présidente, Augustine pour secrétaire, Antoinette pour prieure. Mille avantages enfin qui me font bénir mon pèlerinage à Lisle.

Je compte aussi pour beaucoup la connaissance que j'ai faite de personnes qui vous connaissent, et

surtout une sainte qui m'aime, qui vous aime, qui a fait le charme et la conquête de tous les salons de Lisle, par sa piété, son esprit, qui n'est ni jeune ni belle, mais infiniment aimable et bonne et naïve : vous voyez là Mlle de Gaïs. J'admire comme notre connaissance s'est faite dans un salon, où elle m'entendit nommer. « Mademoiselle serait-elle l'amie de Louise? » Comme je ne dis pas non, voilà des prévenances, des compliments, des attentions, des amitiés. La sainte aurait fini par me gâter, à chaque rencontre ces amitiés recommençaient en commençant par parler de vous; ce beau sujet me menait loin et j'aimais tant d'y revenir que je cherchais les pas de Mlle de Gaïs, je l'aurais voulue toujours avec moi, je l'aurais mise dans ma poche. Enfin, nous nous aimons. Nous avons même découvert que nous étions cousines et dit sur cela mille tendresses. Si vous lui écrivez, dites-lui bien que sa cousine du Cayla garde précieusement son souvenir et que je serais heureuse de la revoir. Mais il est de ces rencontres qui ne se présentent plus dans la vie. Il a fallu qu'une retraite, un Père Goudelin nous fissent sortir chacune de notre désert pour nous entrevoir un instant. En voilà jusqu'en paradis peut-être.

Je ne voudrais pas, chère amie, que notre revoir fût remis si loin; j'en serais triste. Quelque charme que je trouve dans mes nouvelles connaissances, je reviens toujours à l'ancienne, à Louise, ma première amie; il me semble qu'il y a cent ans que je vous

aime, tant mon affection est forte et enracinée. Je la compare à un chêne, les autres sont des roseaux.

Vous dirai-je tout le monde que j'ai vu dans ce monde de Lisle? Ces détails vous amusent, je pense. Oh! j'ai vu un ange, véritablement ange de nom et de figure, Angèle de Saint-Géry. On m'a parlé de sa piété si admirable, si admirée, qu'un saint l'a citée en chaire. Puis, j'ai vu Mme ***, remplie d'esprit. Oh! elle en a jusqu'aux ongles. On dit même qu'elle en avait à faire peur, mais le Père Goudelin l'a changée et a fait tourner au doux tout le piquant de son esprit. Si vous l'entendiez parler du missionnaire, comme elle le peint avec chaleur, avec tendresse! On voit le Père Goudelin sur ses lèvres, tant elle rend son éloquence. Figurez-vous qu'elle va d'un bout de Toulouse à l'autre pour entendre sa messe. Voilà de l'enthousiasme, jamais mon admiration pour le premier orateur du monde ne me mènerait si loin : pour entendre ses prières, je veux dire; car, autrement, je passerais aux antipodes pour entendre un Guyon, un Deguerry, et même une moindre éloquence.

J'admire notre curé, à propos de prédicateurs. Sa manière est simple, suivie, précise et touchante. Nos paysans en sont enchantés et tout glorieux. Il fera du bien, nous l'espérons. Mais je regretterai toujours Françoise, la bonne et gentille sœur de M. Limer. Depuis qu'elle est partie, nous trouvons le presbytère vide et Andillac ennuyeux. Aussi n'y demeurons-

nous qu'à l'église, au lieu que nous y passions le dimanche avec un charme infini. Françoise était gaie, spirituelle, et trouvait de quoi nous amuser par mille historiettes d'église, de chapelles, de village, qu'elle racontait à ravir. La voilà dans vos montagnes; je la regretterais moins si elle était près de vous. Vous l'aimeriez, c'est une dévote charmante. Depuis son exil, elle nous a écrit et regrette Andillac. Dans sa lettre était renfermée une prière des montagnes. Je lui ai répondu, mais sans prière. Nous n'avons pas ici de quoi donner.

Cahuzac en est toujours au même point. C'est vous dire que rien n'est changé pour notre conscience. Je vous en parle, sachant l'intérêt que vous prenez à cette mutation. Parlez-moi un peu de vos craintes sur le même article, car à mon tour je m'occupe fort de votre âme. Je ne voudrais pas la voir orpheline, quoique d'un côté vous puissiez vous mieux trouver d'un remplaçant plus voisin. M. Amalric est beaucoup trop loin, c'est comme un médecin qui n'arrive que quand le mal est passé.

Faites-vous le mois de Marie? C'est une dévotion qui se répand beaucoup, et qu'en effet elle est belle et riante! Quoi de plus doux que de prier parmi les fleurs et de sentir son âme s'élever avec leur parfum devant Dieu? Marie et moi nous ferons notre mois de Marie dans la chambrette, devant une image de la sainte Vierge et quelques fleurs. On dit qu'on participe ainsi aux grâces du mois de Marie quand on est

loin de l'église. Il y a trois cents jours d'indulgence pour chaque jour. Ce n'est pas à négliger. Mon Dieu, nous avons tant besoin d'indulgences! Adieu, ma chère, vous en aurez pour ce bavardage; je vais soigner mes canards.

J'allais continuer la causette, mais voilà quelqu'un qui va à Noailles. Je lui remets ma lettre pour qu'elle arrive ce soir à Albi. Adieu; j'ai bien regret de vous quitter, j'aurais tant à vous dire encore. Au départ de Mme Mathieu, vous aurez le paquet de la semaine.

A M. LIMER[1],

CURÉ D'ANGLÈS.

25 juin 1836.

Monsieur,

Que je vous remercie d'abord d'avoir bien voulu nous donner des nouvelles de Françoise; son pied nous inquiétait, et je désirais bien savoir ce qu'il était devenu. J'avais presque peur qu'elle ne l'eût perdu en route, et ce n'était pas peu triste de penser que Françoise ne marcherait qu'à cloche-pied et ne

1. M. Limer, curé d'Andillac, venait d'être nommé à Anglès.

pourrait plus passer les montagnes pour venir nous voir. Je suis donc enchantée de ce que vous nous dites de bon, et de pouvoir espérer que ce pauvre pied cheminera encore du côté du Cayla.

Cela me fait vraiment plaisir; mais je vous *en veux* à vous, monsieur, qui êtes cause de ce mal au pied et de bien d'autres que vous nous avez faits sans pitié, comme de nous enlever Françoise. Jamais je ne vous pardonnerai vos complots, ce que vous appelez petite ingratitude et qui n'est rien moins qu'une haute trahison. Aussi suis-je portée à vous en appliquer la peine; mais je me souviens de ce que l'on doit à l'Église, et puis ne faut-il pas pardonner? Voilà que la charité me désarme, et si bien, monsieur, que je me sens disposée à venir signer un traité de paix dans votre presbytère lors de mon voyage aux montagnes. Nous avons arrangé cela avec Françoise, mais je ne sais quand nous le pourrons faire. Papa est encombré d'ouvriers et ne pourra de longtemps m'accompagner à Rayssac, d'où je ferais ma descente chez vous. C'était ainsi convenu, mais qui dispose des événements?

Le départ de M. Bories[1] en est un fort triste pour le pays et pour nous, tout le monde le regrette, je veux dire tous les braves gens; les autres voient toujours partir un prêtre avec joie. Cette nuit, on a chanté de nouvelles sottises au curé de Vieux. C'était

1. Curé de Cahuzac. V. le *Journal*, p. 47, 69, 107.

le chant du départ des conscrits de sa paroisse. Vous n'avez pas, monsieur, de ces démons dans vos montagnes. Aussi, sous ce rapport, nous ne devrions pas nous plaindre des bonnes âmes qui nous quittent pour s'en aller avec les saints; chacun n'aime que son pays.

Cependant ne faut-il pas nous délaisser tout à fait et nous donner au moins un souvenir de cœur et de prière.

Permettez que ma sœur et moi embrassions Françoise sur ce papier et lui rappelions toutes ses promesses. *M. d'Andillac* voudra bien aussi recevoir les souvenirs affectueux de nous tous. Rien de nouveau dans son ancienne paroisse.

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET,

A LISLE.

2 septembre 1836.

Je viens des montagnes, de chez Louise, que je n'avais pas vue depuis quatre ans. Vous jugez du charme, du bonheur de trois semaines, et du regret d'à présent, ma chère Antoinette. Ne plus se voir, être loin, ne se parler qu'en lettres est triste pour des amis qui voudraient passer la vie ensemble.

Plaignez-moi, vous si bonne, qui comprenez l'amitié et la peine des séparations. Je me souviens comme le départ de votre chère Blanche vous attristait ce printemps.

Depuis, vous avez eu bien d'autres chagrins d'adieu, auxquels j'ai pris part de tout mon cœur, sans vous le dire parce que moi aussi je m'en allais. Je voulais attendre mon retour pour répondre à vos amitiés et vous conter les jolies choses que j'aurais vues. Me voici donc à vous après les embrassements de famille; causons, causons des montagnes. Je suis sûre que ce pays vous plaira. Vous aimez l'aimable et le saint.

Mais il faut l'avoir vu pour se faire une idée de cette contrée pieuse, si différente de ses voisins de la plaine. Quelle foi! quelle instruction! quel recueillement à l'église! Y tourner la tête est si rare qu'il en est parlé en chaire comme d'une profanation. Ce saint courroux du curé sur cette peccadille m'a fort édifiée; c'était l'éloge du recueillement d'habitude, et en vérité ces bonnes gens semblent des statues priantes, tant ils se tiennent immobiles devant Dieu, morts aux sens. Que nous aurions besoin de ces modèles de chrétiens dans nos contrées! Je ne parle pas pour Lisle où l'on est si sage, où l'on a des sœurs qui instruisent les enfants, de bonnes âmes qui édifient, des congréganistes qui répandent les bons livres, qui prient pour les justes et pour les pécheurs. Les grâces abondent à Lisle, et le bon

Dieu vous a bénis; mais nous, sans secours, sans exemples que fort rares, qui avons perdu maintenant notre grand luminaire, M. Bories, oh! que nous sommes à plaindre! que nous avons droit aux prières des âmes bénies! Ainsi vous, pleine de grâce, et vos sœurs de la congrégation, priez pour nous, pauvres pécheurs, répandez sur nous des prières comme vous répandez des livres pieux parmi d'autres.

Je voudrais savoir quels sont les livres que vous avez reçus. Je voudrais qu'il y en eût pour toutes les intelligences, que les personnes qui ne savent tout juste que lire comme celles qui sont instruites trouvassent dans notre bibliothèque ce qu'il faut à leur piété. Je sais qu'il ne faut pas être trop délicats, que tout ce qui parle de Dieu est bon. Je me souviens pourtant du piétisme dont nous parlait le Père Goudelin. Que savez-vous de ce saint homme et de M. Verès? Je voudrais bien savoir si ce dernier est à Toulouse ou au ciel. Ce n'est pas que je sois prête à l'aller trouver nulle part, surtout là-haut. J'ai appris plus que jamais à la montagne comme il faut se préparer pour le ciel.

Comme j'étais bien pour tout! L'église à deux pas, un père des plus tendres, qui avait pris mon âme en affection. Le pauvre homme, si ce n'était pas si intérieur et un peu long à dire, je vous conterais un de ses traits de bonté pour ma conscience. Enfin, on me gâtait; tout m'amusait, les courses de çà de là

par *montes et colles*, avec Louise et *Don Quichotte*[1], monté sur *Pierre-à-feu*, son coursier, puis les goûtés au lait de chèvre, au pain de seigle, au *fromajou*, qui nous attendaient dans des maisonnettes. Que tout cela était bon! Rien de plus gracieux, de plus honnête que ces montagnards et montagnardes, jusqu'aux petits enfants qui se lèvent presque du berceau pour vous saluer. Je ne vous parle pas de Louise, de sa famille infiniment aimable et bonne, on est heureux de les voir, de les connaître dans l'intimité.

Adieu, chère Antoinette. Que fait la santé de Laure et d'Augustine? Tous ceux qui souffrent m'intéressent. Je vous crois en bonne santé, mais je ne vous en aime pas moins. Oui, croyez-moi toujours toute à vous.

A M. MAURICE DE GUÉRIN,

A PARIS.

6 septembre 1836, jour de Saint-Eugène.

Il y a huit jours que je descendais des montagnes tout tristement, pensant à Louise, le cœur plein de son amitié et des regrets de notre séparation.

1. Le même personnage que le *Chevalier nocturne* d'une des lettres précédentes.

Qu'il en coûte de s'éloigner d'une amie, quand on a trouvé tant de bonheur à être ensemble! Dire adieu est un mot qui fait pleurer, qui tue. Fénelon a bien raison de dire que l'amitié, qui fait le grand bonheur de la vie, donne aussi d'inexprimables peines. Nous les avons senties, Louise et moi. C'est qu'au fond les plus douces choses de la vie ont leur amertume. Je l'apprends, je le sens toujours plus : qu'y faire? Se résigner, s'habituer tout doucement au courant du monde qui passe si diversement.

Mon ami, j'ai pensé à toi partout aux montagnes, sous les tilleuls, dans le petit salon, dans la galerie où l'on m'a fait lire de tes lettres, ces chères lettres que M. de Bayne conserve avec d'autres papiers précieux. Je crois que tu lui ferais bien plaisir de lui en envoyer quelque autre de temps en temps, de lui parler un peu de ce qui se passe dans le monde littéraire. Ce brave homme t'aime particulièrement. Le nom de « M. Maurice » lui doit être au cœur, car il l'a souvent sur les lèvres. Cette affection doit te plaire; j'y prends plaisir, d'autant qu'il m'en revient quelque chose comme ta sœur apparemment. Enfin, je ne sais pourquoi M. de Bayne me traite d'une manière si distinguée. Il venait, causait, me parlait de ses grands auteurs, de ses grandes pensées; nous ouvrions tous les livres, histoire, philosophie, légendes, poésie. C'était un cours de littérature que ses conversations du soir, car c'est le soir que nous causions, lui sur son fauteuil, le dos tourné à la fe-

nêtre, moi sur le grand sofa, à la place marquée de la comtesse; Léontine au bout, Louise sur une chaise, le plus près de moi, et *Criquet* à ses pieds ou sur ses genoux. Tu aurais vu aussi la table ronde avec des livres, des brochures, des journaux, des bas entassés autour d'un chandelier, et dessous l'ombre où venait le grillon. C'était comme il y a quatre ans, toi de moins. Louise n'est pas du tout changée. C'est même air de jeunesse, même gaieté, même œil de feu. Quel regard! Je voudrais qu'il fût tombé sur Raphaël, que serait-ce? Moi, j'en ai dans l'âme un tableau charmant: il est vrai.

Je fus coupée là tout court par l'arrivée de Miou, mon écolière, petite fille, douce, jolie et bête, selon papa, qui n'aime pas sa lenteur, ce qui lui fait juger aigrement ma pauvre protégée. Une grêle est venue avant-hier enlever nos raisins. C'est pitié de voir ces pauvres vignes brisées qui promettaient une abondante récolte. On ne comptait pas sur moins de soixante-dix barriques: comptez sur quelque chose en ce monde!

C'est demain que nous attendons les Raynaud, grands et petits. Il tarde infiniment à papa d'embrasser Auguste, sa femme et les enfants. J'ai eu ce plaisir la première, à mon passage à Albi. Juge du bonheur et comme la connaissance fut bientôt faite avec Félicité. Cet air d'amis que nous eûmes d'abord surprit tout le monde, ceux qui ne savaient pas que nous nous connaissions déjà de cœur. Je trouve no-

tre cousine bonne, simple, amicale, t'aimant beaucoup, ce qui fait que je ne l'aime pas peu. Nous avons causé de toi : « Parlez-moi de Maurice ; que fait-il? pense-t-il à nous? viendra-t-il enfin? » et autres questions que j'ai faites, que je ferai encore ces jours-ci plus à loisir. Il pleut, par malheur, ce qui nous empêchera de sortir, de nous asseoir sous quelque chêne où il fait bon dire ses secrets.

Si nous t'avions aussi, quel bonheur! N'y pensons pas, puisque y penser ne fait rien que donner plus de regrets. Mais pourtant souviens-toi que je te veux, que nous te voulons l'an prochain. Arrange-toi en conséquence, ou dis-nous que tu ne veux pas venir. Je ne vois rien que l'agrégation qui puisse te retenir; mais d'ici à un an tu as tout le temps de te préparer. Prépare-toi au plus tôt, présente-toi sans hésiter. Un peu de courage, allons; les courageux l'emportent. Pense au plaisir que tu nous feras, à celui qu'aura papa, le cher père qui t'aime tant que nous serions jaloux, si nous n'avions malgré cela notre part de tendresse. Le cœur d'un père est infini.

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET.

Le 29 septembre [1836].

Que je vous plains, ma pauvre Antoinette! que je

trouve accablant le coup qui vient de vous frapper et toute votre famille! Je vous vois désolée, pleurante, ayant besoin de consolations, et moi qui voudrais vous en offrir, je ne puis rien, non, rien que m'associer à votre affliction en la partageant vivement. Je sens mon insuffisance et celle de toute compassion humaine dans une pareille douleur. Notre soutien nous vient de plus haut, comme vous me l'avez dit naguère dans une semblable occasion. J'aime à me rappeler ces paroles et la tendre amitié dont elles étaient l'expression. Ce fut pour moi quelque chose de céleste et qui me fait demander aujourd'hui à Dieu la grâce de vous rendre le bien que vous me fîtes alors. Mais que puis-je, encore une fois, ma chère amie, que m'affliger avec vous et prier Dieu de vous donner la résignation et la force dont vous avez tant de besoin dans le chagrin qu'il vous envoie maintenant? chagrin bien amer, bien profond pour vous, je le comprends et le partage comme amie et comme sœur. Il est si triste de perdre un frère!

Mais Dieu veut que nous soyons tôt ou tard séparés l'un de l'autre, et que, dans ces séparations, notre cœur s'attache plus fortement à lui et se tourne entièrement vers le lieu où s'en vont tous ceux qui nous manquent. La mort de ceux qu'on aime nous enseigne à nous détacher de la vie et de tout ce qui passe sur cette pauvre terre d'exil, et à n'avoir que des espérances célestes. C'est quand on est triste qu'on sent qu'on a besoin du ciel; aussi Dieu le pro-



met-il à ceux qui pleurent et les appelle-t-il bienheureux parce qu'ils seront consolés. Oh! fortifiante promesse, et qu'elle nous aide puissamment à porter notre croix, toute pesante qu'elle est! Le ciel est promis, mais il le faut gagner par la souffrance et, comme Jésus-Christ, arriver à la gloire par le long chemin du Calvaire. Vous, ma chère amie, qui avez fait si souvent et si pieusement le chemin de la croix, vous avez appris là la résignation, la force dans les afflictions de la vie.

Dans celle que Dieu vous envoie maintenant, je compte beaucoup sur votre courage et vos sentiments religieux; mais je suis en peine pour votre santé, pour celle de votre chère Laure, si délicate et si ébranlée par un coup pareil. Aussi j'aurais grand besoin d'un mot qui me rassure sur votre compte, sur celui de Mlle Laure, et je l'attends de votre amitié.

A M. HIPPOLYTE DE LA MORVONNAIS.

Au Cayla, 2 février 1837.

Il y a aujourd'hui deux ans qu'une lettre de Maurice m'apprit la mort de votre chère Marie, mort à laquelle je pensais en me réveillant et dont je viens célébrer l'anniversaire en vous écrivant, monsieur.

Je ne crois pouvoir mieux passer cette journée qu'en vous parlant d'elle, de vous, de sa fille, du ciel où elle est, d'où elle veille sur tout ce qu'elle aimait. Marie prie pour nous, elle s'occupe de notre bonheur, du vôtre surtout, comme si elle était sur la terre et mieux encore, car elle nous aime bien autrement au ciel. Aussi j'espère beaucoup pour votre âme ; il lui viendra de ces grâces que nous obtiennent les saints, les amis que nous avons auprès de Dieu, je veux dire ces secours intérieurs qui consolent, qui soutiennent l'âme dans ses défaillances, qui vous sont si nécessaires, monsieur. Je remarque cela dans vos lettres, et ce n'est pas sans peine que je vous vois toujours dans une inconsolable tristesse. Vous le savez, cependant, la foi nous donne l'espérance, et il n'est pas permis au chrétien de s'affliger comme ceux qui ne connaissent pas Dieu ; car, pour vos fidèles, Seigneur, mourir n'est pas perdre la vie, mais passer à une vie meilleure. Consolons-nous donc en pensant que ceux qui nous quittent sont plus heureux qu'avec nous. Les morts bienheureux nous disent : Ne pleurez pas, suivez plutôt la voie qui peut vous mener où nous sommes ; on y vient en aimant Dieu, en le servant de tout son cœur, dans le deuil, dans les séparations, dans les douleurs, les tristesses, les larmes qui remplissent toute la vie. Le ciel est au bout ; il faut passer par ces épreuves comme le soldat marche à la gloire, à travers les champs de bataille, sans faiblir et sans s'étonner.

Que je voudrais voir passer en vous, monsieur, cette force qui vient de Dieu, que nous trouvons dans la prière, dans les pieuses lectures, dans les pratiques de la religion, si consolantes et si douces! Pourquoi tous les affligés ne connaissent-ils pas cela? Que ne peuvent-ils découvrir ce trésor d'où sortent si abondants tous les biens qu'il faut à l'âme! Mon Dieu, que nous savons peu profiter de vos dons! Je connais plus d'un affligé qui se perd, faute de chercher la consolation où il faut. Ce n'est ni dans l'étude, ni dans la contemplation de la nature, ni dans les hommes, ni dans rien de créé que l'âme trouve à se consoler; mais en Dieu, en Dieu seul, dans sa parole, dans les divines écritures, dans la vie croyante et pieuse. Ah! monsieur, qui, se mettant à genoux avec le cœur plein de larmes, ne s'est relevé consolé?

Vous l'avez éprouvé, sans doute; ce n'est pas à moi à vous apprendre ces choses, mais j'aime d'en parler, parce qu'il y a un charme infini dans ces entretiens célestes, parce que cela me sort du cœur pour vous, en pensant que Dieu me charge de vous consoler. Que vous dirais-je? Je ne sais autre chose, je n'ai rien appris du monde, il m'est étranger ainsi que son langage. Je ne sais que la parole pieuse; vous me trouverez muette, si vous ne l'entendez pas; vous l'entendrez, je le vois, puisque vous parlez de prières; mais dites-moi, monsieur, pourquoi ajoutez-vous que votre âme se gâte de plus en plus? Ce mot me fait de la peine; c'est l'expression d'une foi ma-

lade, d'un cœur éloigné de Dieu. Ce serait triste de vous voir ainsi décliner, vous que vos épreuves ont placé si haut près de Jésus sur le Calvaire. Là sont ceux qui souffrent pour de là monter aux cieux. Aussi je vous voyais comme un prédestiné, comme un de ceux dont Jésus-Christ a dit : « Bienheureux ceux qui souffrent. » Vous souffrez tant : ne perdez pas le fruit du martyre. Voyez le ciel ouvert comme Étienne, foi, espérance! que votre âme s'élève en haut, et elle ne se gâtera pas; quittons la terre qui nous souille, qui nous ternit, pauvres cygnes.

Car comment conserver sa divine blancheur
Au milieu de la fange et parmi la poussière
Qui s'attache ici-bas à tout, même à la fleur?
Oh! craignez, craignez donc de vous souiller sur terre,
Vierges, colombes du Seigneur,
Petits enfants, flocons de neige,
Prêtres, poëtes, pur cortége;
Parmi ce monde corrupteur,
Passez comme un rayon à travers la vapeur!
Ne nous arrêtons pas sur ce globe de fange.
Oh! qui que nous soyons, regardons les hauts lieux :
Du soleil de l'homme et de l'ange,
La belle demeure est aux cieux.
Qu'offre le monde, hélas! pour que notre œil y tombe?
Qu'est la terre, mon Dieu? Rien, qu'une immense tombe
Où sont ensevelis siècles, rois, nations,
Et tant d'objets d'amour qu'en nos bras nous pressions.
Oh! passons, passons donc, comme en un cimetière,
Passons en répandant les pleurs et la prière!

Oui, prions, monsieur; je vous le dirai de mille façons, parce que la prière est ce qu'il vous faut, parce qu'aussi bien que la poésie elle console les pauvres poëtes dans leur deuil. Essayez de Dieu après la poésie, et vous vous trouverez mieux, et votre âme ne se gâtera pas davantage. Votre âme se gâter, quel malheur! Je prie bien Dieu de vous en préserver; quel chagrin pour Marie si elle vous voyait! Soyez ce qu'elle vous a vu, et, après Dieu, le plus saint gardien de l'enfant qu'elle vous a laissé, de votre chère petite fille pour laquelle seule votre âme devrait se conserver pure.

Pardon, monsieur, je vous crois toujours bien bon; c'est moi qui vais trop loin, qui me suis trop alarmée d'une expression mal comprise; vous ne vous gâtez pas, non; mais vous pleurez trop, mais vous ne croyez pas assez peut-être. Je vous jette des idées qui me viennent d'une grande crainte et d'un grand amour pour votre âme. Que ne ferais-je pas pour son salut, pour celui de tous les hommes, ces frères rachetés du sang de Jésus-Christ! C'est bien vous parler en sœur; mais vous m'en avez donné le titre, et je m'en sers pour m'exprimer librement, pour vous remercier de tout mon cœur de ce que vous me dites d'aimable, d'obligeant pour moi et les miens. Au nom de tous, venez nous voir et amenez-nous Marie; il nous tarde de la caresser, de la tenir sur nos genoux. Veuillez bien l'embrasser pour moi, la chère petite. Chargez-vous aussi de nos souvenirs

pour votre sœur Adèle et de lui dire combien sa peur de moi me fait rire; qu'elle se rassure et veuille bien me voir à sa portée pour l'embrasser bien tendrement.

Comme vous le dites, Maurice est changé en bien et en mal: en se roidissant, son âme a perdu de sa tendresse; ce n'est plus ce frère qui m'aimait comme un enfant, me contait naïvement toutes choses. Il se tait à présent; pourquoi? Dieu le sait. Cela me peine, mais je me tais aussi. Ne faut-il pas se résigner à tout? que ferait la plainte? j'attends à le revoir. Au reste, je ne sais si j'ai bien saisi ce que vous me dites de lui ni bien d'autres choses de votre lettre, ne pouvant pas trop lire votre écriture. Pourriez-vous la rendre meilleure? Je le voudrais pour le plaisir que j'ai à vous lire.

Adieu; passez-moi toutes mes franchises, et croyez toujours, monsieur, à mes sentiments dévoués.

[*P. S.*] Il me tarde que tout obstacle ait cessé pour la publication de *Wordsworth*. Mon père et toute la famille m'ont bien chargée de vous présenter leurs souvenirs affectueux.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

[Albi], mardi 4 avril [1837].

Cholet est venu comme j'allais à l'église avec votre lettre de tristesse que j'ai lue tout près du portail de Sainte-Cécile. C'est vous dire, chère amie, que je vous ai menée devant Dieu, que je l'ai prié de vous faire supporter avec résignation ces chagrins de cœur, ces pertes, ces morts qui nous frappent à tout moment. Voilà la vie, pleine de séparations et de larmes. C'est triste, bien triste pour la nature; mais la foi console, mais l'âme sait que, lorsque cette maison de terre où elle habite vient à se détruire, elle en acquiert une autre dans le ciel qui dure éternellement. Ce passage de la préface des morts est sublime et plus consolant que tout ce qu'on peut dire pour se consoler de la perte de ceux que l'on aime. Le langage humain est bien froid, bien impuissant : ce n'est qu'un son lugubre comme celui de la cloche; allons devant Dieu, si nous voulons entendre ce qui console et fortifie. Je l'ai remarqué, les personnes pieuses les plus simples, les plus ignorantes, trouvent dans ces occasions d'admirables choses à dire. Jeanotte, qui se trouva seule auprès de Mme de Faramond mourante, l'exhortait comme un missionnaire. C'est que la piété, l'amour

les inspire. Aimons Dieu, et nous saurons en parler.

Ce pauvre *** est mort sans autre sacrement que l'extrême-onction, tant la mort est venue vite. Ce n'est pas qu'il ne fût malade depuis longtemps, mais on ne s'alarmait pas d'un mal au pied, lorsque tout à coup la douleur est montée à la jambe, de là plus haut, enfin dans tout le corps. M. le curé, qui dînait en ville, a été appelé en toute hâte, et n'a eu que le temps de lui donner l'extrême-onction. Je ne sais s'il a pu se confesser. Mon Dieu, tenons-nous prêts. C'est de Mme de Tonnac que je tiens ces détails. Je vous les donnais dans ma lettre brûlée, ainsi que mille choses que je ne vous répéterai pas; ce sont des riens, de ces mots qui tombent de la plume sans laisser de souvenir.

Nous pourrions rire un peu de ces causeries en cendres, mais ce n'est pas le moment; le cœur est tout au triste parmi ces morts et ces mourants, moi surtout, qui regrette tant cette bonne, aimable et pieuse Laure, dont on m'a appris la mort tout à coup. Pauvre Antoinette, pauvre mère! comme toute la famille doit être affligée! ils aimaient tant leur chère Laure [1]. C'était leur bonheur, leur trésor, leur consolation à tous. Esprit, douceur, piété, affection tendre et prévenante lui attachaient tout le monde. Encore il n'y a pas un an que je la voyais chez elle, que j'admirais ses qualités, sa gaieté parmi les

1. Mlle Laure de Boisset, morte le 30 mars de cette année.

souffrances et une piété angélique. Rien ne lui coûtait à faire ou à supporter de plus pénible. Toujours la volonté de Dieu et des autres. Tout Lisle doit la pleurer. C'est la grippe qui l'a emportée en quelques jours. Ce n'est point surprenant dans l'état où elle était, que ce frêle corps ait succombé au moindre ébranlement. Il me faudra écrire à Antoinette, et vous pensez s'il m'en coûte! Comme vous le dites, on craint de renouveler la douleur en y touchant. Cependant faut-il que l'amitié mette des larmes sur ces plaies du cœur. On pense à Dieu, au ciel, et la piété fait que ces larmes sont bien douces. Cependant cette lettre me coûte à écrire; si vous étiez près, je vous dirais : aidez-moi; je m'adresserai à mon bon ange. J'avais toujours eu le pressentiment que j'aurais à consoler Antoinette sur la mort de sa sœur. Bonne amie, que Dieu m'épargne cet office de consolatrice, si pénible, si déchirant!

Pauvre monde, c'est ainsi qu'on le quitte, que tantôt d'un côté, tantôt de l'autre nous voyons s'en aller ceux que nous connaissons. Bientôt on se trouve seul, isolé, parmi ceux qui viennent, comme ces feuilles d'une autre année qui tiennent encore à l'arbre quand celles du printemps arrivent. Cela se voit souvent sur les chênes. C'est triste et m'a fait réfléchir souvent dans nos bois. Tout sert à l'âme, tout fait penser en haut : le bon Dieu veut et aime que tout se rapporte à lui; ainsi la feuille morte utilise la futilité de la promenade.

Hier, à mon lever, je vis deux hirondelles rasant le clocher de Saint-Salvy. Ces petites printanières font grand plaisir : on pense aux beaux jours, aux fleurs, aux fruits, aux raisins, aux amis qu'on ira voir, toute une série d'idées riantes volent avec les hirondelles. Euphrasie riait beaucoup et se moquait presque de mon éclat de joie lorsque j'ai ouvert la fenêtre; l'enfant qu'elle est ne sait pas de quoi elle rit, ni tout ce que j'ai vu tout à coup : le Cayla, papa, Marie, les montagnes, Louise ma chère amie. Cela vaut bien un cri de joie.

Oui, je viendrai vous voir, vous embrasser, vous écouter, faire tout ce que nous avons fait l'an dernier. Quel bonheur, chère amie! Aussi je ne veux pas m'en priver, ni vous affliger d'un refus. Pour le retard, j'y suis forcée, pardonnez-le; mon pauvre père est trop impatient de me voir, Marie est presque pleurante, et me dit : « Tu iras plus tard voir Louise. » Que voulez-vous que je fasse? J'irai et je reviendrai. C'est ainsi que le veut mon père et votre amie. Surtout gardez-vous de croire que papa s'oppose au voyage : il a été le premier à me le proposer. A chaque lettre il m'en parle. Encore hier il me disait : « Il me tarde bien de te voir, mais pour ta bonne amie, je consens encore à t'accorder le temps que tu voudras, parce qu'il n'y a rien que je ne fasse pour elle. » Que je suis heureuse! il croit faire beaucoup, le très-cher père, en vous envoyant sa fille. C'est bien savoir que vous l'aimez.

Voyez-vous, bonnes amies, car je vous aime toutes, et vous adresse également mes tendresses, il ne faut pas avoir le cœur partagé pour être bien quelque part, quand ce serait au ciel. Dans mon paradis de Rayssac, je penserais dans ce moment beaucoup au Cayla. Ainsi, encore un peu de temps, je vous en conjure; ne m'en sachez pas mauvais gré, si je refuse de vous embrasser à présent, c'est pour vous tenir plus longtemps. Ainsi, conclu, au contentement mutuel, n'est-ce pas? Je ne vais m'occuper que de mes commissions et de mon retour qui sera lundi prochain. Je m'en vais bien traitée, bien gâtée, c'est le mot, par les amis et parents. Les bons Mathieu, Émilie, me comblent. Les bons parents, que j'ai de reconnaissance de leur bon accueil, et puis de tant de choses qui me sont venues pour l'âme! Je pars nourrie de sermons, d'édifications, de toutes sortes de choses saintes.

Si Cholet ne m'avait dit que les charbonniers partent à onze heures, je vous parlerais au long de la cérémonie du Bon-Sauveur, cérémonie belle et touchante, qui fait admirer, qui fait pleurer. Pas moyen d'y tenir quand, après les vœux, la jeune professe s'allonge sous ce drap mortuaire aux chants des morts, des enterrements; mais comme la religion est aimable! Tandis que tout le monde pleure, deux enfants couvrent de fleurs ce tombeau céleste, et après un peu de temps, comme celui que nous passerons dans la tombe, le drap se replie peu à peu

et laisse voir la radieuse sainte qui se lève au chant du *Te Deum* et, conduite par la mère supérieure, va donner un baiser à chacune des sœurs. Cela abat, puis électrise. Le monde, rien dans le monde ne vaut ce qui se passe sous ce drap des morts couvert de fleurs. On dit que tout ce que demande à Dieu la religieuse lui est accordé en ce moment. Une demanda de mourir; elle mourut. Savez-vous ce que je demanderais? que vous fussiez une sainte. M. *** l'aumônier a donné un doux et pieux discours. Mais adieu.

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET.

Albi, 11 avril 1837.

Que Dieu vous console, ma pauvre Antoinette; qu'il vous soutienne, qu'il vous aide! votre douleur est au-dessus de vos forces, au-dessus de tout ce qu'on pourrait vous dire. Aussi je ne dis rien, je ne vous écris que des larmes, et combien je suis accablée de la perte que vous venez de faire. Quel coup de foudre! mais Dieu nous frappe quand il veut, comme il veut et dans les endroits les plus chers. C'est un père, il sait pourquoi il nous afflige et nous prend ceux que nous aimons. Entrons dans ses vues; que la foi nous aide dans ces sacrifices impossibles à

la nature; voyons le ciel où s'en vont ceux qui nous quittent, où nous les joindrons pour toujours après une courte séparation. Nous passons tous rapidement sur la terre; heureux ceux qui, comme votre chère sœur, s'en vont avec une vie pieuse et sainte, vie de souffrances et de résignation, si conforme à Jésus crucifié; aussi c'est à ces âmes qu'il dit au moment de sa mort: « Venez à moi! » Votre Laure est au ciel, chère Antoinette, tout le fait espérer, elle était si pieuse, si angélique, et le bon Dieu est si bon! Il a promis le ciel à ceux qui souffrent, à ceux qui donneraient un vérre d'eau en son nom; il a donné sa récompense à celle dont la vie ne fut que souffrance et charité. Cela console, console beaucoup: un chrétien ne peut pas s'affliger « comme ceux qui n'ont pas d'espérances; » pleurons, mais résignons-nous; pleurons, mais voyons les cieux ouverts. C'est Fénelon qui l'a dit à des affligés comme vous. Je vous redis ces paroles que je trouve douces. Ma pauvre amie, je sens que je ne puis rien, que toute mon amitié et toute chose humaine est impuissante pour votre douleur; je me sers de Dieu, je le prie pour vous, pour votre pauvre mère et tous les affligés que vous êtes. Je prie aussi pour la sainte, presque en l'invoquant.

Adieu; je n'ose pas continuer et toucher plus longtemps à votre douleur. Qui sait ce que vous faites, ce que devient votre santé? Que je vous plains! que je prends part à vos larmes! Je vous

écris d'Albi ; quand vous le pourrez, écrivez-moi au Cayla.

Plus que jamais toute à vous, chère Antoinette.

A LA MÊME.

[Au Cayla], 19 avril 1837

Je vous écris encore, ma chère Antoinette, pour répondre à votre lettre que j'ai trouvée au Cayla et vous exprimer de nouveau la part que je prends à votre chagrin. Il est grand, bien grand! c'est de ces coups qu'on ne peut supporter qu'avec l'aide de Dieu ; mais il ne vous manque pas, il est là qui soutient votre cœur brisé, qui vous donne de ces pensées du ciel si fortifiantes, si consolantes, que je trouve dans votre lettre. Ma bonne amie, que je suis touchée de ces sentiments de foi qui vous dominent, toute déchirée que vous êtes! J'en bénis Dieu et je le prie bien vivement de vous les continuer, de les augmenter à mesure que vous sentirez plus vivement votre perte.

Votre chère sœur laisse un vide que vous trouverez plus grand tous les jours. Il en est ainsi de ces chères personnes qui nous quittent et que rien ne peut remplacer. « Elle était nécessaire à votre

bonheur, c'était la joie de la famille. » Mots si touchants qui font pleurer, qui font que je vous plaindrai toute ma vie de la triste séparation. Perdre une sœur, ne plus la voir, ne plus vivre ensemble, ma pauvre amie, oh! je crois bien que vous soyez désolée. Mais dites, dites toujours : « Nous nous reverrons au ciel, et là rien ne viendra nous séparer. » Oh! bonheur d'une réunion éternelle! que ce toujours console d'un instant de séparation! que l'âme chrétienne y trouve de calme et de force! Vous surtout qui vous pouvez dire que votre Laure est au ciel. Ne l'enviez pas aux anges, elle fait leur bonheur comme elle a fait le vôtre sur la terre; une âme sainte fait la joie du ciel. Elle vous laisse bien tristes, mais du sein de Dieu elle vous dit : « Ne pleurez pas, je suis heureuse, et je vous enverrai bien des consolations. » Croyez-le, vous lui devrez bien des grâces, elle prie pour sa famille, vous protége et sera pour vous ce que saint François d'Hiéronimo a été pour elle; tout le fait espérer : vous êtes sœur d'une bienheureuse; sa vie pieuse, sa mort sainte vous l'assurent, et font, comme vous le dites, que vous ne pleurez que sur vous.

Je vous suis bien reconnaissante de m'avoir écrit dans un pareil deuil, preuve d'amitié qui me touche, dont je vous remercie tous les jours de cœur et de prières : je vous les dois à tant de titres. J'ai fait part de votre lettre à Marie, qui s'unit en tout à mes sentiments pour vous. Je suis chargée bien expressé-

ment de vous le dire de sa part et de celle de mon père. Nous vous prions tous de recevoir pour vous et chacun des vôtres l'expression de nos regrets, en commençant par M. et Mme de Boisset. Quelle fille ils ont perdue! Mon Dieu, faut-il que leur cœur soit de si près et si souvent déchiré! Que vos parents sont admirables de foi, de résignation! On est heureux d'avoir des parents chrétiens! Oh! que c'est vrai, ma pauvre Antoinette, le bon Dieu vous bénit, vous donne tout en eux.

Je ne vous quitterais pas sitôt, mais je crains de vous fatiguer. Dites-moi si vous voulez des lettres plus longues; vous en aurez : j'aime à consoler ceux qui pleurent, mais bien souvent on aime à pleurer seul. Encore merci de m'avoir écrit et donné des détails sur cette mort sainte. Cela m'édifie, me fait aimer Dieu davantage, afin de mourir avec ce calme, cette joie des saints. En effet, que pourraient-ils craindre? Aussi sainte Thérèse disait-elle à sa mort : « Pourquoi craindrais-je de mourir? Je vais tomber dans les bras de celui que j'ai le plus aimé. » Notre Laure en pensait autant. Cela donne envie de l'amour divin, d'être bien pieuse, bien pieuse. C'est sur la croix qu'on le devient, qu'on apprend, avec Jésus-Christ, toutes les choses du salut. Oh! oui, la croix! la croix! Courage, vous qui la portez; du Calvaire on s'en va au ciel. Chère amie, que vous êtes heureuse aux yeux de la foi! Vous n'avez besoin que de force, la nature plie, succombe; mais encore Jésus



tomba trois fois dans le chemin du Calvaire. Je le prie bien d'être votre soutien.

Parlez-moi de votre santé, de madame votre mère, de Mlle Blanche, tout de tous m'intéresse. Je me souviens, il y a un an, que j'étais dans votre famille, que vous étiez tous si bons pour moi. La congrégation se formait, et je dois à un ange de m'y avoir fait entrer. Cela reste au cœur toute la vie, et au delà.

Adieu, ma chère Antoinette; croyez bien que je vous suis attachée. Assurez aussi mesdemoiselles vos sœurs de mon affection pour elles. Rousou[1] a prié, la sainte fille, et priera encore.

Que fait Irène? et vos cousines de Gélis? Sans doute celles-ci ne doivent pas vous quitter. Si nous étions moins loin, vous auriez une amie de plus auprès de vous. J'arrivai hier soir d'Albi où j'étais aussi auprès d'une affligée, ma pauvre cousine Mathieu, infirme depuis un an. Oh! que ce monde est bien une vallée de larmes!

---

1. Rosé-la-Marguillière du Journal. *Rousou* est le diminutif patois du nom de Rose.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

Le 11 mai 1837.

Faut-il avoir du malheur, chère amie! Deux occasions passées aujourd'hui sans que j'aie pu vous écrire, et, après m'être lamentée dans une grande page là-dessus, il a fallu que je l'aie écrite par mégarde sur le plan d'un jeu appelé *jeu du Loup*. Maudit loup qui me mange mon écriture! C'était plié comme un cahier, de sorte que j'écrivais en toute sécurité, lorsqu'au revers de la feuille j'ai vu ma bêtise[1]: toujours il faut qu'il arrive des accidents à mes lettres. Vous allez me traiter d'étourdie, je le mérite; je mène sans réflexion mon papier, mais pas le vôtre assurément, il n'en est pas tombé au feu. Dès que je le tiens, je le serre dans mon bureau et dans mon cœur d'abord. Je vous garde aussi du loup. C'est un jeu du pasteur, que nous devons faire appliquer sur une planche, il faudra que je le montre avec mon écriture. Cela m'ennuierait, s'il y avait de l'intime, mais on ne verra qu'amitiés; tant mieux qu'on sache bien que je vous aime. Le pasteur vous connaît un peu et ne sera pas surpris de ce que je vous dis de tendre. Vous savez qu'il connaît mon cœur aussi, ou du moins ma conscience, ce qui fait que j'ai moins de peine de lui faire voir mes pensées.

1. Cette feuille s'est conservée.

Mon amie, je vous remerciais, dans cette page, de vos deux lettres et de la graine, de tant de choses dont je vous dis et redis merci. J'ai fait semer la graine; les amitiés aussi seront jetées non pas au vent, mais en bonne terre, dans ce cœur qui vous aime bien.

Nous voulons aller voir ***, Marie et moi, pourvu que le temps s'arrange, car on ne peut guère aller loin avec cette pluie, ce froid, ce vent : c'est comme en hiver. Aujourd'hui nos travailleurs grelottent dans les champs, peut-être avez-vous de la neige ; je l'ai craint en voyant passer ce matin d'épais nuages de votre côté, et j'ai pensé : pauvre Louise ! Je sais que vous n'aimez pas cette prison blanche que vous fait la neige dans vos montagnes. Ce n'est pas gai. Mais patience, le printemps viendra, mai finira par nous sourire. C'est bien long que cette venue des beaux jours et de la verdure ; il est triste de voir chanter le rossignol sous des feuilles mortes ; nos bois sont comme en janvier, secs et nus ; c'est un temps calamiteux pour tout, pour les pauvres surtout qui sont sans pain et sans journées ; il en passe à foison de tous les endroits : il n'y a pas longtemps il vint une femme de Castres. Heureuses les bourses pleines ! c'est le moment de les vider.

Mlle de Villeneuve doit être un grand secours à Castres. Je sais son costume ; il y a quelque chose de singulier, c'est la coiffure : elle a pris, m'a-t-on dit, le *cascoul* des montagnes. Il paraît que la tête est ce qu'il y a de plus difficile à ajuster dans une toilette

religieuse. M. Charles, qui va souvent à Castres, doit bien savoir si ce *cuscoul* est vrai. Je me figure la Mathane en costume de couvent. On m'a dit aussi, ce me semble, que Mlle C. de G. entrait chez Mlle de Villeneuve. Tous ces dévouements sont bien beaux et font beaucoup espérer pour la religion en France. Quoi qu'on en dise, la foi sera de demeure : si elle descend d'un côté, elle monte de l'autre, comme une divine balance.

Envoyez-moi le règlement de saint Jérôme. Je connais ses lettres, bien de mon goût. Ce M. Fournier vous menait grand train à la perfection. Savez-vous qu'on y serait vite en suivant le plan qu'il vous traçait en s'amusant? En effet, les nouvelles, les visites, les promenades, les conversations futiles, les lectures frivoles : tant de choses qu'il supprimait débarrasseraient le cœur et feraient place à Dieu. S'il n'est pas en nous davantage, c'est que notre âme est encombrée de mille choses de la terre. Vous allez me trouver sévère, je suis pour M. Fournier. Ces bons prêtres sont fort habiles dans la vie intérieure, cette vie qui fait les saints.

...Je la voyais quelquefois chez ma cousine Mathieu, sa visite nous amusait; elle a de l'esprit, beaucoup de piété et une tête bretonne. Quelle vivacité! Elle a quelque envie de revenir voir la Bretagne. C'est un pays à voir, surtout quand on y est né. Il y a longtemps que M. de La Morvonnais ne nous a écrit. C'est un homme à s'enfoncer de plus en plus dans son

8

deuil et dans son Val jusqu'à ce qu'il y meure d'isolement et de tristesse. Ces Bretons ne font rien comme les autres; c'est en effet un peuple à part, des génies étranges, hélas! beaucoup trop. Que Dieu en ait pitié et les change! Bien des prières se font pour cela avec des larmes. M. Gerbet en a mouillé ces pages tristes où il combat son ami avec toute la force et la douceur de son cœur. Vous avez vu cela dans la *Chronique.*

Qui vous a dit que nous faisions une chapelle au château? Je le voudrais, mais nous sommes loin de là encore. On ne fait que les choses indispensables; ainsi nous voilà toujours dans la chambrette pour chapelle. Ce mois de mai, nous l'avons embellie d'une image de la Vierge assez jolie et de quelques fleurs sur la table qui sert d'autel. Vous voyez que nous faisons le mois de Marie. J'ai acheté pour cela à Albi un petit livre qu'a fait venir M. Coq, *Nouveau mois de Marie* de l'abbé Le Guillou; petit livre que j'aime fort, doux et suave comme le mois de mai, tout plein de fleurs de dévotion. Qui se le mettrait bien dans le cœur serait agréable à Dieu et en admiration aux anges. Ressembler à Marie, qu'y a-t-il de plus saint? qu'y a-t-il de plus beau? Le Mois de Marie renferme les vertus et la vie de la sainte Vierge avec des exemples, des traits de sa protection ou de l'amour de certaines âmes pour elle. Lisez cela, c'est quelque chose de céleste.

Il faut l'avouer, la piété nous donne de bien douces

choses; si le monde le savait, il en serait jaloux, le pauvre monde qui vit de tant d'amertumes. Je défie que les joies du carnaval égalent celles du mois de Marie; demandez à une danseuse et à une pieuse; il me semble que j'en vois deux dont l'une dit : Mon bonheur passe, et l'autre : Il ne passe pas. Sur ce, je vous quitte en vous embrassant bien fort pour vous prouver que je vous aime. Cela ne passe pas non plus; ce n'est pas un bonheur mondain, oh! non, mais bien divin, de s'aimer tendrement et pieusement.

Mon père veut que j'ajoute, par post-scriptum, ses souvenirs et hommages accompagnés d'amitiés. Vous en êtes aux confidences, je crois, aux secrets que vous lui tiendrez, dites-vous. Serait-ce à moi, à qui vous dites tant de choses? Si je trouve une autre feuille, nous continuerons de causer.

Voici du papier de quoi rester un peu avec vous, chère Louise. Que vous dirai-je à présent? Mon petit bulletin est bientôt fait quand il n'est question que d'ici. Mon désert donne peu à dire et à penser, à moins qu'on ouvre le cœur : il vient bien des choses alors. C'est ce qui fait notre correspondance et son charme pour nous deux. Oh! le plaisir de se voir, de s'entendre à l'intime! L'amitié aime bien cela.

Un mot du monde à présent. Nous n'y sommes pas mortes encore. Ce qui s'y passe a de l'intérêt quelquefois...

Je ne sais plus rien. Oh! je me trompe, grande

nouvelle encore : l'arrivée de M. Vialar l'Africain avec un prince arabe. Pour qui sait voir les choses dans les hommes, il y a beaucoup à voir dans ces deux, dans un Gaillacois venu d'Afrique et dans un Africain à Gaillac[1]. La Providence, qui mène tout, n'aura pas pour rien tiré l'Arabe du désert. Émilie reste encore à Alger.

Pour cette fois tout est dit, hormis que j'aime vos sœurs et vous.

J'aurais bien voulu aller à Saliès[2] ; mais je vous l'ai dit, je crois, le mauvais temps ou la grippe m'en ont empêchée. Tous mes mentors étaient malades, je ne pouvais pas partir seule. Que fait la typhoïde? Je la supplie bien de ne pas vous atteindre, que le docteur n'ait pas à vous tâter le pouls. Ici on va à merveille, mais l'épidémie nous entoure, il meurt du monde.

A Mlle IRÈNE COMPAYRE,

A LISLE.

[25 mai 1837.]

Antoinette m'a dit que vous vous plaigniez de mon silence, ma chère Irène : c'est me dire que vous

1. Cf. le *Journal*, p. 128.

2. Château, près d'Albi, appartenant au marquis Charles d'Aragon, pair de France.

êtes bien bonne, et moi bien négligente envers mon amie que j'aime; car ne croyez pas que je vous ai oubliée pendant ce long temps de silence. Il y a des occasions où le cœur parle sans qu'on s'en doute, sans qu'on l'entende même. Je vous ai dit tout bas bien des choses; mais, vous sachant toujours souffrante, je n'écrivais pas pour ne pas vous fatiguer de mes lettres. Dans ces occasions, l'écriture ennuie : la tête malade n'aime qu'à se reposer; mais puisque vous me demandez, me voici; je ne dis jamais non à l'amitié, à la vôtre si bonne et gracieuse pour moi. Je voudrais être assez près pour y répondre autrement que par quelques mots d'écriture. Nous nous verrions souvent si j'étais à Lisle, mais à cinq lieues d'intervalle il n'est possible que de se voir de cœur et de pensée.

De cette façon, je viens vous joindre souvent. Je vous ai vue bien triste, bien désolée à la mort de cette chère Laure, et j'ai bien pris part à vos regrets. Qui n'a regretté cette bonne et sainte et aimable amie que le bon Dieu nous a prise? Mais elle est au ciel à présent; cette pensée vient adoucir les regrets, et porter le cœur plus haut que cette pauvre terre où tout passe. Notre âme s'en détache aisément quand elle voit s'en aller ceux qu'on aime : une personne qui nous manque en ce monde le fait changer tout à fait; plus de charme, plus de bonheur, et alors on pense au ciel. C'est ainsi que l'affliction mène à Dieu. Bénissons Dieu de ce qu'il a fait de

nos peines une occasion de salut; c'est nous faire semblables à Jésus-Christ, qui n'est entré au ciel que par ses souffrances. Il me semble, ma chère amie, que ces vues de foi adoucissent tout, font supporter tout. Que deviennent ceux qui ne les ont pas, que leur reste-t-il? ils sont bien malheureux, bien à plaindre. La sainte famille de Boisset est admirable de résignation : avec le cœur brisé, on leur voit une force d'âme étonnante qui les soutient sous la croix.

Il est temps que je vous parle un peu d'une autre affligée, de vous, ma chère, qui êtes si fort éprouvée de toute manière. Dites-moi, quand vous le pourrez, ce qui en est de votre santé, la pauvre santé si maltraitée par ces secousses. La mienne va bien, mais je suis triste. De mauvaises nouvelles nous sont venues de Paris. Mon frère est malade, assez malade pour que son médecin l'envoie respirer l'air du pays. Il paraît que le froid de Paris, la grippe et un excès de travail lui ont délabré la santé. Pauvre enfant! quel bonheur pour nous de le voir! Mais Dieu veut que ce bonheur soit bien triste. Nous l'attendons je ne sais quand; il doit s'arrêter chez un ami pour ne pas tant se fatiguer en route. Je vous dis cela, connaissant l'intérêt que vous me portez; vous demandez d'ailleurs de mes nouvelles, les voilà telles qu'elles sont. Priez pour moi et pour le malade.

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET.

5 juin [1837].

Je suis bien contente aujourd'hui, ma chère Antoinette, me voilà tranquille sur mon frère. Il vient de nous écrire; sa santé se remet, cette chère santé qui nous a donné tant de craintes depuis quinze jours. Je ne vous l'ai pas dit, nous l'avons eu bien malade, ce pauvre Maurice, à Paris, si loin de nous; c'était bien triste. Par bonheur, nous avons là d'excellents parents qui l'ont bien soigné; puis le repos et l'espoir de nous revenir l'ont aidé à se rétablir. C'était la grippe et l'excès de travail qui nous ont donné ces alarmes pour sa poitrine. Les médecins qu'il a consultés assurent qu'il n'a rien à craindre. Dieu le veuille, et me fasse la grâce de ne pas voir ma famille en deuil.

Nous n'avons eu que la menace, et c'est assez pour être malheureux. Je regrette encore plus vivement ceux qui éprouvent de ces pertes. Cent fois j'ai pensé à vous, chère amie, à vos malheurs si rapprochés, à ces deux pertes si douloureuses. Pauvre Antoinette! que je vous trouve à plaindre, que je vous vois affligée! mais en même temps je bénis Dieu de la force que je vous trouve, de la grâce qu'il vous fait de vous aider sous la croix. Sans ce secours du ciel, vous auriez succombé, vous seriez morte de

tristesse. Ne vous gênez pas avec moi pour la cacher; au contraire, ouvrez-vous, pleurez, parlez de tout ce qui vous touche, cela fait du bien et soulage l'âme; Dieu permet ce soulagement, et qu'après les consolations de la foi viennent celles de l'amitié. Rien n'est plus doux sur la terre, et notre divin Sauveur semble nous l'indiquer en voulant au pied de sa croix le disciple qu'il aimait.

Je ne vous dirai pas combien ces témoignages d'amitié me sont précieux, et surtout la sainte image. J'ai trop tardé à vous en remercier; je le fais aujourd'hui de tout mon cœur, avec l'expression d'une pieuse reconnaissance, car c'est pour moi chose sainte que cette image, une relique de vous et de celle qui est au ciel. Voilà bien des titres qui me la rendent précieuse.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

21 juillet 1837.

Érembert vient de me dire qu'il avait quelque envie d'aller à la foire d'Albi; charmante envie qui me donne celle de vous écrire. Vous savez, chère amie, qu'elle me vient souvent: à la moindre occasion, au passage de tout ce qui passe, j'ai quelque chose à donner pour vous; c'est si doux, si facile de

vous envoyer des tendresses! C'est bien sans effort que je les tire du cœur, ou plutôt qu'elles sortent et coulent comme de l'eau sur ce papier. Si j'écrivais à toute autre, cette feuille serait différente, quoique je n'écrive guère qu'à des personnes que j'aime; mais les amitiés sont différentes, et je crois bien que celle que j'ai pour vous ne ressemble à aucune autre.

Mlle Lisette[1], ma vieille amie, m'a écrit le mariage d'une de ses nièces; bonne affaire, mais qui m'a surprise: je croyais que Clotilde s'était fixée au ciel. Au demeurant, tant mieux que les personnes pieuses se marient, ce sont les bonnes femmes, les bonnes mères, bien mieux que les personnes du monde, qui s'engagent dans cet état sans avoir eu l'idée d'aucun devoir : aussi Dieu sait quel ménage! Cette noce toute modeste a fait peu de bruit; seulement les amis y ont pris part de cœur, et vous savez que Mlle Lisette est aimée.

Antoinette ne m'a pas écrit depuis; ses lettres d'ailleurs ne parlent que de choses saintes : congrégation, sermons, indulgences, puis de sa sœur, qu'elle ne peut oublier, et Antoinette est une âme tout à fait hors du monde. Quand j'ai lu ses lettres, quelque chose m'attire au ciel : c'est une sainte.

Notre pasteur m'apporta l'autre semaine deux de vos lettres, une grande et une petite. Je vous y ai déjà répondu, mais merci encore; on ne se lasse pas

1. Mlle de Sainte-Colombe, amie et cousine de Mlle de Guérin.

de vous remercier de tant d'amitiés, tendresses, amabilités, raretés, nouveautés, douceurs que votre cœur m'envoie. Chère Louise, écrivez-moi; plus vous m'écrivez, plus j'ai d'envie de vous lire. C'est une gourmandise de cœur, contentez-la, celle-ci n'est pas des sept péchés capitaux. Oh! c'est si doux de s'écrire, et si permis, quand on ne se dit que de bonnes choses. Écrivons-nous; je ne crois pas que nous nous chargions la conscience.

Qu'en dirait le P. Pernet, si nous le faisions consulter? « Mon père, deux amies qu'une grande distance sépare, voudraient savoir s'il leur est permis de s'écrire souvent, de s'écrire tendrement et beaucoup, beaucoup, sans fin. Leur correspondance est mêlée de mille choses diverses: Dieu, le monde, le prochain, les couvents, les salons, les rois, les peuples, les auteurs, les prédicateurs, les missionnaires s'y trouvent; vous, mon père, vous vous y verriez quelquefois. Que pensez-vous de ces lettres? On n'y médit pas du prochain, on parle bien des missionnaires. Oh! ce n'est rien de mauvais; mais parler du monde, de ses plaisirs, de ses fêtes, se peindre un tourbillon dans lequel on est emporté, n'est-ce pas dangereux, mon père? — Très-dangereux, très-défendu; la plume est comme une bouche chrétienne qui ne doit dire que des choses édifiantes. Rodriguez cite un religieux qui, après un long temps, reçut des lettres de sa famille, qu'il jeta au feu sans les lire, de peur de quelque tentation, de quelque

regret au souvenir du monde. Trait admirable, qui nous fait voir comme les saints craignent le monde, et la force que Dieu leur donne pour s'en détacher. » Brûler des lettres sans les lire! cela étonne le cœur, le pauvre cœur humain, le mien, qui ne saurait pas s'y résoudre. Jeter des lettres de Louise au feu sans les lire! impossible; mais je ne suis pas religieuse.

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET.

[Septembre 1837.]

Que ne vous dois-je pas, chère Antoinette, pour votre lettre, les jolis détails, les images, les indulgences, tant de choses saintes et aimables que vous m'avez envoyées! Ce cher paquet me fit bien plaisir: je voulais vous en remercier tout de suite, et je ne le fais que bien tard. Mais je suis occupée, tout occupée de notre malade. Cette raison sera assez bonne auprès de vous qui savez ce que c'est que d'être garde-malade, et si indulgente d'ailleurs. Me voilà donc tranquille à ce sujet, et prête à vous dire, comme vous me le demandez, ce qui me fait plaisir et peine à présent.

Le plaisir sera bientôt dit; c'est le plus court chapitre de la vie pour l'ordinaire, quelquefois même

il n'y a rien, comme pour moi à présent. Une peine me gâte tout : c'est de voir Maurice malade[1]. Que je vous plains à présent, ma chère amie, qui avez eu si souvent et si longtemps ce chagrin! C'est à mon tour à présent, les croix passent de l'un à l'autre; heureux celui qui les supporte comme il faut! J'espère que le bon Dieu ne refuse pas cette grâce. C'est bien triste de voir souffrir, maigrir sous ses yeux, sans y rien pouvoir. Oh! qu'on sent bien alors le peu qu'on est l'un pour l'autre! Que sert l'affection la plus vive? Je me le demande cent fois auprès de mon pauvre frère, que je voudrais tant guérir. Rien ne lui fait, la fièvre et la toux vont leur train, et font un ravage affreux sur cette pauvre figure : il n'est plus connaissable. Je crains je ne sais quoi; mille idées désolantes viennent; ma chère amie, que je voudrais que le bon Dieu nous le guérît! Je le recommande maintenant à vos prières et à celles des congréganistes qui voudront bien avoir la charité de s'intéresser pour ce pauvre malade. C'est pour un frère de leur sœur; dites-le-leur à ces bonnes âmes, et que nous ne formons qu'une famille devant Dieu. Je leur serai bien reconnaissante, et à vous aussi, ma chère Antoinette.

Votre voyage est charmant; je vous ai suivie à

1. Maurice de Guérin, qui venait d'arriver au Cayla très-souffrant, y resta jusqu'au 25 janvier 1838; séjour qui explique la lacune laissée entre le quatrième et le cinquième cahier du Journal que sa sœur écrivait pour lui.

Viviers, au bassin, à Gaïx, à Castres, un peu partout ; je m'arrête pour rendre à Mlle Coralie son gracieux souvenir. C'est une personne charmante, de celles qui plaisent tout d'abord. Je voudrais bien qu'une autre retraite, je ne sais quoi, pût nous faire rencontrer. Quand sera-ce ? Il est des choses et des personnes qu'on ne voit pas deux fois. Il en sera mieux que cela pour vous, je l'espère, mais je ne sais pas quand non plus. Me voici jusqu'à ce que Maurice soit guéri. Louise me réclame, et je lui avais promis une autre visite d'automne ; mais nos projets tombent comme des feuilles mortes.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

Le 6 octobre [1837].

Enfin je puis vous écrire. C'est une chose rare pour moi depuis quelque temps qu'un moment de loisir, de ces moments dont on dispose à sa fantaisie. Il a fallu pour cela un dimanche ; c'est le jour du repos, repos de robes, de fichus, de bonnets, de mille chiffons que nous arrangent nos dames. Nous les avons encore, nos Indiennes[1]. Caroline ne s'ennuie

1. Mlle Caroline de Gervain, que Maurice de Guérin épousa un peu plus tard, était venue au Cayla avec sa tante. (V. le *Journal*, p. 183.)

pas du tout et nous dit souvent qu'elle se plairait mieux à la campagne qu'à Paris. Mais c'est bon à dire l'été, quand le soleil luit, quand les chemins sont bordés de fleurs. Aujourd'hui qu'il a fallu mettre des socques et piétiner dans la boue pour aller à la messe, le dehors avait moins de charmes. N'est-ce pas, Louise, que la campagne est peu aimable à présent?

Chère amie, je crains fort que vous ne vous ennuyiez, surtout si vous n'avez pas la comtesse qui vous laisse à tous un grand vide. Dans votre dernière lettre vous me disiez qu'elle était partie pour Lastours; cette visite peut être longue. Mme de Lastours aura longtemps besoin de votre sœur, si aimable, si bonne, si consolante. Si j'étais affligée, je la voudrais près de moi. Eh! mon Dieu! quelle excellente chose qu'une amie chrétienne quand on pleure!

Pour le moment nous sommes bien contents au Cayla : notre malade guéri [1], la jambe qui se redresse, des amis parfaits, musique, chants, rire, air de bonheur sur tous les visages; c'est si bien que je crains toujours quelque chose; il ne faut pas se fier au bonheur.

Il est vrai que de temps en temps passe quelque nuage, de tristes nouvelles, des morts imprévues comme celles de notre cousine de Toulouse. La pauvre fille s'en est allée jouir du bien qu'elle a fait. Sa vie fut pleine de bonnes œuvres.

1. M. de Guérin père.

Nous regrettons encore une autre amie et une bonne amie, la bonne Lisette de Sainte-Colombe, chez qui j'allais à Lisle. Ainsi nos connaissances s'en vont, celle-ci est vivement regrettée des jeunes personnes aussi bien que de celles de son âge; elle savait se faire aimer de tous. Pauvre Lisette, puis-je me figurer de ne plus la trouver dans cette vieille maison, auprès de cette pauvre sœur infirme qui ne voyait qu'elle depuis plus de trente ans? C'est celle-là qui est à plaindre! mais je ne pense pas qu'elle résiste à cette secousse. Cependant Antoinette me dit que Mlle Palotte supporte cette perte avec un courage étonnant. C'est que Dieu la soutient à présent comme il l'a soutenue pendant soixante ans d'épreuves...

J'en étais là depuis huit jours, ayant jeté ma lettre dans un carton de voyage qui est demeuré en route, et moi au Cayla. Enfin me voici, contre vent et marée, chez mes cousines de Gaillac; et voyez le malheur, elles partent ce matin pour Montels[1]. Cela me contrarie de ne rester que quelques heures chez ces bonnes amies que je n'ai pas vues depuis dix-huit mois. Tant de choses m'ont retenue au Cayla cet été! Nos Indiens nous quittent aussi; tout à l'heure je vais les joindre et prendre le chemin d'Albi, que ces dames veulent voir, c'est-à-dire la cathédrale. Oh! ma chère, quelle vie d'agitation est la mienne depuis un mois!

1. Vieux château, appartenant alors à la famille de Thézac. (V. le *Journal*, p. 236 et 356.)

Mais passons vite au plaisir que j'ai eu hier soir de rencontrer M. Charles chez mes cousines et de lire votre chère lettre.

Adieu; je dérobe un instant au bon Dieu pour vous écrire, car j'ai abrégé mes prières. Je ne veux pas que M. Charles vous revienne sans un souvenir de votre amie la négligente, et qui pourtant vous aime fort. Mille choses à vos sœurs.

Le 8 octobre, à 6 heures du matin.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE[1].

Gaillac, le 4 décembre 1837.

Madame,

Votre lettre vient de m'arriver du Cayla. Je me hâte de vous répondre, et pourtant je vous aurai bien fait attendre; cela me peine. Par bonheur, voici de bonnes nouvelles. Maurice va bien, très-bien; il se remet à la vie, à tout, et se moque à vue d'œil des arrêts de la médecine. Cela me rend bien heureuse, bien reconnaissante aux amis qui ont pris tant d'intérêt à lui, à vous, madame, à Dieu surtout qui m'a

1. Mme de Maistre, sœur de M. Adrien de Sainte-Marie, ami de Maurice de Guérin, avait écrit à Mlle Eugénie de Guérin pour lui demander des nouvelles de la santé de son frère.

rendu mon frère, qui me le conservera, j'espère. Depuis cette guérison merveilleuse, j'ai grande foi à la prière, je l'aime. Oh! la prière est si bonne, si utile, si douce pour ces pauvres cœurs de femme! je n'avais que cela quand mon frère était si malade. Il nous faut une consolation surhumaine quand ce qu'on aime fait souffrir; en Dieu seul est l'amour sans larmes et d'une durée éternelle.

Je voudrais que tout le monde sût cela, que les malades, les affligés, tous les souffrants allassent puiser à la grande source des consolations. Ils seraient bientôt moins à plaindre. Je le dis à Maurice, qui aussi a besoin de quelque chose du ciel. Quel bonheur, madame, si vous rameniez mon frère à des principes religieux, si vous faisiez sur le monde la conquête d'une belle âme pour l'amener à Dieu! Cette œuvre serait belle et bien digne de vous. Que cela vous vaudrait de grâces et que je vous bénirais! Essayez, vos paroles ont sur lui tant de puissance! Je reconnais comme vous les grandes qualités de mon frère, et me sens toute sympathie pour qui veut les apprécier. J'aimerais bien qui lui aiderait à les rendre utiles pour son bonheur en ce monde et en l'autre.

C'est assez vous parler de lui, je pense, pour calmer vos inquiétudes; il me reste à vous témoigner, madame, toute ma reconnaissance de votre vif intérêt et à vous recommander votre santé au nom de vos parents, au nom de Dieu, qui vous aime et qui veut que vous viviez pour l'aimer aussi. Me mettrai-je

pour quelque chose dans cette recommandation? Sans doute, puisque vous m'avez dit que vous m'aimiez et que je ne vous veux que du bien.

Adieu, madame; recevez l'assurance de mes sentiments d'affection et de reconnaissance, et permettez que je finisse en embrassant votre charmante Valentine.

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET.

25 janvier [1838].

Maurice va partir, je veux lui donner votre livre, chère Antoinette, mais j'ai à peine le temps de vous dire que je vous remercie bien de cette pieuse lecture. Au moment d'un départ, d'un adieu, peut-être bien long, vous comprenez si le cœur et le temps sont pris. J'ai garni cette malle comme un cercueil qui va s'en aller tout à l'heure. C'est trop pourtant, car j'espère bien que je la reverrai, cette chère malle que j'aime tant à défaire. Votre commission se fera un peu tard; le froid a retenu Maurice quinze jours, mais le lendemain de son arrivée il ira voir la sœur Clémentine et lui remettra vos paquets.

Maintenant un mot de remerciement pour votre lettre et les images. Allons, je vois que vous me trouvez sage, et cela me fait bien plaisir. Je tâcherai toujours de mériter des images et le titre de bonne con-

gréganiste que vous me donnez. Bien soit s'il n'est pas dû à la faveur. Quoi qu'il en soit, je m'en félicite et vous dis merci.

Quelques jours après votre lettre, nous avons appris la mort de Mme de Tholosany par une lettre de part. Même on nous a dit que sa pauvre sœur l'avait suivie le même jour. Espérons qu'elles sont au ciel. Nous avons tout près d'ici une épidémie qui fait des ravages, c'est un mal à la gorge qui prend les femmes et les tue. M. Rigal est, dit-on, à Vaour depuis une quinzaine, pour examiner ce nouveau choléra. C'est singulier qu'il se prenne à nous seulement. Serions-nous plus méchantes? Qui sait? Je ne mets jamais la malice en doute pour l'une ou l'autre moitié du genre humain. Mais voilà qui rabat les joies de ce monde, que ces maladies, que ces morts, que ces départs aussi. Adieu, ma chère amie; le père de Geramb comprend bien tout le peu qu'est la vie et tout ce qui est sous le ciel. Voilà un détaché!

Toujours toute à vous.

A Mme LA BARONNE DE M***

Albi, le 12 mars [1838].

Comme l'autre fois, j'étais à Gaillac, et votre lettre au Cayla. Je suis fâchée de ce retard et vous écris tout de suite; je vous écrirai tous les jours,



puisque mes lettres vous font du bien; faire du bien est si doux! surtout à une âme comme la vôtre. Dieu sait tout le bonheur que j'y trouve, combien j'aime votre correspondance, et que vous m'appeliez *votre amie*. Donnez-moi ce nom, et je ne vous en donne pas d'autre; croyez-moi, ma chère Marie, cela vaut mieux pour le cœur que la cérémonie, laissons-la de côté, comme vous dites et vous faites.

Oh! oui, la date de votre lettre m'a fait trembler, tant je crains, chère amie, que l'air de Paris vous fasse mal. Il n'est pas bon, en effet, puisque j'en ai vu revenir tant de personnes malades, et vous allez rentrer dans le lieu de vos souffrances, retrouver la cause de vos maux de cœur, de tout ce déplorable dérangement de santé! J'aimerais mieux vous savoir à la campagne, loin, loin du monde. Mais vous me promettez de vous bien soigner, d'éviter toute émotion, tout ébranlement, d'écarter ce qui pourrait vous nuire, de changer vos goûts. Je ne sais comment le monde se personnifie dans mon esprit comme un être que vous avez aimé, être aimable, mais dangereux, avec lequel on ne peut se trouver sans risques. Voyez le mal qu'il vous a fait, voyez l'état de votre santé, voyez aussi l'état de l'âme, aussi souffrante que le corps. Hélas! quel dérangement, quel malaise, quel dégoût de toutes choses!

Oh! s'écriait un saint dans cet état, quel poids de tristesse m'a fait le monde! quelle amertume il laisse

en se retirant! Tous les séduits disent de même, dès que Dieu les a éclairés.

C'est une grâce, et une grande grâce que cette lumière; elle vous vient, chère amie, et vous allez en profiter; il faut lui ouvrir cœur et âme, la recevoir de tous côtés, comme une maison dont on ouvre les ouvertures pour laisser entrer le soleil. Que vous serez bientôt tout autre, plus tranquille et plus heureuse! Il me tarde de vous voir là! Vous y viendrez, la vie chrétienne n'est pas loin de vous. Ce n'est pas d'être perdue *dans l'amour de Dieu, et de ne vivre que dans le ciel*, comme vous pensez de moi. Ce sublime de la piété n'est pas mon état, ni ce que Dieu demande d'une pauvre faible créature à peine s'élevant de terre. Nos devoirs ne sont pas si haut; Dieu ne les a pas mis à la portée des anges, mais à la nôtre. Qui de nous ne peut prier, faire l'aumône, donner des consolations, soigner ses parents, élever ses enfants; qui ne peut combattre ses penchants, surmonter ses goûts, renoncer au mal et faire le bien? Y a-t-il rien là qui soit au-dessus des forces humaines? Et c'est la vie chrétienne, l'amour de Dieu, qui n'est autre chose que l'accomplissement de tous nos devoirs.

Oh! si l'on connaissait la piété, on n'en aurait pas tant peur, et on n'en dirait pas tant de mal: c'est le baume de la vie, et peut-être on croit dans le monde qu'elle consiste en amertume, en rudesse, en sauvagerie; mais, croyez-moi, rien n'est plus

doux, plus pliable, plus aimant qu'une âme pieuse. J'en connais qui souffrent tout, qui pardonnent tout, qui aiment tout, qui sont capables de tout ce qui est grand, noble, généreux, l'admiration du monde, si le monde les connaissait. Voilà ce que bien jeune j'ai remarqué, et m'a remplie d'amour et de vénération pour cette religion qui rend les hommes si parfaits, qui fait de si douces et bonnes créatures. J'ai eu des exemples sous les yeux; j'ai vu ma mère, et chaque souvenir d'elle, de sa résignation, de son courage dans ses malheurs et ses souffrances, grave plus profond dans mon cœur le sentiment religieux d'où lui venait son secours.

Voyez, ma chère Marie, si ce n'est pas une grâce que Dieu m'a faite d'avoir été instruite et préservée de bonne heure. J'ai peu vu le monde ensuite. Si je l'avais beaucoup vu, il m'aurait séduite comme une autre, sans doute; ainsi mes *quatre talents* pourraient bien se réduire à un : à un état de préservation, dont je dois pourtant de grandes grâces à Dieu, car ainsi je ressemble assez à la vigne de l'Évangile entourée de haies. Que vous êtes bonne de me trouver indulgente et de vous étonner que je descende dans ma conscience pour excuser des erreurs ! N'est-ce pas ce que la charité nous enseigne, ce que doivent pratiquer entre eux les chrétiens? Un solitaire appelé à juger un de ses frères, s'avança portant un panier de sable sur ses épaules, et comme on lui demanda ce qu'il prétendait avec ce fardeau : « Ce

sont mes fautes, dit-il, que je porte derrière moi. » Admirable réponse! dès qu'il est question des fautes et des faiblesses d'autrui, chacun doit penser à son panier de sable.

L'état de votre santé me peine fort. Oh! si j'avais été une de ces amies qui sont venues vous voir les jours gras, je ne vous aurais pas quittée pour un bal. Voilà le monde qui ne sait pas sacrifier un plaisir; c'est triste à voir et à éprouver. Il y a un endroit de votre lettre qui m'a navrée; c'est quand vous parlez du bruit, du plaisir et des fêtes avec un cœur mort, et que vous ajoutez : « Si je dois mourir jeune, si je ne dois pas vous connaître en ce monde[1]... » Oh! ne parlez pas ainsi; vous guérirez, j'espère, nous nous verrons. Il est probable que je viendrai à Paris : Maurice me veut, et bien des raisons m'y attirent.

Adieu; je suis bien aise que vous fassiez la prière, ce fruit si doux. Chaque matin nous sommes ensemble devant Dieu et devant la sainte Vierge; croyez qu'il vous en viendra du bien. J'ai chargé Maurice d'un pieux souvenir pour vous, d'un livre[2] que je vous prie de lire. Vous y trouverez charme et consolation. Croyez-moi, ma chère Marie, toute à vous; ne me laissez pas trop longtemps en peine, songez que votre santé me tourmente.

1. Mme de M*** et Mlle de Guérin ne s'étaient pas encore vues.

2. Le texte original de l'*Introduction à la Vie dévote*, par saint François de Sales.

A LA MÊME[1].

7 avril [1838].

D'où diriez-vous que je viens, ma chère Marie? Oh! vous ne devineriez pas. De me chauffer au soleil sur un cimetière. Lugubre foyer, si l'on veut, mais où l'on se trouve au milieu de sa parenté. Là j'étais avec mon grand-père, des oncles, des aïeux, une foule de morts aimés; il n'y manquait que ma mère qui, hélas! repose un peu loin d'ici. Mais pourquoi me trouvais-je là? Me croyez-vous amante des tombeaux? Pas plus qu'une autre, ma chère. C'est que je suis allée me confesser ce matin, et comme il y avait du monde et que j'avais froid à l'église, je suis sortie et me suis assise au soleil sur le cimetière, et là les réflexions sont venues, et les pensées vers l'autre monde, et le compte qu'on rend à Dieu. Le bon livre d'examen qu'une tombe! Comme on y lit de vérités, comme on y trouve de lumières! comme les illusions, les erreurs, les rêves de la vie s'y dis-

1. Mlle de Guérin a transcrit cette lettre tout entière avec de légères variantes dans le VIIme cahier de son *Journal*, et on la trouve dans l'édition que nous avons donnée (pages 184-189). Après quelque hésitation, nous nous sommes décidé à la reproduire ici, pour ne pas rompre le fil d'une correspondance où elle tient une place essentielle.

sipent, et tous les enchantements! Au sortir de là le monde est jugé, on y tient moins :

Le pied sur une tombe on tient moins à la terre.

Il n'est pas de danseuse qui ne laisse sa robe de bal et sa guirlande de fleurs, pas de jeune fille qui n'oublie sa beauté, personne enfin qui ne revienne meilleur de cette terre des morts. Mais que vais-je dire à une malade! pardon, pauvre amie. Je devrais vous égayer, vous distraire, vous chanter quelque douce chose, comme le *joyeux bouvreuil;* mais je suis un oiseau qui s'abat partout, qui varie fort son ramage, suivant les lieux et les émotions. A vous, toute bonne, à m'écouter avec bonté, à ne pas trouver trop étrange ce qui me partira du cœur, souvent peu en rapport avec vous. Malgré nos sympathies, nous avons des différences de nature et d'éducation qui me feraient craindre pour moi, pour notre amitié, si je ne pensais que Dieu l'a faite, qu'elle ne repose sur rien d'humain. Ne s'être jamais vu et s'aimer, n'est-ce pas presque céleste? Aussi je vous aime d'une façon toute sainte, je me sens au cœur quelque chose qui devient tout tendresse et prières pour vous.

Que je voudrais vous voir heureuse! Votre bonheur... qui le peut faire? où le croyez-vous? dites, que je vous aide à le trouver. Ce n'est que pour cela que je suis votre amie. Voyons, cherchons;

mais quelle recherche ! Avez-vous lu l'histoire de ce roi, désolé de la mort de sa femme, à qui un philosophe promit de la ressusciter, pourvu qu'on lui trouvât trois *heureux*, pour en graver le nom sur le tombeau de la reine. Jamais on ne put les trouver. Notre âme donc resterait morte, s'il lui fallait pour vivre un bonheur humain ; mais au contraire, il faut sortir de toute l'enceinte du monde, et chercher au delà, c'est-à-dire en Dieu, dans la vie chrétienne, ce que le monde ne possède pas. Il n'a pas de bonheur ; ceux qui l'ont le plus aimé le disent : il distrait, mais ne remplit pas le vide du cœur. *Oh ! le monde a de belles fêtes qui attirent ; mais, sois-en sûre, tu te sentiras seule et glacée au milieu de cette foule joyeuse.* Dans ces expressions si franches, dans cet aveu d'une amie du monde, je trouve tout un sermon. Quelle tristesse dans cet isolement, cette froideur, cette glace où le cœur se trouve au milieu même des plaisirs et de ceux qui les partagent ! Cela seul me les ferait délaisser, si jamais je les rencontrais. Savez-vous, ma chère Marie, que vous me faites du bien par vos réflexions, que vous me faites voir le monde, que vos lettres sont des tableaux qui me détachent fort de toutes nos illusions, de tout ce qui ne vous rend pas heureuse ? Votre expérience m'instruit, et je bénis Dieu cent fois, de ma vie retirée et tranquille. Quel danger autrement ! Je me sens dans le cœur tout ce que je vois dans les autres ; le même levain est dans tous, mais il fermente ou ne fermente pas,

suivant les circonstances et la volonté, car le vouloir est pour beaucoup, je pense, dans le développement du cœur : on lui aide à être bon ou mauvais, presque comme un enfant qu'on élève. Aussi n'est-ce pas sur les penchants, mais sur les œuvres, que nous serons jugés. Oh! quand on y pense à ce jugement, il y a bien de quoi faire attention à sa vie, à son cœur, pour qu'il ne succombe pas. Et tant de dangers au dedans, au dehors! mon Dieu, que cela fait craindre et fait prendre de précautions, et désirer presque de quitter le monde!

Ah! mon âme craint tant de se souiller sur terre!
Ah! comment conserver sa divine blancheur
Au milieu de la fange et parmi la poussière
Qui s'attache ici-bas à tout, même à la fleur?

Voilà pour vos oraisons jaculatoires; je suis toute contente de vous en fournir, mais vous en pourriez faire de plus saintes. Je ne m'attendais pas que vous les fissiez si haut, en plein salon; prenez garde à ma vanité, elle vous entend. Mais voilà une tristesse, un regret; je vois que mon paquet pour l'Ile de France sera demeuré chez vous, et que mon pauvre cousin aura cru que je l'oubliais. Je n'ai regret qu'à cela; je me félicite, du reste, d'un hasard qui vous a ouvert cette lettre, et m'a valu votre amitié, car, de ce jour, vous m'avez aimée, dites-vous. Que ne le disiez-vous plus tôt! Il a fallu pour cela

bien des jours, d'événements, de choses, un enchaînement qui nous lie enfin. Mais quand nous verrons-nous ? Il ne dépendra pas de vous que ce ne soit bientôt, et je ne sais comment vous remercier de vos offres si gracieuses. Que je vous serais obligée ! mais je n'accepte pas encore, n'ayant pas pris époque pour mon voyage. Je n'irai à Paris que pour le mariage ou après, ce qui n'est pas fixé. On attend des papiers de Calcutta, qui décideront l'affaire tout de suite. Oh ! qu'il me tarde, qu'il me tarde de savoir si mon pauvre frère aura ou non une position sortable ! Je suis bien en peine sur son avenir, sur sa santé surtout. Cette chère santé, que de craintes ! le voilà encore malade ; il a eu trois accès, et sa toux et sa pâleur revenues ! J'ai su tout cela, non pas de lui ; c'est ce qui me met plus en peine de voir qu'il ne m'écrit pas. On nous dit qu'il se remet, que la fièvre le quitte ; mais j'ai peur qu'on nous trompe, et je viens vous prier de ne pas me tromper, d'avoir la complaisance d'envoyer chez lui, et de me dire franchement ce qui en est. Ce n'était que trop vrai, quand il vous fit dire que son médecin lui défendait de sortir. Je lui défendrais bien ce mauvais air de Paris, si j'étais là, et surtout de s'éviter toute émotion : c'est ce qui le tue. Qu'on lui évite tout ce qui porte au cœur ! Je remercie M. de Maistre de la visite qu'il a bien voulu lui faire, et vous de votre bienveillance, que vous lui conserverez, j'espère, et pour lui et pour moi. Mais parlons de vous, de votre

chère santé, qui m'intéresse ainsi que vous savez; non, vous ne savez pas, ni tout le plaisir que m'ont fait ces mots : « Je suis mieux, beaucoup mieux. » Oh! que ce mieux vous demeure, qu'il aille croissant, et qu'en vous voyant je vous trouve *guérie*, chère malade; entendez-vous? *guérie!* Travaillez bien à cela, suivez l'avis de votre médecin, ne vous occupez que de votre santé, et pour mon bonheur seulement cultivez un peu l'amitié qui console de bien des choses; puis, Dieu aidant, nous verrons que tout ira mieux. N'oublions pas non plus la prière, remède de l'âme. Si mon livre est de votre goût, lisez-le, et votre *directeur* sera content. Chère Marie, quel nom me donnez-vous là? Mais j'accepte tout de vous, et je bénis Dieu de pouvoir vous être utile de quelque façon que ce soit. Savez-vous que la fièvre vous inspire joliment, et que votre hymne aux souffrances m'a frappée? Mais quel sujet! n'en prenez pas de pareils, je vous prie; que je ne vous voie pas crucifiée sur ce calvaire, sans espérance, où la douleur vous dit : « Tu m'appartiens et ne m'échapperas pas; la fatalité t'a marquée au berceau... » Il est vrai, nous naissons tous comme voués au malheur, chacun souffre de quelque chose; mais comme ce martyr, quand on est chrétien, on souffre, mais on voit les cieux ouverts... Oh! la foi, la foi! rien que cela ne console et ne fait comprendre la vie. Je vous parle à cœur ouvert, c'est que je vous aime.

Adieu, je vous rends un baiser aussi tendre que

le vôtre. Avez-vous auprès de vous Valentine? Dites-lui qu'une amie de sa maman l'embrasse et l'aime bien. J'aime les enfants.

A LA MÊME.

Le 4 mai 1838.

Merci, ma bonne Marie, merci des bonnes nouvelles que vous me donnez du malade[1]. Je vous crois, je suis tranquille de ce côté; mais du vôtre, du vôtre! il s'en faut que je sois tranquille. Au lit depuis quinze jours, toujours souffrante et délabrée. Mon Dieu, quand serez-vous donc remise? quand me prouverez-vous que mes lettres vous font du bien, comme vous dites? Je crois qu'elles vous peuvent fort peu, que je ne puis rien pour vous soulager; l'amitié ne vous suffit pas, il vous faut un plus fort remède. Au nom du ciel, tournez-vous vers Dieu, je vous supplie, faites-le; croyez-moi quand je vous dis que là est la santé, la vie, le bonheur. Si je savais quelque chose de mieux, je vous le dirais, ma chère malade, car je vous aime et ne vous veux que du bien.

Cependant je vous fais du mal quelquefois; com-

1. Maurice de Guérin, retombé malade à Paris.

ment cela se fait-il, n'ayant jamais l'intention de vous adresser rien d'amer? Mais, voyons, n'est-ce pas que vous traduisez mal ma pensée? Comme, entre autres choses, ce qui vous a tant frappée sur la différence de nature et d'éducation. Je voulais dire par là que mon éducation un peu sauvage, comme elle se fait dans les bois, et mes goûts retirés offraient peu d'agréments à une femme du monde, ce qui me faisait craindre pour moi... Y a-t-il dans cette phrase de quoi se faire un dragon? Allons, vous êtes sujette aux frayeurs; encore une différence entre nous, moi je ne crains rien de votre amitié. Qu'elle sache donc, cette craintive, qu'après que j'ai donné affection, c'est fini; en voilà jusqu'au ciel, où l'on aime encore. Quand Dieu veut qu'on aime, c'est éternellement: l'amitié sainte n'est qu'un écoulement de la charité qui ne meurt pas.

Serez-vous contente à présent? Direz-vous sans hésiter le *Credo* de l'amitié? Oh! laissez les doutes, ces soucis du cœur; croyez bien que *Marie* ne saurait oublier Marthe, que Dieu lui a confiée. Elle l'aime, fera tout pour la consoler, pour la ramener au Sauveur, quand elle s'en croira repoussée. Mais n'est-ce pas elle qui s'éloigne, qui se détourne pour d'autres, qui s'en va dans l'agitation, et se plaint ensuite que Jésus ne lui parle pas au cœur? Ne saitelle pas que Dieu ne parle qu'à l'âme qui se tient amoureusement tranquille pour l'écouter, qui fait au moins effort pour se dégager de la terre? Écoutez:

« Oh! quand serai-je assez dégagé de la terre pour vous voir, Seigneur mon Dieu, et pour goûter combien vous êtes doux? Maintenant je ne sais que gémir, et je porte avec douleur ma misère. » Ainsi s'écrie l'*Imitation*, au chapitre si beau qui convertit Laharpe. Voudriez-vous le voir? c'est le xxi[e] du troisième livre.

L'admirable ouvrage! quelle connaissance du cœur! il y a des passages pour toutes les situations de l'âme, des remèdes pour chaque passion, une mansuétude divine. J'y rencontre bien des choses pour vous, et je me dis : « Si elle était là, tu lui lirais ce passage. » Qui que ce soit lirait ce livre avec fruit. Je le conseillerais aux malades, aux heureux du monde, aux personnes livrées au plus sombre désespoir. Judas, s'il l'avait lu, n'aurait pas pu se pendre.

Vous lisez beaucoup, je pense; ne pourriez-vous pas donner place à quelque lecture pieuse? Cela vous ferait du bien, vous calmerait; rien n'est doux comme ces voix de saints qui nous parlent de Dieu; rien n'est beau comme ce que Dieu inspire. Les romans me font l'effet de la poudre : ils brûlent, noircissent, déchirent le cœur; les bonnes lectures l'éclairent, le fortifient, le nourrissent. Les bons livres, c'est la manne du peuple de Dieu, la céleste nourriture des âmes pour le voyage du ciel; recueillons-la. Le monde n'en sait pas le goût; vous me direz si ce n'est pas fait pour vous, si ce cœur si

tendre et cette ardente intelligence n'ont pas goût aux choses divines. Ma chère amie, je suis enchantée d'être avec vous, mais il faut que je vous quitte pour aller voir un malade avec ma sœur.

Le 5. — Je reprends, au chant du rossignol qui chante sous ma fenêtre; c'est charmant de l'entendre, d'écrire comme sous sa dictée. Doux musicien! je le voudrais dans votre chambre à Paris, il vous ferait plaisir; mais ces bardes de la solitude ne veulent pas nous quitter. Aussi nous font-ils nos concerts, à nous autres ermites; Dieu ne veut pas que nous soyons sans plaisirs. Les champs en sont pleins, fleurs, verdure, belles plantes à chaque pas, oiseaux partout, puis un air! air tout embaumé. Quel charme que la promenade, et d'errer comme les perdrix!

Hier nous fûmes voir le malade, pauvre homme de nos amis, pris tout à coup d'un transport au cerveau. C'était pitié de l'entendre délirer, et sa pauvre femme et ses petits enfants qui pleuraient! Oh! mon Dieu, c'était déchirant; mais il y a moyen de consoler ces pauvres gens, c'est de leur parler de Dieu, qui afflige en ce monde pour nous rendre heureux dans l'autre. Ils saisissent cela tout d'abord; on n'a besoin que de leur indiquer où la consolation se trouve, la foi la leur fait trouver; la douce religion les calme, les résigne à tout. Que deviendraient ces pauvres gens sans pain, sans linge, sans rien de ce qu'il faut, si Dieu ne leur restait? Aussi, comme pour se prémunir, le pauvre homme malade a-t-il

demandé M. le curé, et reçu le saint viatique dans la nuit. Le délire l'a pris au jour. Il avait pressentiment de son mal, et s'est hâté de disposer son âme.

J'étais naguère auprès d'une autre malade, une cousine, une amie qui est au ciel à présent [1]. C'était une sainte; une si belle âme! Oh! oui, ma chère Lili est heureuse; elle a tant souffert, si bien souffert! Au calvaire depuis dix ans, elle disait comme Jésus: « Mon Dieu, que votre volonté soit faite! » Aussi Dieu l'a bien consolée, bien soutenue dans son agonie. Je l'ai vue, cette agonie, je sais comment meurent les saints; et comme elle était belle, angélique, avec ses mains croisées et son crucifix sur les lèvres! Ce fut son dernier baiser. Elle s'en alla, comme disait sainte Thérèse, avec celui qu'elle avait le plus aimé. L'impression de cette mort me restera longtemps, longtemps je me souviendrai de cette figure mourante, de ce lit où je m'appuyais, récitant des prières pour les agonisants, surtout le moment où le prêtre vint dire dans la nuit: « Partez, âme chrétienne, partez de ce monde. »

Oh! si cette âme n'eût pas été prête! Mon Dieu, qu'il y en a sans être prêtes qui partent pour l'éternité! Cela désole d'y penser. Pauvres âmes malheureuses! Je vous l'avoue, je regarde comme insensés ceux qui vivent sans foi, sans pratique, qui s'en vont sans penser que Dieu les attend. Négliger la

1. Cf. le *Journal*, p. 192.

seule chose nécessaire, n'est-ce pas inconcevable dans un être doué de raison, dans des chrétiens instruits des vérités de l'Évangile, qui nous dit : « Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son âme ? » *Perdre!* Quand on réfléchit à ce *perdre*, à ce qu'on perd, l'âme s'effraye, comme celui qui se verrait près d'être jeté dans la mer, et on s'attache à Dieu qui sauve; on l'aime, on le sert, on suit sa loi. La crainte est le commencement de la sagesse.

Pardon, mon amie, de tant de réflexions sérieuses; elles me viennent, et, entre amis, on parle de l'abondance du cœur. Un mot d'aimable, parlons de Mlle de Rivières[1]. L'avez-vous encore, cette bonne amie ? Le bien que vous me dites d'elle, celui qu'elle vous fait, me font désirer qu'elle vous demeure longtemps. Parlez de moi, j'en suis bien aise, c'est me dire que vous m'aimez; mais n'allez pas trop loin, je vous prie, vous ne me connaissez pas, vous me voyez trop en bien.

Oui, trop souvent le cœur embellit ce qu'il aime.

Je crains la réalité quand vous me verrez tout de bon. Mais qui sait quand cela sera? Mon voyage à Paris tient à des événements à venir. Puis, quitter ma famille, mon père, le cher père, le cher désert où j'ai vécu, tout cela me retarde fort.

Je fais bien des vœux pour votre santé. Si vous

1. Mlle Sophie de Rivières, amie de Mme de M**, morte en 1854.

saviez comme je voudrais la voir florissante, et que l'enthousiasme de la laideur pût vous passer ! D'où vous peut venir que, défaite, maigre, souffrante, vous me plairez plus que fraîche, bien portante, belle, puisque Dieu vous a faite ainsi ? Aimer la laideur, contre-nature d'une femme ; vous ne pouvez pas l'aimer, ni moi non plus. Il me semble que le péché l'a faite. Je voudrais vous voir belle comme un saint. Dites-moi donc : Je suis mieux. Guérissez vite, si vous voulez me faire plaisir. Eh, mon Dieu ! la souffrance, la maigreur ne vous mèneront pas au ciel : c'est par le cœur qu'on y va.

Revenez donc à vous soigner, comme vous me disiez l'autre jour : *Je ne veux m'occuper que de me remettre*. Songez à madame votre mère, tout affligée de votre état, à vos amis, à vos enfants. Cette petite Valentine, je ne voudrais pas qu'elle vous donnât des peines pour sa santé, ni pour rien ; mais les mères en ont toutes des peines, elles ont aussi tant de joies ! un enfant c'est si joli, si innocent, si tendre ! Que de bonheur à les baiser, les élever, les instruire ! à en faire de belles petites âmes pour Dieu ! Il me tarde de voir un bambin dans la maison, pour faire la mère, pour bercer, dorloter. Ce serait pour moi un bonheur de prendre soin d'une petite créature, de l'élever ; son avenir, son bonheur, son cœur à développer m'occuperaient, je n'aurais le cœur qu'à cela. Quel bonheur Dieu fait aux mères en leur donnant un enfant ! le précieux trésor !

Adieu. Je ne sais pas l'italien, et je n'ai pu comprendre votre fin de lettre, et ce qui précède ne m'a pas trop aidé. Voulez-vous deux fleurs du Cayla en souvenir de notre printemps? Il y en a une pour Mlle de Rivières, comme amie d'amie. Nous les appelons *Dames de onze heures,* parce qu'elles s'ouvrent alors. Nous en avons d'autres à d'autres heures; jolies horloges des champs.

Une seule chose me calme, me soutient: c'est la communion. Dieu me fait sentir qu'il est le souverain consolateur, l'unique appui d'une âme malade. Oh! sans cela, que devenir? que faire d'un cœur désolé et assez fait pour s'échapper à tout moment vers les créatures? Si Dieu ne le garde, tout est perdu. Je comprends le désespoir sans la foi; mais avec cela, avec cette divine assistance, tout change en nous: on ne souffre pas moins, mais on souffre en chrétien; on souffre en Dieu, pour Dieu; on souffre en aimant, ce qui adoucit toutes choses. Ma chère et bien aimée, je vous ouvre toute mon âme, qui fait pitié. Si vous priiez, je vous dirais: priez pour moi; mais oui, vous priez, il est impossible que vous n'ayez pas recours à la prière, plus que jamais. Oh! le ciel, l'autre vie, pour consoler d'être sur la terre! Le malheur seul fait croire à l'immortalité.

A LA MÊME.

8 juin [1838].

Pauvre enfant! pauvre mère! que je vous ai plaintes vous et Valentine de ces trois jours de souffrances, d'angoisses, d'agonie! C'était une épreuve que Dieu vous envoyait. Comme la mère de Jésus, il a voulu qu'un glaive de douleur transperçât votre âme. Mais votre enfant est sauvée, elle vous est rendue cette chère petite, *ce précieux trésor* que vous aimez tant: bonheur, double bonheur, car vous m'êtes aussi rendue. Je vous voyais morte auprès de ce triste petit chevet.

Que je bénis Dieu, mon amie, de cette guérison, quand je pense à cette effrayante faculté de souffrir que vous avez en vous! Hélas! c'est ce qui vous consume, détruit votre santé, toujours ayant quelque chose à souffrir, sans parler de ce que vous ajoutez par la pensée à vos souffrances morales. Sans doute, il est bon de regarder nos peines comme des épreuves, des punitions que Dieu nous envoie; car ce ne peut être autre chose, vous l'avez bien compris, je le vois avec consolation, mais je crains que vous n'alliez trop loin, qu'au lieu de vous soumettre avec résignation vous ne vous abattiez avec désespoir. Ce mot est dans votre lettre. Je ne l'aime pas, Dieu ne le veut pas dans une bouche chrétienne, l'affreux désespoir.

C'est de la langue de l'enfer; ne le dites plus, je vous prie, vous qui devez avoir tant d'espérance, vous dont le cœur se tourne de plus en plus vers le ciel, vous si visiblement aimée, soutenue de Dieu.

Telle que je vous vois, vous me semblez un miracle d'assistance divine. Auriez-vous sans cela résisté à tant d'assauts de toute sorte, frappant coup sur coup, tantôt au cœur, tantôt la santé? De plus fortes que vous ont succombé; quelque chose de surhumain vous soutient, vous fait vivre, je parle moralement et physiquement. On peut le dire, quand la faculté de médecine vous abandonne, quand la science ne sait plus rien. Ne faut-il pas croire qu'il est une faculté plus haute qui prend soin de vous, qui vous fait vivre? Mais vous croyez qu'elle vous a fait du bien, alors qu'elle aille en paix et vous y laisse. Ce serait le mieux, je pense, de ne pas vous tourmenter par tant de divers traitements. Mais vous souffrez, il faut chercher des remèdes; ma chère malade, ils sont pour vous dans le calme, la paix du cœur, la cessation de tout ce qui a troublé, dérangé, détruit votre santé. C'est l'âme chez vous qui tue le corps, comme cela se voit chez d'autres.

Cependant vous êtes mieux, bien mieux en tout qu'il y a quelque temps; même l'enthousiasme de la laideur vous passe [1]. C'est revenir d'un excès, je regarde ainsi votre enthousiasme, dans quelque bons

1. Les deux pages qui suivent ont été transcrites, avec des variantes, dans le *Journal*, p. 216-218.

sentiments qu'il vous semble être venu. L'amour de la beauté nous est trop naturel pour passer tout à coup à aimer la laideur, à moins d'un miracle de conversion, comme on l'a vu dans des saints. Transformation sublime, dévoilement de la beauté divine qui ravit l'âme, lui fait oublier la beauté du corps, même la haïr comme une occasion de péché, mais quel épurement, quel détachement! Qui de nous, femmes, en est là? Moi, qui ne suis pas jolie, je ne puis pas vouloir être laide. Voyez où j'en suis avec mes *sublimes contemplations*, elles n'ont pu m'élever au-dessus de la vanité.

O chère amie, ne parlons pas de contempler, c'est l'état du ciel, des bienheureux; nous, pauvres pécheurs, c'est beaucoup de savoir s'abaisser devant Dieu pour gémir de nos misères, de nos fautes. Il est beau de s'élever, mais regarder dans son cœur est bien utile. On voit ce qui se passe chez soi, connaissance indispensable pour nos affaires spirituelles, pour le salut. Cela ne vaut-il pas mieux que de beaux transports, qu'une piété d'imagination qui s'en va comme en ballon toucher les astres et tomber ensuite? Il y a dans la piété un côté idéal qui a ses dangers, qui remplit la tête de ciel, d'anges, de pensées séraphiques, sans rien mettre de solide au cœur, sans le tourner à l'amour et à la pratique de la loi de Dieu. Sans cela, quand nous parlerions le langage des anges, nous ne serions *que des airains sonnants, des cymbales retentissantes.*

Ce passage d'une épître m'a toujours frappée, me fait craindre de parler de la piété sans en avoir assez dans l'âme; mais vous m'assurez toujours que mes lettres vous font du bien, ce qui m'encourage, me fait penser que Dieu veut que je vous écrive. Je ne serai donc plus ingrate, mais heureuse de croire au bonheur que je vous fais, tout inconcevable qu'il est; je ne m'en serais jamais doutée, ni d'avoir jeté des fleurs sur les heures arides de votre vie. Comment cela s'est-il pu faire? Le beau mystère que le cœur comprend bien vite: vous m'aimez, je vous aime, voilà qui rend tout aimable, même ma petite dame de onze heures, pauvre fleurette des champs si étonnée, si charmée des jolies choses que vous lui adressez, vous et votre amie. Mais vous pouvez les lui dire sans flatterie, car c'est une fleur bien gentille. Je l'aime beaucoup. Si jamais je venais dans vos jardins des Coques, j'aurais bien envie de vous en planter une. Ce serait un peu de ce Cayla que vous aimez aussi, où vous vivez quelquefois, où vous vous réfugiez du milieu du monde. Vous m'avez bien vue dans ma chambrette, écrivant, lisant, regardant à ma fenêtre tout un vallon de verdure où chante le rossignol. C'est bien cela pour quelques instants; mais voyez-moi ensuite dehors parmi des poules et poulets, filant, cousant, brodant avec Marie dans la grande salle. Nous sommes fort occupées au ménage; d'une chose à l'autre, le jour s'emploie, la vie passe, puis viendra le ciel, j'espère.

En attendant, je me trouve heureuse où je suis; ailleurs je le serais moins peut-être. Je reconnais, comme vous dites, que je suis heureusement née pour habiter la campagne. Dieu m'a bien placée, il fait tout avec amour et providence; il ne fait pas naître la violette dans les rues. C'est dans ma nature d'être heureuse ici, loin du monde, des plaisirs, sans besoin de courage pour changer ce que vous appelez mon malheur en bonheur. Quel malheur? Je ne m'en vois pas. Je n'ai connu que des peines de famille. Ne croyez donc pas que j'aie tant souffert pour arriver où je suis, à l'état de calme que vous croyez une victoire. C'est celui du soldat qui ne va pas au feu; pas autre chose, sans mérite ou bien peu, car on a toujours quelque petite guerre à soutenir dans son cœur.

Ma chère Marie (dois-je vous appeler Henriette ou Marie?), vous seriez ainsi si vous aviez vécu loin du monde. La double femme ne se ferait pas voir. Celle qui voit le vide de tous les plaisirs, qui les méprise, qui soupire après un bien invisible, inconnu ici-bas, qui comprend qu'il n'est d'autres vraies jouissances que dans l'amour de Dieu : oh! celle-là, cette femme selon Dieu, l'emporterait sur la femme selon le monde, pleine de vanités, fière de ses succès, recherchant toutes les jouissances, et préférant enfin le *plaisir à l'ennui*. Quel mot! comme il dit bien ce qu'il faut à l'âme, faute de Dieu, le *plaisir*. Eh bien, cette double nature que vous sentez si vivement dans ses combats, que nous portons tous en venant au monde, se-

rait changée en une bonne, si vous n'aviez pas eu de quoi alimenter la méchante. Le monde la nourrit, voilà pourquoi l'Évangile dit : « Malheur au monde, parce qu'il perd les âmes. » Heureux qui en est loin! Voyez comme c'est vrai, et si cette amie que vous aviez, qu'on appelait l'ange des anges, aurait eu ce nom si elle avait vécu dans les tourbillons de Paris. *Elle ne se doutait pas du monde*, heureuse ignorance qui l'aura menée au ciel, où il n'entre rien que de pur comme un enfant.

Le salut ne sera-t-il donc qu'un désert? Gardons-nous bien de le dire, de mettre des bornes au ciel. On peut se sauver partout, servir Dieu partout, l'aimer partout, le trône même a eu ses saints [1]. On n'a qu'à penser à saint Louis, pour croire au salut le plus difficile. Je lis surtout avec charme l'histoire de sa sœur, la bienheureuse Isabelle, si humble dans les grandeurs, si retirée des plaisirs, si innocente et si pénitente, se confessant si fréquemment, donnant aux pauvres ce qu'elle aurait pu employer en parures; les délices du roi son frère et de la cour, par sa douceur et ses tant gracieuses qualités qui la firent pleurer de tous quand elle alla se recueillir dans sa maison de Sainte-Claire, à Longchamp, pour mourir. Hauts et touchants exemples de ce que peut la grâce dans les cœurs de bonne volonté, des triomphes de la foi sur le monde. Qui voit cela ne doit désespérer

1. Cf. le *Journal*, p. 217.

de rien, dans quelque position périlleuse qu'il se trouve. Nous ne sommes jamais tentés au-dessus de nos forces. En fait de salut, vouloir c'est pouvoir, suivant la devise de Jacotot. Qu'était-ce que ce Jacotot? Quelqu'un sans doute qui comprenait toute la puissance de la volonté, ce fort levier qui peut soulever l'homme jusqu'au ciel.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

[22 juillet 1838.]

Chère et très-chère amie, c'est avec des larmes d'amitié, de tristesse, de toutes sortes d'émotions que je réponds à votre lettre du 19 de juin apparemment. On ne me l'a portée qu'à présent. C'est ce qui fait que je vous ai écrit hier une lettre qui vous fera de la peine peut-être, parce que vous y verrez que je craignais d'être oubliée de vous, de vous, mon amie intime, de vous, Louise, que j'aime plus qu'aucune de mes amies. L'idée de votre oubli, de votre indifférence m'est insupportable, et la triste expérience des cœurs fait craindre sans raison quelquefois. J'avais donc tort, bien tort de vous mettre du nombre de ces amitiés qui s'en vont *avec le temps*. Oui, j'avais tort; tant mieux, je craignais tant que ce fût vous!

Que votre lettre est touchante! comme elle est

pleine de douleurs, de regrets si vrais que je les ai sentis en vous lisant. Vous m'avez fait pleurer votre père, ce bon ami du mien; vous m'avez fait sentir ce qu'une pareille perte serait pour moi. Pauvre amie, que je vous regrette quand vous regardez ce fauteuil écarté, cette place vide à table, à l'église, partout où vous aviez votre cher et digne père, où vous laissez à présent des larmes! C'est tout ce que peut la nature, pleurer, regretter. Mais la foi! la foi vous donne des pensées fortes et consolantes, elle vous fait voir votre père au ciel, avec Dieu. Le ciel, c'est le lieu de nos âmes; songeons-y quand nous en voyons s'en aller d'ici. Comme vous dites, nous les suivons bientôt.

Oh! que je suis contente de votre lettre sous le rapport religieux. Jamais votre pensée ne m'avait paru si tournée vers le ciel. On voit bien que la religion vers laquelle, dites-vous, vous n'alliez pas, est venue à vous. Cela se voit à votre résignation à la volonté de Dieu, qui n'empêche pas les larmes. La soumission est au cœur, et c'est le cœur qui dit : « Que votre volonté soit faite, » comme Jésus au Jardin des Olives. Consolez-vous ainsi, chère amie, puisez la consolation, la force à sa source, en Dieu, en Dieu seul. Devenez pieuse, voyez comme vous en sentez le besoin, comme Dieu vous fait sentir qu'il *ne fallait pas compter sur les joies de ce monde.* En effet, quel mécompte pour vous en cette occasion! J'ai pensé à ce revers bien souvent.

Chère amie, que je voudrais vous voir! mais je ne puis. Dans ma première lettre, j'espère vous dire pourquoi et vous faire part de bien des choses de cœur.

Adieu, *de force*. On ne m'a donné qu'une minute. Que ceci vous dise plus que je ne dis. Mes amitiés à vos pauvres sœurs. Chères orphelines des montagnes, on vous aime bien au Cayla.

Dites quelque chose d'approchant à votre sœur Marie, je la confonds presque avec vous. Je voudrais fort la connaître, tant vous la dites bonne et aimable. Dieu vous l'a envoyée pour votre ange consolateur.

Toute à vous tous, chère et très-aimée.

Jour de la Madeleine.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE.

Le 3 août [1838].

Vous m'avez été plus douce que vous-même. Rien n'est si vrai que cette phrase quand je la tourne vers vous, quand je sens le bonheur que vous me faites à présent, depuis deux jours que j'ai votre dernière lettre, lettre charmante, aimante, consolante, comme on n'en voit pas; mon amie, quelle amie Dieu me donne en vous! Oh! comme je dois vous aimer, vous bien aimer! Je le fais de toute mon âme comme un

devoir, je veux dire un devoir céleste, doux et sacré. Je me consacre à votre bonheur, à tout celui que je puis vous faire; je ne sais pas trop lequel, mais quand ce ne serait que d'écarter quelque nuage de votre ciel orageux!

Un mot, un rien suffisent quelquefois pour rendre la sérénité; le calme, mon amie, est un grand bien, je voudrais vous y voir, mais c'est difficile avec votre trempe morale et physique. L'une et l'autre vous jettent dans un état fiévreux presque permanent par leur réaction continue. Tantôt l'âme tue le corps, tantôt le corps fait souffrir l'âme. État, hélas! de chacun de nous plus ou moins, mais qui, chez vous, d'une nature extrême, se change en grandes luttes, en combustion, et fait ce que vous appelez votre ciel orageux. Voilà ce qui vous rend souvent si malade, si souffrante de toute façon. Que je vous plains! mais que j'espère un état meilleur. Tout l'annonce en vous; je le vois de mille côtés, je le vois surtout dans la bonne volonté de guérir. Les laits le prouvent; courage et confiance, mon amie, l'obéissance au médecin porte bonheur; Dieu vous aidera, vous soutiendra dans l'état favorable où vous a mise l'heureuse crise.

Voyez que de grâces reçues de Dieu! Le lendemain de cette nuit, je voyais une malade que j'aime comme vous à la table sainte. Et je l'y voyais comme par miracle, tant ses maux l'avaient perclue, désolée, éloignée de tout rapport extérieur avec Dieu. Comme Dieu est la vie de l'âme! Je la voyais languir et dépérir,

tandis qu'à présent on la voit vivante et forte. Je ne puis exprimer la joie que j'en ressens. Il est si doux, si consolant de voir ceux qu'on aime dans la voie du ciel! Mon Dieu, quelle grâce! Et si tous ceux à qui je pense en ce moment y étaient, dans cette bienheureuse voie! Ils y viendront peut-être; Dieu est si bon, il voit avec tant de peine des créatures faites pour le ciel se perdre, qu'il met tout en œuvre pour les ramener; il les prend par tous les moyens, même par leurs passions, quand il n'y a plus de vertu. Cela se voit dans la conversion des saints, et rien ne fait tant aimer Dieu que ces traits de miséricorde. Aussi il me semble que je l'aime mieux depuis le changement de notre amie, qui au reste n'était pas une âme perdue, tant s'en faut; égarée seulement, séduite, emportée par un tourbillon du monde. De tous ces plaisirs passés, elle me dit à présent que *l'amitié lui suffit*, mots tout de lettres d'or pour moi, tant ils me sont précieux pour son bonheur. Puis elle ajoute que « les consolations de la prière, les larmes devant Dieu lui sont refusées. » Pauvre amie, qui ne sait pas que pleurer ce n'est pas aimer; Dieu regarde plutôt ce qui sort du cœur que ce qui sort de la paupière.

Je vous ai quittée un moment, mais la charmante interruption! Une lettre de la charmante Indienne[1], avec une magnifique nappe d'autel et un tableau de

1. Mlle de Gervain, fiancée de Maurice de Guérin. Cf. le *Journal*, page 233.

la Vierge pour notre église d'Andillac. Je vous dis cela toute joyeuse, parce que j'aime Caroline, tout ce qui me vient d'elle, et que vous verrez par là qu'elle va être ma sœur. Oui, elle le sera malgré revers et fortune, parce que c'est un ange de vertu et de bonté, qu'elle rendra Maurice heureux. La Providence a été trop visible en ceci pour ne lui pas fier leur avenir. Ils ne seront pas riches, mais nous avons bien su nous passer de fortune, et nous sommes, je vous le certifie, heureux d'un bonheur d'union, de tendresse de famille. Maurice sera comme sa vieille race : il mettra sa confiance en Dieu et son bonheur autre part que sur la fortune. Cependant je vous avoue que ce revers nous a fait beaucoup de peine d'abord, craignant qu'il n'y eût pas de quoi se mettre au-dessus du besoin ; mais, tout expliqué, il résulte qu'on vit dans cette famille d'une manière honorable. Le mariage est donc consenti et va se faire bientôt.

Voilà bien des détails pour répondre, mon amie, à votre tendre intérêt. Ce chère frère me donne bien des sollicitudes, mais aussi beaucoup d'affection de son côté, ce qui paye au centuple. Il me veut à son mariage ; je veux y être et je ne puis partir, m'en aller d'ici, laisser ma sœur, mon père pour longtemps. Cela attriste, attriste et me fait dire non. On convient qu'il faut que j'y aille, mais je ne sais qui pourra m'arracher d'ici. Si c'était Maurice qui vînt me prendre, j'aurais moins de peine à partir; alors aussi je pourrais vous voir, faire halte en passant aux Coques,

vous embrasser, vous connaître, et ce serait un bonheur pour moi aussi. Vous, ne vous le faites pas trop beau : n'attendez-vous à voir qu'une pâle et frêle fille, peu faite au monde, plus réfléchie que causeuse, toute retirée en son cœur. C'est par là que je vous aime, que je pense à vous, que je tiens à vous; d'où vient enfin ce qui me fait aimer de vous.

Le petit envoi va me faire un plaisir extrême. Que les imprimeurs sont lents! Ils ne savent pas ce que c'est que l'attente d'une femme et de musiciens. Ces musiciens sont sans doute fort empressés de vos chants pieux. Oh! chantez, chantez pour l'Église, chantez pour Dieu comme un céleste oiseau. Il vous en reviendra des grâces, de divines émotions qui surmonteront vos tristesses. L'âme s'unit au sujet qui l'occupe, de sorte qu'elle se perd en lui; se perdre en Dieu, quel bonheur! C'est où mène, où doit mener la musique religieuse. Que l'amour-propre souffle ensuite quelque bulle de son savon là-dessus, laissons-le; ce n'est pas pour la vanité qu'on travaille, qu'on se mêle à la régénération de la musique religieuse. Il vient de la gloire, sans doute, de voir son nom dans les journaux, d'entendre les églises retentir de ses sons, mais bien petite gloire humaine et bien grande gloire céleste. Choisissons le mieux, comme Henri IV.

Adieu; tout vous prouve que je suis à vous de tout mon cœur. Un baiser, et deux à Valentine. Mes souvenirs à Mlle de Rivières. Oui, parlez-moi de Valentine

et de sa sœur jumelle; ces deux enfants qui doivent faire votre bonheur, votre bonheur de mère.

Répondez-moi bientôt. Il est possible que je sois partie dans quinze jours ou trois semaines, si je pars avec des voyageurs du pays. Je ne sais rien de positif. Maurice m'écrit et ne me dit pas qu'il doive venir me prendre.

Adiousias. Adieu dans mon patois. M. de Chateaubriand a passé par ici allant voir notre belle cathédrale d'Alby. Que j'aurais voulu voir le grand génie dans la grande église!

A LA MÊME.

Montels, 30 août 1838.

C'est dans un vieux château, dans les montagnes, au milieu des ormes et des marronniers, que je date d'abord ma lettre, car je la finirai demain dans un autre manoir encore, à Rayssac, chez mon amie Louise de Bayne. Je suis ici à relais seulement depuis quelques jours avec de bonnes cousines[1]. Maintenant, toute reposée, je vais sauter au cou de mon amie. Savez-vous, autre amie bien amie, pourquoi ce voyage, ce départ de mon désert? C'est que je

1. Les dames de Thézac, Cf. *Journal*, p. 237.



veux venir vous voir, et qu'avant de me mettre en route, j'ai voulu faire un pèlerinage de cœur, une visite à Notre-Dame des montagnes, à ma chère et bien aimable Louise. La pauvre enfant, c'était bien juste de la voir, depuis deux ans qu'elle me réclame, qu'elle me dit si tendrement : « Venez, je vous aime; je suis triste, orpheline, venez me voir pleurer. » Elle a perdu son père depuis peu, son père qu'elle aimait tant! Tout cela fait que je suis partie du Cayla, et que votre lettre, très-chère, m'est arrivée sur mon chemin comme tombée du ciel. Oh! bien du ciel pour le bonheur qui m'en vient, que j'ai au cœur et que j'emporte avec moi. Vous me suivrez pendant toute ma route, et s'il était possible d'écrire en selle, je vous écrirais, chevauchant, de bien tendres choses. Ne pouvant mieux, je vous trace ici sur un vieux secrétaire je ne sais quoi qui voudra dire amitiés, tendresses, remerciements à être entendus des Coques, tant grands et hauts ils me sortent du cœur.

Oh! si ma plume voulait écrire! Mais toujours quelque chose manque en voyage; j'ai laissé mon encrier dans ma chambrette; je ne trouve ici que mon cœur pour seule ressource. Avec cela, on aime bien, mais on ne le fait pas voir, et l'on veut être vu et entendu d'une amie. Divine chose que d'écrire, que de se pouvoir parler de loin! bonheur qui va me quitter, car je griffonne à vous faire perdre yeux et patience, cette *pazienza* amicale que j'ai tant d'intérêt à conserver.

Aussi jugez si je n'irai pas à Paris! Je vous dois trop ce voyage pour ne le pas faire; je le ferai quand je n'aurais pas d'autres raisons de cœur. Et j'en ai, le cher Maurice qui me veut, la chère sœur qui m'appelle, et les motifs de convenances que vous m'avez exposés, tout cela me pousse, me mène, me porte à Paris, à Paris, si loin du Cayla! Ne pensons pas aux distances, aux départs, à ceux qu'on quitte : on ne partirait jamais. Vous ne sauriez croire combien j'ai besoin d'être affermie dans cette pensée de départ. Le peu d'habitude de nous quitter fait que nous ne savons pas le faire. Mais quand l'arbre ne veut pas céder, on l'arrache; ainsi de mon pauvre cœur, qui ne céderait pas si je l'écoutais.

Mais Dieu le veut; à cette pensée je prends mon bourdon et je pars. Pèlerine de l'amitié, je viendrai tout d'abord frapper à votre porte. Oh! le bonheur! le doux accueil! Je vous vois me sourire, je vous sens m'embrasser, et votre famille aussi me verra avec bienveillance. Je suis bien heureuse et je me dis : D'où me vient ce bonheur? Je ne le puis comprendre; c'est une chose de Providence. Dieu soit béni et vous bénisse, bonne, aimable, excellente amie!

Ne croyez pas que Louise m'empêche de vous aimer, oh! que non : il est plus d'une demeure dans le cœur. Je compare le mien à un rayon d'abeilles, tout petites logettes pleines de miel. Le miel, c'est vous, c'est Louise, douces amies que Dieu m'a fait trouver dans mon chemin de la vie. Vous dites que

je suis poëte; je ne sais trop ce que c'est ni ce que j'ai dans moi, mais je m'y sens ce je ne sais quoi pour vous qui ferait des pages d'écriture, des paroles, des tendresses, des baisers sur votre joue, des prières devant Dieu.

Adieu, pour le moment; demain matin, l'*aurore aux pieds de rose* me retrouvera avec vous.

Ce soir, je vous aime bien, ma belle matineuse.

A Rayssac. — M'y voilà sur les montagnes aux croupes de chameau, au front hérissé de forêts et de rochers, nature agreste et sauvage que j'aime. Partout où l'œil s'étonne, où l'âme admire, on s'y plaît. Je ne serai pourtant pas ici pour longtemps, huit ou dix jours au plus, malgré le *demeurez encore* de Louise. La bonne amie! Que vous l'aimeriez si vous pouviez la connaître, entendre sa conversation si piquante et si spirituelle; voir son cœur si tendre, si aimant, si dévoué! C'est vous par bien des endroits; par le caractère ardent et élevé, par la *faculté des souffrances,* par je ne sais quels rapports qui font que je vous aime en elle et que je l'aime en vous. Aux Coques, je vous conterai cette amitié de Rayssac.

Mais, je vous en prie, remettez-vous, tête et cœur; ne *brunissez* pas davantage, que je vous trouve belle de santé, vermeille comme l'aurore, non pour me plaire davantage, mais pour me faire plus de bonheur. Vous trouver malade serait un chagrin pour votre amie. Vous m'amusez fort avec votre *fée Cara-*

bosse et rassurez l'amour-propre de ma figure, qui vous plaira donc, comment qu'elle soit. Charmante assurance pour ma pâleur, ce qui du reste ne m'a jamais tourmentée. Quelle que soit la forme, l'image de Dieu est là-dessous, et nous avons tous une beauté divine, la seule qui ne passe pas, la seule qu'on doive aimer, la seule qu'on doive conserver pure, fraîche pour Dieu qui nous aime. Adieu ; je suis sûre de votre tendresse, comptez également sur la mienne, ce *dire* commun est et sera le mien à jamais. Voilà Louise, je quitte l'amie pour l'amie.

Un mot à vous après des courses, des confidences, des complaintes sur une chute de cheval. C'est mon amie et moi qui avons chuté, et un poëte qui nous chante : accidents bien communs, mais pas toujours si heureux, si c'est bonheur d'être chanté. Il y a ici bonne et spirituelle compagnie qui donne du charme à tout ce qui se passe; chacun donne ses idées, son esprit. Pour ce soir, on propose une visite à des ruines et à une église cachée dans un vallon[1]. C'est dommage que je ne sache pas dessiner et recueillir tant de vues pittoresques des montagnes, que je vous ferais voir. Je me figure vos Coques différentes, toutes gentilles au lieu d'aspérités. A chaque lieu son charme, chaque ciel ses étoiles : admirable variété qui en fait admirer l'auteur.

1. La petite église de Saint-Jean de Jannes. Cf. le *Journal*, page 239.

Je vais demander à Maurice ce qu'il décide pour le voyage. Le mariage n'est retardé que pour attendre mon frère aîné qui ne peut pas quitter le Cayla plus tôt; encore je ne sais s'il pourra partir. Notre future sœur nous a fait de jolis cadeaux, à l'église, à nous, et tout cela avec une bonté touchante. Je serai heureuse le jour où elle sera ma sœur tout de bon. Vous allez me trouver bien bavarde aujourd'hui. C'est le défaut des femmes et des amies. Aussi je serai pardonnée, et vous embrasse en tout cas. Mes caresses à vos enfants.

A M[lle] IRÈNE COMPAYRE.

Le 15 septembre [1838].

Nous sommes trop bonnes amies, ma chère Irène, pour ne pas vous dire tout ce qui me fait plaisir. Je vous apprends donc que mon frère Maurice se marie d'une façon charmante. Il épouse une bonne, douce et jolie personne, que le bon Dieu a fait venir de bien loin pour son bonheur. C'est l'Indienne dont vous avez peut-être entendu parler l'an dernier, qui des bords du Gange est venue habiter Paris et sera à nous sous peu de temps. Le mariage se fait au mois de novembre, et comme on ne peut pas se passer d'une sœur, on me veut à la noce et je pars le 2 du

mois prochain. Voyez où la Providence me mène de mon désert! dans le monde, dans le monde de Paris.

Je passerai l'hiver probablement chez ma belle-sœur; si dans ce temps et dans ce pays je puis vous être utile, disposez de moi. L'amitié ne change pas avec les lieux; ainsi croyez bien qu'à Paris je penserai à vous, chère Irène. Vous serez peut-être un peu surprise de cette translation de l'ermite, votre amie; mais je laisse faire, les événements me prennent, me mènent, ou plutôt la Providence, qui nous envoie souvent les choses les plus inattendues. Aurais-je pu penser qu'il nous viendrait une sœur de l'Inde?

Je suis très-sûre que cette nouvelle vous fera plaisir, que vous prendrez part à mon bonheur comme vous avez pris part à mes peines, l'an dernier, pour ce même frère malade. Que les jours se ressemblent peu! tantôt tristesse, tantôt joie. Du tout bénissons la volonté de Dieu, qui ne fait rien que pour notre bonheur.

J'espère, ma chère, que votre santé se trouve bien de l'air de Couvers. Et monsieur votre frère et votre sœur malade sont-ils bien remis? Je vous ai demandé de leurs nouvelles et vous ai écrit naguère. Souvent les lettres se perdent et font soupçonner les amis. Pareille chose m'arrive avec Louise. A propos, je vous dirai que je viens de la voir une minute, dix jours qui ont passé comme l'éclair. Je n'ai pu résister au plaisir de la voir avant le grand voyage.

Adieu, ma chère amie; Marie vous embrasse, mes amitiés aux vôtres, et croyez-moi en tout temps et en tout lieu votre amie.

A M. DE GUÉRIN,

AU CHATEAU DU CAYLA.

Paris, 8 octobre [1838].

Oh! comme j'ai bien dormi dans le joli petit lit rose à côté de Caroline! Cher papa, je voulais vous écrire avant de dormir, mais on n'a pas voulu, puis la poste ne partait d'ailleurs que ce matin et vous n'auriez pas eu plus tôt de mes nouvelles. Il me tardait tant de vous en donner que je vous aurais écrit à chaque relais s'il eût été possible. Je pensais : « Papa est en peine, Mimi, Euphrasie [1], Éran, pensent à la voyageuse. » Comme je m'occupais de vous tous! Vous me suiviez pendant toute la route. Enfin, me voici hors de la poussière, des diligences, des ennuis du voyage et accueillie, aimée, traitée de façon à compenser mille fois ce que j'ai eu de fatigues pendant ces quatre grands jours. Je voudrais tout dire,

1. Mlle Euphrasie Mathieu, cousine de Mlle de Guérin, qui était alors au Cayla.

mais tant de choses, tant de choses, cher papa, quand on s'en va, quand on vous quitte, quand on roule vers Paris, quand on s'y voit, quand on y tombe dans une douzaine de bras! Ah! que n'étiez-vous là. sur la place Notre-Dame des Victoires, au moment où, m'en allant dans un fiacre avec Charles, j'ai vu Maurice et Caro et tante m'appelant, courant à moi, m'embrassant tous, l'un par une portière, l'autre par l'autre. O bonheur!

Jamais plus douce entrée dans Paris. Nous avons couru vite rue du Cherche-Midi, causant, riant, disant je ne sais quoi avec Maurice et Caro et tante. Cent mille choses et questions du Cayla. « Comment va papa? sa jambe? Est-il frais comme l'an dernier? » Ce pauvre Maurice, il pleurait en me parlant, en me voyant, en me demandant tout cela. Et Mimi, et Éran, tous, tous, on vous aime, on a demandé de vos nouvelles. En descendant j'ai remis vos lettres; puis, le déjeuner dont j'avais besoin. A moitié déjeuner, voilà Auguste un peu surpris de me voir si tôt arrivée, et tout plein d'amitiés pour moi et vous tous. Sa femme va très-bien, les enfants à peine remis d'une fluxion de poitrine qui a suivi la coqueluche. Ce bon Auguste venait pour demander en grâce à ces dames de me laisser toute cette semaine chez Félicité. Je n'ai pu refuser, d'autant qu'ensuite viendra la naissance et que je ne pourrai plus alors voir Félicité librement. Je suis bien aise de me trouver avec elle pendant quelques jours...

Je croyais arriver moulue, et me voilà comme sortant d'une boite à coton. Nous avions pourtant de la poussière à étouffer dans cette ennuyeuse Sologne qui dure trente lieues, et un bruit de tonnerre sur la route d'Orléans à Paris toute pavée. Impossible de dormir de cette nuit; les autres j'avais sommeillé et même dormi quelques heures. Celle-ci tout entière, et quelle différence du sommeil du lit rose au sommeil de la diligence! On est ballotté, saccadé, emporté, et encore tant mieux quand on va vite. Quelle mort dans les sables de la Sologne où l'on ne va qu'à pas de tortue! Par bonheur encore il n'a pas plu. Alors il faut parfois que les voyageurs poussent les roues.

Après le déjeuner, j'ai pu encore aller à la messe à Saint-Sulpice et ensuite aux Tuileries, que nous avons visitées en l'absence du roi. Oh! que c'est beau, que c'est royal! Le trône est splendide; j'y voyais en esprit Louis XIV et Napoléon. Nous étions beaucoup de visiteurs, des Anglais, des Frères des écoles chrétiennes. Un ami de Maurice lui avait fait obtenir des billets d'entrée précisément pour hier, et comme je n'ai pas souvent l'occasion de voir des palais, j'ai suivi avec plaisir nos dames.

Adieu, cher papa; je ne vous dis aujourd'hui que ces deux mots d'arrivée... Maurice vous embrasse tous comme il m'a embrassée hier, tante et Caro de même. Ceci pour Mimi et Éran. J'ajoute cent mille tendresses à Euphrasie de ma part et de cell[illegible]

Maurice, qui est enchanté de la savoir au Cayla. Tout plein de choses au presbytère, et en particulier à la faiseuse de *gimblettes*[1], qui ont été trouvées aussi bonnes que bien reçues. Cette attention a fait grand plaisir à ces dames. Elles m'ont demandé si Augustine était espiègle et grandie. J'ai répondu oui et non : oui pour la taille, s'entend, mais non depuis la première communion ; il n'y a plus que sagesse.

M. Augier est là qui me souhaite le bonjour. Nous sommes déjà en connaissance. C'est un bon jeune homme de mine et de fait. M. d'Aurevilly vient ce soir. Il me faut de force vous quitter, cher papa. Portez-vous bien, soignez-vous, ne soyez pas en peine sur l'absente qui ne souffre de rien que de ne pas vous voir, de penser que deux cents lieues nous séparent. Oh ! deux cents lieues! mais ma pensée les fait vite et retourne à chaque minute au Cayla. Nous sommes dans un quartier si paisible que je me crois à la campagne, et que j'ai dormi sans me réveiller du tout qu'à six heures ce matin. Dites à Jeanne-Marie et à Miou qu'on m'a demandé de leurs nouvelles. Mes compliments à toute la maison et à ceux et celles qui demanderont de nos nouvelles.

1. Gâteaux secs en forme de couronne, qu'on fait particulièrement à Albi.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE,

AU CHATEAU DES COQUES.

Paris, 9 octobre [1838].

Qu'il me tardait, mon amie, de poser cette date, de vous dire qu'enfin je suis ici chez la charmante Indienne, aimée, traitée, reçue en sœur d'elle et de tous! Oh! bonheur de nous revoir avec Maurice! Cela ne se dit pas, vous le comprendrez, vous qui comprenez toutes les choses du cœur; mais vous comprendrez encore que ni ce charme, ni tant d'autres, ni tout Paris, ne me font oublier les Coques. J'y pense à chaque instant.

Je voudrais être hirondelle
Et venir à tire-d'aile
Sur les tours de ton château.

Oui, vraiment, je voudrais être où vous êtes, car je vous aime bien et il me tarde de vous voir beaucoup, beaucoup, beaucoup. Je l'affirmerais sans fin, mais vous me croirez sans cela. Qu'est-il besoin de vous le répéter? Mon amie, ce qui me fait peine, ce qui me désole, ce qui me tourmente, ce qui me gâte ce plaisir de venir vous voir, c'est qu'il me paraît loin, bien loin pour moi qui voudrais que ce fût demain. Toujours des fêtes renvoyées! Mon Dieu, ce

n'est pas moi, ce n'est personne, ce sont les événements, des noces, des baptêmes. Expliquons tout cela. Vous savez peut-être, ou du moins je vous apprendrai que Maurice se marie le 5 novembre; nous tenons presque la moitié du mois courant; voyez le peu de temps qui me reste pour venir vous voir et demeurer. Hélas! il faudrait nous quitter dans huit jours! Ce serait bien trop tôt, n'est-ce pas? Du moins, je le trouve ainsi. Mais ce n'est pas encore tout ce qui m'empêche. Écoutez-moi et voyez comme on me lie en ce moment à Paris. Je ne suis arrivée que de deux jours, et déjà me voilà choisie pour marraine par une de nos cousines qui nous est fort attachée, à qui je n'ai pu refuser le plaisir qu'elle me demandait de lui tenir son enfant. Elle compte accoucher d'ici à quinze jours : le jour n'est pas pris, mais faut-il pourtant que je demeure ici en attendant cet ange.

Je ne m'attendais pas, bien sûr, à cette fête; mais que de choses imprévues pour moi maintenant! Je ne reconnais plus ma vie, jusqu'ici si uniforme, si cachée, si paisible, si étrangère au monde, aux villes, et je suis à Paris! Aussi ce qui m'étonne le plus, c'est de m'y voir, comme disait le doge. On me fait voir des merveilles : j'ai parcouru les Tuileries, contemplé ce trône, ces salles, ce palais où tant de rois ont passé. On sort de là avec de grandes et tristes pensées. Pauvre Marie-Antoinette! pauvre famille royale! J'ai traversé la place de la Révolution, et

vous dire quel saisissement en pensant au 21 janvier! Que d'émotions diverses dans ces rues de Paris! là une église, là un théâtre, là un convoi. Ces chars funèbres m'ont glacée. Oh! la mort au sein de cette animation vous atterre. Je ne suis pas accoutumée à de pareils contrastes. Mais rien ne m'étonne trop cependant : quand on s'attend à l'inconnu, il surprend moins.

Dans tout cela je pense au Cayla, au cher père, à la chère sœur qui m'ont quittée avec tant de peine, je pense à vous. Maurice m'a fait voir un hôtel que vous avez habité et qui m'a fait dire : Plût à Dieu qu'elle y fût encore! Je ne serais pas je ne sais quel temps à vous voir. Nous avons causé de cela et arrangé comme il suit : dès le baptême et la noce faits, je partirai pour les Coques, où je demeurerai avec vous tant que vous me voudrez. Rien alors n'empêchera les deux amies d'être ensemble. A présent, ce serait impossible pour plus de huit jours. J'aime mieux tard et long. Soyez de mon avis, ma chère; ne vous fâchez pas, que votre amitié réprime ses impatiences. Je souffre assez de mes fêtes renvoyées, car le bonheur de vous connaître est tout pour moi. Voilà pourquoi je dis *mes fêtes*. Les autres me seront aussi bien douces, le bonheur de Maurice est tout à fait le mien. Je le crois assuré avec l'ange que Dieu lui donne. Plus je la vois, plus je l'aime, plus j'apprécie les qualités de son cœur, de son si doux, si doux caractère. Elle me comble de bontés, me fait

des cadeaux charmants, m'habille, me coiffe, me transforme. Je vous arriverai Parisienne, mais avec le cœur du Cayla, cette chose qui ne change pas et qui tient à vous par tant de charmes.

Mon amie, si vous saviez comme il me tardait de vous écrire! Depuis deux jours pas un moment, des visites à faire, à recevoir, des couturières, des orfèvres, je ne sais quoi enfin qui ne se compare pas au bonheur de m'asseoir et de prendre une plume pour vous donner signe de vie et vous prier de m'écrire. Songez que depuis bien des jours je n'ai vu de votre écriture et que je l'aime comme mon pain quotidien. Un mot et mille, jamais trop à votre amie. Caroline doit me chanter une de vos mélodies. Je vais l'écouter comme un rossignol. Quand me les chanterez-vous aux Coques? Ma pensée revient toujours là.

Adieu, mon amie; je vous écris et vous quitte à la hâte. Ceci n'est qu'un bonjour, un mot d'arrivée. Mais je suis contente d'avoir écrit, ma conscience de cœur me reprochait trop de ne pas le faire. Au premier moment j'ai écrit à ma famille, au second à vous. Mille hommages de Maurice aux deux châteaux[1]. La sœur se joint au frère et de plus vous embrasse. Trouvez-moi un nom pour mon baptême. Cela nous occupe, nous consultons toutes les litanies sans nous arrêter encore. Votre santé, dites-moi donc ce qu'elle couve

1. Le château des Coques, où était Mme de Maistre, et le château de Saint-Martin, habité par ses parents, M. et Mme de Sainte-Marie.

encore? Mon Dieu, que de vœux pour votre guérison! Ne me dites pas que c'est incurable. Tout se guérit avec l'aide de Dieu. A jamais à vous.

A M[lle] LOUISE DE BAYNE.

Paris, 15 octobre [1838].

Hélas! ma chère amie, me voici à Paris, toute triste au milieu du bonheur, entourée d'amis, comblée de cadeaux, de toutes sortes de douces choses. Mais Maurice, mon cher Maurice, est malade! Voilà de quoi m'ôter toute joie, tout plaisir. Quel mal il m'a fait quand je l'ai aperçu tout pâle, courant à moi sur la place Notre-Dame-des-Victoires où je suis descendue! C'était un si grand bonheur de nous voir! et voilà que ce bonheur est bien triste : pour moi seulement, car lui se croit bien portant, se met à rire quand je lui dis de se ménager. Si nous étions dans la belle saison, je le ferais partir de suite après son mariage pour le Cayla, où l'air est plus doux qu'ici. Mais les nuits sont trop froides pour cette frêle poitrine. Mon Dieu, que je vois de deuil dans cette noce! Je ne m'ouvre de cela qu'à vous; mais des craintes, des pressentiments bien noirs me désolent. Caroline est aussi bien pâle, délicate, sans appétit, sans forces, et moins jolie que l'an dernier,

qu'elle était toute rose. Son frère tousse, leur tante se plaint d'une jambe : sympathie de souffrance qui les tient tous. Il n'y a que moi qui vais bien, qui n'ai d'autre mal que de les voir, ces chers amis, dans ce mauvais état, à la veille de leur bonheur. Ceci au reste ne les attriste pas le moins du monde. Personne ne sait prendre la vie comme ces dames qui en ont connu tant de phases. Aussi je m'appuie sur leur gaieté, je ris avec elles; mais seule ou à l'église, je reviens à mes idées. Je ne veux pas dire tout ce qui me vient dans l'âme ; je n'en parle qu'à Dieu et à mon bon cousin Raynaud, mon autre frère.

Je vous écris de chez lui, où je suis depuis huit jours. Le lendemain de mon arrivée, ce bon parent vint me voir et demander à ces dames la permission de m'emmener et de me garder quelques jours. Comme c'est pendant les vacances, il en a profité pour me faire voir Paris, et avec lui on voit et on connaît; il vous fait l'histoire des monuments et des choses. Nous avons traversé Paris en tous sens, des courses de trois, quatre heures chaque jour, et cela sans me fatiguer, sans penser même que je marche; on n'a point de corps, on n'a que l'âme pour voir, admirer. Que de merveilles! D'abord une ascension à Notre-Dame sur les hautes tours, d'où l'on voit l'ensemble de la grande ville, d'où le panorama de Paris se déroule admirablement sous vos yeux. De là, on remarque les édifices, palais, clo-

chers, les deux bras de la Seine, le Montmartre, le Mont-Valérien à l'horizon, et, dans le lointain, des demeures royales et la demeure des morts, le Père La Chaise où s'élève un blanc obélisque, quelque monument sans doute. Je n'ai pas encore visité ce côté, qui est très-loin. Nous nous sommes bornés à l'intérieur, aux églises qui, en général, sont bien belles, aux palais qui abondent.

Mais le grandement beau de Paris, ce sont les édifices, les églises, l'admirable et antique Notre-Dame, Saint-Eustache, la Sainte-Chapelle, qui vous ravissent les yeux et l'âme; mais en admirable, rien n'égale le dôme des Invalides. C'est la plus belle œuvre d'architecture qui existe, m'a-t-on dit, tout plein de sculptures, de peintures, et cela expliqué par un vieil invalide, autre vieille gloire, me faisait un grand effet. Du dôme, nous avons vu les cuisines où se faisait le dîner pour trois mille hommes. Des marmites comme des cuves : celle de Marionette est une miniature en comparaison. La salade trempait dans une urne grande comme la *max* où Marionette encore pétrit le pain de seigle. Nous avons traversé, en sortant, le jardin tout bordé de canons. J'en ai remarqué de superbes, venant d'Alger, où j'ai plongé mon bras.

De là, nous avons longé le Champ de Mars si grand, si fameux, et monté au bois de Boulogne. C'est joli ici; des équipages, des cavaliers, des amazones, il y en avait même peu. Le beau monde

n'a pas encore pris ses quartiers d'hiver à Paris. Cependant ce n'est que foule partout; rues, promenades, églises, spectacles, tout est plein; cet Océan déborde de tous côtés.

J'ai été fort édifiée aux églises, fort suivies, où l'on se tient bien. Il y a plus de monde à la messe de paroisse que dans nos églises. J'arrivai juste dimanche pour entendre la messe à Saint-Sulpice. Hier encore dimanche j'étais à Saint-Louis[1], paroisse de mes cousines Raynaud. Là j'ai entendu, le matin, un prône parfait, et le soir, à Saint-Roch, le fameux abbé Deguerry. Nous étions mal placés pour l'entendre, et sa forte voix qui fait écho nous a fait perdre les trois quarts du discours, qui était sur le *progrès,* sujet du temps, mais au-dessus de l'auditoire, en partie composé de dames. Il y avait du clergé, l'archevêque de Besançon, tout à côté de nous. Dans Paris tout est mêlé; dans Sainte-Cécile[2], un archevêque ne serait pas parmi la foule. Ici on se perd où l'on veut. La musique, admirable; une procession d'anges, de jeunes filles en blanc et voilées jusque sur la poitrine : c'était beau, bien beau. M. Deguerry a un genre tout neuf pour moi; j'aime mieux le prône de Saint-Louis que le sermon de Saint-Roch. Ce matin encore je sors d'une messe du Saint-Esprit et d'une instruction aux élèves du collége Bourbon

1. Saint-Louis d'Antin.
2. Sainte-Cécile d'Albi.

par M. Abadie, qui a parlé très-bien à cette jeunesse. Vous voyez que je ne manque pas de choses spirituelles.

Je ne manque de rien, mon amie; on m'aime, on me traite de la plus aimable façon chez ma future sœur. Ici, chez mon bon cousin, lui et sa femme, c'est à qui me fera le plus d'amitiés. Ma belle-sœur me fait des toilettes, me donne un lit rose, et, à côté de ma chambre, un bijou d'oratoire où l'on prierait par plaisir. Oh! il y aurait de quoi être heureuse, et, mon amie, je me prends à m'ennuyer, à me dire que le bonheur n'est nulle part. Écrivez-moi. Dites-moi ce que vous faites aux montagnes. J'attends des nouvelles du Cayla avec impatience; il me tarde de savoir ce qu'on y fait et de les revoir en pensée. Écrivez à Marie quelquefois, vous lui ferez plaisir ainsi qu'à papa, qui vous aime, vous savez. Ne leur parlez pas de la santé de Maurice, je ne leur en dis rien ; il ne servirait de rien de les alarmer, et peut-être ça passera. Je l'espère de sa jeunesse et de la bonté de Dieu. Cet air de Paris n'est pas bon, je ne vois que visages pâles. Ce n'est pas la vie qu'on mène chez nos dames qui peut nuire : point de sorties ni de veilles, à dix heures on se dit bonsoir. En vérité, je ne comprends rien à ces pauvres santés.

———

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE.

Paris, 23 et 24 octobre [1838].

Oui, sans doute, mon amie, j'ai toujours, dans mes *fêtes, le loisir* de penser à vous, mais pas celui d'écrire quand je veux. C'est ce qui vous expliquera mon retard, mon silence même, je ne sais quoi qui m'aura bien mal servie auprès de vous. Mais non, vous êtes trop bonne, aimable amie, pour vous arrêter à des jugements téméraires. Voici ce que c'est. J'ai d'abord reçu vos deux lettres, la première chez ma cousine du *baptême,* dans des jours de course, de continuelles sorties. Je ne m'asseyais guère qu'à table; impossible d'écrire, à moins d'écrire en courant. A peine en repos chez notre chère Indienne, un curé des environs de Paris engage ces dames à passer chez lui un dimanche promis depuis longtemps, et j'avais reçu votre dernière lettre, et, dans la matinée, plaisir et regrets; car il me fallait renoncer à votre *Salve*[1]. Ce n'est pas que nous ayons manqué de musique aux vêpres de Bagnolet, orgue et basses et chantres allaient grand train; mais votre *Salve,* votre musique que j'aurais pu entendre, me revenait toujours au cœur. Je me trouvais à Saint-

1. Salut exécuté à Saint-Eustache, première œuvre de Mme de Maistre exécutée en public.

Eustache d'esprit et de désir. Vraiment cette course à la campagne m'aurait bien fait plus de plaisir un autre jour que je n'aurais pas eu d'autre plaisir en pensée. L'un gâte l'autre.

Bel endroit au demeurant, belle église, bon curé, bien dîné, charmant jardin tout plein de fleurs et de verdure encore, et un temps, un ciel doux, brillant, riant comme celui du Midi. Quand je levais les yeux, je me croyais au Cayla. Ce bel air nous a fait du bien à tous, à Maurice qui a besoin de tant de soins pour sa poitrine. Vous me parlez de son rhume, ce rhume identifié avec lui qui m'a fait tant de peine en le revoyant à Paris. Mais à présent, je me calme, je n'entends presque plus de toux; je vois que ce n'était qu'une irritation passagère, renouvelée par des imprudences, des soirées. S'il veut se bien porter, il doit se faire ermite, dire adieu au monde, ce méchant monde qui le tuerait. N'est-ce pas que j'ai raison, mon amie?

J'aime fort à être approuvée de vous, mais je n'ai pas à me plaindre, après tout, de preuves d'assentiment. Nous nous entendrons toujours, j'espère, de près, de loin, surtout de près nous allons nous entendre! Ah! quel bonheur! L'envie m'en vient plus d'une fois, et tout ce que vous me dites d'aimable à ce sujet me ferait prendre des ailes pour arriver plus tôt. Mais enfin nous arriverons. Mon frère aîné, que nous attendons pour la noce, pourra bien en s'en retournant m'accompagner chez vous. Il ne dira pas

non, je suis sûre. Mais le mariage est retardé à la mi-novembre; ce qui nous mènera un peu plus loin, sous plus d'un rapport. Les choses vont si lentement dans ce grand Paris! jamais prêts à rien; les papiers ont fait force difficultés. Mais les vôtres, les vôtres, allions-nous les oublier? Ne faut-il pas vous dire que votre graveur n'a rien fait parce que M. Dietsch ne lui a rien remis. Cela me paraît étrange, d'après ce que vous me dites. Vous avez fait vos conventions, et ces messieurs les imprimeurs n'ont pas l'air de savoir de quoi on leur parle. Seulement ils assurent se mettre à l'œuvre dès que la chose leur sera remise. Si nous avions l'adresse de ce M. Dietsch, nous aurions eu une explication avec lui. Je suis bien fâchée pour vous et pour Nevers de ce malencontre. Par bonheur, il y a du temps d'ici à la Sainte-Cécile, et en m'écrivant tout de suite, nous pourrons réclamer votre musique; ce sera une distraction d'artiste, mais celle-ci est un peu forte.

J'ai déjà vu bien des églises, anciennes et nouvelles. Je suis pour les vieilles. Notre-Dame, Saint-Eustache, Saint-Roch, d'autres dont j'ai oublié le nom me plaisent mieux que la Madeleine avec ses formes païennes, église sans clocher, sans confessionnaux, expression d'un siècle sans foi; et Notre-Dame de Lorette, coquette comme un boudoir. J'aime les églises qui font penser à Dieu, dont *les voûtes élevées portent au recueillement*, où l'on ne voit ni entend le monde. Je me trouve à mes goûts à l'Abbaye-aux-

Bois, simple et petite église me rappelant presque celle d'Andillac. C'est notre paroisse, voilà pourquoi je l'ai choisie, et puis j'y ai rencontré un prêtre comme il me faut, doux, pieux, éclairé, disciple de M. Dupanloup[1]. J'aurais bien voulu m'adresser à lui-même ; mais on m'a dit qu'il était loin, et il me faut tout à portée, car je suis encore comme un oiseau sortant de cage, n'osant mettre le pied dehors; je me perdrais cent fois dans mon quartier si je n'avais toujours quelqu'un. J'ai pourtant joliment couru et traversé Paris en tous sens. Une ascension d'abord à Notre-Dame sur les tours d'où l'œil s'étend sur l'immense ville et vous en donne le plan. De là on m'a menée aux Invalides, au Louvre, au bois de Boulogne. Le dôme des Invalides, Notre-Dame et les galeries de peinture m'ont le plus vivement frappée. Vous me demandez mes impressions dans Paris. On admire, mais rien n'étonne. A chaque pas, l'œil et l'esprit sont arrêtés; mais dans ma campagne je m'arrêtais aussi sur les fleurs, sur des brins d'herbe, sur d'étonnantes petites bêtes. A chaque endroit ses merveilles ; ici celles des hommes et là celles de Dieu. Oh ! celles-ci sont bien belles et ne passeront pas. Les rois peuvent voir tomber leurs palais, les fourmis auront toujours leur demeure. Sur ces réflexions, je vous quitte pour aller coudre une robe. Je ne veux pas oublier que Maurice met à vos pieds tous ses

1. M. l'abbé Legrand.

hommages; moi, je me jette à votre cou, vous chargeant de mes respects pour le reste de votre famille. On m'a demandé des nouvelles de monsieur votre frère; voudriez-vous me dire où il est et si vous espérez bientôt le revoir. J'irai dimanche à Saint-Eustache. Comment vous portez-vous? On peut vous dire cela comme un bonjour, avec la différence que ce n'est pas une formule de civilité seulement.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

Paris, le jour de la Toussaint [1838].

Louise, ma chère amie, ne m'entendez-vous pas du milieu de Paris vous appeler, vous dire : « Écrivez-moi? » J'attends de vos nouvelles, je pense à vous tous les jours, je me demande pourquoi je ne sais rien de vous, et plus d'un mois se passe en silence. Cela me fait de la peine; ne savez-vous pas que j'ai le cœur soucieux à Paris comme au Cayla? Je n'y tiens plus, et quoiqu'il soit la Toussaint, je commence à vous écrire et vous écrirai tout le temps d'ici aux vêpres.

Mais avant tout, mais entre tout, mais surtout je veux savoir, mon amie, pourquoi mon amie ne m'écrit pas. Voyons, êtes-vous malade, prise de migraine, ou de maux de dents, ou de quelque torpeur

digitale? Je laisse le cœur de côté, le bon petit cœur de Louise, incapable d'être mort et froid tout à coup. Je ne l'accuse pas, je ne lui en veux pas. Seulement je lui demande pourquoi ne pas me dire mot? Moi qui me faisais une fête de vos lettres, qui la promettais à d'autres, car je parle de vous ici, je dis à ma sœur de l'Inde que mon amie des montagnes est bien aimante et bien aimée. L'on me répond : « Quand aurons-nous de ses lettres? » Mon amie, écrivez-moi donc, vos lettres me sont nécessaires, me manquent dans Paris où j'ai tant de choses. Rien ne remplace les vieilles habitudes du cœur; depuis huit ans notre amitié a fait coutume, il nous faut nos souvenirs, nos causeries, nos lettres tous les jours, ce sont nos tasses de café, café *spirituel*. Vous souvenez-vous d'avoir ri de ce mot dans un des grands corridors où je le dis en passant, parlant de je ne sais quoi maintenant? Je suis charmée de le retrouver en mémoire à propos de vous, très-chère, et de vos très-chères lettres que je savoure en espérance. Ne m'en sevrez pas, je vous prie; souvenez-vous de mon adresse, rue Cherche-Midi, 36.

Tout me fait espérer que Maurice sera heureux avec la charmante petite femme que Dieu lui a amenée de si loin. Ceci est une affaire de Providence, nous disait un de nos amis, et on ne peut le voir autrement. Je n'aime pas trop de voir ces choses d'un œil humain qui s'arrête toujours en bas. Je vais vous quitter au premier coup de cloche de l'Abbaye-aux-

Bois, mon église. C'est là qu'est *ma chapelle*, où je vais tous les jours à la messe et à vêpres à présent. Nous aurons un sermon et de la musique, de la musique d'église que j'aime tant. C'est une de mes jouissances de Paris et qu'on peut se donner souvent. Tous les offices se font avec solennité. Demain, l'abbé Deguerry va nous prêcher sur les morts. J'irai l'entendre, et voyons de quelle façon nouvelle il traitera ce vieux sujet. Ma mémoire voudrait bien en garder quelque chose pour vous; je voudrais, bonne amie, vous faire entendre ce que j'entends, vous faire voir ce que je vois, et partager tout mon Paris avec vous.

Ce que je vous en envoie n'est pas grand'chose; il faudrait écrire à mesure ce qui se passe au dehors et au dedans de moi pour vous faire connaître ma vie; ce serait charmant à écrire pour vous; mais le temps me manque, ce temps qui passe à vol d'oiseau et nous emporte à son aile. Le matin à l'église, le déjeuner, un peu d'ouvrage; l'après-midi quelques courses, le dîner à cinq heures, un peu de causerie, le piano qu'on écoute, plus de jour; neuf heures, dix heures vous surprennent sans qu'on ait vu le jour s'en aller. Nous nous couchons à dix heures comme dans la bonne province; en cela et bien d'autres choses je retrouve les habitudes de ma vie, ce qui fait que je suis à Paris comme n'y étant pas. Adieu, la cloche sonne.

A 7 heures. Me voici la plume en main, le feu à

côté, du monde qui lit, le piano qui chante, Pitt (notre *Criquet*) qui se couche et votre souvenir parmi tant de choses dans ce salon de Paris; mais que vous dire d'aimable à présent? Je n'en sais trop rien, c'est toujours et en tout lieu la chose la plus rare.

Parlons du sermon, si vous voulez, qui n'était pas une rareté non plus; je l'ai trouvé long, d'autant plus long que je craignais de faire retarder, pour en voir la fin, l'heure du dîner chez nos dames. Ces offices sont d'une longueur éternelle, de trois heures jusqu'à six ou cinq et demie. Ce serait bon si j'étais seule, mais je crains de déranger ces dames, et cela m'ôte le plaisir d'être à l'église. A présent, si j'étais libre comme à Rayssac, j'irais à l'office des morts, qu'on fait avec pompe et qui doit être beau la nuit.

. Il paraît bien que j'ai daté d'une fête, car je ne parle qu'église. J'ajouterai mon feuilleton et vous dirai que, depuis ma dernière lettre, il m'est venu une filleule qu'on veut appeler Berthe-Marie. Vous savez bien que Mme Raynaud devait me faire marraine. Le baptême ne se fera que dimanche. Que n'êtes-vous plus près! je vous enverrais des bonbons. J'aime à vous partager mes douceurs. Vous souvenez-vous du papillon? Oh! je n'oublierai pas l'époque où je vous l'envoyai. C'était un jour d'automne où vous m'occupiez beaucoup; mais de quoi vais-je me souvenir! Vous ne le reçûtes peut-être pas ou vous l'avez oublié. Un papillon passe si vite, un papillon de sucre surtout.

Ceci n'est pas à propos, mais je prends mes souvenirs quand ils viennent et je ne veux pas manquer de vous dire le plaisir, le doux plaisir que vous m'avez fait hier au musée espagnol de peinture, où je vous ai retrouvée. C'était vous, Louise : une tête vive, un visage ovale, un air malin, vos yeux qui me regardaient, vos joues que j'allais baiser sans une barre en travers. J'ai été frappée de la ressemblance et si charmée que j'ai repassé exprès pour revoir ma chère Espagnole. Décidément, vous avez quelque chose d'espagnol, puisque je vous trouve dans sainte Thérèse et dans cette autre femme, je ne sais laquelle. Elle est de belle et noble mise.

Ce musée m'a fort amusée, ou plutôt intéressée, car on ne s'amuse pas devant les belles choses, parmi des moines admirables, des figures les plus ascétiques, qui composent ce musée de peinture. Et que dirons-nous des momies, de ces mille dieux égyptiens à formes bizarres, grotesques, chats et crocodiles, tout ce paradis d'idolâtrie qui ne donne nulle envie d'y entrer? J'ai longtemps regardé de la toile de quatre ou cinq mille ans de date, de la mousseline et un tout petit peloton de fil, le tout encadré sous verre. Que de siècles là-dessus! Je ne finirais pas si j'étais plus savante et pouvais vous décrire mille et mille curiosités et choses antiques, vases étrusques d'une forme, d'une peinture charmantes. On dirait que c'est fait d'hier. Les anciens avaient le secret des œuvres éternelles.

Voilà ma vie, de voir, d'admirer, de rentrer ensuite en moi et d'y chercher ceux que j'aime pour leur dire ce que j'ai vu, ce que je sens. Si je pouvais, je vous écrirais toujours, ce qui signifie bien souvent. Qui sait ce que je vous gribouillerais? qui sait ce que je gribouille? Songez que je vous écris parmi des musiciens, sous l'œil de Maurice, qui rit de mon Journal, et ajoute pour l'embellir le souvenir de ses hommages pour toutes les dames de Rayssac. C'est lui qui m'a fait remarquer le tableau qu'il avait remarqué le premier. Il sait ce qui peut me faire plaisir, et m'y mène.

Nous sortons toujours ensemble dès qu'il fait beau, tantôt aux Tuileries, tantôt au Luxembourg; mais je vais de préférence aux Tuileries, où l'on voit tant de jolies choses, des sculptures, des fleurs, des enfants qui jouent et des cygnes dans un bassin; et cela, dominé par le château des rois et illuminé par le soleil couchant, est d'un bel effet vers le soir. Je commence à me connaître un peu aux rues, aux jardins; je regarde comme un triomphe de savoir aller toute seule à l'Abbaye-aux-Bois; ce qui est bien commode pour la messe de la semaine, où je vais à présent sans prendre personne, ce qui me gênait. On peut, comme à Albi et Gaillac, sortir et sans risques. On m'avait effrayée sur les dangers de Paris. Il n'y en a que pour les imprudents ou les fous. Personne ne dit rien à qui suit tout droit son chemin. Le soir, c'est différent; pour tout au monde je ne sortirais

seule, surtout sur les boulevards, où l'on dit que le diable mène ses gens. Nous y passons quelquefois le soir en revenant de chez Mme Raynaud. Rien ne m'a frappée, que l'éclairage au gaz des cafés, des rues qui vous font des enfilades de feux bien beaux à l'œil; mais j'ai piqué un Parisien en disant que nos vers-luisants produisaient un aussi bel effet dans les haies. « Vous dites là, mademoiselle, une impertinence à Paris. » Cela nous a fait rire, car on rit de rien quelquefois. Il me reste à voir le concert. J'y puis aller, et j'irai; je veux savoir ce que c'est que la musique et vous le dirai.

Nous sommes allés en corps, toute la maison indienne, voir la sœur d'Yversen, qui est charmée de notre fiancée. « C'est que je vous aime déjà beaucoup, mademoiselle; » et notre Caroline toute contente de cette déclaration religieuse. Nous espérons que la bonne sœur voudra bien assister à la messe de mariage. Il est fixé au 15. Nous attendons Érembert. Ce n'est pas très-sûr, mais probable. Voilà le cher papa et Marie bien seuls. Vous devriez leur écrire; écrivez-leur, c'est œuvre de charité et d'amitié. Je vais vous dire bonsoir en vous assurant que je vous aime et que je n'oublie ni la comtesse, ni Léontine, ni votre sœur Marie, ni aucun habitant des montagnes. Dites-le à M. Charles et même à M. le curé. Marionette et Marie la nonnette me reviennent aussi en souvenir.

Cette lettre est de vieille date; je ne veux l'achever qu'après la noce, pour vous donner des détails. J'ai reçu la vôtre que j'ai tant attendue et pris tant de plaisir à lire sur un banc dans le jardin des Tuileries. C'était Rayssac à Paris, Louise avec moi.

A M. DE GUÉRIN,

AU CAYLA.

Paris, le 5 novembre [1838].

Jamais plus belle journée : commencée par voir Érembert et finie par vous écrire, cher papa; je ne sais ce qui me fait le plus de plaisir, si je suis à Paris ou au Cayla, tant je suis avec vous tous, tant je lis vos lettres et vous vois et vous entends et vous embrasse et suis parmi vous. Ce serait heureux, tout heureux sans la peine que je vous ai donnée ou plutôt que vous aura faite le retard du courrier. Je vous ai pourtant écrit assez tôt, ce me semble, après votre lettre, et même je me suis pressée à cause de vos *impatiences paternelles,* que je connais, et puis, il faut le dire, un peu pour les dindes qui malgré tout sont arrivées.

Le jour de la noce est fixé au 15 courant. Dimanche dernier ont fini les bans de publication à l'Abbaye-

aux-Bois; un de ces jours, nous irons remettre les papiers qu'apporte Érembert. Au reste, ce n'est pas une difficulté; il suffit que quelqu'un de connu vous connaisse et assure que vous avez été baptisé. C'est ce que m'a dit M. l'abbé Legrand, à qui j'en ai parlé et qui a bien voulu croire sur ma parole que mon frère n'était ni Turc ni Maure. Ce bon abbé est celui qui se mêle des mariages. Je vous ai dit que c'est un des vicaires de notre paroisse et mon père *débrouilleur*. Vous me demandez avec tant d'intérêt des nouvelles de ma conscience, très-cher papa, que je veux vous tout dire, tout ce qui se peut, car votre sainte curiosité ne s'étend pas jusqu'aux intimités de l'âme, je pense, choses au demeurant peu intéressantes. Vous voulez donc savoir si j'ai ce qu'il me faut, si je suis contente en tout point de ma vie de Paris. Oui, cher papa, bien contente en tout et surtout en ceci. J'admire comme la Providence prend soin de nous en tous lieux et nous environne de secours. Nulle part ceux de la piété ne se trouvent comme à Paris. Ils y abondent : chaque jour des prédications de côté ou d'autre, des associations, des bénédictions. Si le diable règne à Paris, Dieu peut-être y est mieux servi qu'ailleurs. Le bien et le mal s'y trouvent dans leur suprême expression; c'est Babylone et Jérusalem tout à la fois. Dans tout cela, je mène ma vie d'habitude et trouve dans mon Abbaye tout ce qu'il me faut. M. Legrand est un ami de l'abbé de Rivières, saint et zélé comme lui, d'une bonté sans égale.

Il me pourvoit de livres et de bonnes et douces instructions : ce ne sera pas sa faute si je ne deviens pas meilleure. On peut se sauver partout.

Mais enfin je ne parle qu'église ; je suis pourtant du monde et j'en ai bien à vous dire qui vous intéresse. D'abord qu'il nous est né, chez Auguste, une belle filleule dont je me suis chargée de vous annoncer la naissance. Félicité se porte à merveille; nous venons de la voir. Je l'ai embrassée de ta part, Mimin, et la chère cousine te rend la pareille. Je ne sais quand se fera le baptême. En attendant, la petite fille s'appelle Berthe. J'aurais mieux aimé Valentine, mais l'autre nom a été préféré; j'ajouterai celui de Marie. Nous sommes allés la voir chez sa nourrice, à la barrière de Fontainebleau, par une pluie battante, un temps, oh ! les chemins d'Andillac sont des parquets en comparaison de ceux-là. Les environs de Paris, de ce côté-là, sont affreux de toute façon.

Notre quartier du *Cherche-Midi* est charmant. M. d'Aurevilly l'appelle *Trouve-Bonheur*. Ce n'est pas mal donné, quant à Maurice. Il sera heureux, heureux autant qu'il puisse l'être; tout du moins le fait espérer. On ne peut s'allier avec de meilleures âmes. Caroline est un ange. La religion, la piété pénètrent dans cette âme tendre et pure. Vous serez contents de cela et de Maurice aussi, qui, seulement, fait les choses un peu lentement, à sa manière ; mais encore faut-il bénir Dieu de cette conduite, bien rare parmi

les jeunes gens de Paris. M. Buquet[1] en dit beaucoup de bien; il veut bénir le mariage, ce qui nous fait plaisir à tous. Ce jour nous occupe de mille façons, ce grand jour qui va commencer une vie nouvelle pour notre Maurice. C'est lui pourtant qui est le plus paisible, qui voit toutes ces choses et son avenir avec un sang-froid admirable. L'agrégation ne lui vaut rien. M. Buquet lui-même nous l'a dit, il s'occupera pour lui de quelque autre chose. Voyez-le sans vous tourmenter dans le bon nid où la Providence l'a placé.

Vous ai-je tout dit, tout conté, tout fait voir, pensées, paroles et actions, comme vous l'aimez? Maurice est là d'un côté qui me regarde écrire, Éran lit la *Gazette* et se chauffe; tous vous embrassent, et Caro vous fait ses amitiés de fille. Vous feriez bien de ne pas aller à Rayssac tant qu'il fera froid ou pluie. Avis et bulletin donné, je vous saute au cou et passe à Mimin.

Ma chère Mimi, je te remercie cent fois plus que je ne puis dire de ta lettre de nuit, écrite sur ton sommeil. Pauvre Mimi, que te voilà occupée et tracassée, tandis que je fais la princesse à Paris! Cette pensée, qui me vient souvent dans le jour, me gâte un peu mon repos, ma douce *quiétude*. Je me dis que nos moments sont différemment employés, mais je

1. Préfet des études au Collége Stanislas, ensuite archidiacre de Notre-Dame, aujourd'hui chanoine de Saint-Denis, avec le titre d'évêque de Parium.

t'aide de cœur. Nous sommes on ne peut mieux chez Auguste et ici. Qu'Euphrasie ne te quitte pas, je l'en supplie; votre solitude serait trop grande sans son rire, sa bonté. Je l'embrasse à deux bras pour la retenir. M. le curé me fait bien plaisir de venir voir papa et le distraire. C'est un acte de charité et d'amitié dont je lui tiendrai compte. Assure-le de mon souvenir ainsi que Mariette. Tout autant à Augustine, à Jeanne-Marie, au pâtre, à Paul, à Gilles, à tous, pour leurs compliments. Éran veut un peu de place. Adieu, en t'embrassant pour Maurice, Caro et moi.

AU MÊME.

Le 7 novembre [1838].

Je veux vous écrire tous les jours jusqu'à ce que j'aie de vos lettres et vous faire voir que je ne vous oublie pas, chers habitants du Cayla. Le *tourbillon de Paris* ne m'emportera pas encore. Ce mot de papa m'a fait rire et fait voir qu'il ne me connaît pas encore. Je suis bien sûre que toi, Mimin, tu n'as pas eu cette idée. Je vous l'ai dit, je mène ici la vie du Cayla et encore mieux, n'ayant nul casse-tête, l'église à portée et liberté entière. Nous sommes tous dans les affaires spirituelles en ce moment, ces

dames de leur côté, moi du mien. Maurice est consigné au dimanche, seul jour libre de M. Buquet. Tout va bien de ce côté, Caroline est édifiante, de peu s'en faut qu'elle ne soit sur les traces de Mimin. En ceci encore, j'admire la Providence qui fait de ce mariage une occasion de salut.

Il fait beau aujourd'hui, de ces beaux jours rares à Paris, où le ciel est presque toujours terne et bas. Cela m'a frappée d'abord; à présent, j'y suis faite comme au reste de ce que je vois. Je me suis faite aussi aux voitures, et n'ai plus peur d'être écrasée, pas plus que de la charrette de Gilles. Nous irons voir par ce soleil M[me] de Lamarlière, Auguste et je ne sais qui; quand on est en train, on ne manque pas de but de visites. En allant voir les cousins, chez M. Laville, Érembert et Maurice ont rencontré M. de Lastic, qui est en famille à Paris. C'est étonnant les connaissances qu'on rencontre dans ce grand monde où l'on se croit inconnu.

Il vient ici des Indiens, toujours des Indiens. Un des amis de Maurice, M. Le Fèvre, est venu passer la soirée. C'est un gentil petit jeune homme à l'air doux et fin. Il m'a demandé quand est-ce que j'allais voir ma bonne amie de Maistre; c'est que lui est un ami de M. Adrien qui, au reste, se promène dans les glaces de la Norwége. Il ne pourra pas être à la noce. Nous serons en assez joli nombre, quoiqu'il n'y ait que les indispensables.

Le 8. Nous venons, tante, Maurice et moi, de chez M. Legrand lui porter les bans d'Andillac et régler les cérémonies du mariage. Nous aurons orgue et grande pompe, toute celle qu'on peut avoir dans la simple Abbaye-aux-Bois. Un mot que j'ai dit à M. Legrand lui a fait pousser un cri d'exclamation. « Vous connaissez l'abbé de Rivières? » — « Eh! oui, monsieur, beaucoup, nous l'avons dans le voisinage. » Et nous voilà sur l'abbé de Rivières, sur son zèle, sur Cordes, et comme on aurait voulu le garder à Paris. J'ai pensé que ce titre d'amis de l'ami ne nous serait pas inutile, et cela relevait un peu la conversation entre des inconnus.

Aussi nous sommes-nous alors étendus sur les églises et la musique. Nous avons parlé de Saint-Roch où l'on chante à la messe des chœurs d'opéra, ce qui est très-beau, mais bien mondain. Ce monsieur a voyagé dans la Suisse, l'Allemagne, en Belgique; il avait le projet d'aller voir son ami à Cordes, mais le temps lui a manqué. Je le crois fort instruit, à grandes idées et capable de grandes choses sous sa mine presque enfantine. Il me représente saint Louis de Gonzague. Raynaud m'a dit qu'il a fait des choses incroyables dans la paroisse qu'il vient de quitter. En général, le clergé de Paris est fort zélé et actif pour le bien. C'est par les prêtres plus qu'ailleurs encore que la foi et la piété se soutiennent.

Une lettre de Louise enfin! Je quitte tout.

C'est dans le jardin des Tuileries, sur un banc,

que j'ai lu la gazette de la montagne. D'autres lisaient celles de la politique, bien moins jolies sans doute que la mienne, toute de cœur et d'esprit. Je ne vous en dis pas autre chose. Nous ne manquons pas de lettres, il en pleut à cause du mariage et il en est quelqu'une pour moi dans le nombre.

10. Sainte journée du dimanche, passée presque tout entière à l'église. Le matin, à Saint-Thomas d'Aquin, où Caroline se confesse et a fait ses dévotions, et, le soir, aux vêpres et au sermon de Mgr d'Alger[1]. Nous sommes rentrées bien contentes des offices et du prédicateur, qui prêche avec un enthousiasme enlevant. C'est le missionnaire le plus missionnaire que j'aie entendu, le prêtre oriental, plein de feu et de poésie. Il est possible que nous l'entendions encore. Il a le projet de donner une retraite à Stanislas, dont il est élève. M. Buquet nous fit dire cela par Maurice. On s'occupe de nos âmes, vous voyez. Les prédicateurs abondent. J'attends ce soir pour ajouter d'autres choses; peut-être sortirons-nous, si le temps, qui est bien mauvais, s'arrange. Éran court Paris plus que nous.

[Le 13.] Nous sortons du Panthéon, cette église passée de Dieu au diable, de sainte Geneviève aux héros de Juillet, à Voltaire, à Rousseau. C'est toujours

1. Mgr Dupuch.

une œuvre admirable ; l'intérieur, le dôme, les caveaux, ces caveaux sombres, reculés, enfoncés sous des voûtes, éclairés çà et là par des lampes, produisent quelque effet sur l'âme. L'imagination s'effrayerait aisément dans ces ténèbres de la mort ou de la gloire, si l'on veut, car il n'y a là que des morts illustres, comme dans l'Élysée, dont Voltaire et Rousseau sont les dieux. On voit dans le fond du caveau la statue de Voltaire, qui semble sourire à la gloire de son cercueil tout décoré d'emblèmes magnifiques. Celui de Rousseau est plus sévère. On voit une main sortant du sarcophage avec un flambeau qui *éclaire et éclairera toujours le monde*, au dire de notre conducteur, cicerone aussi lumineux que la lanterne qu'il portait. Le sommet du dôme est d'une élévation prodigieuse, deux fois plus haut que le clocher de Sainte-Cécile. Paris est bien beau vu de là ; mais le tableau a besoin de soleil, et nous n'en avions pas. Adieu ; demain, à pareille heure, Maurice sera marié à la mairie. Après-demain à l'église.

Le 16. Ce fut hier le grand jour, le jour solennel, le beau jour pour Maurice et Caro, pour tous. Il ne manquait que vous, cher papa, et Mimin, pour compléter le bonheur. Nous l'avons tous dit et pensé avec un regret infini. Vous eussiez été enchanté de cette fête de famille, la plus belle que j'aie vue. Tout s'est passé parfaitement : le temps doux et joli ; le bon Dieu semble bien vouloir ce mariage, tant il s'est

fait chrétiennement et convenablement. Que Caro était charmante avec sa robe de fiancée, sa couronne de fleurs d'oranger, sous son voile à la bengali! Et Maurice aussi était très-bien. M. Augier voulait les peindre à l'église, agenouillés sur leur prie-Dieu cramoisi, tant il était charmé. L'église a déployé toutes ses pompes, l'orgue pendant la messe faisait très-bien. C'est M. Buquet qui a béni le mariage et dit la messe, assisté de l'abbé Legrand. Nous avions beaucoup de monde et du beau monde, une douzaine de voitures environnaient l'église; la sœur d'Yversen devait y être. M. Laurichais, le confesseur de ces dames, enfin, tous les amis et parents ont réuni leurs vœux et leurs prières dans cette cérémonie. Je vous envoie le discours de M. Buquet, qui est parfait, de l'avis de tout le monde. Que ne puis-je y joindre son accent de cœur, son air de joie et d'attendrissement en parlant à Maurice, qu'il aime véritablement!

Vous serez content, cher papa, de savoir tout ce qui s'est passé dans cette journée si mémorable et que j'ai tant de plaisir à vous dire; il me semble que vous y prendrez part et que vous verrez vos enfants à l'église, à table, à la soirée. Le dîner était joli comme tout le reste, servi d'une façon distinguée, en viandes, poissons, gâteaux, vins. Le dindon garni de nos truffes dominait comme le roi de la table. Nous y avons bu du vin de Madère et de Constance amplement et joyeusement, et tout s'est passé aussi bien qu'aux noces de Cana. J'étais à côté d'Auguste et de

M. d'Aurevilly, deux voisins de choix ; aussi avons-nous causé et ri. Auguste m'a grondée sur le manque de poésie, qu'il était disposé à lire ; mais nous n'en avions pas ni même pensé à en faire. Il y a quelque chose de mieux pour Caro : c'est ce qui vient du cœur, et de cela elle en aura tous les jours. Qu'elle était modeste à l'église et jolie à la soirée! C'était bien la reine de toutes. Nous avions une douzaine de dames, toutes élégantes, des hommes je ne sais combien, beaucoup d'amis de Maurice. Ils ont été fort gracieux avec moi et m'ont tous fait danser. Oui, *danser !* Que monsieur le curé prenne son aspersoir et m'exorcise. J'ai dansé avec Charles, mon chevalier d'honneur. C'est de rigueur, et je n'aurais pu refuser sans me faire remarquer et sans m'ennuyer seule sur une banquette. Auguste a rempli parfaitement ses fonctions paternelles. Il m'a bien recommandé de vous dire une phrase de sa part. J'en dirais cent sur son amitié et son dévouement pour nous. Nous causons beaucoup *raison* quand nous sommes seuls. Nos chers époux se sont retirés à deux heures dans leur chambre, un peu fatigués des fatigues de la journée. Ce matin, Caro a fait la lecture d'un chapitre de l'*Imitation* sur son chevet, et s'est levée ensuite et est venue nous embrasser. Cela vaut mieux que la *soupe*. Votre nouvelle fille veut vous écrire, ce sera dans le même paquet. Je m'arrête pour ne pas faire un volume.

Encore un mot. Je ne sais pas m'arrêter, je vou-

drais vous dire, vous faire voir, vous envoyer notre bonheur d'hier, les visages d'amis, les fleurs que nous portions. C'est pour le revoir, pour le Cayla, les détails de *sable*, les mille petites choses qui se disent quand on se parle après une noce de fils et de frère et six mois d'absence! En voilà un et demi de passé. Dans quinze jours, je partirai pour le Nivernais, autre absence dans l'absence; car, en quittant Paris à présent, il me semblera partir du Cayla, tant je m'y trouve en famille entre une sœur et deux frères. Éran a remporté le prix de la valse. Il n'y a que deux dames qui aient mis son talent en évidence. Je n'avais pas l'idée d'un bal, c'est un joli enfantillage.

Je voudrais que M. Bories fût venu; vous auriez eu tant de plaisir à le voir, ce bon ami, et à lui parler de Maurice. Ce cher Maurice, vous en serez content, de lui et de son ange de femme. Hier soir je les contemplais tous deux à genoux dans leur oratoire. Vous ai-je dit que le matin de ses noces Caro lut sur son chevet un chapitre de l'*Imitation* à son mari? Je répète, peut-être, mais ce sont choses qu'on aime à redire. Adieu, bénissons Dieu. Sa bonté se montre évidemment dans cette circonstance. Ma plume n'en peut plus. Nos souvenirs à monsieur le curé et à Cahuzac.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE.

[Paris], 19 novembre [1838].

Je suis vraiment malheureuse en bonheur, chère amie; le baptême, encore le baptême qui m'attend et retarde le plaisir de vous voir. Sans cela, j'aurais pu partir huit jours après la noce; mes frères, ma sœur et votre amie avaient arrangé les choses, lorsque cette petite fille est là toujours pour déranger mes plans, car elle en a dérangé d'autres. Mais enfin le ciel avant tout, et pour faire une chrétienne que ne doit-on pas sacrifier? C'est au parrain que j'en veux, qui jamais n'arrive; aussi, s'il n'apporte de jolis bonbons, il aura rancune.

C'est vraiment malheureux pour moi d'arriver après le départ de Mme de Sainte-Marie, qui a la bonté de vouloir me connaître. Désir bien naturel, et qui, j'espère, ne sera pas perdu, ou Saint-Martin serait au bout du monde, et quand même! Impossible n'est pas français, n'est pas cœur. Vous me l'avez prouvé la première, en me faisant voir vous et Paris, deux choses des plus impossibles pour moi, il y a un an. Qui aurait compté sur tout ce qui se passe à présent? Oh! il y a de la Providence, et beaucoup. J'aime à voir venir du ciel ce qui arrive sur la terre.

Mais le voyage, encore le voyage, il faut en cau-

ser et vous tout dire. Les obstacles nous traversent, qu'y faire? Mettre le pied dessus; c'est ce que je vais faire en partant seule. Mon frère, sur qui je comptais, ne peut m'accompagner; Maurice ne doit pas quitter sa femme, et me voilà sans compagnon de route. Mais le voyage n'est pas long, et celui de Paris m'a formée. Je sais ce que c'est que de rouler en diligence; ainsi point de soucis ni de doute : nous nous verrons malgré tout. Je vous écrirai assez tôt : dès que je pourrai prendre pied. Je ne dispose plus de moi; les événements m'entraînent de lieux en lieux, de fête en fête, de chose en chose, et toujours mon cœur se retourne vers vous. Je me dis : quand seras-tu auprès de cette amie? Car je ne vous donne pas d'autre nom, tout *être de raison* que vous êtes! Je ne sais pas métaphysiquer ceux que j'aime; je leur vois tout de suite cœur et visage, afin de les mieux posséder.

Je me suis figuré *vous* bien souvent, et d'une image bien douce. Vous me mettiez vraiment dans l'obligation d'être sage, tant vous me vantiez ma sagesse, qui néanmoins me fait rire. Vous en jugerez, mais bien certainement elle ne vous jugera pas, quoique vous en disiez et mettiez en opposition vos *folies*. Chacun n'a-t-il pas les siennes? Si on nous ouvrait moralement, pensez-vous qu'on trouvât beaucoup d'organes parfaitement sains? Vous possédez du moins cet avantage physique dont je vous fais compliment, ainsi qu'à votre docteur. Mais, hélas! à

quoi sert donc la science et la perfection ? Avec cela vous êtes malade. L'état de votre santé est un mystère douloureux qui, uni à ceux du Calvaire, fera votre rédemption, car la souffrance a racheté le monde. Heureux sont ceux qui souffrent, car le royaume du ciel leur appartient. Ce n'est pas cependant que je vous souhaite de souffrir, ô ma pauvre chère malade, mais que vous tiriez seulement parti de vos souffrances.

Après cela, nous pourrons nous parler de fêtes. Parlons-en ; l'un suit l'autre en ce monde, tantôt larmes, tantôt joie. Ainsi la vie s'en va en choses différentes. La journée de jeudi a été bien douce, bien belle, bien pleine pour moi. J'y voyais l'accomplissement de tant de vœux ! Une époque, une vie pour mon cher Maurice commence sous les bénédictions du ciel. Oh ! comme j'étais pénétrée à côté de lui devant Dieu, devant le prêtre qui les unissait ! La cérémonie fut fort belle ; beaucoup de monde, quelques amis, la mariée charmante de grâce, de modestie. Le soir, elle était bien la reine du salon. Les autres femmes, la plupart coquettes, étaient loin de plaire comme elle, n'étaient pas jolies comme sa simplicité. On a dansé, et j'ai dansé pour la première fois de ma vie. Maintenant je sais ce que c'est qu'un bal : un joli enfantillage, et comme je ne suis pas enfant… Mais laissons ceci sans commentaire, comme un épisode de ma vie. Merci pour nos mariés des prières que vous avez bien voulu faire pour eux. Ne

dites pas que c'est l'obole de la veuve, j'en connais le prix devant Dieu. Avant mon dernier mot, que je vous en dise beaucoup pour madame votre mère, avec l'expression de mes regrets de voir passer l'époque où j'aurais pu la rencontrer chez vous. Cette absence va se faire bien sentir à vous, accoutumée depuis trois mois à ses soins de mère, à la tendresse dont vous me parlez. Que je vous trouve heureuse d'avoir une mère à aimer! Adieu; j'embrasse Henriette, Valentine et la mère.

A Mme DE SAINTE-MARIE.

[Paris], 26 novembre [1838].

Madame,

Si je n'avais à consulter que mon cœur, il y a longtemps que je serais auprès de votre aimable et chère fille; mais je dépends ou ai dépendu de mille choses qui jusqu'ici m'ont retenue loin d'elle et de vous, Madame, que je comprends dans le bonheur qui m'attend aux Coques. J'espère beaucoup vous y voir, s'il vous est possible d'ajourner votre départ de quelques jours. Je vous le demande en grâce, de me laisser vous connaître, vous trouver aux Coques, de ne point mettre de lacune entre votre fille et moi.

Le bonheur sera si doux pour moi de la recevoir de vos mains, de vous en remercier, de lui remplacer sa *mère!* Je me réjouis de cette belle charge, de cette mission maternelle que Dieu et vous me confiez, et dont je vous promets de m'acquitter de mon mieux, malgré mon âge : il n'en est point pour le cœur, pour l'amitié : elle est mère, elle est sœur, elle est tout ce qu'il y a de tendre et d'aimant.

J'espère le prouver à ma chère Henriette, et toujours et bientôt. Noces et baptêmes et toutes fêtes passées, je ne pense plus qu'à celle de vous joindre, Madame, de répondre à des vœux aussi flatteurs que touchants pour une pauvre inconnue que je suis. Dieu soit béni, je puis partir enfin. J'allais l'écrire à mon amie, lorsque vous êtes venue, Madame, presser encore mon départ. Je me ferais un vrai *péché* de cœur de le différer davantage. Après des commissions pour des payses, que je vais faire demain, j'irai arrêter ma place à la diligence, et je préciserai mon arrivée à Mme de Maistre. Ce sera, j'espère, vers la fin de la semaine, jeudi ou vendredi, que je pourrai partir.

L'époque du retour ne m'occupe pas et ne doit pas vous déranger. Une fois chez mon amie, je serai à elle et pour elle, et demeurerai avec elle. Quelque bonheur qui m'attende auprès de nos chers Parisiens, il sera remplacé par un autre semblable : amis pour amis, sœur pour sœur. C'est ainsi que j'appelle votre si bonne et aimable Henriette, le nom qu'elle

s'est fait en moi par sa cordiale et bien rare affection. Je comprends, Madame, combien vous devez l'aimer, ainsi que le seul fils qui vous reste. Maurice est heureux d'être son ami, comme moi l'amie de sa sœur, et, à ce titre, l'objet de votre affection bienveillante; avantage bien précieux pour moi, Madame, et dont il me tarde de jouir tout près de vous.

Veuillez, en attendant, recevoir l'assurance de mes sentiments les plus respectueux, et mille amitiés à mon amie.

[P.-S.] Ma nouvelle famille me charge de vous transmettre ses sentiments, et l'ancienne me parle beaucoup de vous tous.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE.

[Paris], vendredi 30 novembre [1838].

Enfin je vous verrai mardi prochain, ma chère amie, ou je serai morte, car rien ne peut plus se mettre entre vous et moi. Maurice vient d'arrêter ma place à la diligence, cette place occupée de cœur depuis tant de jours. On eût dit que quelque chose enviait mon bonheur de venir à vous, toujours quelque chose sur mon chemin. Hier, je comptais vous dire que je partirais demain, lorsqu'une robe est

venue se faire tailler pour moi, et retarder mon départ. J'ai presque maudit la toilette, mais la chère sœur voulait me voir belle chez vous, et je n'ai pu dire non. Cette fantaisie est donc cause que je ne puis partir que lundi, mais lundi bien sûr, à 3 *heures après midi.*

Maurice me dit que je serai le lendemain vers la même heure à la Charité, et que je pourrai arriver le soir aux Coques. Le doux bonsoir! et qu'il me tarde d'y être, de vous le dire, de vous embrasser pour la première fois! Ce sera l'anniversaire de notre connaissance que je viendrai célébrer chez vous. Il y a juste un an de votre première lettre, qui m'est tant demeurée au cœur. Quel plaisir d'en revoir l'époque auprès de vous! de me trouver aux lieux d'où vous m'avez daté tant de choses, tant d'amitiés et amabilités! Je voudrais une langue exprès pour le cœur, qui pût dire tout ce qu'il sent, tout ce qu'on pense, pour la parler avec vous.

Mme de Sainte-Marie aura reçu, je pense, la lettre que je lui ai adressée avant-hier. Veuillez encore aujourd'hui lui exprimer mes sentiments respectueux et tendres. Aurai-je le bonheur de la trouver chez vous, et de vous recevoir de ses mains, comme je lui ai demandé? Si je pouvais être entendue, je le demanderais encore en demandant mille fois pardon de me faire tant attendre. En vérité, ce n'est pas la peine. Je le dirais si vous ne m'aimiez pas; mais l'amitié donne du prix; ce qui me rend toute fière,

quand je pense : elle m'attend. Être attendu, quel bonheur! être *attendant* n'est pas le moindre. Me voilà entre les deux jusqu'à mardi. Adieu; un beau jour, un beau soir, n'importe l'heure, ce sera une des belles de ma vie.

Tout le monde vous présente à tous respects et hommages. J'attendrai au Grand-Monarque, à la Charité, la voiture que vous aurez la bonté de m'envoyer.

Toute à vous, mon amie, et ne soyez pas trop malade.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

[Paris], 1er décembre 1838.

M. de Frégeville est le plus gracieux, le plus aimable, le plus obligeant homme du monde. Enfin je l'ai découvert, j'ai retrouvé son adresse et lui ai laissé mon paquet avec une petite lettre pour lui. Aussitôt il m'a répondu, et m'est venu voir le lendemain. Le brave homme s'est *donné* des peines infinies pour découvrir mon adresse, jusqu'à s'adresser à la police. Cette idée nous a fait rire. Enfin nous voilà en relation, mais sans pouvoir en profiter, ni de ses offres de service, *pour tout ce qui est en son pouvoir*, ce sont ses expressions à nos dames, car

j'étais sortie quand il est venu. Le sort m'en veut. Mlle Laforêt[1] l'a trouvé fort aimable, d'une politesse exquise. Je veux lui laisser ce petit souvenir pour vous, chère amie, et profiter jusqu'au dernier moment du moyen de vous écrire.

Je vais partir et revoir les champs, un autre Rayssac. Les Coques sont sur des montagnes. Y aurai-je une autre Louise? Elle a, je crois, quelque chose de vous; mais, mon amie, vous serez toujours mon amie. Je vous écrirai de là si vous voulez. Qui sait ce que je vais voir, ceux qui m'attendent? Tout s'annonce sous des rapports bien aimables, et cependant je les aborde, ces inconnus, connus, avec timidité. Plaignez ma vie errante, entraînée de lieux en lieux. Non, ne me plaignez pas, la Providence le veut; il n'y a qu'à la laisser faire, et suivre la main qui nous mène, sans raisonner : cela seul soutient, console et fait tirer parti de tout pour le ciel. Je me sens plus déprise, plus dégoûtée du monde que jamais. Oh! qu'il y a plus de calme, plus de bonheur derrière la porte de la sœur Clémentine que dans tous les lieux du monde! J'allai la voir hier; elle est en retraite jusqu'à lundi. Regret pour moi, qui me plais à voir, à entendre ces bonnes religieuses, ces âmes à part du monde.

Est-il vrai que M. et Mme de Bayne sont partis pour Goritz? Je vous plains de votre solitude, vous

1. Mlle Martin-Laforêt, tante de la femme de Maurice de Guérin.

du moins qui ne l'aimez pas comme votre sœur. Je ne suis surprise ni de son goût ni du vôtre. Chères amies, qui vient vous distraire à présent? Avez-vous du moins Léontine ? Au moins les trois sœurs ensemble. Si elle est près de vous, dites-lui que je l'aime; si elle est loin, dites-le-lui aussi.

Je voudrais vous mander quelque chose d'aimable, digne de Paris; mais l'aimable est rare en tout lieu ; si rare que je n'en ai pas aujourd'hui. J'ai cependant vu Versailles, les dehors seulement. Le roi étant attendu, on nous a fermé les portes. Vous l'ai-je dit, et nos fureurs *royales?* Peut-être oui, dans ma dernière lettre.

Je vous aurais parlé du concert ce matin, si Maurice, qui devait m'y conduire, n'eût été pris d'un accès au moment de sortir. Peine au lieu de plaisir : changement si subit et si ordinaire en la vie. Sa petite femme, toute rouge d'émotion, s'est mise à le soigner, le sucrer, l'adoucir, et tout s'est calmé sous cette douce influence. Maurice sera, j'espère, heureux avec elle. Je ne connais pas de femme de ce caractère, de ce cœur, de cette figure. C'est une *étrangère,* je l'étudie, je la cherche afin de me l'associer, d'entrer en elle, si elle ne peut entrer en moi. Nous nous devons des concessions de goût et d'idées entre tous, pour l'affection et la paix de famille. Cela se voit partout. Nous le ferons aisément vis-à-vis tant de bonté, de générosité. Pas de jour où je ne reçoive des marques de cœur de cette charmante

sœur étrangère. On nous l'appelle l'Indienne toujours. Mme de Lamarlière l'a trouvée fort de son goût : jolie et bien mise. Le jour même, bulletin de cette visite, de cette toilette à Gaillac. Je suis sûre qu'elle court la ville, que tout le monde sait que l'Indienne portait une robe de soie antique, un châle de satin noir, garni de blonde, doublé de bleu, un col de dentelle, et un chapeau de velours noir, avec une plume d'autruche, *foudroyant le ciel et la terre*, expression de Mme de Lamarlière.

Adieu, mon amie; je vous embrasse et vous dis : aimez-moi, pensez à moi, croyez-moi, écrivez-moi, parlez de moi. Toute à vous toutes.

Encore un mot; c'est avec vous que j'aime le plus de causer, parce que nous nous comprenons, ce me semble. Je vais vite vous dire adieu; deux heures sonnent, et j'ai un rendez-vous à ma chapelle de l'Abbaye-aux-Bois. Je voudrais mettre ma conscience en ordre avant de m'éloigner. Hélas! je ne sais à qui j'aurai recours dans ma campagne, éloignée de l'église. Par bonheur, nous irons passer les fêtes de Noël à Nevers, et je tâcherai de me mettre au calme, car je n'y suis pas aujourd'hui. Je vous dis cela, pensant que vous êtes seule avec Pulchérie, que rien n'étonne. Priez dans la chapelle de Rayssac pour votre pauvre amie la Parisienne, qui vous le rendra de son mieux. Adieu, adieu; jusques à quand?

Je ne puis m'empêcher des *post-scriptum* avec vous, chères amies. J'ai à vous dire à toutes que le

général est bien de vos amis. Il est encore venu me voir, ne m'ayant pas trouvée mardi. Il m'a tirée de la chapelle au moment où j'allais passer à la grille, ce qui nous a bien fait rire ensuite, en disant que j'avais quitté l'église pour un protestant. Il est bien dommage de voir une si bonne âme dans l'erreur. Ça ne fait pas qu'il n'aime les curés des montagnes, ceux de son temps, qui, nous dit-il, étaient aimables. Et les châtelains, ses voisins, oh ! de ceux-là il n'en finit point d'éloges et d'amabilités. Cent questions m'ont été faites sur chacune de vous, Mesdames, sur la petite Henriette, que nous appelons Louise, et la comtesse qui monte bien à cheval, et puis, et puis, je ne puis vous dire ce que nous avons dit pendant une heure et demie qu'il est demeuré à causer. Il a trouvé notre Indienne gentille, et m'a parlé de mon voyage en Nivernais, chez cette Mme de Maistre, qui est *dévote*[1]. Le général connaît cette famille ; qui ne connaît-il pas ? Il m'a offert son bras pour m'accompagner dans l'intérieur des châteaux. Nous verrons au retour. Je regrette de n'avoir pu profiter plus tôt de tant d'*obligeance*, grâce à la recommandation de Pulchérie. Je vois qu'elle a dû lui dire bien du *mal* de moi.

De force, je vous quitte.

1. C'est de Mme Armand de Maistre que voulait parler le général, et non de Mme Almaury de Maistre, à laquelle sont adressées les lettres contenues dans ce volume ; elle ne connaissait pas M. de Frégeville.

A LA MÊME.

La veille de Noël, à Nevers [1838].

Je n'ai guère que le temps de dater cette lettre, chère amie, étant appelée par les cloches à la messe de minuit. J'écoute ces grandes sonneuses et pense à la clochette d'Andillac, dont le tin-tin est si joli! Qui m'aurait dit l'an dernier que j'en serais si loin? Ainsi Dieu nous mène à l'imprévu. Je vais donc à la cathédrale prier pour tous ceux que j'aime, pour vous, sans dire.

Il s'est passé deux jours depuis ces lignes, deux jours de fêtes, de prières, d'offices, de lettres reçues et écrites, toutes choses qui m'ont pris mon temps, sans m'empêcher d'être à vous, chère, bien chère amie. Il est une façon de se trouver dans tout et partout, c'est dans le cœur, devant Dieu. Nous ne pourrons nous voir mieux jamais, ni autrement de longtemps. Mon retour au Cayla ne sera que dans les beaux jours, quand nous aurons des fleurs et un beau ciel à faire voir à notre Indienne. Nous en sommes bien loin encore, je n'ai qu'à regarder ce ciel pâle et la terre blanche, tout froid et neige.

Comme tout, du moins beaucoup, me fait penser à ceux que j'aime, ceci me tourne à vos montagnes, chère amie; je vois vos rochers blancs et vous, pau-

vre prisonnière, au coin de votre cheminée, vous promenant des yeux et du cœur. Venez quelquefois où je suis, où vous m'avez si bien vue, aimée et heureuse auprès de ma charmante baronne qui vous aime aussi, qui me dit souvent : « Parlons de votre amie Louise, » et nous en parlons. Cela nous prend plus d'une fois par jour, car vous savez, le cœur revient à ce qu'il aime. Après le Cayla, Rayssac; rien ne me plaît dans la vie du monde comme ces souvenirs de famille et d'amitié. Je m'y repose avec délices, et j'y reviens à tout moment, et en pensées et en paroles. C'est surtout avec Henriette que nous parlons du pays. Tout ce qui peut m'être agréable lui vient; elle a l'instinct du cœur pour deviner tout ce qui peut faire plaisir. Aussi rien ne me manque; j'ai presque trop de bonheur, car il va finir, et que de regrets de nous séparer, de ne pas nous voir à chaque instant, habituées que nous sommes à vivre ensemble depuis un mois!

Nous sommes à Nevers, vous voyez; nous étions aux Coques quand j'ai reçu votre première lettre. La voir, la lire et en parler m'ont fait un joli plaisir. Le passage sur Goritz et Mme de Montbel a touché tout le monde, d'autant que les Montbel sont beaucoup connus de Mme de Maistre, qui allait aux soirées du ministre toulousain, tandis que M. de Sainte-Marie, son père, faisait de la politique intime avec lui. Vous êtes en pays de connaissance; on m'a beaucoup parlé des mariages qu'ont fait ces pauvres orphelines, si

elles étaient riches, et autres questions d'un tendre intérêt. Henriette a été charmée d'apprendre qu'une de ces demoiselles était devenue votre sœur.

Comme vous aimeriez mon amie, chère Louise! comme elle est aimable, bonne, attachante et d'un esprit distingué! Je me félicite toujours plus de la connaître et d'en être aimée. C'est un bonheur dans ma vie dont je bénis Dieu, car il y a quelque chose de providentiel dans notre rencontre, dans le bien que je fais à cette chère malade. C'est une chose que je ne comprends pas, mais qui se voit; ce que je lui dis, ce que je lui lis, ce je ne sais quoi que je lui fais quand nous sommes ensemble la rend contente, gaie, moins souffrante, de sorte qu'elle est beaucoup mieux qu'à mon arrivée, et que sa famille m'aime à n'en pas douter. Son père prend soin de moi jusqu'à venir voir dans ma chambre si j'ai bon feu quand je fais mes prières. Il craint que l'air du nord ne me fasse mal et disait en riant par un beau froid : « La fleur du Midi se gèlera. » Le brave et saint homme! Je l'aime beaucoup : il me rappelle votre père. C'est sa façon de penser, son instruction. Il a tout lu, et écrit. Il a eu la bonté de me lire quelques morceaux de ses œuvres, qu'on dirait d'un bénédictin. Il est en relation avec les carmélites, les trappistes, les maisons de charité, tout ce qui est savant ou pieux. Charles X l'aimait et le voyait souvent. S'il l'eût écouté!

Il vient ici des voyageurs de Goritz, entre autres un M. de Ch... qui va et vient pour les exilés, de

Saint-Pétersbourg à Vienne, quelquefois en Espagne, de cour en cour, et vous charme de ses récits. Je n'ai jamais vu d'homme plus aimable, plus beau, plus spirituel et plus instruit. Savant géologue, il remue les fouilles, descend dans les volcans, s'établit dans les décombres. Il a couché et vécu pendant huit jours dans la chambre de Salluste à Pompéi, en a parcouru les rues dans sa voiture, est entré dans la salle de spectacle, a fait faire des fouilles sous les yeux de la duchesse de Berry, et vu un voleur que la lave surprit emportant une bourse. Cela fit beaucoup rire et dire que l'iniquité est tôt ou tard découverte. J'ai vu son cabinet d'histoire naturelle et de minéralogie, son cabinet d'antiques. J'ai vu les bordures du salon à manger de Cicéron, qui sont des peintures charmantes, d'une délicatesse inimitable ou inimitée. Parmi tant de qualités, M. de Ch... réunit celles de bon chrétien. Il tourne toutes ses découvertes et ses études au profit de la foi. Il prouve que la science et la foi sont d'accord, que la géologie et la Genèse s'entendent. Vous me trouverez bien savante, c'est que j'ai vu Paris et qu'à Paris on prend l'esprit. C'est cependant au voisinage des Coques que j'ai appris tout ceci.

M[me] de Maistre a un charmant entourage, dont par malheur sa santé et les mauvais chemins l'empêchent de jouir comme elle voudrait. On laisse les routes dans les eaux et rocailles. A peine avons-nous pu à pied aller à la messe au village. Point de messe

dans la semaine. Ici j'ai ce qu'il me faut, deux églises, à droite et à gauche, à portée de bras, et un père à cheveux blancs, un saint, un échappé des bateaux de Nantes, qui parle de Dieu comme un martyr. Nous sommes allées le trouver ensemble avec Henriette, elle dans la sacristie et moi derrière la grille plus voilée. Je la plaignais, ma pauvre amie, de ce clair tête-à-tête; mais elle ne se confesse pas autrement, ne pouvant demeurer à genoux. C'est double mérite et double pénitence.

Nevers est une ancienne ville, célèbre par ses ducs, leur palais, et la cathédrale fort belle. J'ai vu les sœurs de la charité, et parmi ces sœurs une sœur bien surprise, bien étonnée de me voir, Elisa Viguier de Gaillac. J'ai cru qu'elle se trouverait mal. « Oh! mademoiselle Eugénie, d'où venez-vous? — Je viens ici avec vous! » Mais un coup d'œil à ma capote à fleurs, à ma toilette toute fraîche, lui ont fait penser autre chose. Je lui ai dit le mariage et ce qui m'amenait à Nevers. N'est-ce pas que c'est étonnant tout de même de m'y voir et ma vie d'à présent?

Louise, chère amie, quoi que je fasse et devienne, vous serez toujours dans mon cœur. Vos deux lettres m'ont fait bien plaisir toutes deux; celle de M. de C*** m'est arrivée un de ces jours. Il a eu la gracieuse idée de laisser une carte en même temps, ce qui lui vaut bien une visite de mes frères. Ils iront le voir et le remercier de sa complaisance. Je reçois très-souvent des lettres de Caroline; cette bonne pe-

tite sœur est pleine d'attentions et de bonté pour moi. Maurice me dit qu'il voit de plus en plus ses qualités se développer, sa piété s'affermir, et qu'il sera heureux avec elle. Tout va bien, hormis la santé de ce cher frère. Je me porte comme au Cayla, rien de moi n'est changé qu'au dehors : belles toilettes, cheveux bouclés, mille petites jolies choses, petits livres charmants, cols magnifiques, voilà pour la personne, et pour l'âme, de belles connaissances, M. Xavier de Maistre, l'auteur du *Lépreux*, que nous devons voir à Paris, et d'autres grandeurs de l'époque avec qui M[me] de Maistre est en relation. Elle veut faire connaître ses amis à son amie, et je ne dis pas non.

Nous retournons à Paris dans les premiers jours de janvier. C'est alors que je verrai les grandeurs du monde. Je n'en connais que l'aimable, le joli, le simple. A présent, baronnes, duchesses, princesses, et tant d'esprits que vous voudrez. Cela m'amuse à voir comme une galerie; car, mon amie, ne plaçons pas le cœur là dedans, l'âme encore moins. Dieu et le monde ne sont pas d'accord. Hélas! qu'on pense peu au ciel dans cet éclat et tourbillon! C'est ce que me dit mon amie, qui le connaît et s'en détache.

Adieu, chère Louise; je ne sais où vous trouvera cette lettre qui vous portera mes vœux de bonne année. Vœux de cœur et d'âme que je fais tous les jours, et répands devant Dieu, quand une autre année vient, avec plus de ferveur encore. Que celle qui finit

a été triste, chère amie! A pareil jour vous embrassiez votre père, et vous ne pouvez que prier pour lui! Ce souvenir m'est venu en pensant à vous et j'ai prié Dieu de vous consoler dans ces chagrins et les autres qui arrivent tant dans la vie. Embrassez vos sœurs, si vous êtes ensemble, et dites-leur que je les comprends et tous les vôtres dans mes souhaits de bonne année. Merci au pasteur, de ses bénédictions sur Babylone. Ce n'est pas mal placé. Que savez-vous des voyageurs? Cette bonne sœur, et ce cher frère, quelles nouvelles?

A Mlle MARIE DE GUÉRIN.

Nevers, 12 janvier [1839].

Encore à Nevers, mais pas pour longtemps. Nous partons un de ces jours, et je veux te laisser un dernier souvenir, chère Mimi, un long détail de tout ce que j'ai fait, dit et pensé, comme dit papa, de ces menues choses de la vie de chaque jour qu'on veut saisir avec la plume. C'est au retour, au revoir, au parler que tout se présentera, que je te conterai le grand et le petit de mon voyage, que je te pourrai dire ce qui ne s'écrit pas, qui ne se peint qu'avec la voix, comme les cent mille amitiés d'Henriette, les bontés de M. de Maistre, mes conversations avec

Mme de Sainte-Marie, tout l'entretien de cette bonne et aimable famille !

J'ai bien pensé à toi, à papa, ces fêtes passées; le jour des Rois, je vous voyais faisant tourner des feuilles de buis pour les absents, pour leur retour, ces tant de jolies choses jetées sur ces feuilles tournoyantes. Le récit de cette soirée des Rois, des feuilles de buis, du gâteau à la fève ont fort amusé nos dames, qui ne connaissaient pas cela. Henriette se plaît à entendre parler du Midi, qu'elle a toujours désiré de voir. Nous la verrons si sa santé le lui permet. De là elle ira en Italie et à Venise, à Nice, chez son cousin de Maistre qui en est gouverneur, et elle me prendra. Que dites-vous, papa, de notre plan, et toi, Mimin, ne trouves-tu pas que c'est assez déjà d'une séparation? Oh! que sans doute! Mais, loin de vous, j'aime encore de voyager sur le papier, de suivre Henriette.

Par bonheur, nous ne serons pas loin pour Paris, et je lui ai promis le jeudi de chaque semaine. C'est alors qu'elle me fera faire ses belles connaissances. Mme la baronne de Vaux, la femme la plus étonnante d'énergie, de taille, d'esprit, qui combat Lamartine dans ses écrits pleins de vérité et de force, car elle est fort pieuse, était avant sa chute en correspondance avec M. de Lamennais. Maurice, qui la connaît, lui a présenté Caroline, qui m'écrit : « Je suis enchantée de la baronne de Vaux. » Il me tarde de me voir chez elle; je l'ai vue plusieurs fois à l'église.

Puis me reste à connaître la duchesse de Damas, qui écrit à Henriette, M. de Neuville[1], qui voulait m'écrire, et l'aimable et malheureux M. Xavier de Maistre qui a perdu ses quatre enfants; aussi est-il bien triste.

J'ai fait des visites, vu un peu le monde, et dîné même avec Monseigneur[2], qui est fort aimable. Comme il est du Midi et qu'on lui a dit que j'en étais, il m'a parlé du pays, même du Cayla, qu'on lui a fait voir sur la route de Gaillac, et m'a demandé s'il n'y avait pas eu un évêque de notre famille. « C'est vrai, Monseigneur; mais je ne l'ai pas vu. » La soirée fut charmante. Il y a à Nevers une société de choix, composée de grands noms. J'ai vu salons, églises et couvents. M. de Sainte-Marie m'a menée voir la générale des sœurs de la charité, et en même temps j'ai demandé Élisa, qu'il n'est pas trop aisé de faire venir au parloir. Ce jour-là nous avons passé une bonne heure ensemble et causé du pays, auquel elle fait tous ses compliments, son frère, M. le curé et le Cayla compris. Elle est très-contente et gagnera son pari, pourvu que Dieu lui prête vie. De là, nous allâmes aux Carmélites, et je causai longtemps avec une jeune et spirituelle religieuse qui finit par me demander mon âge, comptant sur une aspirante peut-être. Cette sainte causerie sans se voir, derrière ces grilles voilées, avait son charme. M. de Sainte-

1. M. Hyde de Neuville, l'ancien ministre de Charles X.

2. Mgr Naudo, évêque de Nevers, né aux Angles, en Roussillon.

Marie a des passe-ports pour tous les couvents; il a été vingt ans père temporel des carmélites; aussi que de saluts et de saints compliments!

Cette page est comme un journal, toute pleine de mes nouvelles; et les vôtres, les vôtres, chère Mimin, qu'elles m'ont fait plaisir et peine! Cette pauvre Euphrasie vous a quittés brusquement, sans vous attendre à ce départ. J'ai bien regretté de la voir partir, elle vous coupait le temps, vous égayait par son rire, vous n'étiez pas seuls. Pauvres solitaires, que je pense à vous souvent! Combien de fois je me place entre vous comme fait Wolff! Enfin, jusqu'au retour. Je ne m'ennuie pas, que quelquefois, ma vie est assez variée; mais la vôtre, seuls, sans distractions, par ce temps d'hiver, me fait peine, et j'y pense bien souvent. Il me tarde qu'Érembert vous revienne; ce sera, je pense, bientôt que vous le demanderez, mais je serais bien aise de le trouver à Paris. Il attend, je pense, aussi mon retour.

Caro la charmante me presse tendrement de rentrer au logis. J'y trouverai de moins le bon M. Augier, parti pour Boulogne. Maurice le trouvera de moins au dîner et le soir. Il a un charmant petit neveu que nous aimons tous; ce petit Bill est fort gentil et mon grand ami, il a dix ans. Caro aussi l'aime beaucoup. Maurice m'écrit qu'il découvre chaque jour en elle de nouvelles qualités, que sa piété s'éclaire de plus en plus, qu'elle est charmante de douceur, d'attentions, et qu'il entrevoit du bonheur

avec cette petite femme. Dieu soit béni! Nous l'avons tant désiré.

Les nouvelles du moment sont de gloire et de deuil : la prise de la Vera-Cruz par nos troupes et la mort de la duchesse de Wurtemberg, la jeune princesse Marie d'Orléans, que tout le monde regrette; elle était bonne, belle, aimable et pieuse. Nous avons ici des visiteurs de Goritz qui disent merveille de Henri V; en tout, pourtant, politique calme.

Ma pauvre tante est venue sur la charrette à bœufs! Dis-lui que cette idée m'a fait plaisir, que je pense à elle auprès d'une tante de Mme de Maistre, âgée et aimable, qui m'aime. Je conquête vieux et vieilles, c'est assez facile. Souvenirs à Marie; nous reprendrons notre correspondance à Paris. Louise me parle de deux lettres que tu lui as écrites. Je vous embrasse quatre fois tous deux. Élisa[1] a été bien aimable de te donner trois semaines; aussi aura-t-elle une belle montre. La mienne marque bientôt onze heures. Bonsoir, je vais me coucher. Souvenirs à tout le pays.

1. Mlle Élisa Fontenilles, cousine d'Eugénie, mariée à M. Arsène Pelgry, peintre distingué de Toulouse.

A M. DE GUÉRIN,

AU CAYLA.

Paris, 20 janvier 1839.

Je vous ai écrit presque tous les jours un mot, mon cher papa. Aujourd'hui je veux vous écrire plus au long. Le bon général m'est venu voir dès qu'il m'a sue de retour de Nevers. Ce n'est pas, à vrai dire, tout à fait pour moi ces visites. Caroline lui convient tant, il la trouve si bien, il aime tant à le dire que je ne doute pas que notre Indienne n'ait sa bonne part dans l'amitié de l'aimable vieux. Un de ces jours il s'est trouvé ici comme Caro faisait une poupée à l'indienne pour les petites de Maistre. Il a été enchanté au point de travailler lui-même à la poupée et de vouloir demeurer jusqu'à la fin de la toilette qui, par malencontre, a été interrompue par des visites. Le marquis nous a quittés et le lendemain Caro lui a écrit que la dame indienne était achevée et serait charmée de lui être présentée, et voilà le bonhomme qui revient, passe avec nous l'après-midi et nous offre pour aujourd'hui de nous accompagner au Musée de peinture de M. Aguado. Nous allons donc y aller. On dit que c'est très-beau. De là, nous irons visiter l'intérieur du Palais-Royal. Il n'y a rien que nous ne puissions attendre du bon marquis. C'est

une excellente faveur que nous a procurée Pulchérie; je l'en ai remerciée. Un paquet pour Rayssac va suivre avec ceci.

Mon cher papa, nous ne manquons pas d'amis à Paris. Que vous dirai-je de cette bonne et parfaite famille que je viens de quitter? Toujours nouvelles bontés et amitiés de leur part. Demain, samedi, grande et belle soirée chez M. de Neuville où j'étais engagée. Je céderai ma place à Éran qui accompagnera M[me] de Maistre. Il y a une espèce de réunion des beautés de tous les pays, Anglaises, Allemandes, Espagnoles, et la belle ambassadrice des États-Unis. C'est joli à voir pour qui aime le monde. Je refuse tant que possible de sortir. Je ne pourrai pourtant pas me dispenser d'aller chez M. de Neuville, qui s'est montré si gracieux pour Érembert. J'ai vu la baronne de Vaux, la Jeanne d'Arc de Henri V, qui, en 1830, ne demandait que cinquante hommes à un officier de la garde royale pour se défaire de Philippe, elle en tête avec son épée. C'est une femme homme d'énergie et de taille. La voilà toute à Dieu, visitant les prisons et exhortant les condamnés à la mort. Avec cela d'une simplicité charmante. On me fera faire encore d'autres connaissances dont je vous parlerai. Tout cela ne fait pas que je ne pense beaucoup et beaucoup au Cayla et que le mois de mai ne soit attendu avec impatience. Je partirai même avec Érembert, si je le puis, au commencement du Carême.

M[mes] de Maistre et de Sainte-Marie vous envoient

mille souvenirs. Elles ont trouvé Caro charmante; tout ce qu'on peut voir de plus ravissant, m'a dit Henriette. Le soir qu'elle les a vues elle était vraiment radieuse, — elle est mieux qu'avant son mariage. C'est une excellente petite femme, aux petits soins pour Maurice, comme Maurice pour elle. Ils sont heureux. Maurice se conduit parfaitement. Il vaut cent fois mieux que l'an dernier, comme il m'a dit lui-même. C'est toujours même confiance en moi. Nous causons souvent intimement. Il tarde à ce cher Maurice de vous voir. Le *Mimin* lui revient souvent. Nous serons tous heureux de nous revoir au Cayla. Samedi, je penserai à toi, Mimin, à Saint-Thomas d'Aquin où nous allons entendre l'abbé Dupanloup qui doit, au reste, y prêcher le carême. L'on ne manque pas d'instruction en Dieu à Paris, mais les instruits sont bien rares. Plus on voit le monde, plus on est frappé de son ignorance des choses essentielles. — La sœur d'Yversen nous vient voir de temps en temps. Elle me parla de Mme L*** qui voudrait nous voir; mais nous avons déjà tant et tant de monde à voir que je perds l'envie de connaissances nouvelles. Tout le temps se passe en toilette, en visites à faire ou à recevoir, presque rien pour lire ou travailler. Les Lastic sont venus, Mme de La Renaudière [1], les Barry, famille anglaise qui aime beaucoup Maurice, une infinité d'autres dont je ne sais pas même le nom.

1. Femme du géographe de ce nom.

Puis les de Maistre et les connaissances qu'ils me font faire, en voilà plus qu'il ne m'en faut.

Oh ! que je vais me reposer au Cayla ! Le contraste sera d'autant plus senti qu'il sera plus frappant, du tourbillon de Paris au calme des champs, du roulement des voitures au petit bruit des charrettes, des bruits de Paris au *coucouroucou* de nos poules. Je vois dans cela un grand charme, mon cher papa, sans parler de vous et de Mimin ; qu'il me tarde de vous embrasser ! L'on me traite toujours bien ici et je suis partout l'enfant gâtée. Ma santé est bonne, ne soyez en peine pour rien sur moi. Comment vous traite l'hiver dans le nouveau salon ? sans doute mieux que dans la salle. Wolff est-il banni du parquet ? Maurice voudrait le savoir. Passant du salon à la cuisine, dites-moi si nos gens vont bien. Je regrette la perdrix.

Merci à M. le curé de la santé qu'il a bue pour moi, c'est preuve de souvenir. Qu'il me tarde de le lui rendre avec le vin du Cayla ! Nous buvons ici du vin de Bordeaux. Comment que soit le vin, vous ferez bien d'en envoyer une barrique. Me voilà loin de M. le curé, et je voulais avant de le quitter me recommander à ses prières et lui demander pourquoi la chapelle est encore ouverte. Adieu ; le déjeuner est servi, puis voilà qu'il faut partir. Toutes mes amitiés à ma tante, à Gaillac, partout où sont nos amis. Je vais écrire à Antoinette. Louise me mande que vous devez aller à Rayssac. Je vous conseille

d'attendre son retour de Castres. Puis, il fait bien froid en ce moment aux montagnes. Que savez-vous d'Euphrasie et de la pauvre Pulchérie? Je suppose que Mme Facieu va bien et tout le monde d'Andillac. Impossible d'écrire davantage. Caro et tous vous embrassons.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

Paris, 9 mars 1839.

Que n'ai-je les bras assez longs, ma bien-aimée Louise, pour vous embrasser partout où vous êtes! Toujours bonne et aimante, vous m'écrivez de Lastours; vous pensez à venir me distraire du milieu de vos distractions. Vous avez compris que j'étais triste; c'est vrai, mon amie, je l'étais et le suis encore. Maurice, mon tant cher Maurice m'inquiète depuis longtemps. La fièvre, la maigreur, la pâleur, l'insomnie, le sans-appétit : mon Dieu, que cela fait souffrir! Faudra-t-il perdre ce cher frère? Cette crainte m'est dans le cœur, et se nourrit de pressentiments, de bêtises qu'elle quête, comme d'avoir rêvé cercueils chaque nuit de mon voyage à Paris dès que je m'endormais, d'avoir rencontré le jour de la noce un char funèbre faisant chemin parmi nos voitures de noces. J'ai beau renvoyer cela, le balayer,

ça m'est resté comme une vision. Dites ce que vous voudrez de mes idées noires, et priez Dieu pour votre amie de Paris.

J'étais en peine sur vous, en attente, et vos chères lignes me font dans ce moment un bien infini. C'est si doux, si consolant de vous entendre! Vos récits ont un charme que vous me prodiguez à plein cœur. Oh! merci, amie, merci, c'est si bon d'être aimé ainsi! Après Dieu, rien n'est meilleur en ce monde, je vous assure. J'ai fait l'essai du monde, qui ne me vaut rien. On n'y trouve que vide et apparence. Mes idées se sont grandement étendues là-dessus, et plus que jamais j'ai le goût des champs, de la vie retirée, du petit cercle de famille. Pourvu qu'il ne s'y fasse pas un vide! Si Dieu le veut, nous serons au complet cet été au Cayla.

Nous comptions partir au printemps, mais les affaires et la pauvre santé retiennent. Il est incapable de supporter le voyage d'ici à quelque temps. Il se remet après la secousse : son médecin le trouve mieux tous les jours. Espérance encore, espérance! Que serait la vie sans cela? La petite femme soigne son mari avec un soin admirable. Amour et dévouement, voilà cet ange indien; ajoutez une dévotion ardente, et vous aurez l'idée de cette créature charmante. Le monde, qu'elle enchanterait, ne l'enchante pas du tout. C'est presque un être idéal. Un esprit vif, une intelligence perçante, ses grands yeux voyant tout; par bonheur ils sont bleus, couleur du

ciel, ce qui les rend célestes, et fait que... Je vous dirai ce *que* qui me regarde, et ne vous l'écrirai pas. J'allais le dire, mais le voilà rentré en plume. Ce tuyau contient bien des choses; mon amie, qu'aurions-nous pour les tête-à-tête?

Mais vous, votre chute, votre double chute, je n'en ai donc rien dit? Pardon, bonne amie, ma mauvaise charité a commencé par moi-même. Dites, dites-moi ce qui vous est resté, et à la comtesse, de tous ces chavirages, écorchures et brisures? Savez-vous que c'est affreux de vous avoir vu emporter par des chevaux, et renversées, jetées je ne sais où dans la nuit! Mon Dieu, quel malheur ne pouvait-il pas s'ensuivre! Je vais dire un *Te Deum*, car si vous êtes en vie, c'est par grâce. Votre bonne tante a dû être bien effrayée de vos visages meurtris; mais que de soins, d'attentions, d'amitiés! remèdes qui guérissent tout. Votre vie de Castres vous plaît dans cette bonne et spirituelle maison de Lastours. Je suis heureuse de vous y savoir: restez-y longtemps, consolez les affligés, cette pauvre mère qui ne peut se consoler. Il y a en cela œuvre chrétienne et distraction de vos propres douleurs, de *ce deuil qui vous a empêchée de vous plaire aux plaisirs du monde*. Ces mots que vous me dites me peignent votre cœur, tout plein de regrets et *démondanisé*. « La prière, ajoutez-vous, me console; quand j'ai prié, je sens que je suis mieux. » Que Dieu vous bénisse de parler ainsi, de vous faire sentir par expérience qu'il est le

seul soutien de l'âme! Nous avançons, amie, dans la piété; entretenez-la par des lectures réglées soir et matin. De l'ordre en tout. Les religieux, dans leur monastère, ne se soutiennent que par la règle; ainsi de chaque âme, encore plus pour celles qui sont en plein dans le monde, un peu mobiles et variables de leur nature.

Ceci me fait penser qu'il y a à Castres une fille pieuse que j'aime, que je connais, Françoise Limer, sœur de notre ancien curé. Elle aurait plaisir de vous voir, et vous m'en feriez beaucoup de lui porter mes souvenirs. Vous la trouverez dans la maison de Mlle de Villeneuve. Dites-lui qu'à Paris je n'oublie personne. De cela n'en doutez pas, Louise. O mon amie, si je pouvais vous voir, vous parler, trouver quelque allée de tilleuls pour nous y promener, je vous dirais, vous demanderais bien des choses; vous savez que nous nous mêlons, que nos causeries vont de l'une à l'autre. Ainsi nous faisons avec ma Louise d'ici, Mme de Maistre, avec la différence non du cœur, mais d'une santé en ruine, d'une organisation qui oblige aux ménagements les plus délicats, les plus craintifs. Mes moindres peines lui font mal. Cette bonne famille va quitter Paris, et ma chère Henriette-Marie me presse fort de la suivre à la campagne, me promettant de me faire joindre Maurice à son départ pour le Cayla. J'avais d'autres projets, d'aller avec Érembert, qui nous quitte. Hors Paris, ma pensée ne se plaît qu'au Cayla, et mon Paris

n'est pas la grande ville, il est dans trois personnes. Le cœur me presse d'en suivre une, ma charmante malade. Je ne sais ce que je ferai; ce qui est sûr, c'est que je partirai bientôt. Ne me répondez pas que je ne vous dise où je suis. Mes chers ermites du Cayla ne seront pas fâchés de me revoir. Quel bonheur si nous arrivions tous! Ces Benjamins qu'on laisse gâtent fort la joie de revenir vers son père. Voilà la vie : épine et fleur.

Je vais aux églises et sermons tant que possible : cela fait du bien, on en sort toujours avec quelque bonne pensée et meilleur courage. Nous entendîmes dimanche M. de Ravignan à Notre-Dame. C'est une curieuse chose à voir, cette assemblée d'hommes, cette mer de peuple débordant l'immense cathédrale pour écouter une voix, mais quelle voix! De temps en temps quelque âme ébranlée, quelque jeune homme, dans le doute ou la conviction, va trouver l'orateur pour se confesser. Au reste, on court avec fureur à tous les spectacles, et Mlle Rachel attire au moins autant de foule au théâtre que M. de Ravignan à Notre-Dame. Je ne suis pas étonnée de l'engouement des Castrais pour cette jeune merveille. Ceux qui l'ont vue en sont ravis. Elle est laide pourtant. Je le tiens de ceux qui l'ont vue de près. Hélas! que c'est profane en Carême ce que j'écris...

Je n'oublie pas les chères sœurs des montagnes. Adieu; aimez-moi; écrivez-moi tout de suite, si vous voulez me trouver à Paris.

A M. DE GUÉRIN,

AU CAYLA.

[Paris, mars et avril 1839.]

... [Ce bout de lettre vous] dira, mon cher papa, que je suis à côté de ma pauvre amie la malade, attendant l'arrivée de M. Dupanloup. C'est aussi en attendant que, voyant un encrier, je continue de vous écrire aux dépens de la sacristie. Mais je mettrai un sou au tronc pour mon encre et pour mon papier, car j'en vole une feuille pour faire suite à celles-ci, si nous restons longtemps seules. Il passe de temps à autre quelque paisible abbé ou sacristain, qui nous regarde, et semble assez étonné de ce bureau improvisé dans la sacristie. Mais la protection de M. Dupanloup nous protége, on n'a besoin que de le nommer ici pour sauf-conduit. Il est déjà venu, et nous a quittées pour la retraite au séminaire, dont il est supérieur. Je lui demanderai à voir le petit Combes. Cela vous fera rire ; cet épisode dans ma vie de Paris me restera.

Jamais pareille semaine sainte, toujours en agitations, en courses. Andillac vaut mieux que Paris pour le recueillement ; mais Dieu est partout et en tout, si l'on veut l'y trouver et le voir. Mon pauvre cher papa, j'ai bien prié pour vous dans ces beaux monuments de Notre-Dame, de Saint-Roch et autres,

que nous avons visités. Je pensais à la simple petite chapelle d'Andillac où vous étiez. La chapelle neuve aura servi, je pense, de tombeau, ou de paradis, comme on dit ici.

S'il fut rien de décousu, de griffonné, c'est assurément cette lettre commencée, quittée, reprise en tant d'endroits. A présent chez Maurice, après une pose de cinq heures pour mon portrait : ce bon M. Augier a voulu absolument le faire pour vous. C'est pour vous aussi que je me suis laissée faire. Au moins vous revenir de quelque façon. Mon cher papa, vous me verrez en peinture arriver avec Éran, qui, lui aussi, s'est fait peindre, et plus heureux que moi, va vous revoir, vous embrasser, vous parler de Paris, de tant et tant de choses, de ce voyage et longue absence.

La mienne va se prolonger plus que je ne croyais; mais vous voyez, pouvais-je refuser à nos si bons amis ce qu'ils me demandaient avec tant de droits d'attendre? On vous en saura gré, je vous assure.

Je vous rapporterai le petit cahier[1] auquel vous tenez tant. Il est entre les mains du comte Xavier, ce qui fera sa plus grande gloire. J'ai donc été présentée à cet homme célèbre d'esprit et d'amabilité, qui m'a paru aussi gracieux que bon. Il aime sa cou-

1. Cahier sur lequel Mlle de Guérin avait écrit, pour obéir à son père, quelques-unes de ses poésies. Il portait ce titre : *Petits Chants*.

sine, et sous son patronage je devais être bien reçue. Nous l'avons trouvé seul dans sa chambre, lisant l'office de la semaine sainte. Digne frère de son frère Joseph, il doit être religieux. Il se console ainsi de son chagrin de père, de ses trois enfants morts de dix-huit à vingt ans.

Le soir même de cette visite, on m'a menée à Valentino, au grand concert de quatre-vingts musiciens. Je l'avais entendu une autre fois. Il me reste encore beaucoup à voir, mais on demeurerait mille ans à Paris qu'on n'aurait pas tout vu. Je compte pour beaucoup les connaissances des personnes, plus encore que celles des choses.

Votre santé m'inquiète, quelque bien soignée qu'elle soit par Mimin. Ménagez-vous donc, je vous prie, que je ne sois pas en peine sur votre santé. Adieu, très-cher papa, adieu, très-chère Mimin. Je n'ai pas le temps de t'écrire. Maurice envoie à papa les réflexions sur l'Évangile, par M. de La Luzerne. Adieu à tous. J'envoie un gilet à Pierril et un tablier à Jeanne; à toi, à tous, tout ce qui peut venir au cœur. Ce bon M. Augier, remerciez-le bien dans votre première lettre à Maurice. Mon portrait s'achèvera au Cayla. Il m'a été impossible de poser aujourd'hui. Je ne voudrais pas vous quitter, et cependant adieu. Je vous écrirai de Nevers. Érembert est tout content de vous revoir. Je vois d'ici le beau jour d'arrivée.

2 avril au soir.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

Nevers, 13 avril 1839.

Encore à Nevers, ma chère Louise, encore un souvenir de vous dans mes campements et voyages. Pas de vie d'Arabe plus errante : lundi à Paris, aujourd'hui ici, dans quelques jours autre part. Mais ce sera aux Coques, à la campagne, au repos, à la station de mon goût. Rien ne me manquera là, qu'une église, qui est trop éloignée pour des visites quotidiennes. Toujours quelque chose manque aux voyageurs; mais Dieu supplée à tout, comme me disait mon saint curé de Saint-Cyr, le vieillard des bateaux de Nantes, dont je crois vous avoir parlé aux fêtes de Noël. Qui m'aurait dit que je le reverrais, que je l'entendrais encore ? Je croyais bien lui avoir dit adieu jusqu'au ciel, et ne plus me retrouver à Nevers. Je ne pensais pas alors que mon cher Maurice serait encore malade à l'époque de mon départ, qu'il ne pourrait pas partir avec nous. Érembert s'est en allé seul au Cayla, et j'attends ici que Maurice et sa femme me viennent prendre au passage. Mme de Maistre et sa famille ont tout arrangé, et j'ai laissé faire, y trouvant le plaisir de leur faire plaisir, et de me trouver près de Maurice encore, à portée d'avoir de ses nouvelles souvent, et de l'aller voir s'il le fallait, s'il devenait plus malade. Qui sait,

mon Dieu! les médecins ont déclaré qu'il était dans un état fort grave : deux cautères et l'air du Midi, c'est tout ce qu'on nous donne pour chance de salut. Je ne parle pas des soins de toute sorte qui lui sont prodigués, du parfait dévouement de sa femme. Hélas! si cela pouvait guérir, si le cœur donnait la vie, nous ne serions pas en peine. N'est-ce pas trop triste de le voir ainsi depuis son mariage?

Ma chère amie, plaignez-moi; faites mieux, priez pour moi et pour lui. Notre meilleure espérance est en Dieu. Je le crois, je le sens par expérience, et que tout est illusion dans la vie, et cependant je ne sens pas cette consolation de la piété; mon cœur, qui est dépris du monde, ne peut s'attacher au ciel. Je ne sens plus rien, comme quelqu'un de tout meurtri. Ma chère amie, écrivez-moi, vos paroles me feront du bien. Croyez-vous que je perde aussi l'amitié? C'est chose qui ne s'en va pas, je veux bien vous le faire croire. Voyez comme je vous aime et vous dis tout ce qui me peine et se passe en moi. Ma dernière lettre était bien franche, bien désolée, un peu trop, je me suis reproché de vous l'avoir écrite. Que sert de communiquer des souffrances qui peuvent faire mal? Dites-moi l'effet : que je vous ai fait peine? je le crois; je connais votre cœur pour moi; comme je le connais encore, j'ai pu vous faire un autre mal : vous jeter dans la tristesse et l'exaltation où j'étais. On doit se préserver de cela; quoi qu'il arrive, notre âme doit si bien s'appuyer sur Dieu, qu'elle ne se trouble ni ne s'abatte.

J'ai laissé mon cher malade entouré d'amis, parmi lesquels je compte la sœur d'Yversen, qui nous a donné des marques d'un véritable intérêt, la baronne de Vaux, dont je vous ai parlé, cette femme énergique, pleine de dévouement et de sentiments religieux. Elle va dans les prisons exhorter les condamnés; chemin faisant, elle visitera le malade et lui parlera du bon Dieu. J'ai eu des nouvelles ici assez bonnes; mais ce sont des alternatives de bien ou de mal depuis si longtemps, qu'on ne se fie à rien. Érembert doit être arrivé au Cayla. Je vois les embrassades et le bonheur des deux solitaires. Ils comptaient me voir; j'ai écrit que j'arriverais avec Maurice, qui avait eu plaisir de me garder, que je passais quelques jours à la campagne de Mme de Maistre, en attendant le départ. Il ne faut pas tout leur dire. Que sert de tout savoir quand on n'y peut rien?

J'écris bien en égoïste; rien de vous, rien pour vous, comme si je vous oubliais. Il s'en faut cependant, car nous pensons à vous, nous en parlons avec Henriette, une amie mène à l'autre; parfois même il lui vient des airs de ressemblance qui me charment, car j'en vois deux en une. Je lui en ai fait la remarque, et elle s'en est fait compliment, sachant combien Louise est aimable pour moi; on pourrait aller plus loin, mais la conscience m'arrête le cœur: il n'est pas permis d'exposer à la vanité. Vous m'avez dit que je vous l'avais dit, et je tiens à mes prin-

cipes. Ma chère Louise, un mot, deux mots, mille mots de vous, de votre vie à Lastours ou à Castres; comment s'est passé votre temps, votre vie de Carême? La mienne a été des plus agitées, des plus mortifiantes, mortifiante au sens spirituel, car nous mangions gras la moitié de la semaine; mais Dieu m'a donné mon pain sec, mes aliments de pénitence dans les peines. Ma pauvre amie, comme j'ai éprouvé ce que dit l'*Imitation:* « la croix vous suivra partout. » Paris devait être mon Calvaire, Paris où j'attendais tant de bonheur. Vous n'avez pas écrit à la rue de l'Arcade, sans doute? Faites-le aux Coques, par la Charité (Nièvre). Il me prend envie de vos nouvelles, de celles de vos sœurs, de M. Charles, et de Marie. Où en est leur voyage de Goritz? Présenteriez-vous mes souvenirs à Mme de Gélis et à la famille qui vous aime?...

M. Louis de M*** serait-il à Paris? J'ai cru le voir à Saint-Sulpice. L'ombre d'une connaissance se fait remarquer dans ce monde étrange. Pauvre Paris, ma terre promise, comme tu m'as trompée! Ne comptons *sûr* que sur le Paradis. Souvenons-nous-en, ma chère amie.

Souvent bonheur varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Variante d'un mot de François Ier. Que rien ne vous empêche de vous fier à l'amitié et à l'amie qui ne variera pas.

AU COMTE XAVIER DE MAISTRE[1].

[Aux Coques, avril 1839.]

Monsieur,

Une feuille de rose jamais n'embarrasse, disait, je crois, un poëte persan. Aimable idée, qui semblerait de vous, et dont s'enveloppe cette feuille de papier, pour se joindre au bouquet de jolies choses que vous adresse mon amie. Daignerez-vous agréer cela, monsieur, et mes hommages de remercîments pour ce cahier de poésies que vous avez eu l'indulgence de lire? Rien de plus heureux ne leur pouvait arriver, et votre opinion surtout, si flatteuse, sera à jamais ma plus belle couronne poétique. Je n'en espérais pas tant, et n'en ambitionnerais pas davantage. Je n'ai nul désir de gloire, et les conseils que vous voulez bien me donner sur ce sujet sont tout l'accord de mes idées. Renommée ne fait pas bonheur, plus d'un grand homme peut le dire; à nous autres femmes surtout, les grandes sphères ne conviennent pas : Dieu nous les a faites petites, comme aux fleurs. Oh! je ne voudrais pas en sortir, mais on m'a dit que Dieu ne faisait rien en vain, et que le

1. Voyez à la fin du volume la lettre du comte Xavier de Maistre qui a donné lieu à celle-ci.

don d'intelligence devait servir à sa gloire où qu'il se trouvât départi.

Oh ! chantez, chantez donc, vous qu'il fit pour chanter.

Ainsi m'est venue la pensée de mes *Enfantines*, petites poésies à la portée des enfants, but utile à mes inspirations ; avec une espérance, l'espérance du pauvre Homère : « Donnez quelque chose pour mes chants. » Ressource utile à mon père, idée que j'ai au cœur, comme Prascovie celle d'aller à Moscou.

Voilà, monsieur, mon petit rêve, que vous avez flatté de votre belle opinion, au point d'en faire une réalité. Vous donnez vie au talent que vous avez trouvé, qui s'entend dire par vous qu'il peut faire ce qu'il voudra : il en est tout fier, et bien fort de votre approbation conquise.

Veuillez agréer l'hommage de tous mes lauriers en espérance, et, ce qui est plus certain, les sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble servante.

A Mme DE SAINTE-MARIE.

[Aux Coques, mai 1839.]

La *feuille de rose* sera cette fois pour notre chère maman, puisqu'elle les aime, qu'elle en demande,

qu'elle les accueille si joliment, et dit de si jolies choses. C'est à faire faire un gros bouquet de papier, et ce sera bien facile, si je ramasse tout ce que j'ai au cœur pour vous, tout ce que je sens, pense et dis de votre tout aimable et grande bonté. Oh! merci donc, merci du billet, des tendresses et reproches, et du petit bonnet à ruban *couleur d'espérance* (celle que j'ai prise depuis que je suis chez vous), que vous m'avez donné avec tant d'autres choses! Ce bonnet m'a fait bien plaisir; je l'ai reçu comme de la main d'une mère qui prend soin de ma tête aussi bien que de mon cœur, que vous ne coiffez pas mal aussi de toute votre affection.

Je me trouve en plein bonheur à présent, grâce à vous, ma mère de cœur, à votre aimante Henriette, et aux bonnes nouvelles qui me sont venues de partout. Je veux vous les dire : Maurice est beaucoup mieux; il me le dit lui-même, et m'écrit une lettre de convalescence, de printemps, de vie, après une promenade au bois de Boulogne. Voilà de l'espérance! voilà de quoi bénir Dieu et sainte Philomène; alleluia! alleluia!... C'est une résurrection; et puis encore son beau-frère de l'Inde, M. Dulac, est en route pour l'Europe, et vient pour arrangement d'affaires. Tout se tourne en mieux que nous n'avions cru, pour notre cher Maurice; il me tardait de vous en faire part. Heur et malheur se disent aux amis, et personne mieux que vous ne mérite ce titre.

Un mot de notre vie, notre belle vie des Coques,

en plein air, *parmi les fleurs et la verdure*, comme le Jean Lapin de La Fontaine. Grand charme pour tous et pour moi de m'y voir, d'en jouir auprès de la reine de ces lieux et de mon cœur, comme dit quelque tendre auteur, qui ne dit pas plus vrai que ce que je vous dis. En vérité, j'aime toujours plus votre aimable et aimante fille, et je ne comprends pas plus que nos deux vies puissent se séparer, que de séparer mes deux yeux. Ne pensons pas à cela que je vois loin, loin, que je renverrais jusqu'à la fin du monde. Il fait si bon être ensemble, avec elle si remplie de cœur, d'esprit, de toutes sortes de charmes!

Le croiriez-vous qu'avec cela elle ait encore à se plaindre, à me trouver trop *raisonnable?* Qui l'aurait dit? Et sur cela nous disputons comme des folles, et sur les *boutons de rose*, et sur Andryane, l'Adonis républicain, dont je ne trouve encore rien de beau que la figure. Je lis ses *Mémoires* tant vantés; je les lis sans enthousiasme, attendant toujours qu'il arrive, et sous la prévention républicaine, qui l'éloigne peut-être; c'est si puissant les préventions! Notre Henriette s'indigne de ce sang-froid, et surtout quand je dis que je filerais volontiers la corde pour pendre les républicains et république. Oh! alors, il faut l'entendre, il faut la voir couvrir de son indulgence

La potence
Et les pendus.

Ainsi guerroyant, disputant, le temps passe le plus vite du monde dans le castel; au petit salon, assises sur le canapé, devant une table couverte de livres, bas, tapisseries, musique, un pêle-mêle à tout instant mêlé. Nous passons de l'un à l'autre. L'homme dans le changement aime à passer sa vie, et les femmes aussi, du bout des doigts. Voilà qui me fait penser à Saint-Martin, que je veux bien voir, non pas pour changer, mais pour vous trouver et jouir avec vous de ces beaux jardins et belles fleurs dont on me parle. M. de Sainte-Marie vous dira si c'est vrai, et s'il nous tarde de vous embrasser. Nous trouvons qu'il nous quitte bien tôt; c'est ce que je dirai toujours en le voyant partir.

Adieu; ce que je n'aime pas à vous dire, bonne et chère maman. Ne m'en voulez plus, je vous prie, de ne vous avoir pas écrit; c'est trop aimable de s'en plaindre, puis je savais ce qui est pour *Riri* et pour vous. La chère enfant, que je l'embrasse. Son papa vous a dit combien elle était gentille et heureuse à Saint-Martin. *Titine* ne l'est pas mal non plus, toujours trottant, et puis bien sage et bien portante. Il n'y a que les pauvres mamans qui souffrent. J'ai bien pris part à toutes vos souffrances d'anniversaire.

Pouvez-vous m'aimer ? Aimez-moi pour mon bonheur, et veuillez recevoir respects et hommages.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

[Aux Coques], le 24 mai [1839].

Enfin de vos nouvelles, chère Louise ! Vrai bonheur pour moi, qui vous aime en tout temps, en tout lieu, de me voir aussi aimée de vous. Je ne savais plus que penser de ce long, si long silence à deux si grandes lettres, à tout ce que je vous y confiais de Paris et de moi. Mon amie d'ici me demandait si vous étiez morte, et je l'assurais qu'il ne fallait pas le craindre, que vous ne quitteriez pas ce monde sans en avertir votre amie. J'avais compris un peu ce qui vous empêchait d'écrire dans votre vie de Castres : visites, causeries, quelques courses; je sais comme les moments s'en vont dans le monde. Il était des jours à Paris où j'avais à peine le temps de voir dans ma chambre.

Agitation finie, vie de calme complet au dehors, car le dedans est à peu près le même : inquiétudes, craintes croissantes sur notre pauvre malade; sans cela, je serais heureuse ici, où tout abonde d'affections, de soins, d'attentions les plus aimables. Ajoutez à cela les charmes de l'esprit, des livres tant qu'on veut, une campagne ravissante, la vue de la Loire et d'un ciel immense, une chambre à lit de blanche mousseline, un secrétaire pour écrire, et vous croirez que je suis bien ici. Cette montagne est

pour moi un Thabor, un lieu de vision, où une voix me dit : « Vous êtes bien-aimée. » Rien n'est comparable à cette tendre amie, à toute son excellente famille. M. de Maistre est le modèle de la bonté, le type du dévouement : sa femme ou ses enfants ne sont pas malades qu'il ne passe la nuit à leur chevet, chauffant du linge, donnant des tisanes. Je l'admire, et lui demande s'il était infirmier de son régiment. C'est là le cas où le cœur enseigne.

Ceci me ramène à ma pensée d'habitude, à ce malade que je voudrais bien soigner, que je voudrais voir. Une autre le fait, le fait parfaitement, avec tout le dévouement de la tendresse conjugale. Pauvre chère sœur, je crains qu'elle ne prenne fatigue et mal, et ne le sauve pas. Elle m'écrivait dernièrement : « Toute mon espérance est en Dieu. Il aura pitié de moi, j'espère; au demeurant, je suis soumise à tout. »

C'est admirable, la piété de cette jeune femme, élevée presque parmi des païens, non pas de sa famille, très-catholique, mais son pays. Si vous l'entendiez parler du mois de Marie, quel charme elle trouve à ces exercices, à ces instructions, qui, au reste, se font si bien à Paris! C'est une des choses que je regrette; mais on m'a donné ici une chambre, que les petites remplissent de fleurs, où maîtres et serviteurs viennent tous les soirs prier la sainte Vierge[1]. A la campagne, on fait ce qu'on peut. Nous

1. Voyez le *Journal*, p. 263.

avons l'église bien loin. M[me] de Maistre n'y peut jamais aller; à cause des chemins, on ne peut aller là en voiture. Aussi est-elle prisonnière dans son joli castel et son beau désert. Tout ce qu'elle a fait, c'est d'en sortir une fois sur un fauteuil à brancard. C'est tant de train, tant d'hommes à sa suite, qu'elle y perd le goût des promenades. A nous deux seulement, appuyée sur mon bras, nous faisons quelques pas dans le bois, où nous nous asseyons à l'ombre. Cela me fait souvenir d'avec vous sous les tilleuls.

Ma chère Louise, nous parlons souvent de Rayssac, de vous et de vos sœurs. Quand on est éloigné, le souvenir de ceux qu'on aime vous revient, et on s'en entretient tout haut. Il n'y a pas de plus douce jouissance, surtout quand elle est partagée. Vous ai-je dit combien Henriette vous aime ? autant qu'on puisse aimer une aimable inconnue. Et moi, qui vous connais bien, je ne vous aime ni plus ni moins qu'autrefois. Il est des choses qui n'ont plus de progrès : qu'ajouter à ce qui est plein ?

Vous voilà, ma chère brebis, rentrée au bercail, à la bergerie des montagnes, sous le pasteur Amalric, qui sera charmé de vous retrouver si blanche. Vous avez fait merveille dans votre chapelle de la Platée[1], et votre âme me paraît dans un état qui me plaît fort : jamais si calme, si désabusée. O merveille! Courage, amie, persévérance, persévérance,

1. Une des principales églises de Castres.

comme disait le père Guyon, comme vous a dit celui de Castres. Calme au dedans, amitiés au dehors, revoir de famille, toujours si doux; je vous vois heureuse à présent, près de vos bonnes sœurs, de cette chère Marie, qu'il vous tardait d'embrasser. Vous voilà contente, et en peine sur son état; c'est ainsi de tout; mais espérons que ce petit ange vous arrivera sans vous causer trop de larmes. Je vous promets de prier pour cette chère sœur. Cet enfant va faire votre bonheur. J'en espérais autant, je le désirais pour Caroline et pour tous; mais on n'en parle pas, et dans le triste état de mon frère, je n'ose plus y penser. Que deviendrait cette pauvre petite femme, si délicate, quoique forte par son courage, si affligée? Le poids de ses peines est presque au delà de ses forces.

Hélas! vous le voyez, chère amie, je ne vous dis pas qu'il est mieux, comme vous désiriez de l'entendre. Bien loin de là, le mal va toujours croissant, et je reçois des nouvelles de plus en plus alarmantes. Après un moment de mieux, le voilà retombé : rechutes effrayantes qui me désolent. Je ne sais ce qui est survenu. On me cache son état, ou on croit le faire sous des expressions vagues, où je ne me méprends pas; puis d'autres lettres ne confirment que trop mes craintes. Hier encore, le bon général de Frégeville m'écrivait qu'il avait vu mon frère la veille, et l'avait trouvé bien malade ou à peu près. On parle des Eaux-Bonnes; mais le moyen d'y arri-

ver, de se mettre en route, quand on ne quitte pas son lit? Si c'est possible, s'il peut se mettre en voiture, j'irai le joindre à Orléans. Triste retour! Dans quelques jours je saurai ce qu'on peut espérer. Il meurt d'envie de partir, de se revoir au Cayla, en famille, près de son père et de nous tous. Paris n'est plus rien pour lui, comme vous dites; c'est le lieu des plaisirs et des bien portants. Mon pauvre Maurice, faudra-t-il le ramener mourant à notre pauvre père? Vous pouvez leur parler de sa maladie; il n'y a plus moyen de la cacher plus longtemps. Oh! faites prier pour lui, chère Louise. Soulevez encore quelque voile de sainte fille, pour lui recommander le jeune malade, le frère de votre meilleure amie[1]. Je vous suis on ne peut plus reconnaissante de tant d'intérêt témoigné et senti, et de m'avoir fait penser au prince de Hohenlohe. Je vais écrire pour cela à Paris, à un prêtre qui pourra peut-être indiquer les moyens de nous adresser au prince. Déjà nous avons fait une neuvaine, à Nevers, aux reliques de sainte Philomène, qu'on vient d'envoyer de Rome. Je crois au pouvoir des saints; je compte sur les secours des amis du ciel et de la terre, et sur Dieu tout bon. Il sait ce qu'il nous faut de la vie ou de la mort : que sa volonté soit faite! Je ne sais si je fais bien cet acte de soumission. Adieu. Tous mes souvenirs à vos trois sœurs, dont je réclame aussi les prières : on n'en a jamais trop de bonnes. Toute à vous.

1. Voyez le *Journal*, p. 270.

[*P.-S.*] En lisant les gazettes, j'ai rencontré l'article d'Alger, et la mort de la pauvre Zoé Marvejouls, écrasée par une poutre. La mort nous frappe de toutes les façons, mais celle-ci n'était pas inattendue. Trente ans de préparation ont mené cette âme au ciel. J'espère beaucoup des sentiments chrétiens de mon cher malade. Respects au pasteur.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE,

AU CHATEAU DES COQUES.

[Tours, 22 juin 1839.]

A Tours enfin, chère amie, et le cher malade pas si mal que je croyais. Dieu soit béni ! C'est une grâce, les moindres peines sur les grandes. Il est cependant bien pâle, bien maigre, bien changé : grosse toux profonde, point de voix du tout, et délaissé de M. Pétros. Il n'a pas voulu s'en charger. Vous me disiez bien qu'il était alarmiste. Mais M. Buquet et la Providence ont amené une ressource inattendue : un médecin qui, ayant entendu parler de ce jeune malade, a demandé à le voir comme ami de M. Buquet. Changement complet de régime : éther jeté à la rue, des bains, qu'il a eu la bonté, le bon docteur, de mettre lui-même au degré

d'ordonnance, presque froid, essuyant de ses mains le malade, et lui faisant six visites en un jour, afin de voir la maladie dans toutes ses périodes quotidiennes. N'est-ce pas, mon amie, que c'est un envoyé du ciel? La preuve, c'est que le malade est sensiblement mieux. Il est venu à moi, dans le salon, et il y a sept à huit jours, m'a-t-il dit, il ne pouvait se tenir sur ses jambes; puis le voyage, qui le distrait sans trop le fatiguer.

Nous passerons par Bordeaux avec des chevaux de poste; ainsi je ne sais quand nous nous reverrons aux Coques. Je vous écrirai de Bordeaux plus de long; ceci n'est que le mot d'arrivée, tracé à la hâte dans une chambre d'hôtel où je suis seule, bien seule, je vous jure, après vous avoir quittée. Mon frère, sa femme et Charles sont chez Mmes Mansell, belles, élégantes et gracieuses Anglaises, qui m'ont aussi bien accueillie, mais n'ont pas de lit à me donner. Si j'avais su qu'on dût passer ici trois ou quatre jours, je ne serais pas partie des Coques, mon paradis.

Adieu, mon ange. Je n'ai jamais quitté personne si vite, ni plus tendrement. Toutes sortes d'amitiés à tout Saint-Martin.

[*P.-S.*] Le malade se souvient de vous tous, et vous offre ses hommages. Il a vu souvent votre frère. Oh! quelle chaleur! Je fais bien des vœux aux nuages. A jamais à vous. Le rosier se porte bien.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

Angoulême, samedi 29 juin [1839].

Votre lettre m'est arrivée juste au moment de mon départ des Coques, chère amie, comme pour me consoler d'une amie. Vous venez toujours à propos, mais jamais plus qu'au moment où je suis triste et où j'ai besoin de consolation. Vous me parlez si doucement, si tendrement, si pieusement, qu'il y a charme et bien à vous entendre, et suspension de peines. Tout le temps que je vous ai lue, je me suis crue à Rayssac, près de vous, dans nos intimes causeries, ce que vous savez que j'aime; puis j'ai plié vos tendresses dans mon cœur et dans ma poche, et me suis mise en chemin, en diligence vers Tours, où j'ai rejoint mon pauvre frère.

Le triste voyage! à commencer par le départ des Coques, l'adieu à la plus aimable amie, à ma ressource de cœur, de toutes choses, à ma consolatrice depuis six mois de chagrin, enfin à celle à qui je dois tout, après Dieu. Ce n'est qu'ensemble, près de vous, que je puis vous dire ce que j'ai reçu en bienveillance et intérêt de cette amie et de sa famille. Sa mère veut absolument que je revienne l'an prochain. Le cœur dit oui, mais que puis-je promettre? Toute ma vie dépend de mon pauvre Maurice, tant nous sommes liés l'un à l'autre en famille. Mon Dieu,

s'il nous était enlevé ! Je ne puis pas m'arrêter à cette pensée, qui me vient aussi souvent que le battement du cœur. Sans être désespéré, son état donne tout à craindre. Il souffre de la faim, et ne peut pas manger. Je crains que cette gorge ne finisse par se boucher tout à fait. Voilà, mon amie, le pauvre voyageur que nous menons à petites journées vers l'air du pays, ce cher Cayla, après lequel il soupire.

Depuis Tours, où nous avons stationné huit jours, nous ne faisons que coucher le soir dans un hôtel. Nous avons passé par Châtellerault, renommé par ses couteaux, par Poitiers, dont vous savez les batailles; ce soir à Angoulême, où vous avez un abbé, qui n'en fera pas, je crois, la célébrité, mais que j'irais voir si j'avais le temps. Je vous écris au chevet du lit, prête à me coucher, pour me lever demain à cinq heures. Nous voyageons le matin, pour éviter la chaleur, dans une voiture de poste, façon la plus commode pour transporter un malade, mais chère à ruiner. Il ne faut rien moins que la bourse indienne pour fournir à ces dépenses.

La pauvre tendre femme donnerait tout l'or du Bengale pour la santé de son mari. Son dévouement est sans bornes; toujours là, de nuit et de jour, se levant du lit plusieurs fois. Chaque jour elle écrit à Paris l'état du malade au médecin qui le traite. Ce nouveau docteur, consulté depuis peu, a changé tout le régime, supprimé les vésicatoires, tout ce qui épuisait, et substitué les bains, les bons bouillons,

défendu les saignées, qu'on prodiguait. De tout cela, il en résulte un peu de mieux, un peu plus de forces; mais la poitrine s'emplit, la gorge s'enflamme. Mon Dieu, venez à notre aide! Quelles frayeurs quand nous lui avons vu cracher le sang, dans une bicoque où nous n'avons eu pour toute ressource que de l'eau et un œuf frais! Cette petite femme est un ange de piété et de résignation. Vous l'aimeriez bien. Nous comptons arriver après-demain à Bordeaux, et quand nous pourrons au Cayla, dernière station de notre voie douloureuse.

Priez, ma chère amie, et faites-moi l'amitié de m'écrire le plus tôt possible, au Cayla, par quel moyen on peut s'adresser au prince de Hohenlohe. Le prêtre à qui j'ai écrit pour cela est à Rome. Je n'ai donc pu adresser ma demande de prières, ne sachant comment m'y prendre. Soyez assez bonne pour me l'indiquer, et assez tôt, afin que je puisse le faire en arrivant au Cayla. Il n'y a pas temps à perdre pour demander miracle et guérison.

Adieu, ma bien chère Louise. Je suis on ne peut plus touchée de votre lettre, de ce qu'elle me dit de vous, quoique tout ne me convienne pas. Oh! que je suis difficile! car vous êtes fort en train de perfection, et vous m'édifiez comme un prédicateur; mais j'aime le calme, même avec Dieu. Ce n'est pas aussi aisé qu'on pense. Mes amitiés à vos chères sœurs; je n'oublie pas leur affection pour moi. Jamais je n'eus plus besoin des marques de l'intérêt que je

leur demande, surtout à l'église. Je vous y joins, chère amie, et vous quitte en vous embrassant tristement.

Nous serons dans une huitaine de jours au Cayla. Quel retour de noces, hélas! Pauvre vie, si Dieu ne soutenait. Écrivez-moi, s'il vous plaît, tout de suite. Cherchons tous les moyens de sauver ce pauvre frère. Je sais que ce serait bonheur pour vous d'y contribuer. Cette pauvre Élisa Lafont est à plaindre. Je viens aussi d'apprendre la mort d'une jeune femme de dix-neuf ans, qui était à la noce de Maurice, bien fraîche et bien jolie. Qu'est-ce que cela fait? La mort ne regarde à rien. Tenons-nous prêts; le malheur n'est que pour ceux qui ne sont pas préparés. Maurice me demande chaque jour des lectures pieuses. Rien que ces sentiments me consolent.

A 10 heures du soir, et toujours à vous.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE.

[Bordeaux], Hôtel de Nantes, mardi 2 juillet.

Enfin à Bordeaux, chère amie, bien loin de vous et encore loin du Cayla, station de repos seulement et d'agrément pour les yeux. Pays charmant, jolie ville, grande, peuplée, animée, Paris du Midi,

avec un ciel plus beau. Nous allons voir tout cela au dehors, et nous promener un peu; mais le cœur avant tout. J'ai pensé à vous plutôt qu'aux monuments et curiosités. Vous ne m'avez pas quittée pendant toute la route, ma chère amie; je vous voyais en cinquième dans notre calèche, ou bien nous étions aux Coques, sur le canapé, ou dans le bois, ou dans la laiterie, enfin ensemble, vous en moi et moi en vous. Les distances ne séparent que le corps, et c'est, hélas! bien assez.

Que n'est-il un télégraphe au service de l'amitié! vous auriez su à chaque instant ce qui se passait en voyage, nos transes ou notre calme, suivant l'état du malade. Il a très-bien supporté le voyage; je crois même que le mouvement de la voiture lui est bon, puisqu'il se trouve moins bien dès qu'il en descend. Nous n'avons eu d'inquiétude vive qu'une fois, qu'il a craché du sang, dans un état d'accablement immense, et la gorge irritée à ne pouvoir supporter une goutte d'eau. C'était dans une bicoque de village, où nous n'avons trouvé pour toute ressource qu'un œuf frais et de l'eau. Il a avalé l'œuf, et s'est trouvé mieux. Les plus simples remèdes sont souvent les meilleurs; c'est, je crois, le secret de l'homœopathie. Mon pauvre Maurice ne serait pas si mal, s'il eût commencé par là. On l'a épuisé de saignées, de cautères. Le régime d'à présent vaut bien mieux : ne rien faire, que du repos, ne rien prendre, que du bouillon et des choses nourrissantes, bœuf,

mouton et vieilles poules. N'est-ce pas que c'est excellent, et tout à fait de votre système? Vous ne faites que du bien. Il est certain que le malade se trouve mieux de ce nouveau régime. Dieu veuille nous le sauver! Je ne sais s'il ira aux eaux; on attend pour cela l'ordonnance du médecin, qui n'avait voulu rien décider au départ. M. Pétros n'a pas voulu se charger, pour si peu de temps, d'une cure qu'il eût peut-être entreprise et achevée heureusement il y a six mois. Pourquoi n'y pas penser plus tôt? Mal sans remède! Espérons de ce qui reste encore, d'un peu de vie, de l'air du pays, du repos de l'âme.

... Oh! mon amie, que je reviens souvent aux Coques, et près de vous! que j'y vis depuis que je les ai quittées! Le Jourdain ne remonta pas plus rapidement vers sa source que le cœur aux endroits qu'il aime; ce qui veut dire pour moi, près de vous, où nous avons été, où vous êtes. Vous voilà à Saint-Martin, où je suppose que vous êtes arrivée de Nevers, votre ville, après avoir embrassé votre tante et l'intéressante M[me] de R***. Leur aurez-vous laissé mes souvenirs à ces dames, dont je me souviens? J'en ai beaucoup rencontré de par le monde où je voyage, mais pas de semblables, pas de votre famille.

J'ai pourtant trouvé fort de mon goût M[me] Mansell, à Tours, et miss Mélina, sa sœur, deux jolies et gracieuses Anglaises, aux manières distinguées, chez

qui nous avons reçu l'hospitalité la plus aimable. Ce sont des Indiennes, encore, mais qui rappellent ces nobles et intéressantes femmes des romans de Scott; au reste, amies de lady Bentinck, la femme du gouverneur général des Indes. Nous étions, vous voyez, bien adressées. Ces dames aiment beaucoup Caroline et sa tante. Rien n'est plus séduisant aussi que notre Indienne : elle est belle comme une rose de mai, avec ses fraîches joues et ses fraîches toilettes. C'est bonheur d'être jeune, on glisse sur les peines où les âgés s'enfoncent. Caroline, toujours près de son mari, le voyant souffrir sans cesse, se levant plusieurs fois la nuit, du dévouement le plus actif, se porte bien; c'est qu'elle ne le voit pas non plus si malade. Elle espère, et fait bien : l'espérance est si bonne! Toute la mienne est en Dieu; quand je le vois si faible, si pâle, si maigre, il ne me reste guère de confiance humaine. Il est là, à côté de moi, dans son lit, qui tantôt dort et tantôt me dit un mot. Je suis seule, Caro m'a laissée pour quelques heures garde-malade, ce que j'aime autant que de voir la ville de Bordeaux. Cela se fera plus tard. Nous devons aller voir le navire où s'embarque M. Dulac, le beau-frère. Cela me fait plaisir; je parlerai de voiles et cordages; j'aurai vu un peu de tout en retournant au Cayla. *Et voilà comment on s'instruit en voyageant*; le reste du couplet ne me regarde pas.

Aurai-je bientôt de vos nouvelles? Oh! voilà ce qui me regarde intimement. Parlez-moi de vous bien

au long, de votre santé, de votre (je puis dire notre) chère maman, qui doit être heureuse de voir ses deux enfants auprès d'elle. Vous ne tarderez pas de voir M. Adrien. S'il est avec vous, faites-lui bien les amitiés de Maurice, après avoir reçu pour Mme de Sainte-Marie et pour vous ses affectueux hommages. Adieu. Ce mot est triste, après ceux qu'on a dits ensemble. Tous mes respects à monsieur votre père, et tous mes souvenirs à votre parfait mari. Est-il toujours solitaire ? Que je caresse les petites, et vous embrasse, avec votre maman.

[*P.-S.*] Nous sommes ici jusqu'à vendredi, trop et trop peu, puisque je n'aurai pas le temps d'avoir de vos nouvelles. Il y a un an, je vous écrivais à pareil jour, 2 juillet. Qui m'eût dit que la même date se retrouverait d'ici ? Il y a de l'imprévu dans la vie.

A LA MÊME.

9 juillet [1839].

Que pensez-vous, que craignez-vous, chère amie, de la rareté de mes lettres ? Des malheurs peut-être, et vous avez raison. Nous avons eu papa fort malade ; ce chagrin, et d'autres, qui nous désolent, pour ce

pauvre Maurice, et les occupations qui s'ensuivent, ont ralenti ma correspondance avec vous, avec vous que j'aime tant, à qui j'ai besoin de tout dire.

Ma bonne amie, que je parle souvent de vous en famille, de votre tendre mère, de tous ces chers amis lointains que Dieu nous a donnés! J'admire comme vous nous êtes venus à une époque de peines, en des jours d'affliction, comme pour nous consoler, comme un baume au pied de la croix. Je la sens déjà bien pesante; mais courage! Dieu aidant, on arrive enfin au Calvaire, et de là au ciel. Oui, le ciel, ma bien chère amie; ne regardons plus que là, c'est la seule vue qui console, qui soutienne dans les défaillances du cœur.

Le vôtre souffre, souffre beaucoup des mêmes douleurs que moi, j'en suis sûre, je vous connais, je sais que vous m'aimez si bien. O mon amie! quel bonheur et quel malheur cela me cause! Pour rien, je ne voudrais augmenter vos souffrances, hélas! assez grandes, et cependant je le fais chaque fois que je vous parle, chaque fois que je m'épanche. Que voulez-vous sortir de moi, que des larmes? C'est cause que j'hésite à vous écrire, que je vous écris peu aujourd'hui.

Écrivez-moi, vous. Oh! vous ne me ferez pas de mal, vous savez, ma santé est bonne et forte; je puis souffrir sans mourir. Dites-moi donc ce que vous faites à Saint-Martin, si beau, si plein pour vous de souvenirs d'enfance, ce qui plaît tant, ce

qui console un moment du présent triste et amer.

Pour moi, le Cayla me charme : pas un arbre, un sentier, un petit trou de muraille où je ne loge mon cœur. Je suis peu sortie encore ; je n'ai fait visite qu'aux alentours du château ; toujours garde-malade ; et, mon Dieu, qu'on voudrait l'être longtemps ! Il y a des peines qui se font aimer. Hélas ! on jouit tant à soigner ceux qu'on aime ! Mon pauvre père est hors de danger, mais faible, d'une faiblesse à durer longtemps. La fièvre dure encore ; depuis deux jours il prend un peu de bouillon de jeune poulet ; le régime rafraîchissant, et beaucoup de ménagements, nous le sauveront, j'espère. Que n'en puis-je dire autant d'un autre malade ! mais nous ne pouvons avoir pour lui qu'une espérance céleste. M. Adrien a dû vous dire ce que pensaient les médecins. Je ne puis vous parler plus longtemps de cela. Que Dieu nous soutienne, ma chère amie ; Dieu nous aime, et nous afflige en ce monde pour nous rendre heureux dans l'autre. C'est ce que la foi nous enseigne, c'est mon appui, ma consolation la plus puissante. Partageons-la, mon amie, comme nous partageons nos peines ; unissons nos âmes, comme nous unissons nos vies. Ce n'est pas pour rien qu'on est chrétien. Le père Quadrupani[1] nous a été bien doux pendant la route, cette longue voie doulou-

1. *Instructions pour éclairer les âmes pieuses dans leurs doutes*, par le P. Quadrupani. Ouvrage traduit de l'italien.

reuse. Adieu. J'embrasse vous et ce qui vous aime. Des nouvelles bientôt.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE HOHENLOHE,

EN ALLEMAGNE.

Monseigneur,

Les miracles de guérison opérés par les saints me font tout espérer de votre intercession. Permettez qu'avec tant d'autres je l'implore, que je recommande à votre crédit auprès de Dieu un frère bien-aimé et mourant, pour lequel il ne nous reste que peu de ressources humaines; celles de la foi sont les meilleures, et seront, je crois, grandes pour le malade, aidé de votre charité. Comme pour le chrétien l'âme est plus précieuse que le corps, je vous recommande celle de notre cher Maurice. Ce n'est pas que le malade ne vive en chrétien; mais a-t-on jamais assez de foi et d'amour? Je vous conjure d'intercéder pour tous ses besoins. Que votre charité, Monseigneur, veuille accueillir ma prière, et m'indiquer aussi le jour où nous pourrions nous unir à vous pour obtenir de Dieu la grâce que nous souhaitons. Mais, quoi qu'il arrive, nous acceptons d'avance la volonté de Dieu, et dans le même sens, je vous prie,

Monseigneur, d'agréer l'hommage de ma reconnaissance et l'assurance des sentiments les plus profonds de respect et de vénération de, etc.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

10 juillet [1839].

Chère Louise, chère amie, j'arrivai hier, et je reçois à l'instant votre lettre, deux bonheurs dont je veux vous parler de suite. J'ai tout plein de choses à dire du voyage, des peines, fatigues, craintes, et du repos d'à présent, repos de terre promise. Oh! que c'était loin, ce Cayla, ce bon père, cette chère Marie, Érembert, et vous aussi, ma bien chère amie. Au moins, ne pas se voir au bout du monde, quoique ce ne soit qu'en esprit dès qu'on est séparé. Il y a dans ce *si loin* quelque chose de triste pour le cœur qui n'aime pas les distances. Mon Dieu, que doit-il en être des séparations de la mort, quand on ne trouve plus en aucun lieu du monde ceux qu'on aime? Alors on se porte au ciel, et tout l'espoir du paradis ne console pas de ces chers disparus; on les pleure, ce que Dieu ne défend pas.

Qui sait s'il me faudra passer par cette épreuve? Tantôt espoir, tantôt désespérance; nous sommes depuis trois mois entre la vie et la mort; ce pauvre

frère ! Je vous parle toujours de lui, je ne sais parler d'autre chose; avec vous c'est sans gêne, comme avec une sœur qui partage les chagrins de famille. C'est ce que vous me faites voir dans votre affectueuse lettre. Dieu nous console au moins par l'intérêt qu'on nous porte. Que dire à cette bonne Pulchérie, qui s'est empressée d'écrire à Mme de Cazes, au sujet du prince de Hohenlohe? Cela nous a bien touchés, ainsi que les détails que Mme de Cazes a eu la bonté de me transmettre de suite avec des attentions de cœur bien touchantes. Cette lettre, que j'ai trouvée au Cayla, était arrivée par un exprès de Cordes, de chez mon oncle Fontenilles, ce que je ne comprends pas trop. La providence du ciel et celle de votre amie s'en sont mêlées : que je les bénis! que je suis obligée à ma chère Pulchérie de la preuve d'amitié qu'elle me donne en cette occasion.

Si je n'étais pas affligée, j'aurais de quoi être heureuse dans tout ce qui m'entoure. Vous comprenez la jubilation paternelle en nous revoyant, et le bonheur de Marie; mais ce pauvre Maurice les a frappés de douleur. On ne le croyait pas si mal, quoique je les eusse préparés à cette mourante figure. Enfin le voilà arrivé, et sauvé de tant de dangers du voyage. Je craignais toujours de le voir s'éteindre en chemin; mais au contraire, le mouvement, le grand air, lui ont fait du bien. Ce n'est qu'à présent qu'il redevient faible, sans sommeil, avec un dérangement d'estomac qui, joint à des maux de gorge,

l'empêche de manger. Pauvre martyr! Mais il est bien calme, bien résigné. Avant de partir, il a reçu la sainte communion dans son lit. Cela console; au moins, ne pas trembler pour l'âme. Je viens d'écrire au prince, et j'adresse le tout sous enveloppe à Mme de Cazes, qui m'offre de faire l'envoi. Quand vous lui écrirez, parlez-lui bien de ma reconnaissance, du bonheur qu'elle m'a fait en me racontant les deux guérisons opérées dans sa famille par les prières du saint. C'était, je pense, pour son frère. Vous me le dites, je crois.

Je suis si affairée, si encombrée de déballements, de quelques visites, de tant de lettres reçues, que je vous parle à la hâte. Faut-il vous dire que le bon général m'a chargée dernièrement de le mettre à vos pieds; qu'il est on ne peut plus notre ami, et qu'en preuve, il m'a obtenu cent francs de la reine, pour notre église? C'est le dernier courrier qui m'a porté l'ordonnance du secrétaire des commandements de la reine, payable à Gaillac, chez le receveur, argent comptant qui fait tressaillir de joie notre chapelle neuve. L'idée me vint d'écrire à la reine, qu'on dit bonne et pieuse[1]. Je ne me suis pas trompée; grâce pourtant à l'obligeante recommandation du marquis, qui est bien en cour. Que Dieu soit béni, le bien vient de partout. Après cela, lettre de mon aimante et aimable de Maistre, et puis la vôtre, chère Louise, c'est de quoi occuper plume et cœur.

1. Voyez le *Journal*, p. 268, 269.

Nous avons passé un jour à Gaillac, et dans ce peu de temps notre Indienne a conquis la ville. Tous ceux qui l'ont vue sont pris, éblouis sous ses beaux yeux. Le fait est qu'elle est charmante. Nos cousines en sont enchantées; M[me] de Paulo lui a fait le plus gracieux visage. Que j'ai de regret de vous savoir si loin! C'est à vous autres, à mes meilleures amies, que je voudrais faire voir notre chère merveille. Elle m'étonne en tout; je ne comprends pas qu'elle soutienne si bien le chagrin et la fatigue. C'est elle seule qui veille son mari, qui ne la laisse pas trop dormir; cette nuit, je l'ai entendue trois ou quatre fois se lever. Dieu lui donne des forces; elle est si pieuse!

Nous avons demeuré six jours, je crois, à Bordeaux, une demi-journée à Toulouse, en tout vingt jours de voyage, temps infini pour un malade, et pour nous, à cause de lui. Sans cela, ces haltes eussent été agréables; on se délasse et on voit; mais je n'ai guère vu qu'en passant. Tout le temps à Bordeaux s'est passé dans la chambre de Maurice. Quand l'air était assez doux pour ouvrir la fenêtre, je regardais le port, les passants et les omnibus. Le soir, nous avions la salle de spectacle en face, et nous nous amusions, Caroline et moi, à voir s'habiller les acteurs, les actrices, se faisant rois et reines en se donnant des coups de pied. Pauvre canaille! Un peu plus loin, par contraste, une charmante église où nous allions, l'une après l'autre, à la messe : c'est tout ce que j'ai vu.

A présent le cher Cayla, qui m'aura pour longtemps. J'ai besoin de repos, de retraite, de rentrer dans ma vie primitive. Ces huit mois me semblent un rêve. Je me demande s'il est bien vrai que j'arrive de Paris. Hélas! oui, Maurice me le fait voir. Un seul désir, celui de vous voir; cœur mort à tout, hormis à l'amitié. J'embrasse vos trois sœurs. Mme de Bayne voudra bien me le permettre. Priez pour moi et pour lui. Tout entière à vous.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE.

19 juillet [1839].

J'adore, mon Dieu, vos décrets éternels et impénétrables, je m'y soumets de tout mon cœur pour l'amour de vous! Il y a trois ans, chère amie, que je fais cette prière, qu'elle m'a soutenue et préparée au plus cruel sacrifice. Le moment est venu, plus d'espoir; le médecin a prononcé le terrible : « C'est sans remède, » et nous a parlé des derniers sacrements. Bien facilement nous y avons fait consentir le malade. Je lui en ai parlé à propos des prières du prince de Hohenlohe, et comme il a fait ses pâques, sa conscience ne l'a pas effrayé. Le voilà confessé. Je vous écris dans les apprêts du saint viatique et de l'extrême-onction. Je ne sais pourquoi je ne suis

pas mortellement désolée. J'espère encore sans doute. Oh ! mon amie, ma pauvre amie, prions bien Dieu pour cette chère âme. Parmi tous, je pense à vous; je n'ai pu m'empêcher de vous écrire, de vous unir à mon cœur, à mes larmes, à toute une famille affligée. Pensons au ciel; je ne veux plus rien que de l'autre monde. Mon Dieu, que votre volonté soit faite! Je le dis dans les larmes, mais les larmes sont des prières.

Combien je sens en ce moment le besoin de la foi, le secours de la piété. Oh ! que devenir ? Votre lettre m'est venue hier; je ne croyais pas y répondre si tristement. La faiblesse, l'affaissement de la vie s'est fait tout à coup. Peut-être est-ce une crise, peut-être le sauverons-nous. Toujours qu'il soit prêt, qu'il se prépare en chrétien pour le passage, à quelle heure qu'il se fasse. Mettons-nous ensemble au pied de la croix, c'est là que je vous laisse, amie si chère et affligée comme moi.

Je vous serre sur mon cœur avec votre tendre mère. Adieu. Soyons prêts à tout. Je vous écrirai, quoi qu'il arrive.

A Mlle LOUISE DE BAYNE,

AU CHATEAU DE RAYSSAC, PAR VABRE (TARN).

22 juillet [1839].

Vous devez savoir, chère amie, la perte que nous avons faite; mais je veux aussi vous en parler, j'ai à vous dire mon chagrin, mon affliction de sœur, d'amie intime de ce pauvre Maurice. Cher frère, le voilà mort, *mort!* Vous dire ce que ce mot fait sur moi, ce qu'il a d'incompréhensiblement douloureux! Non, je ne puis me faire à cette pensée de séparation éternelle, ne plus le trouver nulle part sur la terre! Oh! comme nos affections disparaissent! Dieu veut que nous les portions plus haut que terre, et il prend au ciel ceux que nous aimons. Il est là, mon frère, au ciel, parmi les bienheureux, je l'espère, car il a fait la mort d'un prédestiné. Dieu soit béni, qui, dans sa miséricorde, a voulu sauver l'âme et laisser mourir le corps, cette apparence humaine que nous aimons tant, qui semble l'homme, et ne fait que le cacher. L'œil chrétien voit ainsi ces choses et regarde vers l'autre vie, lorsque celle-ci nous désole. Pour moi, c'est fini de tout ce qu'on appelle bonheur. Cette mort me tue, m'enlève ce qui m'attachait avec quelque charme en ce monde. Mon avenir était dans le sien, ses enfants m'auraient appelée

leur mère, j'avais tout mis en lui, trop peut-être. Dieu veut qu'on ne s'appuie pas tant sur la créature, roseau qui casse sous la main. Ma pauvre âme se doutait bien de cela; mais n'importe, on s'attache plus fort à ce qui va nous échapper.

C'en est donc fait, le voilà au ciel et moi sur la terre. Oh! prompte disparition! n'était-ce pas hier son jour de noce? Hélas! tout de ce passé me semble un songe, comme dit notre pauvre Caroline : « Il me semble que mon mariage est un rêve. » Un rêve bien douloureux. Un mois après ont commencé les alarmes, les dépérissements et toutes ces souffrances qui nous l'ont conduit au tombeau. Pauvre Maurice! Je ne sais dire que ce nom. Il avait pour moi tant de bonheur, quelque chose d'électrique pour le cœur, et ce n'était pas pour moi seule. Toute la famille était sous cette influence, c'était notre charme à tous. Mon père disait que cet enfant faisait sa gloire. Tout le monde se louait de lui, ce n'était que larmes et louanges sur son cercueil. Ce fut avant-hier la triste, lugubre, déchirante et dernière séparation au cimetière. Nous l'y avons tous accompagné, ce cher Maurice, avec lui tant que possible en ce monde. Oh! quelle descente que celle du cercueil dans la fosse! Je l'ai suivi des yeux, en priant Dieu pour la chère âme de mon frère. Je ne sais plus rien voir, plus rien aimer que ce monceau de terre où nous allons nous agenouiller tous les jours avec sa pauvre veuve. Comme elle nous est chère cette jeune femme,

cette moitié de notre Maurice! l'âme étonnante de force et d'énergie! toujours près de lui, dévouée au mort comme au vivant. Pauvre jeune femme! Un ange en prière, en larmes pendant deux jours près de ce lit, tantôt tenant la main, tantôt baisant ces joues, cette bouche... Hélas! hélas! quelle triste jouissance! Mon pauvre Maurice, comme nous ne pouvions pas le quitter! O mon Dieu! là tout froid, les yeux ternes, ces yeux si brillants, si beaux! comme la mort nous met! tous nous en viendrons là. Ma pauvre amie, que ferions-nous de l'éternité sur la terre? Se bien préparer et partir quand Dieu voudra. Ce sont des coups qui atterrent, qui ne laissent debout que la foi. Priez Dieu de m'en donner beaucoup, jamais je n'en eus plus de besoin.

Si vous veniez me voir, Louise! Pour moi, ne m'attendez pas; je ne supporterais pas d'être ailleurs qu'ici, dans ces chambres où il a passé, dans cette maison où tout le rappelle, où tout le pleure, et d'ailleurs nous ne sommes pas trop en famille. Il n'a plus que trois enfants, mon pauvre père. Comme il est affligé de ne plus revoir son cher fils, son Benjamin! Son sacrifice est bien grand. Que Dieu l'accepte! Nous nous mettons au pied de la croix. Quand le prince fera des prières, il ne le guérira pas. C'est trop tard. Pourquoi n'y pas penser plus tôt? J'aurai toujours ce regret. Mais qui aurait cru la mort si prompte? J'espérais jusqu'en automne, sans savoir pourquoi, car je le trouvais bien mal. Jamais, jamais

je n'aurais cru le voir sitôt finir. Il s'est éteint tout doucement en cinq minutes d'agonie, dès avoir reçu le saint viatique. Jusque-là plein de connaissance; ce qui le prouve, c'est qu'après sa confession il rappela monsieur le curé pour lui parler en forme de rétractation de ses rapports avec M. de Lamennais. Oh ! quel malheur s'il était mort à cette époque ! On trouve en tout à bénir Dieu ; cette croix, cette mort porte un signe de salut évident. Voilà qui nous console du côté de la foi, et ne faut-il pas tout voir en chrétiens ?

Adieu, chère amie. Je demande souvenirs et prières à vos trois sœurs, en leur faisant part de notre malheur. On devait vous écrire avant-hier. Mais ceci c'est plus du cœur, c'est de moi à vous. Marie se joint mot à mot à ma lettre, et cœur à cœur à vous. Elle est d'une maigreur, d'un changé qui m'afflige. C'est le temps des peines. Comment va Mme de Bayne ?

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET,

A LISLE-D'ALBI.

23 juillet 1839.

Priez pour lui, ma chère Antoinette, priez pour ce frère, cet ami de votre amie. Nous voilà séparés,

lui au ciel et moi sur la terre, où je ne vois plus rien de lui que sa tombe. O douloureuse disparition! Je ne puis me faire à cela, je ne puis croire que Maurice ne soit plus de ce monde, qu'il ne revienne plus en famille, à cette place, à ce fauteuil, à cette chambre, à ce lit. Dieu, mon Dieu! C'est vrai cependant, et vous l'avez voulu, vous nous avez ôté ce cher enfant dans quelque dessein de miséricorde, sans doute. Comment en douter sur tant de signes de salut d'après cette mort bienheureuse et sainte? Oui, ma chère amie, il a fait la fin la plus douce, la plus consolante; le prêtre qui l'a assisté, tout le monde nous dit qu'il est au ciel. Oh! que cela console! Mais ne laissons pas de prier pour cette chère âme. Qui sait? il faut être si pur pour voir Dieu. C'est donc autant pour le recommander à votre pieux intérêt que pour vous faire part de mon chagrin que je vous adresse ces lignes.

Hélas! je vous écrivais il y a si peu de temps une lettre si différente, lettre de noce... Que les choses du monde changent vite! Dieu ne veut pas que nous nous attachions à la terre, et n'y fait passer que des semblants de bonheur. Vous l'avez éprouvé aussi bien que moi, chère amie. Vous pleurez une sœur, je pleure un frère, tous deux si aimables et si aimés, le bonheur de leur famille. Maurice, c'était pour nous tous un charme, rien qu'à penser à lui, rien qu'à dire son nom. Tout cela mort! Pauvre chère sœur! je veux parler de sa femme, la plus intéres-

sante créature pour nous et qu'il soit possible de voir. Nous l'admirons. Tant de courage, d'énergie, de soutien dans une si jeune femme! Jamais si bel exemple de la puissance de la foi, de la piété. Oh! quel ange Dieu avait donné à mon frère! Le coup qui les sépare est affreux. Veuve et orpheline à vingt ans! « Si je perds ma tante, qui sera mon appui en ce monde? » Et puis elle se confie à Dieu, sa grande ressource. Je ne serais pas étonnée qu'elle entrât dans un couvent, tant elle a de piété et de détachement de la vie. Ce mariage, ce séjour à Paris, cette mort, tout me semble un rêve. Je me perds dans ces événements, dans ces souvenirs, dans ces réalités. La Providence a sur nous d'inexplicables desseins. Des croix au bout de tout. Signes de salut que j'adore. Adieu, chère amie; priez Dieu pour le frère et la sœur qui ne feront qu'un jamais.

Veuillez faire part de notre malheur à tous ceux de votre famille, à nos amies de Gélis et à Irène. Je ne puis pas leur écrire aujourd'hui.

Votre amie désolée.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE,

AU CHATEAU DE SAINT-MARTIN (NIÈVRE).

Vendredi, 26 juillet.

Depuis huit jours qu'il nous a quittés, qu'il est au ciel et moi sur la terre, je n'ai pu vous parler de lui, me trouver avec vous, me joindre à vous, ma tendre amie, tant aimée aussi. Ne serons-nous jamais désabusés d'affections? Ni chagrins, ni brisement, ni mort, ni rien ne nous change. Aimer, toujours aimer, aimer jusque dans la tombe, aimer des restes, s'attacher à ce corps qui a porté l'âme, mais l'âme, on la sait au ciel. Oh! oui, là-haut où je te vois, mon cher Maurice, où tu m'attends, où tu me dis : « Eugénie, viens ici, avec Dieu, où l'on est heureux. » Ma chère amie, tout est fini du bonheur sur la terre; je vous l'ai dit, j'ai enterré ma vie de cœur, j'ai perdu le charme de mon existence. Je ne sais tout ce que je trouvais en ce frère, ni quel bonheur j'avais mis en lui. Un avenir, des espérances, ma vieille vie auprès de la sienne, et puis une âme qui me comprenait! Lui et moi, c'étaient deux yeux du même front. Nous voilà séparés, Dieu s'est mis entre nous. Que sa volonté soit faite! Dieu se mit au Calvaire par amour pour nous; par amour pour lui, tenons-nous au pied de sa croix. Je trouve celle-ci

pesante, toute garnie d'épines, mais ainsi celle de Jésus. Qu'il m'aide à porter la mienne ! Enfin nous arriverons au sommet. Et du Calvaire au ciel le chemin n'est pas long. La vie est courte ; et que ferions-nous de l'éternité sur la terre ? Mon Dieu ! pourvu que nous soyons saints, que nous profitions des grâces qui nous viennent des épreuves, des larmes, des tribulations et angoisses, trésors du chrétien. O mon amie ! il n'y a qu'à regarder ces choses, ce monde, de l'œil de la foi, et tout change. Heureux père Imbert, qui le voit ainsi si éminemment ! Que je voudrais avoir un peu de son âme si pleine de foi, si radieuse d'amour ! J'ai besoin de soutien, et je désire souvent le saint homme qui rendrait enthousiaste de martyre et de croix. Hélas ! il a été prophétique, il m'a dit : « Vous êtes l'enfant de la douleur, attendez-vous à beaucoup d'épreuves. » Moi qui, ce me semble, ne lui parlais en ce moment de rien de douloureux, je fus frappée de ces paroles que Dieu vient d'accomplir.

Mon amie, j'ai beaucoup pensé à vous en ceci. La part que vous prenez à tout ce qui me touche, cet *un* que nous faisons à l'endroit du cœur m'a fait sentir que vous souffriez, que vous étiez brisée, déchirée avec moi. J'ai prié Dieu pour vous. Je suis calme, je vous écris sans larmes. Je me jette à votre cou. Mille visites nous viennent, et aucune comme la vôtre. Cependant ce sont des amis, des parents, des voisins bien franchement affligés. Mais s'occuper de

dîners, de détails de ménage et de vie, voir autour de soi le cours ordinaire des paroles et des choses, quand au dedans tout est changé, quand on est dans un si grand vide, voilà qui est accablant. Puis le déchirant contraste, l'amère pensée de se dire : « Toutes ces personnes seraient venues pour le voir, en visage de noce et de félicitation. » Six jeunes filles, hier, de nos cousines, gracieuses et gaies de caractère, avec lesquelles il aurait ri. Comme les choses changent! Changeons aussi, mon amie, désabusons-nous du monde, des créatures, de tout. Moi, je demande l'indifférence complète.

Il s'est éteint sans agonie, tout doucement, comme dans un sommeil, dès avoir reçu le saint viatique. Monsieur le curé nous assure qu'il est au ciel. Mais prions pour cette chère âme. Nous ne pouvons plus rien pour lui. C'est consolant de prier, n'est-ce pas? de pouvoir ainsi soulager ceux qu'on aime, de les suivre d'amour jusque dans l'autre vie. Je plains ceux qui n'ont à donner aux morts que des larmes. C'est bien bon de pleurer, mais non pas sans la prière. La prière, c'est la rosée du purgatoire. Répandons-en à flots, nous ferons tant de bien! Que j'aime cela à présent! que la foi m'est bonne! Chère amie, je vous souhaite sa douce, sa divine influence.

Écrivez-moi, je suis en peine, je ne suis pas morte à vous, vous m'occupez, Dieu sait! Que votre santé soit bonne, ne soit pas trop délabrée. Parlez-moi de tous, de votre chère maman qui, elle aussi,

m'est bien chère. Je recommande mon Maurice, mon Alphonse[1], à son pieux cœur de mère. Chère maman, je suis bien affligée, et mon père, et nous tous. C'était le plus affectionné de tous. Vous me comprenez et vous prenez part, je suis sûre, à notre deuil. Pourquoi sommes-nous si éloignés? Je serais en ce moment dans vos bras. Adieu, bien chère maman; parlez de mon frère à votre fils qu'il aimait. Je prie M. de Sainte-Marie de se souvenir de ce cher enfant devant Dieu.

Adieu, ma chère Henriette. Je reviens à vous, pour vous quitter encore. On ne fait que cela dans la vie. Amitiés à M. de Maistre.

De cœur et d'âme et de pensée à vous, éternellement à vous.

Parlez-moi du frère de Sophie, et un souvenir de moi à elle.

Je ne puis m'empêcher de vous parler de notre admirable Caroline, ange de dévouement, de courage, de piété. Près de lui, avec lui, en lui jusqu'à la tombe. Oh! que cela nous l'attache!

1. Nom du fils qu'avait perdu Mme de Sainte-Marie.

A Mlle EUPHRASIE MATHIEU,

A ALBI.

Samedi soir [27 juillet 1839].

C'est au son de la cloche qui annonce la neuvaine de ce pauvre Maurice que je viens te parler de lui et de notre chagrin, ma chère Euphrasie. Je ne sais parler d'autre chose. Mon cœur, mon âme, ma pensée, tout en moi est en ce cher frère. Tu comprends cela, toi qui l'as connu, qui sais tout l'attachement que nous lui portions, toute l'amitié qui nous liait l'un à l'autre. Dieu nous a séparés, nous a mis bien loin, l'un au ciel, l'autre sur la terre. Mais nous nous rejoindrons bientôt, la vie n'est pas longue. Ce sont des croix qui en détachent, et de tout, ma chère Euphrasie. Tu as éprouvé cela naguère. A chacun son temps de larmes, d'épreuves; temps de mérite, trésor du chrétien, quand on le prend comme il faut. Oh! que la foi alors est bonne, qu'on est heureux de se consoler devant Dieu! Prions bien, chère amie, pour ce cher Maurice, pour ces chères âmes qui nous quittent. La prière, c'est tout ce qu'on peut leur donner.

Je te remercie bien, chère Euphrasie, des expressions touchantes de ton amitié, de la part que tu prends à notre malheur. Comme nous, avec nous, tu

regrettes ce cher, cet aimable Maurice. Son nom que j'aimais tant à présent me désole, et cependant je le dis sans cesse de cœur. Mon Dieu, quel sacrifice! quel triste retour de noce! Ainsi tout change. La providence n'a pas nos vues. Bénissons les siennes, quelque douloureuses qu'elles nous semblent. Ce qui nous fait pleurer maintenant sera peut-être un jour notre joie. Au ciel tout change. Ce qui ne changera pas dans mon cœur, c'est, ma chère Euphrasie, l'affection que je t'ai vouée. Mimi t'embrasse.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

12 août [1839].

Que faites-vous, où êtes-vous, que pensez-vous en ce moment, mon amie? Mon cœur s'est tout à coup porté à Rayssac, où il est souvent, au reste, mais plus encore à présent que je viens de lire une de vos lettres, pauvre reléguée sans être lue dans ma poche. Je la mis là en l'ouvrant et lisant la date et les premiers mots où il était question des prières du prince, hélas, le 12, sept jours avant sa mort. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu lire cette lettre, si aimable et si bonne pour moi.

Mon père me l'a portée d'Albi, où il est allé supplier Monseigneur de nous laisser notre cher pasteur. Voyage inutile et bien funeste. Mon père, abîmé de

fatigues et de chagrin, est tombé malade et menacé d'une attaque. Nous avons été bien alarmés pendant quelques jours ; mais Dieu a eu pitié de nous, ce bon et tendre père nous est rendu, il va mieux, beaucoup mieux. Je vous écris à côté du canapé où il repose.

O mon amie! qu'il y a de tristes passes dans la vie, des époques où les douleurs s'amoncellent sur l'âme et semblent l'ensevelir! Dieu le permet ainsi dans des vues de miséricorde; nous avons besoin d'épreuves, d'afflictions, comme la terre de grêle et d'orages. Ma pauvre amie, je me tiens tant que possible dans ces vues de la foi; mais aidez-moi, j'ai besoin d'une pieuse amitié. Je m'ennuie, tout m'est désert et cimetière, je me trouve isolée en famille. Mon cher Maurice nous laisse à chacun ce vide, à moi plus qu'à un autre peut-être par l'habitude d'être ensemble, par l'union de nos vies. Lui et moi c'étaient deux yeux du même front. C'était trop doux, c'était trop goûté par moi, Dieu m'a ôté ce qui me plaisait le plus sur la terre; aussi tout m'est indifférent de tout ce que je vois.

J'aime à vous écrire ; c'est un goût de cœur bien nécessaire depuis longtemps, surtout quand je suis malheureuse. Je le suis dans le sens humain, car, chrétiennement, je me trouve tout autre. Ces afflictions, séparations, déchirements, toutes choses passagères, sont des dons de Dieu pour le ciel. Je me le dis et que ce cher frère est sorti de la vallée de larmes. « Pourquoi le pleurez-vous? » m'avez-vous

dit. Oh! que ce mot m'a fait de bien, mon amie; on a besoin d'être rappelé à Dieu, d'être soulevé vers le ciel, à tout moment l'âme retombe dans sa douleur; toujours je suis sur cette tombe, regrettant ce qu'elle renferme. Ma pauvre amie, il est là! Quand je me mets à creuser cette terrible idée de la mort, je m'afflige, je me perds, je m'écrie : « Mon Dieu, ayez pitié de moi! »

Dans votre lettre du 12, vous me disiez, parlant de la beauté de Caroline : « Contemplez-la longtemps. » Hélas! que ç'a été court! La voilà partie, la chère sœur, l'admirable femme. Son âme est aussi ravissante que son visage. Tout le monde l'admire, jusqu'au saint abbé de Rivières qui nous a dit tout simplement qu'elle avait fait sa conquête, conquête de saint par un ange. En tout, Caroline est une créature d'exception. Sa tante est venue la prendre, craignant pour elle dans cette chambre qu'elle ne quittait pas, dans ces lieux, dans ces souvenirs pleins de lui. Nous voilà donc séparés de celle qui semblait être venue des extrémités de la terre pour nous être donnée, pour s'unir à notre Maurice. De ce mariage si brillant, si étonnant, il ne reste qu'une tombe. O néant des choses humaines! prompte rapidité de la mort venue sur des ailes de fête! C'était hier, n'est-ce pas hier que nous faisions une noce? Que de douleurs, mon amie, pour votre amie dans ce passé, dans ce présent! Mon Dieu, tout s'arrangeait dans des vues éternelles!

Louise, je voudrais vous voir, je vous aime, je n'aime à écrire qu'à vous et à deux autres; j'écrirais à beaucoup pourtant et avec amitié, mais non avec tout le cœur, le cœur qui s'épanche, qui pleure, qui tombe sur le papier. Ma chère Louise, vous me le passerez de vous choisir pour des tristesses, de vous entretenir si douloureusement, mais vous entrez si bien en moi-même qu'il me semble quand je vous parle que c'est avec moi, un moi plus fort, plus soutenant, plus pieux. Oui, vous êtes plus pieuse que moi, et j'en bénis Dieu. Vous en serez moins malheureuse, vous serez plus prête pour les chagrins qui vous viendront ou qui viennent, car il n'y a de force que là, tout vu, tout cherché. Tout appui humain n'est que sable, ne m'en parlez pas, et cependant je n'en suis pas détachée! — Mon Dieu, quelle leçon faut-il encore? Je m'appuie sur son souvenir, sur ses restes, sur tout ce que j'ai retrouvé de lui.

Mon [amie des Coques] et sa mère m'ont été mère et sœur. [Comme vous [1]], elles ont fait des prières et dire des messes. Oh! les prières ne lui manquent pas; tous les prêtres de la contrée sont venus dire des messes. Le saint abbé de Rivières a voulu aussi prier près des restes de son ami. Visites et lettres ne cessent pas. Cela occupe et console peu, hormis quelques amis et quelque écriture qui font un bien infini. Notre curé parti était aujourd'hui avec nous;

1. Plusieurs mots ont été enlevés par la rupture du cachet.

ce bon ami, ce doux pasteur, celui qui a reçu le dernier soupir de notre Maurice, le voilà loin de nous. Encore ce sacrifice! Son remplaçant est un jeune prêtre d'Alby, tout à fait inconnu pour nous. Dites mes tribulations à M. Massol [1], afin qu'il prie pour nous. Nous lui sommes infiniment obligés de sa messe et bons souvenirs, et à vous autant. J'ai reçu quinze jours après sa mort la réponse du prince : mon Dieu! j'avais trop tardé. J'ai écrit encore une fois à la si obligeante Mme de C***. Oh! je n'aurais pas oublié cela! Parlez-moi de vos sœurs, de Mme de Bayne qu'on nous a dit être à Toulouse. Mandez-moi vite la naissance et l'état de cette chère sœur.

Je vous embrasse le cœur brisé, mais vivant pour vous.

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET.

17 août [1839].

Je ne sais, ma bonne amie, pourquoi j'ai tant tardé à vous donner de mes nouvelles à vous qui m'en demandez d'une façon si touchante, qui m'avez écrit une lettre dont j'ai tous les mots dans l'âme. Oh! vous m'aimez bien! je le vois, vous me parlez si

1. Curé de Rayssac.

affectueusement, si douloureusement : vous me dites que nous sommes sœurs en affliction. Oh ! oui, sœurs, ma pauvre Antoinette, pour pleurer, vous votre frère et votre sœur, moi mon frère, pour nous aider à porter cette croix comme Dieu veut qu'on la porte.

Quel sacrifice, quelle occasion de salut dans ces pertes qui n'ont point de consolation sur la terre ! Dieu veut ainsi nous détacher d'ici-bas et de tout. Ce sont des coups de miséricorde pour nous qui demeurons et pour ces chères âmes qui nous quittent. Tout en vue de l'éternité. Peut-être plus tard, ce cher Maurice eût été moins bien disposé. Il y a eu des signes marqués de grâce dans cette mort, qui me font bénir Dieu et me consolent du côté de la foi, car le cœur reste toujours bien triste, bien désolé. Nous étions si unis, si vivant l'un dans l'autre. Pauvre cher ami ! Oh ! qu'il soit heureux ! Nous nous reverrons. La vie n'est pas longue, dans nos épreuves au moins avons-nous de belles espérances. Qu'on est heureux d'être chrétiens ! c'est dans l'affliction qu'on le sent. N'est-ce pas que vous l'avez éprouvé comme moi, hélas ! et deux fois pour une ? Unissons-nous bien au pied de la croix, ma chère Antoinette, prions ensemble pour ceux que nous avons perdus. On ne peut plus rien pour eux, mais que c'est consolant de les soulager dans l'autre vie !

Je vous recommande donc ce cher frère, priez pour lui comme j'ai prié pour les vôtres. Je sens que je vous dis une inutilité ; mais j'aime à vous la dire,

j'aime à vous demander les choses que vous faites. Vous aviez donc compris mon malheur le jour de votre visite? Hélas! je l'appréhendais depuis longtemps, mais pas sitôt, et puis je ne sais quelle espérance, quelle foi au miracle et à la vie me tenait dans l'illusion. Encore la veille de sa mort, je disais avec Érembert: « S'il peut aller au mois d'octobre, nous le sauverons, il passera ici l'hiver... » Mon Dieu, qu'on compte mal en ce monde!.. Ne comptons plus que sur la mort : c'est la seule certitude.

Comme les douleurs se suivent, nous avons eu mon père très-malade deux jours après, et puis ce bon curé qui le consolait, qui venait de recevoir le dernier soupir de son fils, nous est ôté tout à coup. Écrivez-moi dans ma solitude, bien seule; parlez-moi du ciel, de Dieu, de ces choses pieuses que vous dites si pieusement, dont j'ai besoin; c'est le moment, c'est un temps d'épreuve, Dieu soit béni!

Adieu, chère amie; veuillez bien exprimer tout mon attachement à madame votre mère qui m'aime et qui me regrette avec sa sensibilité profonde. Oh! j'en suis bien touchée! Mon père et tous me chargent de vous dire comme ils sont sensibles à la part que tous vous prenez à notre affliction. Notre Caroline est partie; sa tante, qui craignait pour sa santé, l'est venue prendre, mais avec promesse de revenir l'an prochain. Quel retour de noce! — C'est déchirant.

Amitiés, s'il vous plaît, à vos sœurs, à toutes les amies.

Adieu; aimez et priez.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE.

23 août [1839].

Vous vous plaignez, vous ne recevez pas de mes lettres, vous me dites d'amères choses, ma douce amie. Tristesse et amertume de vous savoir triste et d'en être cause. Hélas! faut-il que je vous fasse souffrir, moi aussi, moi qui me mettrais au martyre pour vous ôter vos peines, moi qui pense à vous toujours, et vous écris souvent. Cependant vous croyez que je ne vous écris pas. Que sont donc devenues trois lettres à vous, une à votre mère, depuis le douloureux 19 ? Ma pauvre amie, accusez la poste, les commissionnaires, je ne sais qui, tout le monde, avant de croire que je vous oublie. Puis souvenez-vous qu'il faut seize jours, courrier par courrier, pour qu'une réponse arrive. Je n'ai reçu qu'avant-hier votre billet de Nevers, avec la lettre de Sophie, deux bien aimables et touchantes inattendues. Bénies soient ces surprises, qui font charme et consolation. Venez souvent, venez, mon amie, auprès de votre amie, venez, chères lettres, mes préférées. Per-

sonne n'est si bien que vous dans ma peine; vous êtes ma sœur de larmes, c'est aussi doux que d'être sœur de lait, et plus cher au cœur, car la douleur est le plus fort lien, rien n'attache autant.

Nous nous aimons donc encore plus que jamais. Plus que jamais je pense à vous, je voudrais vous voir, vous entendre, être auprès de vous. Et tout cela ne se fait qu'en esprit, si loin nous sommes. Que n'est-il un lieu, un endroit des amis sur la terre! Oh! que je n'en sortirais pas; j'y vivrais avec peu de monde, mais un monde bien cher, bien aimable, bien doux, bien intelligent, petit paradis dont vous seriez reine. Hélas! mon amie, ne cherchons pas cela sur la terre, lieu de dispersion et de mort, où à peine on aperçoit ceux avec qui l'on voudrait passer sa vie. On se touche la main et on se quitte, et on meurt chacun de son côté. Ce n'est pas la peine, non, ce n'est pas la peine de former affections et arrangements ici-bas. Nous le savons bien, que nous sommes voyageurs et étrangers, et qu'insensés sont ceux qui se fixent sur leur route; mais nous l'oublions, et Dieu nous envoie ces grandes leçons de la mort. Profitons-en, que ce ne soit pas en vain que la voix des tombes nous parle. Depuis un mois je ne cesse de penser à la mort, d'y méditer le matin, et de dire le soir un *De profundis* auprès de ce lit où il est mort. Si cela vous fait peine d'entendre des choses si tristes, dites-le-moi; je n'en parlerai plus, mon amie. Je ne vous ménage pas assez, j'ou-

blie que vous n'êtes pas comme moi, bien portante, capable de supporter les impressions les plus fortes. Je vis dans le lugubre sur une tombe, et je vis! Oh! qu'il y a en nous de force pour la douleur, bien plus qu'on ne pense, tant nous sommes faits pour souffrir!

Parlons de vous, des Coques, où je vous suis et vous vois sur le canapé, toute fatiguée de la route, et brisée tant au corps qu'à l'âme, car l'un suit l'autre. Que faites-vous? pas même de la musique. Je voudrais fort vous y voir revenir. Je vous écouterais, je vous entendrais d'ici, *les oreilles du cœur sont fines*. Si vous voulez quelque poésie pour y mettre un chant, je vous en enverrai. Nous devons, tant que possible, écarter la tristesse, qui n'est bonne à rien, cette tristesse consumante qui détruit le cœur, n'y laissant ni force ni vie. Et cependant il faut vie et force tant qu'on respire, car les chagrins ne dispensent pas des devoirs.

Comment se portent vos enfants? Valentine estelle délivrée de sa petite toux et de ses dents tremblantes? J'espère qu'elle est bien sage, et tient compagnie comme un ange à sa petite maman. Commencez-vous tout de bon des études? Mais votre malheureuse santé est là qui coupe tout. Au moins, M. Adrien vous demeure. Oh! que je le voudrais près de vous, ce bon et aimable frère! Qu'il ne vous quitte pas; on s'en va bien assez, hélas! Je le supplie à mains jointes de suspendre pour vous son humeur voyageuse.

Adieu, mon amie. Je ne suis pas capable de dire à Sophie combien je suis pénétrée de son affection. Cependant je vais lui écrire, tout peu entrain que je sois. Encore mille choses pour tous les vôtres, père, mère, frère, enfants, et le parfaitement bon mari. Toute mon âme vous aime et vous baise. Mon père dort sur le canapé, Érembert est à Gaillac, Marie à Cahuzac, je suis seule ici dans un cloître de souvenirs. O mon Dieu! mon Dieu! que les choses changent les lieux! Riant Cayla, que tu es triste! J'aurais trop pris de bonheur. Sachons nous en passer un moment pour en avoir toujours. Rien que l'autre monde ne console de celui-ci.

Nous attendons M. Raynaud dans les premiers jours de septembre. De tous nos visiteurs, c'est le plus attendu; bon et cher cousin, ami de mon père, père de Maurice. Tous les curés de la contrée sont venus d'eux-mêmes dire des messes; un surtout, de loin, l'abbé de Rivières, son ami d'enfance. Il est venu deux fois, nous a écrit les lettres les plus affectueuses. Oh! si tout cela consolait, les consolations n'ont pas manqué; tout le pays a pris deuil, et cela fait du bien de voir qu'on est aimé et qu'on aimait ceux qu'on pleure.

[*P.-S.*] Le petit cahier vert qui est allé en Amérique [1], je vais le demander à M. d'Aurevilly. Sa femme a tout le reste.

1. Le manuscrit du *Journal* de Maurice.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

27 août [1839

Hier j'ai reçu votre lettre, votre aimable *écrivez-moi de suite*, et je vous écris aujourd'hui. Chère Louise, merci de ce tendre intérêt pour mon père, de tant d'amitié pour moi; merci de l'un et de l'autre, car ce n'est qu'un. Vous nous avez donc bien regrettés, bien trouvés à plaindre? En effet, il nous est venu de terribles afflictions, mais Dieu sait ce qu'il nous faut. Après le grand malheur vient la grande miséricorde : mon père nous est rendu, je puis bien dire rendu, car la mort aussi le tenait. Le médecin ne savait que faire pendant quelques jours, et disait, à d'autres qui nous l'ont dit, qu'il craignait bien de voir s'ouvrir deux tombes. Assez d'une, mon Dieu! mais que sa volonté soit faite. Savons-nous ce que nous voulons avec la nôtre, si imparfaite, si bornée? Je tâche de me détacher de la mienne, qui ne voudrait pas ce qui est passé, ce qui afflige, ce qui fait tant regretter et tant souffrir. Sentiments humains que cela; on le reconnaît quand on s'arrête devant Dieu, quand on lit ce qui est dit des afflictions et des pertes. Un livre que j'aime, les *Saints Désirs de la Mort*, me sert beaucoup, m'apaise, me fait voir ce que c'est que la mort dans les vues de la foi, et comme au lieu de pleurer, le chré-

tien doit se réjouir de ce passage de la terre au ciel.

Hélas! cependant, qu'il m'est difficile encore de me réjouir de la perte de mon ami! de ne pas dire à Dieu : Mon Dieu, pourquoi nous le prendre? pourquoi nous séparer sitôt en ce monde? C'est le cœur qui fait cela, le cœur faible et souffrant qui se plaint. Le bon Dieu me pardonnera, j'espère; Jésus n'a-t-il pas pleuré Lazare, son ami? Je cherche à m'excuser par des exemples divins, qui peut-être me condamnent. La conscience se jette sur le cœur, le cœur sur la conscience; je ne sais ce que je fais ni dans quel état je me trouve. Personne pour m'éclairer. M. Fieuzet[1] est parti depuis trois semaines, et son remplaçant n'a fait encore que dire la messe le dimanche, et reparti, de sorte que nous sommes troupeau sans pasteur. O Pasteur du ciel, guidez-nous!

Ma chère amie, je sens par expérience comme il est bon de s'appuyer en Dieu, rien qu'en Dieu. C'est le seul nécessaire, tout autre est fugitif et souvent trompeur. Voyez nos illusions du mois de septembre, où sont-elles? Dans la tombe ou l'oubli. Oh! ces huit mois m'ont plus instruite que toute ma vie au Cayla. J'ai soixante ans. Ainsi ma sœur, la triste veuve, disait le lendemain de la mort de son mari qu'elle avait trente ans. « J'ai vieilli de dix ans auprès de ce cadavre; » car elle l'avait tant contemplé, si peu quitté! La forte et admirable femme! Ses propres mains l'ont enseveli et revêtu pour le cercueil, seule

1. Curé d'Andillac. (Voyez la lettre du 12 août, p. 309.)

avec M. le curé, puis à genoux là, le baisant et priant pendant vingt-quatre heures. Ange de sœur, elle doit revenir l'an prochain; elle a laissé son chevalet pour peindre. Il est possible que sa tante aille dans l'Inde, pour affaires, et ce temps, Caroline le viendra passer en famille au Cayla. C'est ainsi arrangé, car la jeune femme ne se soucie pas de voyager, et sa tante ne pense pas à la prendre. Si délicate, si frêle, d'ailleurs, si délabrée, que doit-elle faire que se soigner? Il y a à craindre pour cette santé si exposée pendant six mois. Hélas! hélas! mon pauvre Maurice! sa femme nous sera toujours une sœur, une sœur sacrée.

Que j'ai partagé vos transes sur votre chère Marie, roulant, se cahotant dans vos chemins de montagnes! La voilà au repos. Que savez-vous du reste du voyage? Quand viendra le cher attendu? Je penserai à sa mère devant Dieu. Et à vous aussi, mon amie. Adressons-nous au Tout-Puissant pour tout et pour tous. Que je suis heureuse de ce que vous me dites si chrétiennement tendre! parlez-moi toujours piété, amour de Dieu, afin que cet amour m'absorbe. Que le ciel couvre la terre. Quand nous verronsnous? Je voudrais, oh! que je voudrais vous voir! mais je vous l'ai dit, je ne quitte pas d'ici. Mon pauvre cœur, mon pauvre père, tout m'attache. Envoyez mes affectueux souvenirs à la comtesse, et dites-lui que je ne voudrais pas savoir qu'elle a été si près de nous, pensant à nous, sans venir à nous. Que j'au-

rais eu de plaisir, oui, de plaisir (si ce mot se peut dire), plaisir à la voir, à l'embrasser, la chère Pulchérie ! Dites-lui bien nos regrets de ce court passage. Adieu à vous et à Léontine, que j'aime et que j'embrasse pour Marie et pour moi. Mon père est assez guéri pour penser à votre aimable intérêt et porter tous ses hommages à vos pieds, mesdames. Dès qu'il pourra, il viendra vous voir.

Adieu en Dieu.

A LA MÊME.

4 septembre [1839].

Triste comme le nycticorax solitaire, je viens causer avec vous, mon amie, m'épancher, vous dire ces je ne sais quoi qui passent sur une âme abattue. Que de regrets, de souvenirs, de douleurs me viennent à torrents ! Un an, un an bientôt que j'étais près de vous aux montagnes, vous contant mon départ pour Paris, le mariage, l'avenir de ce pauvre frère, tant de choses en espérance, hormis celles qui sont venues ! O trompeuses choses humaines ! la douloureuse catastrophe ! Mon Dieu, vous l'avez voulu dans des desseins de miséricorde, sans doute.

Ces jours-ci, j'ai trouvé dans un livre de piété, les *Souffrances de Jésus-Christ,* une pensée bien

consolante : « Croyez-vous que Dieu, qui nous aime, nous envoyât des peines ni la mort, si cela n'était le germe et l'assurance de la vie éternelle ? » Comme c'est vrai, quand on y pense! Mais misérables que nous sommes, nous n'y pensons pas, et nous gémissons de ce qui devrait faire notre joie. Oh ! si j'étais sûre qu'il fût au ciel, que je serais tranquille! Mais, ma pauvre Louise, il me prend parfois des terreurs en songeant à la terrible éternité. Les plus justes tremblent devant Dieu. Cependant il faut s'appuyer sur la miséricorde infinie, et faire tout ce qu'on peut pour soulager ces pauvres morts.

Ma vie, mes idées, tout est changé en moi, hors de moi. Je prie Dieu de m'affermir en lui qui est immuable. Voir s'abîmer ce qu'on aime, sur quoi on s'appuyait, et rester debout, est effroyablement douloureux; c'est comme un naufragé resté seul sur la mer. Je ne suis pas seule en famille avec père, frère et sœur, qui m'aiment, et cependant je sens comme une solitude immense. Je vous écris ceci de ma chambrette, cette chambrette bien-aimée devenue *caveau* par les souvenirs et choses qu'elle enferme. Que de sujets de méditation devant cette croix devant laquelle j'écris! Comme tout est cendre et poussière! Mon amie, c'est ici que j'écoute cette grande leçon de la mort, qui en apprend plus que tous les livres. Ce n'est rien sans l'expérience.

Dans tout ceci mon cœur se tourne à vous et s'en va du côté qu'on l'aime. Hélas! rien ne le peut

détourner de cela. Ce sera son train tant que nous resterons sur la terre. L'espoir me vient d'avoir de vos nouvelles demain, par les montagnards, et peut-être m'écrivez-vous en ce moment dans la galerie. Ce n'est pas nouveau que les amis se rencontrent dans une même pensée. Que se fait-il dans votre solitude? Savez-vous que nous sommes trois amies dans trois déserts différents, Rayssac, les Coques, le Cayla? Ce serait une assez jolie nouvelle sous le nom des *Trois solitudes*, si l'on se mettait à écrire ce qui s'est passé là de joli ou de triste. Quelquefois la pensée d'écrire me prend pour me distraire, car un bas ne me suffit pas. Nous sommes sans livres et sans occupations à présent que les visites ont fini. Et vous, chère amie, que me dites-vous de vous-même, de votre vie, de votre âme, de votre sœur de Toulouse et de celles qui sont plus près? A toutes, mes tendres tendresses et, si vous voulez bien l'ajouter, mes hommages à Saliès. Ce que Mme de Cazes a fait pour moi me l'attache à jamais. Mon Dieu, que ne l'avons-nous fait plus tôt!

Adieu, très-aimée d'un cœur très-mort.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE.

De ma chambrette, 9 septembre [1839].

Au bruit du vent et de je ne sais quoi qui gémit dans l'air ou dans l'âme, je viens causer, ma plaintive amie, causer avec vous, de vous, vous parler de votre dernière qui m'est venue le 5, veille de Saint-Eugène, comme pour me porter fête. Hélas! des fêtes, il n'en est plus sur la terre, si ce n'est celles des saints. Mais celles-là, ne sont-ce pas les fêtes véritables, à voir les choses dans la foi? La joie, du moins, n'en est pas d'un jour comme de celles du monde. Mon saint Eugène qui, d'évêque de Carthage, s'en vint mourir ici pour la foi, me donne la sainte espérance que du voisinage sur terre nous irons à celui du ciel parmi les bienheureux. Je suis tout heureuse d'avoir si près de moi les reliques de mon patron, de voir les débris du monastère qu'il bâtit sur les bords de la Vère, où sainte Carissime d'Alby vint se réfugier contre les poursuites du monde. Oh! que cette histoire sainte est poétique et jolie! Que n'est-il encore un Eugène avec une cellule ouverte dans les bois pour les Carissimes qui voudraient s'y réfugier! Un de ces jours, je disais à mon père qu'il y avait pour moi quelque sorte de devoir de passer en Afrique, où mes deux saints patrons, Eugène et Augustin, m'appelaient comme deux grandes voix,

parmi les sœurs de Saint-Joseph qui convertissent les Arabes. Qu'en pensez-vous, mon amie? Vous pensez comme mon père. Je m'aperçois souvent que vos avis se rencontrent.

Ce cher père, il est touché, attendri, pénétré de votre affection pour lui, de ce baiser filial que vous lui promettez en venant au Cayla. « Oh! dis-lui qu'elle vienne. » Venez, chère amie, venez, venez. Je voudrais qu'un porte-voix vous portât notre voix aux Coques. Ne dites pas que vous commencez à en douter. Le doute ne vaut rien. Croyez et croyez fermement comme moi que nous nous reverrons. Parmi tant de pensées qu'il faut renvoyer de nos cœurs, gardons du moins les innocentes, les souriantes. J'en mets beaucoup dehors, mais aucune qui vous regarde. Dieu ne défend pas l'amitié. Oh! c'est alors qu'on pourrait dire : « Vous demandez, Seigneur, des choses impossibles. » Mais loin de là! Voyez Jésus avec son Jean bien-aimé, avec Marthe et Marie qu'il aimait. Quelle tendresse, quelle vie en eux jusqu'au Calvaire où il voulut les avoir! Sa sainte mère, Marie Madeleine, les autres femmes qu'il aimait et le disciple bien-aimé se tenaient au pied de la croix. Divin modèle d'amitié, d'union dans la douleur.

Je remarque que plus on médite le Calvaire, plus on y voit tout ce qu'il nous faut, tout ce qui entre dans la vie du chrétien imitateur du Christ. De plus en plus je fais ma nourriture des souffrances de Jésus-Christ, ineffables entretiens d'amour et de douleur

entre l'âme et son rédempteur. Que Dieu m'instruit depuis un mois et demi ! Quelle expérience s'est faite tout à coup de la vie et de la mort ! J'ai soixante ans ; cependant je me trouve jeune encore, il y a un côté du cœur qui n'apprend rien. Dieu sait lequel et comme je voudrais et ne voudrais pas le changer.

Mon amie, sur votre montagne, vous faites vos expériences aussi, et je crois que personne ne sera plus habile que vous dans les douleurs. Pauvre victime, pauvre martyre ! Oh ! c'est bien vous qui êtes la plus à plaindre, qui êtes le grand anneau de cette *chaîne de souffrances*. Pas même de musique, c'est trop. Faites donc de la musique. Je vous avais promis de la poésie,

Mais, hélas ! que tirer d'un luth mouillé de pleurs ?

Cependant, si vous voulez, je vous enverrai des larmes. Vous allez avoir votre chère et aimante mère auprès de vous, qui occupera si agréablement ennuis et solitude. Puis les deux petites avec leur bruit, leurs gentillesses et leurs jeux. Si vous pouviez sortir par ce beau temps d'automne ! je ne vois pas le soleil que je ne pense à vous, bien-aimée recluse. Mon amie, comment se fait-il que ce qui voudrait être ensemble soit séparé ? Oh ! c'est qu'il est un lieu de réunion qui ne se trouve pas sur la terre.

Ma *surhumaine* belle-sœur est, la pauvre enfant, bien humainement souffrante, ayant emporté d'ici les accès de fièvre, à ce que nous mande la tante. Elle

nous dit seulement : « J'ai toujours froid. » Dans sa dernière lettre, il n'était pas question de santé. J'espère que ce ne sera qu'une alarme. Vous me demandez des nouvelles de quelqu'un qui nous est aussi bien attaché, ce bon et aimable ami de notre Maurice, M. d'Aurevilly. Il m'écrit, il m'appelle sa sœur et Érembert son frère. Ses lettres à format de cœur, bien grandes, sont remarquablement belles d'expression et de sentiments. Mon père en est charmé et de cette amitié si tendre et forte qu'il portait à son pauvre aimé, qui unissait ces deux jeunes gens.

Mon amie, vous ai-je dit de me mettre au cou de votre mère et de caresser pour moi les petites. Toutes sortes de respectueuses choses à MM. de Sainte-Marie et de Maistre. Mon père vous présente ses affectueux hommages. Il ne reste à papa que de l'enflure aux jambes. Marie reprend ses belles couleurs. En arrivant je l'ai trouvée horriblement maigrie. Les pressentiments la dévoraient, la bonne sœur. On souffre moins, je crois, de la réalité, hélas !

A LA MÊME.

16 septembre [1839].

Tonnerre, grêle, bruit, malheur au dehors; ennui, tristesse au dedans. Le ciel, quand il tomberait,

n'ajouterait rien à mon accablement. Ce n'est pas parce que nous éprouvons encore un revers que je me trouve ainsi. C'est ma pente d'âme, quoi que j'en veuille. Il me faudrait un ange pour me distraire, je viens à vous, mon amie, vous qui m'êtes venue de Dieu. Je vous écris pour écrire, pour ne vous rien dire de bon ni d'aimable, pour être avec vous de cœur, de la seule façon possible. Dès que je souffre, je pense à vous qui souffrez bien davantage; je renvoie ma compassion égoïste, ce moi plaintif qui nous obsède. Mais c'est difficile à chasser, je le sens, et que je vous le mène aujourd'hui.

Oui, mon amie, c'est très-*égoïstement* que je vous écris, que je vous cherche, que je vous appelle, que je vous veux : j'ai besoin d'être consolée. Hélas! comment êtes-vous si loin? Nous aurions passé la journée ensemble, vous auriez remplacé un ami qui vient de partir, qui nous a laissé bien des larmes. Je vous parle de M. Raynaud, ce bon et parfait parent. Jamais il n'avait paru si affectueux, si attaché, si uni à nous que dans cette occasion. Le malheur éprouvé ou senti fait ressortir les qualités de l'âme; l'homme ne paraît bien tel qu'il est que sur ce fond noir.

Le fait est que notre cousin s'est montré le plus digne parent du monde, tant pour ce qui touche au cœur que pour d'autres intérêts où tant de dignités échouent. Le voilà parti pour qui sait le temps! Qui peut compter de se revoir? Cependant il l'a bien

promis, et il croit nous amener ses enfants. Dieu le veuille, et que l'espoir qu'il a pour moi s'accomplisse : c'est de me revoir chez lui à Paris où, des Coques étant, je ferai le bond, dit-il. Il a bâti ce petit bonheur sur celui que j'ai bâti sur vous, quand je lui ai dit que j'espérais un jour vous revenir.

Vos nouvelles, et celles de toute votre famille, ont été demandées et données avec un vif intérêt. Que n'ai-je tous les jours quelqu'un qui vienne me parler de vous! Je ne sais rien qui me fasse plaisir, le cœur est mort, mais de votre côté il a des cordes vives et je dirais *vibrantes*, si j'étais Sophie l'aimable, la trop bien disante. Que savez-vous de cette autre pauvre amie? Saint-Quentin la console-t-il de Vienne? Et son frère, ce frère tombé?

Nous, mon amie, nous avons fait vœu au malheur. Je ne sais si la grêle nous aura laissé de quoi boire à votre arrivée. Mais n'importe, venez toujours; nous aurons de l'eau sucrée, douce compensation. Que n'en est-il ainsi pour tous les malheurs! Cette grêle est venue faire un peu diversion à notre calme; j'en écoutais le bruit et je l'aurais aimé sans la pensée du ravage. Mon pauvre petit rosier du Nivernais me faisait pitié, à le voir tout battu, tout lapidé, tout défleuri et brisé. Pas moyen de le secourir, tant c'est venu vite. Nous étions à table quand quelques coups de tonnerre se sont fait entendre, et de suite une pluie de pierres, sans vent heureusement, ce qui me fait espérer qu'il y aura moins de dommage. Mais

toute la campagne blanche comme en hiver avec demi-pied de grêle. Les blés ont été ruinés par la chaleur, les pommes de terre manquent, tout présage un hiver calamiteux pour les pauvres, car enfin ce sont ceux-là qui souffrent. Nous ne manquerons pas de pain. Dans tout malheur il y en a un à côté de pire. Dieu, qui sait ce qu'il nous faut à chacun d'épreuves, distribue ses dons comme l'entend sa providence. Ces chagrins de terre ne m'ôtent pas une larme. Après les coups d'épée, les coups d'épingle ne sont rien.

Mon amie, que faites-vous ? Que fait ce cœur qui a tant d'orages, tant de battements de trop? Il me faudrait chaque jour un bulletin de votre santé, et qu'ils sont rares, quoique vous m'écriviez souvent! Ce qui se passe aux Coques m'intéresse plus qu'aucune chose du monde; c'est mon endroit, l'endroit du cœur. Je ne vous quitte guère, je vous assure. « Que fait-elle? où est-elle? » J'ajoute même : « Que pense-t-elle? » à tout moment. Mandez ce que vous voudrez de tout cela à votre curieuse d'amie, qui s'occupe de vous sans repos et sans fin. Et les petites, et votre chère maman, tout ce qui vous entoure m'intéresse, mieux que cela, me touche, m'est au cœur. Nouvelles donc de tous les vôtres, du parterre et du jardin et du jardinier. Ce pauvre homme de fermier (ennuyeuse plume[1] !), ce pauvre homme, que devient

1. Deux gouttes d'encre venaient de tomber sur le papier.

sa jambe malade? Vous voyez que je fais le tour de votre solitude, passant parmi les ronces et parmi les fleurs. Mais les fleurs m'arrêtent.

Adieu! je vous tends les bras. Que n'ai-je ce long cou que me voyait Valentine! Je vous atteindrais, je vous baiserais, vous et elle, la chère enfant, et toutes les joues qui voudraient me le permettre. Je jette ceci à la poste sans plus de raison que le plaisir, le besoin que je trouve de venir vous trouver. Après Dieu, rien n'est plus doux qu'une amie, ô mon amie! Quoique ceci soit entre nous, votre bon père et votre bon mari ont toujours place en nos entretiens comme dans nos souvenirs. Votre maman sait qu'elle est la mienne.

[P.-S.] Avez-vous des nouvelles de Mme de Vaux? Caroline la voit beaucoup. La pauvre affligée a bien choisi son amie dans cette femme tendre et forte. Je voudrais bien avoir des livres et autres objets qu'elle a pris; mais elle y tient autant que moi, et, dans ce cas, je dois ne rien dire. On a tant fait pour lui d'ailleurs et même pour nous.

A LA MÊME.

[Fin de septembre 1839.]

J'ai trouvé votre musique bien religieusement triste; faites passer votre âme dans vos chants comme

David, le chantre de Dieu. On parle ici de vos compositions, un de mes cousins a copié votre *Ave Regina*, qui sera exécuté pompeusement à Gaillac.

Vous passez pour un grand auteur, non-seulement en musique, mais en écrits; on vous associe au comte Joseph pour le talent et le travail mis en partie sur votre compte, et l'on vous dit sa femme. J'ai relevé l'anachronisme qui vous rendait trop vénérable; quant à la gloire... la gloire ne vieillit pas, vous pouvez les accepter toutes, les de Maistre sont associés au génie. Vous me trouvez en vain flatteuse; mais, mon amie, c'est qu'il m'en revient une douce fumée de cet encens qu'on vous donne; c'est qu'on dit de moi : « C'est cette dame qui est son amie. » Oh! oui, amie, comme personne n'imagine; dans tout ce qui flatte, on ne sait pas ce qui me flatte le plus. Que c'est bien plus par le cœur que par l'esprit que je suis fière d'être aimée de vous.

Je n'ai pas été à Gaillac ni nulle part, quoiqu'on nous réclame et qu'il nous ait plu des visites. Nulle envie de voir ni de faire un voyage, un seul excepté, et puis celui du ciel où les amis ne se quitteront plus. Consolant avenir, mon bel espoir, plus beau que d'aller *en Perse*. Quelle humeur vagabonde emporte votre aimable frère! Il est des hommes qui ne font rien comme les autres, et je ne m'étonne pas de ceci chez M. Adrien, qui fait exception parmi les exceptions. S'il est près de vous, ne le raisonnez plus; il est, je le vois, une raison dangereuse, puis-

qu'il *démontait* la vôtre, vous faisant sauter en croupe avec lui, galopant mille chimères, contagieuses folies, spirituelles et aimables, rien n'est si vite pris.

Arrêtons-nous un instant sur nos chères petites. Riri et Titine, si vous êtes là, je vous embrasse toutes deux, et deux fois Titine pour sa jolie petite lettre; mais je vais lui répondre à part. Cette charmante miniature d'enfant m'a fait un plaisir bien doux; chère petite qui m'aime, qui me l'écrit, j'ai bien reconnu son écriture, sa façon de dire et sa petite paresse tombée à moitié page. Ce que vous me dites de ses études, de sa gentillesse et de sa piété me touche infiniment.

La duchesse d'Orléans passait hier à une lieue et demie d'ici; rien n'a annoncé ce passage, que quelques livres de poudre en l'air. Triste façon de voyage; à Toulouse, ville de glace, pas de mouvement, pas de vivat, pas de badauds, même en payant; que vient chercher dans le Midi une princesse du Nord? A Alby, elle a visité la cathédrale portes fermées.

A LA MÊME.

11 octobre [1839].

Le facteur d'avant-hier fut bien aimable, bien riche : cinq lettres. Une du vieux cousin, deux au-

tres, et celles des Coques dont je viens parler et dire merci, merci à votre chère maman et à vous, mon amie. Je vous écris au même temps, au même paquet, de la même plume et le même mot : je vous aime ; oui, je vous aime bien toutes deux. Vos nouvelles sont bien ce qui me fait le plus de plaisir ou de peine, suivant le contenu.

Je suis assez contente cette fois. J'espère tout du temps pour vous et pour moi, non pas pour ma santé qui ne peut devenir meilleure, pour d'autres choses qui ne se portent pas bien, pour ma conscience qui n'a pas de guide, qui depuis le départ du bon pasteur est encore brebis errante, allant chercher loin ce que je ne puis trouver ici. Vous savez la grande place que tient dans ma vie un directeur, surtout à présent que j'ai besoin de soutien. Tout manque à la fois et quelquefois je suis triste, accablée. J'ai tort, car Dieu qui m'envoie ces épreuves ne les permet que pour mon bien. Puis il ne nous manque pas, le bon Dieu, il est près du cœur affligé ; mais ce cœur ne sait pas le voir ni le sentir souvent, et alors il se plaint. C'est dans un de ces moments que je vous ai écrit la lettre de tristesse qui vous aura fait mal. J'en eus regret ensuite. Mon amie, ne vous affectez pas de ces choses qui ne sont pas de durée. Vous connaissez bien les variations de l'âme, la mienne tantôt se relève et tantôt retombe. On voudrait de la stabilité, mais impossible jusqu'au ciel. Oh! là nous serons pour toujours dans le bien, le bon, le beau. Rien que cela

ne console. Toutes nos espérances sont là, tout notre bonheur, même le bonheur perdu. *Car où l'éternité réside on retrouve jusqu'au passé.* Je vous quitte pour aller joindre au salon deux cousines qui m'attendent. De tous les endroits de la maison, c'est ma chambrette que je préfère, mais je la quitte souvent. Quel dommage à présent que j'y suis avec vous!

Depuis hier, tempête, affreux orage nocturne à faire trembler la terre. Nos jeunes personnes en ont été effrayées, jusqu'à un vieux soldat de Napoléon, qui, nous a-t-il dit, n'avait pas eu tant de peur à Iéna et à Austerlitz. Il s'est levé, a allumé son feu et une chandelle bénite, et s'est mis à prier Dieu tant qu'a duré le tonnerre. J'ai trouvé cela touchant, ce vieux guerrier chrétien à genoux pendant un orage, près d'un petit cierge, simple objet d'une foi simple. Nous avons encore entendu la grêle, mais sans trembler, n'ayant plus rien dehors. Ne nous plaignez pas trop, nous n'avons perdu l'autre jour que le tiers de notre vin, ce qui nous semble miraculeux sous tant de grêle. Les feuilles ont préservé.

Ces lignes ajoutées, ces lignes de dimanche m'ont fait bien plaisir. « Comment arrangerons-nous notre hiver? » dites-vous. Ah! mon amie, c'est à vous de le faire, de me porter bonheur en venant au Midi, dans notre douce température qui ne peut manquer de vous faire du bien, ainsi qu'à Valentine. A Nice, aux Eaux-Bonnes, voilà bien des trajets pour vos pauvres reins; j'y pense à ces pauvres brisés, et

je tremble qu'ils ne puissent vous suivre en route, en route pour le Cayla. Soignez-vous, arrangez-vous, partez et venez ici, ici, dans cette solitude si connue et si inconnue, où tant d'ermites vous appellent.

Le plus grand bonheur que j'attends, le seul, ce me semble, qui me reste, c'est de vous voir, mon amie. Ce ne peut être qu'ici, car je ne puis pas penser à quitter mon père, au moins d'un certain temps. Revoir Paris s'est dit, comme par hasard, de ces choses possibles impossibles. Sans doute, j'y reviendrais avec intérêt, intérêt bien triste, hélas! mais n'importe, j'y reviendrais trouver des larmes, ce qui attache tant. Je n'ai rien d'arrêté là-dessus pour cet hiver ni pour un autre, pour aucun. Que ceci ne vous occupe pas le moins du monde, que *moi* ne fasse rien pour *vous*. Venez seulement, s'il est possible; je ne *désire* que cela, nous arrangerons ensemble l'avenir. Voilà qui est dit. Vous viendrez après les Eaux-Bonnes.

Adieu, très-chère. Parlez de moi à tous. Embrassez les petites. Si mes visites m'en laissent le temps, j'écrirai à votre maman par ce même courrier; sinon assurez-la de toute ma tendresse.

[*P.-S.*] Pour ne pas retarder ma lettre prise, quittée, reprise, je vous l'envoie seule aujourd'hui. Impossible d'écrire davantage qu'à bâtons rompus, et quand je suis avec votre mère, j'aime à y rester longtemps. A bientôt.

A LA MÊME.

25 [novembre 1839].

Tous vos petits papiers me sont arrivés hier, chère amie. Je ne vous dis pas merci de ce paquet d'écriture, de tendresses, amabilités et tant de choses de cœur. Non, pas merci, mais donnez toujours, toujours de vos lettres, de vos nouvelles, de votre vie, de cela que j'aime, que je voudrais qui me vînt sans cesse comme l'air. Douces relations d'amitié, est-il rien de meilleur au monde? N'êtes-vous pas, amie, de mon avis? Oh! vous me le faites bien voir, vous si aimante, si écrivante, si désireuse de nouvelles. Eh bien, nous nous ressemblons donc; il y a sympathie en nous deux, j'aime à le croire, je le sens, sans chercher si c'est sagesse ou folie. Ce qui lie les âmes est toujours mystérieux.

Quant à la folie de la croix que vous me connaissez, plût à Dieu que ce fût vrai! Vous n'auriez pas à me souhaiter de bonheur. Ces saints insensés ne demandent rien à la terre, leur cœur est plus haut. Hélas! vous voyez, votre amie est bien loin de là, tout *arabique* qu'elle est [1]; mais avez-vous pris cela au sérieux, ma craintive amie? Vous craignez que je vous quitte. Vous le dites si tendrement, que

1. Voyez la lettre du 9 septembre précédent et page 349.

quand j'aurais un pied en Afrique l'autre reviendrait aux Coques; oui, les Coques, c'est le *chez-moi*, c'est un autre Cayla, comme vous dites si gracieusement. J'ai lu cela à mon père qui, lui aussi, m'aime trop et ne veut pas plus que vous me laisser aller chez saint Eugène et chez saint Augustin.

Convenons cependant que ce serait beau de s'en aller en Afrique, d'y soigner les soldats malades, ces nouveaux croisés d'une autre terre sainte, d'y faire le catéchisme aux petits enfants maures. J'ai toujours aimé les Maures, et en sauver un, une petite âme d'enfant, serait mon bonheur. Passez-moi ce rêve, mon amie, les solitaires en font tant! Nous avons peu de travail, à présent; l'imagination est en vacances, et, pour se distraire, elle fait des cellules, quelquefois autre chose, je ne veux point mentir. Nous quittons souvent les déserts; nous revenons à Paris, au monde, aux salons où j'étais avec vous. Comme à saint Jérôme, Rome nous vient dans la solitude, mais Rome en deuil. Hélas! mon passé est tout dans les larmes. Mon Dieu, vous l'avez voulu! Je pourrais être plus malheureuse : il n'y a pas malheur aux yeux de la foi. Des affections brisées, des espérances mortes, des regrets pour la vie, qu'y a-t-il là qui n'arrive à plusieurs, qui ne soit des épreuves de providence pour notre bien à venir? Tout pour l'éternité, c'est la grande vue du chrétien. N'oublions pas que ce monde n'est qu'un échelon vers l'autre : la terre n'est que le marchepied du

ciel, suivant l'expression de quelqu'un. Quand l'âme se tourne ainsi vers le côté céleste des choses, elle s'apaise, se console, se soutient. Je ne lui connais que cela.

Interrompue par les vêpres hier, par les confitures aujourd'hui lundi, et par une visite, je ne sais comment se renouera le fil de notre causerie. Bel embarras quand il s'attache à vous! Mais que dire pour vous, solitaire et souffrante? Il ne m'est pas aisé de vous faire du bien avec mon ardent désir de le faire. L'amie inutile que vous avez choisie, mon amie! Aussi je vous conseille de me laisser aller où bon me semblera, chez les Cafres ou les Maures; mais, voyez, je commencerai par les Coques. Chères Coques! chères Coques! Ce voyage ne sera qu'après le vôtre au Cayla. Mon père, qui veut vous voir, l'arrête ainsi. Mon père l'aimant vous aime, il ne fait que vous rendre ce que j'ai reçu de vous et de votre famille. Oh! venez, soignez-vous bien pour cela; car je tremble toujours que cette pauvre santé n'empêche. Je ne vois rien de plus heureux que de vous voir. Dieu permettra, j'espère, ce bonheur bien permis...

A LA MÊME.

14 décembre [1839.]

Ma dernière lettre, chère amie, vous aura inquiétée. J'étais bien agitée moi-même. C'est bien calme maintenant. Érembert nous semble un peu mieux, quoiqu'il se relève lentement. Tant de secousses l'une sur l'autre m'avaient accablée, je n'en pouvais plus. Plus d'une fois, vous aurez dit : « Pauvre Eugénie! » amie qui sentez tout ce que je souffre, qui partagez toutes mes afflictions. Que j'aurais eu besoin de vous! mais je tâche de me consoler avec Dieu, l'ami des affligés. Il n'y a vraiment que cela qui soutienne. Ne l'avez-vous pas éprouvé?

Il me tarde à mon tour d'avoir de vos nouvelles, de savoir ce que vous devenez dans la grande *Laure* de votre désert depuis que votre mère et votre frère sont partis. Je suis triste en vous de cette absence, de ce vide que laissent, autour de vous, ces aimables partants. Quoi que fassent M. de Maistre et Valentine, ils ne peuvent pas être quatre et remettre auprès de vous l'activité de Mme de Sainte-Marie, le bruit de M. Adrien, car je me le figure bruyant, remuant comme un esprit follet. N'allez pas le lui dire; je n'aime pas que les hommes sachent l'opinion que j'ai sur leur compte, parce que cela donne un air d'observation. Ceci, c'est vous qui me l'avez fait voir par

ses écrits et par les combustions des Coques dernièrement. Donc, mon amie, ce bel architecte et dessinateur fait et défait vos plans, vos jardins, transporte bosquets et gazons, et vous applaudissez à la baguette magique.

Je vous parle au long de ceci par l'intérêt que j'attache à votre solitude, à ses embellissements, à tout ce que vous avez et voyez, bois, fleurs et brins d'herbe, ce beau gazon où vos petits pieds ne vont plus. Le temps n'est plus de la promenade; mais il viendra, et alors pourrez-vous sortir. La malheureuse entorse ne vous tiendra peut-être pas au repos, à l'éternel repos du canapé : vous ne sauriez croire combien ce surcroît de souffrances et d'accidents me peine. Que de fois j'y pense!...

Mon amie, ma chère Henriette, que nous nous sommes de suite entendues et comprises et aimées et devenues sœurs! Dieu a donné cette consolation à mon cœur, ce bonheur à ma vie de vous rencontrer sur la terre. Si, de mon côté, je vous ai fait quelque bien et vous suis quelque peu aimable, je puis chanter *Nunc dimittis*. Il y a vraiment du ciel dans notre amitié. Oh! que je pense! oh! que j'en parle! oh! que je fais de vœux pour vous! Louise m'est unie, mais d'une autre façon : dans la jeunesse, à seize ans, par des nœuds de ruban rose; vous, plus tard, dans la tristesse, par un crêpe de deuil, ce qui attache si fort!

Faites-vous de la musique? Je voudrais vous sa-

voir souvent au piano, et quelquefois en prière sur quelque pieuse et bonne lecture; vous en avez besoin comme toute âme qui souffre, et plus qu'une autre encore. Toujours des conseils que le cœur vous envoie. C'est que, voyez-vous, je vous aime tant dans l'âme! Je ne comprends pas une affection qui se terminerait ici. Je n'ai rien à lire à présent. Je relis Pascal, où l'on pourrait faire sa méditation. Sur cette pensée entre autres : « C'est une chose horrible de sentir continuellement s'écouler ce qu'on possède, et qu'on puisse s'y attacher, sans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque chose de permanent. » C'est vous qui m'avez donné du goût pour ce livre...

Parlez de moi à Sophie. Soyez vous-même ma lettre, je n'en ferais pas de si jolie. Je vous l'ai dit, j'ai trop de correspondances pour mes goûts. Quel intérêt d'ailleurs peut y mettre une triste anachorète comme moi? Ce n'est que pour vous que je puis être aimable. Adieu. Oh! que vous l'êtes pour moi! Amitiés, respects de tout le Cayla aux Coques et à Saint-Martin.

A Mlle IRÈNE COMPAYRE,

A L'ISLE-D'ALBI, PAR GAILLAC.

15 décembre 1839.

Que Dieu vous console, ma chère Irène! il n'y a que cela à dire dans ces cruelles afflictions et sépa-

rations de la mort. Je l'ai appris et je puis vous le dire, comme aussi la part que je prends à votre douleur, si semblable à celle que j'ai éprouvée, que je puis mesurer l'une par l'autre. Moi un frère, vous une sœur : triste ressemblance de deuil! Dieu nous frappe au même endroit, ma pauvre amie, nous sympathisons en tristesse. Unissons-nous au pied de la croix, cela sera mieux encore, plus chrétien. La prière vaut mieux que les larmes, au moins ces pauvres âmes des morts en sont soulagées. Je rends à votre sœur ce que vous avez fait pour mon frère; je la recommande à Dieu, quoiqu'on puisse espérer que celle-là est au ciel. Elle a tant souffert! Néanmoins, mon amie, il n'y a jamais certitude connue; Dieu nous veut dans ces ombres sur l'autre vie pour l'exercice de notre foi. Adorons, prions, attendons le ciel pour tous. Le beau jour où nous y serons réunis, où nous retrouverons ceux que nous aimons sans jamais les perdre! Le bonheur du ciel sera bien différent de celui de la terre, si rapide, si passager. Vous le savez aussi bien et peut-être mieux que moi, pauvre amie tant éprouvée; mais on aime à mêler ses paroles, ses réflexions sur un sentiment partagé, sur des souffrances communes.

En m'écrivant vous-même en cette occasion, vous m'avez donné une marque bien touchante de votre amitié, de cette amitié que, de tout temps, vous avez eue pour moi. C'est ajouter au prix qu'elle avait déjà, et dont toute la mienne voudrait pouvoir vous payer.

Si je vous écris moins que par le passé, ne me croyez pas changée pour vous, oh! non. C'est *moi* qui change pour *moi*. Si je me décide à sortir de mon désert, je pourrais bien venir à l'Isle vous prouver que je vous aime. Ce me serait un bonheur de vous voir ainsi que la chère Antoinette, ange qui doit être quelquefois près de vous. Les affligés sont ses amis.

Adieu, ma chère Irène. Vous ne me parlez pas de votre santé qui m'occupe et que si forte secousse aura fort ébranlée. Ménagez-vous, vous dirais-je comme on dit ordinairement, si cela pouvait quelque chose au corps dont le cœur souffre. Le meilleur calmant et soutenant, c'est Dieu, c'est votre piété que les larmes feront croître.

Mon père et tous les miens vous expriment ici la part qu'ils prennent à votre chagrin, et dont chacun assure vous et tous ceux de votre famille.

Je vous embrasse et toujours de tout cœur.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

[15 janvier 1840.]

Cette lettre sera-t-elle plus heureuse que celle de Sainte-Cécile? trouvera-t-elle une de vous, mon amie? Mais papier de cœur n'est pas égoïste et, sans

rien avoir, rien attendre, s'en va vers vous tant qu'il peut. Ainsi le passé, ainsi le présent, ainsi l'avenir, ainsi toujours; l'amitié ne change rien à ses façons et sentiments. Oui, ma chère Louise, j'espère que vous pensez parfois et souvent à votre amie, la solitaire, que vous lui aurez écrit si vous avez pu le faire, si le carillonneur n'a pas sonné au moment où vous alliez prendre la plume.

Ce carillonneur, j'y reviens parce qu'il m'a divertie et que j'ai trouvé toute drôle cette singulière excuse de ne m'avoir pas écrit. Tout passe en amitié, et entre nous toutes raisons sont bonnes. Rien ne doit nous fâcher, et si je vous ennuyais jamais, dites-moi : « Vous m'ennuyez, » j'aimerais cela. Fénelon ne dit-il pas quelque part qu'on peut le dire à Dieu? Oh! l'abandon, l'âme telle qu'elle est à Dieu et aux amis. Voilà pourquoi, Louise, je ne me gêne guère avec vous, que je vous chante tous mes tons. Ne comprenez-vous pas tout, n'entrez-vous pas en tout? Que je voudrais que ce fût de plus près et autrement que par lettres! C'est bien doux de s'écrire, mais c'est se parler à distance, et il est tant de choses qu'on ne veut dire tout haut! Le bas parler est le meilleur. On trouve cela même avec Dieu qui dit à l'âme pieuse : « Je vous mènerai dans la solitude et là *je vous parlerai au cœur.* » Intimité divine, quelque peu retrouvée dans l'intimité humaine : tout ce qui est bon vient d'en haut.

Envoyez-moi donc aussi quelque chose des mon-

tagnes, si vous êtes partie ou non pour vos délices de Castres. Vous allez retrouver là des connaissances charmantes, ces jeunes personnes dont vous m'avez parlé, toutes gaies et causeuses. Cette distraction ne peut que vous faire du bien après la grande préoccupation de la retraite qui vous a tant enfoncée dans le sérieux. Le sérieux est utile; il est bon pour l'âme de s'arrêter aux graves pensées de la foi, mais Dieu permet même aux saints quelques distractions, et saint Jean avait sa perdrix. Ma chère amie, je suis bien aise de votre voyage à Castres; je vous trouve presque trop préoccupée, vous que je trouvais autrefois trop distraite. Mais l'*autrefois,* où est-il? Avec le temps tout change, et c'est avec ravissement que je vous vois changer en Dieu.

Mais vous n'avez pas ce qu'il vous faudrait à Rayssac. Comme à moi, il vous manque un guide, plus qu'à moi encore, car j'en ai un, non pas l'abbé Legrand de l'Abbaye-aux-Bois; mais enfin c'en est un toujours, et tout près, tandis que votre père Amalric ne peut vous donner que de lointains avis. C'est très-déplaisant. Que faire? L'âme, aussi bien que le cœur, a ses sacrifices, et Dieu accepte tout, compte tout avec amour. C'est cet amour qui suppléera à tout ce qui nous manque, et au nôtre même, si petit. Tâchons pourtant de l'agrandir tant que nous pourrons.

Je vous parle, mon amie, comme je parle à l'autre amie, et j'ai peu de goût à m'entretenir des choses

de la terre. C'est si peu, si rapide, si vide à la fin. Elle me répond : « Parlez-moi de Dieu sans relâche. » Il n'est pas d'âme qui ne sente ce besoin, et celle-là plus que toute autre, si sensible, si élevée et si souffrante. L'aimable personne! Il m'est arrivé par la diligence une boîte, et dans cette boîte une valise, dans la valise un foulard pour tablier, une médaille en or et une charmante statuette de la Vierge. C'étaient mes étrennes du Nivernais. L'an dernier, ce fut une robe, une montre, des livres, je ne sais combien de jolies choses; mais ce que j'aimais le plus, c'est que nous étions ensemble. Que d'*ensemble* perdus depuis! N'est-ce pas ainsi de vous que je n'ai pas revue et qui ne prenez pas vos chemins de notre côté? Je comptais tant sur votre passage de Toulouse! Que n'avons-nous ici cette fillette qui vous attire! Donnez-m'en toujours des nouvelles, ainsi que de l'heureuse mère. Je pense que vous finirez par l'aller embrasser. Le mois de mai est bien loin, savez-vous, quand il tarde.

Hier encore nous avons eu des nouvelles de ma pauvre sœur de Paris. Sa lettre est pleine de détails sur Mgr de Quélen qu'elle est allée voir mort à Notre-Dame, et de pronostics sur l'an 40. Déjà on avait annoncé que monseigneur n'en verrait pas le commencement, puis que le faubourg Saint-Germain, le nôtre précisément, doit s'abîmer dans les Catacombes. Abîme de l'avenir, qui sait ce qu'il nous contient? Puis Caroline ajoute : « Je ne crains rien, Dieu est

avec nous. » Oh! bien du moins avec elle. Elle a fait d'imagination une tête de Maurice qu'elle nous a envoyée. Pauvre jeune femme! Sa tante est toujours malade, son frère tousse beaucoup, de sorte qu'elle est sans cesse près des larmes ou dans les larmes.

Du contraste : Marie, l'heureuse Marie[1], la fiancée Marie est arrivée de Toulouse avec des toilettes exquises de goût et de charmes. La noce se fait à la fin du mois. La pauvre enfant, je lui souhaite de toute mon âme toutes les bénédictions du ciel, autant de bonheur qu'elle en mérite. Marie est remplie de bonnes qualités, de cœur et d'esprit. J'irai la voir après les fêtes, et encore il m'en coûtera de m'en aller d'ici. Pas d'huître collée à son rocher comme je le suis au Cayla. Ainsi mon cœur se colle à votre cœur, ma joue à votre joue. Adieu, Louise. Dites bien à vos sœurs que je les aime.

[*P.-S.*] Mes respectueux souvenirs au pasteur. Qu'il ne prêche pas si fort ni si long, s'il veut vivre; mais il aime mieux convertir.

1. Mlle Marie de Thézac, cousine de Mlle de Guérin, mariée à M. d'Assier de Tances.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE.

De ma chambrette, 27 janvier [1840].

O femme de douleurs! Pauvre malade, pauvre mère! Je ne me doutais pas de ce martyre où vous avez été pendant huit jours auprès de Valentine mourante. Que le mal vient vite, mon Dieu! Mais Dieu aussi le guérit promptement. Vous n'aurez eu qu'une rude alarme, une terrible angoisse. Ce n'est pas pour la petite que je crains à présent, c'est pour vous, que ce choc aura tant ébranlée. Dites-moi bientôt et bien long ce qui s'est suivi pour vous de cette pénible épreuve. Peut-être n'aurez-vous pas quitté Nevers, peut-être êtes-vous au lit, peut-être le cœur a-t-il repris son mauvais train, comme il lui arrive aux secousses? Enfin dites, mon amie, à votre amie, tout ce que fait votre santé.

Il est vrai que la seconde page de votre lettre me rassure en me rassurant sur Valentine. Une mère et son enfant se tiennent si bien que tout de l'une passe à l'autre, mal et bien. Ainsi le mieux de cette chère petite fait le vôtre, ce me semble. Comment donc avait-elle pris mal? Ne la laissez pas courir à volonté, quelque temps qu'il fasse, comme je l'ai vue faire aux Coques. Il est vrai qu'on a peine à tenir un enfant dedans tout le jour; que c'est même trop les ménager de les tenir en serre chaude, mais Valentine est si

frêle, si délicate, que ce qui serait trop pour une autre enfant ne l'est pas pour elle. J'espère que le bon Dieu vous la conservera, puisqu'elle est si patiente, si pieuse. Ce sera un petit modèle de sainteté à votre maison. La chère enfant, que je l'embrasse d'être si sage en souffrant, de prier comme elle fait pour sa mère et les amis de sa mère. C'est vraiment charmant, ce que vous me dites à ce propos. Ne vous inquiétez pas, laissez votre enfer du Dante auquel vous comparez votre vie. Je ne sais ce que c'est que cet enfer; quel qu'il soit, ce n'est pas pour vous, les chrétiens ne doivent pas en avoir. Au fond de la vie on doit voir le ciel.

Ma pauvre amie, je vous renverse, toujours contraire à vos idées et sensations, presque à vos larmes. La méchante amie que je dois être! Pouvez-vous m'aimer? Non, je ne comprends pas ce que vous trouvez en moi, ma raison s'y perd. *Mais le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas*, suivant encore votre ami Pascal.

Que vous me le faites aimer, ce Pascal! Je viens de m'en séparer à regret; je vois partir un livre avec peine, comme à peu près une visite agréable. Mot d'autant plus vrai que nous n'avons de livres qu'en visite et rarement, tant nous sommes loin des bibliothèques. Quand ce manque de lecture se fait sentir, je prends la quenouille, je viens écrire, je fais ce que je peux pour ne pas laisser prendre place à l'ennui dans ce vide: l'ennui, le plus terrible ennemi de l'âme, le

démon des solitaires. Oh! tâchez bien de vous en préserver, vous, ma compagne en solitude. Je voudrais vous aider de près, hélas, si loin! Tout ce que je puis, c'est de penser pour vous au piano, de vous accompagner en musique, de vous faire de quoi chanter. Cette pensée de travailler pour vous me semble venue du ciel, m'encourage, et je m'en sers comme d'ambition; mais, hélas! celle-là même me quitte parfois; je me dis : Bah! qu'en fera-t-elle, de cette poésie? Cela pourra-t-il s'accommoder au piano? Mes inspirations avec les siennes? Nous sommes sœurs par le cœur bien plus que par l'esprit. Me voilà! quand je doute, je meurs, plus de soutien, il me faut avoir espérance en vous, entrevoir votre clavier sur mes hymnes, figure poétique, j'espère! je connais les mots du métier.

Franchement, mon amie, j'ai la rage de vouloir être utile, de me dévouer à quelqu'un ou à quelque chose. Si ce n'est à vous, je m'en vais chez les Arabes plutôt que de demeurer bonne à rien. Je me vois comme un être inutile, et cette pensée me fait souffrir. Peut-être est-ce vanité de vouloir être quelque chose. Si c'en est une, qu'elle s'en aille alors! Je me contente d'être néant. N'est-ce pas assez d'avoir à faire son salut la longue affaire de la vie? Qui réduirait ses désirs à cela serait bien sage et bien heureux. Faisons que nos désirs rentrent dans ce désir.

Celui de vous voir y touche un peu, ce me semble; c'est quelque chose du ciel qui nous a unies et nous

rapprochera, toujours pour notre bien. Oh! que je serais fâchée de vous faire du mal! Dieu sait comme votre âme m'est chère. Si vous veniez, nous causerions beaucoup. Ce que nous ferions ne peut se dire. J'attends cela comme un des premiers bonheurs qui me restent dans la vie; mais, comme vous, je n'y compte pas. Vous avez toujours tant d'entraves! Cependant espérons, et croyons, malgré les obstacles. Ceux qui croient l'impossible sont les plus heureux.

Donc soignez-vous pour ce voyage, inutile à dire, je sais, mais on aime à dire des inutilités. Quelle importance elles prennent quand je les attache à vous! Eh! vous faites bien, très-bien, fort bien de commencer vos lettres par vous-même. Servez d'abord le bon vin comme aux noces de Cana, abreuvez-moi de vous, mon amie, qu'est-ce qui peut m'intéresser davantage? Vous vous excusez là d'une faute qui me plaît tant que je la voudrais au commencement, au milieu, à la fin de vos lettres. Oui, parlez de vous, de vos peines, de vos affaires toujours. Ne suis-je pas votre *épanchoir?* Oh! je ne dis plus que je sois inutile, si vous pouvez vous reposer en moi, si Dieu veut que je vous sois bonne un instant. Écrivez-moi de longues lettres quand cela ne vous fatiguera pas. Songez un peu au plaisir de celle qui les lira et qui trouve toujours que c'est trop tôt fini.

La dernière m'est venue avant-hier au point du jour sur mon chevet. La jolie surprise et que j'ai trouvé que mon réveil était doux! Le *postier* avait

couché en route et m'est venu avec l'aurore comme un messager de bonheur, pressé et rare. Rarement si bonne chose à si bonne heure. Vous m'avez adouci tout un jour; je l'ai passé, tout ce jour, mieux qu'aucun depuis longtemps. C'est qu'il n'y a rien comme des paroles d'amitié pour mettre le cœur en bon état. Après Dieu rien n'est plus puissant.

[*P.-S.*] Mon père, mon bon père m'a fait la recommandation expresse de vous dire de sa part quelque chose de *bien tendre et affectueux*. J'y joins pour Valentine un petit chant que vous lui chanterez sur le piano, la pauvre malade.

A LA PETITE VALENTINE

MALADE.

Oh! quand je vois ta belle enfance
Dans la souffrance,
Quand je te vois au lieu de fleurs
Cueillir des pleurs,
Pensée amère
Me vient saisir :
Enfant trop chère,
Comme ta mère
Dois-tu souffrir!

Quand de langueur ta tête penche
Comme une branche
De jeune saule ou de roseau;
Sur un berceau

Quand je vois faire
Lit de martyr,
Enfant trop chère,
Comme ta mère
Dois-tu souffrir!

Quand tu parais comme une sainte,
Sans cris ni plainte,
Dans tes douleurs chercher les cieux;
Oh! quand tes yeux
Vont au Calvaire
Voir Dieu mourir,
Enfant trop chère,
Comme ta mère
Dois-tu souffrir!

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET.

3 février 1840.

Merci, ma chère Antoinette, de m'écrire, de me parler de votre amitié. Je n'en doutais pas, mais une nouvelle assurance me charme. On aime à revoir ce qui fait plaisir. Seulement votre lettre s'est fort retardée en route. Elle aurait eu le temps d'arriver de la Chine. C'est que nos courriers ne comprennent guère les empressements de l'amitié. Avant-hier seulement j'ai eu vos souvenirs. Je vous réponds tout de suite, espérant trouver une occasion à

Cahuzac, qui, je l'espère, ne viendra pas à pas de tortue.

Il me tarde, ma chère amie, que vous sachiez la part que je prends au nouveau chagrin que la Providence vous envoie. Cette pauvre Camille, comme je la plains, et vous plains en elle! Les malheurs pleuvent donc dans nos familles? Ne dirait-on pas vraiment qu'il y a entre nous association de douleurs? Qu'il y ait aussi association de prières. C'est ce que je fais de mon côté, mon amie, comme vous faites du vôtre. Tous les jours je m'unis aux prières de la neuvaine, en vous remerciant devant Dieu de l'intention que vous y joignez pour ma famille et pour moi. Oh! nous vous en sommes bien *tous* reconnaissants, et moi bien touchée en particulier, de cette aimable preuve d'amitié chrétienne que je reçois de ma chère Antoinette. Puisse le bon Dieu vous conserver votre sœur! J'ai grand'foi au pouvoir du saint intercesseur. Hélas! que ceci me rappelle un poignant souvenir! J'avais aussi écrit pour Maurice, mais trop tard. Dieu nous l'avait pris, quand on lui demandait de nous le conserver. Je ne reçus la réponse qu'après sa mort. Pourquoi songer si tard au miracle? Malheureuse nature, de recourir d'abord aux secours humains, et puis se tant abuser! ne pas voir le danger qu'on a sous les yeux! On se figure que ce qu'on aime ne peut mourir.

Ma chère Antoinette, dites-moi ce que fait votre

pauvre malade; car tout ceci me ramène à vous et à elle. On m'a écrit de Gaillac qu'elle était plus souffrante. Mon Dieu, que votre volonté soit faite! Il y a bien longtemps que cette pauvre enfant vous donne des inquiétudes; je ne la savais pas cependant à ce point. Le mal va vite. Et cette sainte Lisbine[1], savais-je sans vous qu'elle vous eût quittés? Heureuse enfant appelée de Dieu à la vie religieuse! C'est bien la plus assurée pour le ciel, et peut-être la plus douce. Oui, je crois que les croix du monde sont cent fois plus pesantes que celles du cloître. Il est vrai, je ne connais guère l'un ni l'autre que par ouï-dire; mais aisément on voit la différence, et que Dieu aussi aide partout. Ne faisons pas exception de grâces, ni de voies, ni de salut. Est-elle chez les sœurs de Lisle? Alors vous la voyez et sa famille ne l'a pas encore tout à fait perdue.

J'avais ouï dire beaucoup de bien de Mme A.; canonisée par vous, cette jeune femme me paraît encore plus sainte, bien digne de la famille où elle est entrée. Vous êtes un peuple de saints à l'Isle. Aussi ma pauvre âme aurait bonne envie de venir s'y édifier; mais, ma pauvre Antoinette, je ne peux plus me tirer d'ici, même pour aller vous voir, ce doux attirant. Ma vie se plaît toute petite au plus petit endroit possible, là où j'ai tout, mes chers vivants et mes chers morts.

1. Sœur de Mlle Augustine de Gélis, morte sœur de Saint-Vincent de Paul à Hink-Po, en Chine, en 1863.

Adieu; où que je sois, voyez-y qui vous aime. Tous mes hommages affectueux à cette pauvre mère tant affligée dans son cœur. Écrivez-moi, priez pour moi, aimez-moi.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE.

Le 17 février [1840].

Votre lettre m'est arrivée pendant les vêpres, à l'église; et comme je l'avais là sans la lire, j'ai eu l'idée un peu de l'attente en purgatoire. Oh! qu'on doit souffrir près d'un bonheur qu'on ne peut posséder, près du ciel! Voilà, mon amie, ce que le petit paradis de votre lettre que je ne voulais pas ouvrir m'a fait penser et sentir pendant deux heures, heures de sacrifice; mais n'en faut-il pas faire à Dieu? J'étais contente d'avoir cela à lui offrir, et précisément je lisais dans l'*Imitation* ces paroles au chapitre de la patience : « Dieu ne laissera sans récompense aucune peine, même la plus légère, qu'on aura soufferte pour lui. » Courage! ai-je dit devant cette lettre. Si un jour il me fallait faire de plus grands sacrifices, j'en aurais plus de force. On s'exerce au vouloir. S'il me fallait vous quitter! Il y a cent façons de se séparer sur la terre : non que j'en aie aucune en vue; mais tôt ou tard ne faut-il pas tout quitter? se séparer les uns des autres? Nous sommes ici-bas

dans une hôtellerie pour passer. Ayons donc des sentiments de passagers. Nous trouverions assez singulier celui qui se lierait à l'auberge. Le sage chrétien ne le fait pas.

Ne me trouvez-vous pas avoir bien profité de la mission des montagnes, et que sainte Louise ne parlerait pas autrement? C'est que vraiment j'apprends d'elle et du temps bien des choses, et surtout qu'il faut penser au ciel; mais y penser comme on pense à faire fortune, en y travaillant. Hélas! mon Dieu! c'est le seul bien pour lequel on ne veuille rien faire, qu'on attend par miracle, ce semble. Le plus grand de tous serait d'arriver où l'on ne tend pas, tomber au midi du côté du nord. Rien n'est inconséquent comme cette conduite, comme la foi sans pratique, comme un baptisé païen.

Passez, mon amie, cette singulière page à une peine que j'ai dans l'âme; comme je vous passe vos idées, vos rêveries, vos douleurs, passez-moi aussi les miennes et le naturel de mes expressions quand je vous parle. Ce n'est pas avec vous d'ailleurs que je me gênerais. Avec personne quand j'écris. Sans en mesurer trop la portée, il faut que ma conviction éclate. Je suis sûre qu'elle ne vous blessera pas. Ma pauvre amie, je serais si fâchée de vous faire du mal! Je vous le répète encore, ce mot qui vous a frappée, qui sera toujours le mien en amitié, dont les relations doivent toutes tourner au bien. Pour moi, je n'ai pas de remords à cet égard. Dieu me

préserve des vôtres, de ceux que vous auriez si vous veniez à me nuire. Quel double malheur! et que nous remplirions mal les voies de la Providence qui nous a mises en contact; car, mon amie, ce n'est pas pur hasard qui nous a fait rencontrer. J'y vois quelque divine intention de celui qui dirige jusqu'au vol des oiseaux, et qui, ce me semble, nous a menées par la main l'une à l'autre. Faisons-nous donc une amitié selon Dieu, comme deux sœurs de charité. Soignons-nous, touchons nos plaies et rejetons ce qui découle, le corrompu du cœur humain.

C'est ce que je tâche de faire avec ma chère malade. Ainsi je ne crois pas que vous deviez vous attribuer par contagion cet air d'ennui que vous avez cru voir dernièrement. Hélas! vous le savez, *l'ennui est le fond de la vie humaine;* c'est le mien quelquefois, mais rarement, par état de santé, par le corps plus que par l'âme. J'ai quelquefois besoin du soleil; fait-il beau jour, je me ravive, je redeviens, non pas gaie, mais sereine. Belle créature pourtant, qu'une goutte de pluie fait abattre! Que nous ne sommes rien! Je l'apprends toujours davantage et du besoin qu'on a de la force d'en haut.

Ne pensez pas à m'envoyer des livres, très-bonne; le port les rendrait trop chers. Et puis je sais m'en passer, rien ne m'est de besoin; et vraiment rien ne me manque à mon cher et tranquille et bien-aimé Cayla. Quelques voisins obligeants nous ouvrent leur bibliothèque d'où je tire quelque rare chose à mon

choix. Je suis ou je *resuis*, l'ayant déjà lu, sur les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, aimable et simple auteur, qu'il fait bon lire à la campagne. J'aurais fantaisie ensuite de *Notre-Dame de Paris*, mais je n'ose pas. Ces romans sont si ravageurs que j'en redoute le passage; rien qu'à en voir l'effet sur certains cœurs m'épouvante. Le mien si calme voudrait rester comme il est. Si ce mot *calme* vous étonne dans vos pensées, songez, mon amie, que Dieu apaise. Je ne mens point.

A M. LE BARON ALMAURY DE MAISTRE.

Mardi de Pâques, [21 avril 1840.]

Votre lettre, monsieur, m'a fait trop de plaisir, pour ne pas vous en remercier tout de suite. J'étais si en peine! Enfin notre chère Henriette est donc mieux, et c'est elle-même qui vous charge de me l'apprendre! Aimable amie, aimable *vous* aussi, son secrétaire, de me le dire à votre façon, pleine de cœur et de détails intéressants. Je les ai dévorés avec l'empressement d'un vif appétit. Je mourais de faim d'Henriette; sa lettre m'avait laissée dans le plus grand besoin de savoir. Que de suppositions, de visions, d'appréhensions depuis ce triste billet! Hélas! monsieur, que j'aime votre femme! Je l'ai

douloureusement senti. La sensation me dure, mais bien différente ; il y a loin d'aimer en pleurant à aimer en espérant. Grâce à vous, c'est ceci que j'éprouve. Oui, j'espère tout de Dieu, de vos soins, et de ce retour au mieux. Je ne sais si mes prières sont pour quelque chose, comme vous croyez, dans ce mieux qui s'est fait ; mais ce qui est sûr, c'est que j'ai supplié tout le ciel pour elle, la pauvre malade, et que j'espérais beaucoup. Le bon Dieu est si bon ! C'est l'amour tout-puissant. Que ne peut-on pas en attendre, quoiqu'on ne soit pas toujours exaucé ? Mais savons-nous toujours ce qui nous est le meilleur ?

Faut-il que les meilleures nouvelles des Coques soient mêlées de si mauvaises de Saint-Martin et de Nevers ! Il y a des temps de calamité pour les familles ; toute la vôtre est un hôpital. Moi qui croyais votre mère auprès d'Henriette, la voilà qui souffre seule de son côté. Ce seront les inquiétudes sans doute qui lui ont donné ces affreux maux de tête. Parlez-moi d'elle et parlez-lui de moi, je vous prie, sans m'oublier non plus auprès de ce bon M. de Sainte-Marie, que je plains bien avec sa fièvre. Hélas ! hélas ! que c'est triste pour tous de se trouver ainsi malades et dispersés ! Croyez, monsieur, que je me trouve aussi bien loin ; que je voudrais pouvoir vous remplacer, vous seconder quelquefois auprès d'Henriette, dans ces soins que vous donnez si bien. Comme je vous vois empressé et peiné ! Sans

doute, vous avez eu de cruelles inquiétudes. Enfin la crise est passée. Qu'il va me tarder d'apprendre autre chose ! Mais je ne veux pas que la chère amie se fatigue; dans son état de faiblesse, une plume est pesante; je me contenterai d'un dessus, comme cette fois. Dites-lui qu'elle a bien fait de le mettre. Elle a compris quel trouble m'aurait fait toute autre écriture des Coques en cette occasion.

A Mme DE SAINTE-MARIE.

7 mai [1840].

Ce n'est qu'hier que j'ai reçu votre lettre, cette lettre de vous, ma chère mère adoptive, qui me fait tant de plaisir et de peine. Vous me dites : venez, et je ne puis pas venir, du moins encore. La religieuse est en route, et cela si promptement, que je l'ai trouvée partie quand je suis allée pour la voir et lui parler de mes commissions, que j'ai pu lui faire attendre plus aisément que ma personne dans ce départ imprévu. Toujours des traverses et plus qu'on ne croit; car ne pensez pas que ceci fût un obstacle au voyage, que partir seule me pût effrayer. S'il n'y avait que cela, vous me verriez bientôt dans les bras de ma chère Henriette. Mais, hélas! il ne suffit pas de vouloir, je le sens trop en ce moment, que quelque

chose de plus fort que moi me retient. Une affaire, une triste affaire nécessite absolument la présence de toute la famille au Cayla.

Ce sera plus tard : espérance ! Dieu ne nous abandonnera pas, Dieu nous rejoindra après tant d'épreuves et nous apprendrons l'une à l'autre comment nous les avons supportées, comment nous en avons profité. Ce sont autant d'échelons pour le ciel.

Adieu, vous que je ne sais appeler que ma mère. Toute ma famille se présente à vos souvenirs de la façon la plus affectueuse. J'embrasse les chères petites et leur chère maman. Tous mes respects à M. de Sainte-Marie, qu'il me tarde bien de savoir rétabli et près de vous tous. M. de Maistre aura sans doute reçu ma lettre. Je n'ajoute aujourd'hui que mes souvenirs. Toujours et bien tendrement votre fille de cœur.

A LA MÊME.

Le 31 [mai 1840.]

Arriverai-je à temps aux Coques, ma pauvre mère affligée, non pour consoler, mais pour vous embrasser, vous serrer de cœur dans mes bras, vous dire, vous répéter, comme vous dites, que je suis tristement affectée en lisant le récit des souffrances de mon amie ? Oh ! j'ai bien pressenti, en ne voyant pas

de son écriture, qu'il y avait du sinistre dessous. Mon Dieu, que j'ai brisé vite pour lire, et que j'ai été brisée en lisant! Pauvre amie, à deux doigts de sa perte ! Et quelles douleurs, angoisses, terreurs, martyre de huit jours ! J'ai vu, j'ai senti, j'ai plaint, je ne sais qui plus de la victime ou de sa mère. Peut-on savoir qui souffre davantage ? Enfin, enfin, vous êtes bien accablée. Il y a eu du danger sans doute et beaucoup dans ce malheureux accident; mais vous espérez, mais vous me dites, ma mère, que ce malheur doit être avantageux, que notre chère malade pourrait être délivrée par là d'une partie de ses maux. Que Dieu vous entende, et les médecins que je ne tiens pas souvent bons prophètes.

Mais comptons sur la Providence, qui agit par des moyens humains, quelquefois bien douloureux; mais la douleur est de moitié pour tout ce qui est sous le ciel. Après vos larmes, vos transes, vos craintes, voir votre fille mieux, et puis guérie peut-être : oh ! n'est-ce pas de quoi tout consoler ? de quoi chanter un *Te Deum*, vous et moi, et tous ceux qui nous intéressons à cette chère Henriette ? Cette pensée, cette espérance de santé entr'aperçue, m'a donné comme de la joie, à moi qui n'en ai plus aucune. Appelez-moi votre fille; je le suis, ma mère, je suis sœur de votre Henriette. Je tiens à elle comme je ne tiens à personne au monde, d'une façon que Dieu sait, et si près de mes affections de famille, qu'il n'y a rien entre Henriette et mes chers parents. Louise

m'est chère aussi, mais dans un autre endroit. Rien n'est fort comme ce qui naît dans les larmes.

Et vous, et M. de Sainte-Marie, et M. Adrien, tous vous étiez autour de ce lit de douleur où je n'étais pas ! Votre cœur vous l'a fait remarquer et vous fait me le dire d'une façon pour moi bien touchante. C'est du baume sur les plaies, quand vous me parlez ainsi, quand je me vois, sans savoir pourquoi, si tendrement et véritablement aimée de vous et de tous les vôtres. Comme mon père est touché ! Aussi m'a-t-il dit, quand je lui ai lu votre lettre : « Cette chère famille, je ne puis pas me dispenser de te la laisser revoir dès que les affaires le permettront. »

Dieu soit béni ! Dieu soit loué de tout, et des grâces qu'il nous fait dans nos malheurs ! Jamais je n'ai vu de si tristes Pâques d'un côté ni de si bienheureuses de l'autre, du côté de la foi, le grand côté de la vie, si plein de bénédictions en ceux que j'aime. Que mon Henriette me console ! Je voyais pour elle tant de difficultés, d'embarras matériels, et spirituels aux Coques que j'en étais fort en peine. Mais Dieu lui a donné son Ananie, cet abbé de Nevers, ce saint, cet éclairé et consolant jeune prêtre qui est venu, comme l'ange du jardin des Olives, soutenir notre Henriette dans ses angoisses. Pauvre amie, elle s'en est bien trouvée, comme il arrive à tous ceux qui cherchent en Dieu leur soutien ; et non-seulement elle, mais vous aussi vous avez eu part à ce bien en le goûtant dans votre fille. Les dons du ciel s'étendent

à l'infini. Heureux qui, comme vous, ma mère, comme M. de Sainte-Marie, les attirent sur leur famille ! Dieu ne manque pas de vous exaucer tôt ou tard. Votre force au-dessus de vos forces vient de là aussi. Il n'y a que cet appui à hauteur d'âme, et puis tout est compté, comme vous dites, pour l'éternité. C'est dans cette vue qu'il est dit : « Bienheureux ceux qui pleurent. »

Ce que j'apprends des petites me fait bien plaisir. Vous voudrez bien les embrasser toutes deux de la part de leur seconde petite maman. Et quant à leur maman malade, que vous dirai-je pour elle ? Tout ce qui peut sortir d'un cœur plein de tristesse et d'affection pour elle et qui s'en rapporte au vôtre.

Adieu, chère maman; toute à vous comme une seconde Henriette. Il n'y a pas place pour tous les hommages affectueux de ma famille à la vôtre et à vous en particulier.

A bientôt des nouvelles, s'il vous plaît. Merci de la fleur du mois de Marie. Quoique flétrie, quel parfum des Coques elle m'a apporté!

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE.

(Sans date.)

Puisque vous pouvez m'écrire deux mots, chère amie, pouvez-vous lire aussi quelques mots en réponse

à vos infinies tendresses et infinités de preuves que vous m'en donnez si souvent? Merci, un millier de fois merci. Je suis trop malheureuse de n'en pouvoir pas profiter de suite. D'insurmontables embarras me retiennent. Il ne faut rien moins que ces *câbles* accablants pour m'empêcher de voler près de vous, auprès de ce lit de douleur où votre voix si triste et si tendre me dit : Venez, venez! Oh! que je le voudrais bien, avec mes papiers et toutes choses qui peuvent vous intéresser! Nous attendons des nouvelles de Paris, je presserai M. Raynaud de presser ces affaires; en attendant, je vous conjure de ne pas trop vous désoler d'une visite remise. Tout arrive, à la fin, et surtout les amis. Et moi qui comptais vous voir au Cayla! Hélas! que de mécomptes!

Adieu, toujours adieu, rien qu'adieu. Mais le revoir viendra, comptez-y, ma chère. Ne me laissez pas sans nouvelles. Je remercie bien tous ceux qui m'écrivent et la main qui met le dessus. A vous.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

Veille de la Saint-Jean, [23 juin 1840.]

Votre précieux envoi m'est venu, chère amie, par une occasion qui va repartir à l'instant. Je lui donne, pressée que je suis, ces quelques lignes de remercî-

ments pour vos soins d'amitié, vos recherches pour moi dans des souvenirs douloureux[1], votre lettre, enfin tout ce qui m'arrive de vous, et cher comme de coutume. C'est bien, mon amie, de nous retrouver comme vous dites, ou mieux de me rejoindre, car c'était vous plutôt qui étiez perdue pour moi et depuis trop longtemps. Si je ne m'en suis pas plainte davantage, ou si vous n'avez pas entendu, c'est qu'à force de souffrir on s'habitue aux souffrances. Celles du cœur sont grandes toujours, et dans ce moment ravivées par un pieux, mais triste travail, la révision des lettres et poésies de ce cher ami, pour des notices qu'on me demande à Paris. Votre paquet ne pouvait donc plus convenablement arriver. Mme Sand a fait un article fort élevé, fort beau[2], mais incomplet et même faux sous le rapport religieux. Maurice y est montré presque comme un Werther ou un Byron, et des amis veulent donner de lui un portrait plus vrai, plus pur : hommage dû à sa mémoire chrétienne, et que nous accueillons avec la plus profonde reconnaissance.

Ma bonne amie, je vous écris trop à la hâte pour vous tout dire aujourd'hui ; mais, en deux mots, votre retour à Rayssac auprès de la solitaire Léontine me fait plaisir pour elle et pour moi qui, de plus près,

1. M[lle] de Bayne envoyait à son amie les lettres de Maurice de Guérin qu'elle avait retrouvées parmi les papiers de son père.

2. Il s'agit ici du bel article publié par la *Revue des Deux Mondes* (15 mai 1840), où le *Centaure* avait été inséré.

aurai plus souvent des nouvelles, j'espère. Quant à nous voir, je ne sais, hélas! c'est la finale de tout pour moi maintenant. Érembert ira peut-être aux eaux, peut-être ma belle-sœur viendra-t-elle, peut-être... Oh! des peut-être, il y en a tant par malheur dans ma vie et sur le chemin de Rayssac!

Merci pour ma baronne de vos aimables souvenirs. Encore un hélas! et bien triste. Il m'est venu d'affligeantes nouvelles, des nouvelles de mort presque, à cause d'une petite créature qui a voulu naître trop tôt. Cet affreux accident a abîmé de tristesse et de souffrances cette pauvre amie. « C'eût été un fils, m'écrivait-elle. J'avais fondé tant d'espérances sur sa vie! » Il n'y a que huit jours que j'ai revu la chère écriture, car elle n'écrivait plus; c'était M. de Maistre ou sa mère qui m'envoyaient les bulletins de santé.

Vous ne dites rien de la vôtre. Je la suppose dans son charme, à ce retour du bel air castrais qui vous fait tant de plaisir et de bien. Voici la jolie petite nièce, qui va faire de Rayssac un paradis, car il y aura un ange. Adieu, très-chère. Bien du bonheur dans ce bonheur de famille qui vous advient; mes souvenirs à votre Marie[1]; amitiés à Léontine et à l'absente comtesse[2]. Priez et aimez. J'ai besoin de l'un et de l'autre.

[*P.-S.*] Vous devez avoir encore d'autres poésies[3],

1. Mme la comtesse Charles de Bayne, née de Montbel.
2. Mme la comtesse Pulchérie de Bayne.
3. De Maurice de Guérin.

l'Orage et *Sainte Pulchérie*. Encore merci des envoyées.

Recevez les paternelles affections de mon père. Adieu, de force.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE.

8 juillet [1840].

Où êtes-vous? Sur la terre ou sur les eaux? Dans votre lit ou en voyage? En quel lieu enfin que je ne puisse savoir, d'où rien de vous ne me vienne, aimable amie? Ce silence me tourmente; voilà plus d'un mois que vous ne m'avez écrit, et depuis, qu'il a pu se passer de choses! Le mal va vite, de votre côté surtout. Je crains que vous ne soyez plus malade, puisque je vous suppliais avec tant d'instances de m'écrire, car j'ai le cœur pressé et oppressé en votre endroit. Terrible distance! ne rien voir, ne rien savoir! Que n'est-il des télégraphes au service de l'amitié! Je ne serais pas à chercher ce qui peut se passer aux Coques. Y êtes-vous, n'y êtes-vous pas? Toutes questions résolues par une peine. Où que vous soyez, vous devez y souffrir, et tellement souffrir que vous ne pouvez pas me le dire. Mon amie, ou qui que ce soit autour de vous, quand ce ne serait qu'Antoinette, ayez pitié de votre amie qui vous demande des nouvelles. Que j'aie des nouvelles de *vous*, de

vous. Si vous êtes à Chambon, ce n'est pas sans quelqu'un de votre famille, M. de Maistre ou M[me] de Sainte-Marie. Je les prie et supplie de vouloir m'écrire, de se souvenir de votre amie malade en vous. Votre dernière lettre m'a tellement affligée! lorsque je vous croyais en voie de guérison, vous m'apprenez le contraire. Pauvre amie, on dirait que vous avez fait vœu de perpétuité de souffrances, de souffrir ou mourir, comme sainte Thérèse. Mais que je le sache, du moins, au nom de cette association intime que nous avons faite en Dieu et en tout.

Mon père, qui aime fort votre personne et vos lettres, me disait hier au soir que votre causerie tardait beaucoup à venir. De là, nous avons discuté un peu sur ce que je ne lis pas toujours vos lettres ou n'en montre que des fragments, car mon père, qui aime le joli, voudrait tout ce que vous écrivez. Il prétend qu'une fille doit tout lire à son père, et que le contraire est très-mal. Moi, je prétends que c'est très-bien, m'appuyant de cette maxime de Fénelon : « Entre amis rien de secret que le secret d'autrui. » Sentence qui met vos intimités hors de cause et consacre vos lettres où personne ne touche. Ce sont les seules, avec celles de Louise, à privilége. Voilà pourquoi on a discuté, mais si gracieusement que c'est plutôt parler de vous qu'autre chose.

Ceci entrerait dans l'article Amitié au Journal que vous demandez. Mais, mon amie, je n'aurai pas toujours des sœurs de charité pour vous envoyer

mon *tous les jours*, et par la poste ce serait le payer trop cher. Et quand je viendrai moi-même, Journal vivant et parlant, qu'aurons-nous besoin de l'autre? Mais quand sera-t-il, ce revoir? Je ne puis pas encore vous le dire; vous savez comme en fait d'affaires tout se fait lentement. Rien n'est plus avancé que l'autre fois. Depuis j'ai bien craint de faire un autre voyage moins de mon goût que celui des Coques. C'est la vie de presque tous d'être traversée jusqu'au bout. La vôtre est-elle autre chose qu'un torrent de douleurs? Oh! que j'y pense souvent, mon Henriette, et que je voudrais vous offrir quelque bien! Mais loin de là, ce qui vous vient d'ici vous afflige à cause de votre extrême tendresse, et je suis toute désolée de cela. Je me dis là-dessus qu'il vaudrait mieux peut-être que vous ne m'eussiez pas connue, puisque j'ajoute à vos souffrances. Mais, mon amie, ne nous séparons pas; mettons la croix entre nous comme un appui, pour l'une et l'autre, et bon appui, je vous proteste, et le seul qui tient tout et toujours. La religion a cela de divin, c'est qu'elle est douce à ceux qui souffrent.

Que diriez-vous, si je ne vous disais rien d'une publication qui *nous touche*, que Mme Sand vient de faire à la recommandation de M. Sainte-Beuve? publication qui m'avait fait quelque plaisir, changé pour l'heure en amertume comme, hélas! toute chose au monde. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup de charme et de grâce dans cette notice; mais des idées philosophiques la gâtent, et j'en souffre, et du bruit

qu'on nous dit qu'en feraient les journaux de parti. Débats peu dignes à cette occasion, que nous ne voulons pas voir sur une sainte mémoire qui d'ailleurs n'a jamais demandé de publicité. Peut-être aurez-vous su quelque chose par la *Gazette* et la *Quotidienne* qui, nous a-t-on dit, en parlaient. Que savons-nous dans notre désert?

Adieu, très-aimée. Ce qui m'intéresse surtout, c'est de savoir ce que vous faites, où vous êtes, si vous m'aimez ou m'oubliez. Oublier, impossible. Alors, vous êtes malade, et de deux malheurs que choisir?

Hommages et amitiés à tout ce qui vous entoure. J'embrasse les petites. Écrivez, écrivez! Éternellement à vous.

[*P.-S.*] Me parlerez-vous enfin de *Sophie*[1]? Je n'oublie rien de ce que vous aimez. Quel bon effet des eaux! Puissent toutes vos douleurs s'y noyer! Il me faudrait un océan, m'allez-vous dire. Si demain vous regagniez des forces pour marcher, je serais bien contente de l'apprendre et encore mieux de le voir. Oh! le voir!

1. Mlle Sophie de Rivières.

A M. HIPPOLYTE DE LA MORVONNAIS,

AU VAL DE L'ARGUENON.

19 juillet, jour de sa mort! [1840].

Dieu soit béni, monsieur! Vous n'êtes donc pas perdu pour nous de mort ou d'oubli, car votre silence m'avait fait craindre et croire l'un et l'autre. Sans cela, pensez-vous que je ne vous aurais pas écrit notre malheur? que j'eusse laissé à un journal de vous apprendre la perte d'un ami? Hélas! non, monsieur, et j'ai plus d'une fois pensé à vous dans mes larmes, car je savais que vous l'aviez aimé, ce pauvre Maurice; mais n'ayant plus de vos lettres ni de réponse en aucune occasion, j'ai dû penser que vous n'étiez plus de ce monde. Étant à Paris, je vis Maurice vous annoncer son mariage, et ni même alors ni jamais rien de vous. A qui, au Val, aurais-je annoncé sa mort? Votre petite fille est trop jeune pour lui adresser autre chose que des baisers, pour lui demander : où est votre père?

Donc, monsieur, vous êtes là toujours veuf, et seul, et triste. Dieu sait comme je vous ai souhaité des consolations, de ces consolations du ciel si douces et puissantes, car il n'y a que cela de bon, de soutenant à hauteur d'âme. Oh! je le sens, je le vois, je

le sais de moi-même, sous l'accablante douleur, sous cette mort de Maurice, frère bien-aimé, si intime à mon cœur. Sa perte est irréparable; il s'est fait en moi comme un vide que Dieu seul peut remplir. Autrefois vous me parliez de prière, et je priais pour vous. Oh! priez pour moi maintenant, priez pour Maurice comme je priais pour Marie, et comme je prie encore, car je n'ai rien oublié.

Ma plus grande consolation, je la trouve dans sa mort pieuse, dans ses sentiments primitifs de foi exprimés en prières et dans la réception des derniers sacrements, dans cet ardent et dernier baiser au crucifix. Je révèle cela, monsieur, à votre amitié, à cet intérêt chrétien qui suit l'âme dans l'autre vie. Espérons, espérons qu'elle est bien heureuse pour notre Maurice. C'était une si belle âme! Oh! Dieu lui aura ouvert son paradis; Dieu, qui n'est qu'amour, aura eu en amour cette âme de Maurice. Si vous lui élevez un monument, monsieur, ce dont je suis fort touchée, marquez-le bien de signes de foi, de cette foi *pure et catholique* dans laquelle il est mort; ce qui manque à la Notice de Mme Sand et m'a fait bien du chagrin. Il est vrai qu'elle n'a pas connu mon frère et ne l'a tracé que sur des traits épars; mais vous tous, ses amis, qui l'avez connu, faites mieux, et écartez, s'il vous plaît, de cette figure chrétienne, tout nuage philosophique et irréligieux. Sera-ce, monsieur, dans l'*Université catholique*, dont on m'a dit que vous étiez un des rédacteurs, que

paraîtra cet hommage funéraire? Nous serions bien touchés de le voir, et vous offrons en famille l'expression d'une gratitude profonde.

Je vous remercie également des deux publications que vous avez la bonté de m'envoyer et que je n'ai pas reçues.

Mme de Guérin sera, j'en suis sûre, bien touchée de cet hommage. Envoyez-lui, monsieur, la *Thébaïde des Grèves*, toute remplie de Maurice qu'elle pleure toujours. Vous avez raison de penser que la femme qu'il avait choisie doit être une femme distinguée. C'est, en effet, une ravissante créature en beauté, en qualités et vertu; Ève charmante, venue d'Orient pour un paradis de quelques jours. La mort les a séparés après huit mois. Il ne reste pas d'enfant. Cette jeune femme est Indienne, élevée à Calcutta et venue à Paris il y a trois ans. Elle y est encore, dans la même maison où je l'ai vue heureuse; car, je vous l'ai dit, j'étais à ce mariage. J'ai demeuré huit mois à Paris, et nous sommes revenus ici au mois de juillet dernier, avec Maurice mourant. Sa pauvre veuve nous a quittés bientôt après, mais elle nous écrit. Je ne doute pas, monsieur, que votre livre et votre visite ne lui soient très-agréables. Vous trouverez cette chère sœur rue du Cherche-Midi, 36.

Et maintenant que j'embrasse votre chère petite Marie, cette enfant que Maurice a baisée et caressée au berceau et sur les genoux de sa mère. Hélas! hélas! que de deuil survenu! Le fond de la vie est

tout en noir et bien triste, mais Dieu le veut ainsi, afin que nous regardions vers le ciel.

Adieu, monsieur; recevez de nouveau l'assurance de sentiments qui ont dû se taire, mais qui n'ont pas changé.

AU MÊME.

[Au Cayla], 6 août [1840].

Je viens, monsieur, de recevoir vos deux envois poétiques, et depuis que je les ai vus et un peu lus, je sens mille reconnaissances, mille gratitudes qui se voudraient exprimer; mais quelle parole peut dire le parler du cœur! Aussi, monsieur, je vous bénis seulement, je bénis Dieu de vos inspirations, et vous encore de me les avoir fait goûter. C'est être bon et aimable de faire passer aux autres ce qu'on a de doux en soi, et qui peut aussi adoucir quelque amertume, et je vous dois plaisir et bien. Je vous lirai aux heures de tristesse, comme un livre de prières, car vos chants sont pleins de Dieu. Avec quel charme douloureux je vois cette *Thébaïde* pleine de célestes objets, de tant de souvenirs de Marie la mère, de Marie l'enfant, et de mon bien-aimé Maurice, hélas, presque toutes choses au ciel et qui étaient là naguère! Ainsi tout passe, ainsi s'évanouissent en ce monde ces existences qui en faisaient le bonheur. Aussi ne

peut-on plus regarder qu'au ciel où on les retrouve, où on les sait avec Dieu.

La mort des amis détache le cœur d'ici-bas, et fait comprendre le besoin des affections immortelles, le besoin d'aimer Dieu, l'ami qui ne meurt pas. Je suis bien sûre, monsieur, que votre âme se fait de plus en plus religieuse, depuis que vous êtes de plus en plus seul et veuf et affligé. Le temps ne fait que creuser les douleurs, je pense, au Val comme en d'autres lieux de deuil. Mais courage, ainsi que nous le disions autrefois, courage et foi, ces deux forts appuis de l'homme. Avec cela on ne souffre pas moins, mais on souffre en chrétien, en union avec Jésus agonisant de tristesse, qui est entré au ciel par le Calvaire. Je ne connais rien de plus soutenant que la croix. On la voit avec consolation plantée dans votre Thébaïde et arrosée de pleurs et de prières. La petite Marie est l'ange de cette chapelle, pieuse enfant, pleine d'amour de Dieu et de sa mère. Vous l'élevez ainsi, sans doute, et votre fille sera votre plus céleste et pure poésie, et votre couronne de gloire devant Dieu. Par malheur, nous n'avons pas d'enfant au Cayla, et en cela notre désert est encore plus triste que le vôtre. Mon frère aîné n'est pas encore marié, et l'autre est mort tout entier. Ainsi l'a voulu la sainte Providence. C'est affligeant, mais le bon côté des choses est celui que nous ne voyons pas en ce monde, et il existe pourtant.

Adieu, monsieur, et encore une fois recevez l'ex-

pression de ma gratitude moins exprimée que sentie. Que vous donner pour votre don touchant? Agréerez-vous une mèche des cheveux de Maurice? La sœur de votre ami n'a rien de plus précieux.

A M. LE BARON A. DE MAISTRE.

31 août [1840].

Hélas! monsieur, que je vous remercie de votre lettre et que j'en suis affligée! Pauvre amie, dans quel état vous me la faites voir! Il faut qu'elle soit bien malade pour ne pas m'écrire elle-même, car elle sait comme toute autre écriture m'est triste pour ses bulletins de santé. Continuez, monsieur, continuez à me les adresser; vous obligerez mon plus tendre intérêt, et vous le servez si bien! Vos lettres sont dâtées du chevet de son lit; j'ai par vous et de près toutes les douleurs de notre chère malade, tout ce qu'on en peut voir m'est transmis, et le triste bonheur qu'il y a à cela, je le goûte profondément. Je vis dans ce que je souffre. Quand verrons-nous donc quelque adoucissement à ses maux? Que Dieu nous soit en aide! J'y compte bien davantage que sur les secours humains, ceux de la science sont faits à nous faire peur. Dans quel état l'ont plongée tant de docteurs, et dernièrement ce fatal M. ***! Je dis

fatal et doublement fatal, car il semble avoir été imposé par le malheur à notre chère malade. Tous, vous vous êtes entendus contre elle à ce sujet, comme je l'eusse fait peut-être si je m'étais trouvée parmi vous. On a bien du regret, je vous assure; autant que vous, elle se reproche d'avoir voulu faire le bien. Se tromper ou être trompée est terrible parfois.

Je ne vous dis pas, monsieur, combien je prends part à ce nouveau malheur; les amitiés comme les nôtres n'ont pas besoin de parler. Que ne puis-je agir en effet et en personne comme je le fais de sympathie et de cœur! ce cœur *infirmier* et qui ne peut partager vos soins auprès de notre malade. Mais j'ai un espoir, une possibilité de voyage. Répétez cela à notre Henriette, car je le lui ai déjà dit. Que cet espoir lui soit doux, que nous revoir lui porte ce pur bonheur que Dieu attache à l'amitié. Pauvre amie! dites-lui que je ne la gronderai pas. J'ai été sévère un peu dernièrement; mais je l'aime tant que je lui ai dit tout, trop peut-être, de ce qui me vient pour elle. Dans ce moment, j'en voulais à son imagination, *à la folle de la maison*, comme dit sainte Thérèse. Mais je vois qu'il n'y a pas que son imagination de folle, et qu'elle a des maux enragés et trop réels, hélas!

Quand le pèlerinage à Lyon? Il me tarde de la savoir en chemin, d'abord parce qu'elle sera mieux et que j'espère de ce voyage de meilleurs effets

que des traitements. Mandez-moi toujours ce qui se fait et se fera. Je vous réponds de suite pour avoir plus tôt des nouvelles qui néanmoins tarderont bien une quinzaine à venir. C'est long pour qui patiente sur patience. Ici nous cuisons comme vous sous le feu le plus feu qui soit venu du ciel. Les santés pourtant se soutiennent. Je vais bien soigner la mienne dans la pensée du voyage. Que Dieu nous conserve tous! Je lui remets affections et afflictions. Dites-moi bientôt : elle est mieux. Dites-lui que je l'aime, dites-lui que je voudrais la guérir, dites-lui que je ferais pour elle l'impossible, dites-lui que je l'embrasse, tout ce qui est *elle*, cœur et corps, *l'autre et la bête*, jolie bête vraiment et plus de mon goût qu'aucun esprit du monde.

Très-amicalement à vous, monsieur.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

Le 1 septembre [1840].

Serait-ce vous déranger, mon amie, de vous présenter un affectueux et constant souvenir, un souvenir d'ancienne date et toujours plein de confiance, comme ces vieux amis qui reviennent vous visiter? Je ne puis oublier votre porte ni votre cœur, et quel que soit le silence du dedans je frapperai dehors, mes

petits coups se feront bien entendre. Vous me répondrez, Louise; à la fin, bien tard, n'importe.

Je ne vous suppose pas absente, sachant que Gabrielle de Paulo est partie pour vous voir. J'eusse voulu en faire autant, car vous savez si j'aime les montagnes; mais tant de choses me retiennent. Je vous en ai dit quelques-unes. Depuis, nous attendons Caroline qui, à présent, nous apprend par Charles de Thézac qu'elle ne viendra pas. Je n'ai pas laissé pour cela de lui écrire pour le oui ou non du voyage, sachant que des projets peuvent changer quand cela tient à la santé ou autres choses mobiles. Ainsi je ne désespère pas encore de revoir cette pauvre sœur, et je ne puis quitter quand elle arrive, ou que je ne sache enfin quelque chose. Cela seul me retiendrait n'importe pour quelle visite un peu longue, comme serait celle de Rayssac; car, vous pensez bien, ce n'est pas pour deux jours que je viendrais vous voir. N'avons-nous pas tant à nous dire, tant de passé à retrouver!

Mon amie, cela se fera quelque jour, quand je pourrai, quand Dieu voudra nous réunir encore sur la terre. En attendant, j'aimerais de savoir un peu ce que vous faites, si vous m'avez écrit cette lettre annoncée et non venue. Depuis plusieurs mois, je ne sais rien de vous. Je n'ai rien reçu depuis l'envoi du paquet si intéressant, si plein de choses de Maurice. Je vous en remerciai sur l'heure, mais je choisis bien mal mes messagers, puisqu'ils ne m'apportent jamais

de réponse. Je leur en veux, j'y perds tout ce que vous me manderiez d'aimable, et que j'écoute en esprit. Il me faut perdre de l'entendre en paroles, sacrifice joint à d'autres, hélas! que vous me faites faire.

Je vous dirai pour nouvelles que Marie, ma sœur, arrive de Montauban, où l'avait emmenée Gabrielle [1]. Nous l'attendons demain avec impatience de la revoir, quoique j'aie ici Euphrasie Mathieu qui me coupe ma solitude. M[me] de Tonnac va beaucoup mieux, Charles arrive de Paris; c'est tout ce que je sais de Gaillac.

Adieu, chère silencieuse. Je vous aime toujours et vous embrasse comme de coutume. Gardez, gardez tant que vous pourrez la gracieuse et bonne Gabrielle [2], qui vous fait tant plaisir. Voyez, je vous souhaite toujours du bonheur.

Toutes mes amitiés à vos sœurs, de près et de loin, et croyez-moi toute à vous.

1. M[lle] Gabrielle de Bellerive, cousine des demoiselles de Guérin, morte depuis quelques années.

2. M[lle] Gabrielle de Paulo, aujourd'hui M[me] de Labroquère.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE.

Aux Cabanes, près Cordes, 26 septembre [1840].

Amie, amie, votre vie sur la terre n'est donc qu'une guerre continuelle, qu'une épreuve sans fin? Oh! je le crois, je le sens, et, sans mener plus loin cette plainte de Job, qui ne vous convient que trop, je viens répondre à votre lettre, chère lettre, tant attendue. Qu'il me tardait de voir de votre écriture! J'avais fait des rêves sinistres qui, joints à ce que je savais, à ce que je ne savais pas, me faisaient peur. Grâce à Dieu, vous vivez, vous m'aimez, que me faut-il davantage? davantage en ce moment, car je ne m'en tiens pas à cela seul pour vous et moi! hélas! tant d'autres choses nous manquent! je ne cesserai de vouloir que vous ne cessiez de souffrir.

Ma chère amie, ma chère autre moi, tant vous m'êtes intime, vous me semblez mieux; votre lettre m'a fait un baume, tant je souffrais moralement en vous. La dernière de vos nouvelles était si désolante, je veux parler du bulletin de M. de Maistre, un exposé d'agonie. Venant à Cordes, où je suis encore, je vous ai recommandée aux prières d'un saint prêtre, l'abbé de Rivières, dont le nom seul vous ferait du bien. Dieu sait tout celui que j'espère pour vous de son crédit auprès de Dieu, de sa messe du samedi.

Ma pauvre amie, ceci ne sera pas un sermon. Je

suis désolée d'avoir pu vous être de quelque amertume, et je me demande comment cela s'est pu faire, moi qui ne voudrais être qu'une douceur pour vous; s'il en a été autrement, pardon, c'est que je parlais au mal, non pas à la malade, à ce mal que je voyais vous torturer, vous tuer si atrocement. Et puis, mon amie.... Mais non, je ne veux plus rien dire là-dessus; vous souffrez, je souffre, voilà tout. Cette inaction, ce nouveau supplice au lit, oh! que je les partage, croyez-moi, mon amie. Je voudrais souffrir réellement ce que souffrent ceux que j'aime.

Ce sentiment tout humain me fait comprendre un peu pourquoi Dieu s'est chargé de nos douleurs. C'est qu'il nous aime et qu'il a voulu être comme un de nous. Combien je vous recommande à sa divine tendresse! Vous l'éprouverez, vous souffrirez moins, vous serez consolée, je l'espère, d'une espérance qui ne ressemble pas à tant d'autres; vous dites bien, toutes s'anéantissent. La vie n'est rien qu'une déception, hors ce qui s'appuie sur la foi. Je le vois plus à mesure que j'avance; de là, cette façon de penser, trop sérieuse peut-être pour une pauvre malade que je voudrais pourtant fort distraire de ses douleurs. Mon amie, vous aurais-je versé tout mon miel et ne serais-je plus pour vous qu'un vase vide? non, non, tant je désire vous être bonne, tant je crains de ne l'être pas, et néanmoins je me sens le cœur plein pour vous de tendresse. Vous en contentez-vous? alors je suis contente. Revenez bientôt me

parler de vous, de cette pauvre et chère santé. *On vous a tuée.* Je l'écrivais bien que les médecins vous tuaient. Encore un! puisse-t-il réparer le mal et vous guérir au moins de quelque chose, et je l'aimerai comme la prunelle de mes yeux. Mandez-moi cela tout de suite, je suis pressée de savoir.

C'est singulier aussi que je ne vous parle pas de l'espérance que je voudrais vous faire concevoir du voyage et que vous croirez bien quelque jour, ma chère incroyante. Comme toujours, vous êtes trop aimable en cette occasion pour votre pauvre amie. Vous me dites des choses à faire prendre le vol pour tomber vite dans ces bras qui embrassent si tendrement; que n'y suis-je! Nous avons beaucoup parlé de ce voyage en famille; mon père vient vous en écrire un mot, mon bon père qui m'a dit de vous dire qu'il vous aimait bien vivement et que son regret était grand de craindre de ne pas vous connaître. *Cette pauvre jeune femme, je ne la verrai jamais de ma vie!* Il voudrait m'accompagner chez vous; ce lui serait un plaisir inexprimable, mais rien que sa santé seule s'oppose à ce voyage, et bien d'autres raisons. Ainsi, je viendrai seule, mais on m'a observé que sans doute cet hiver vous iriez à Paris. Dites, mon amie, que voulez-vous faire : resterez-vous ou irez-vous? Sera-ce aux Coques ou ailleurs? Je suis prête à vous suivre partout, mais je ne voudrais pas être un embarras de voyage.

Parlez de cela à votre mère. J'aimerais de la sa-

voir près de vous. Écrivez-lui, la pauvre mère, elle aura tant de plaisir de voir de votre écriture! Mandez-lui que vous m'attendez; oh! que je souffre de ne pouvoir pas dire : « Je pars. » Pourquoi les choses ne vont-elles pas aussi vite que les cœurs? Pourquoi y a-t-il tant de choses à considérer? Pourquoi? Oh! les *pourquoi* ne finiraient jamais. Épuiserons-nous enfin ceux qui nous séparent? Voyez, arrangez. De mon côté, je n'ai que mon dévouement qui me conseille. De cela seul ne dépend pas tout, par malheur.

Ceci ne vous conviendra pas. Ce vous semblera une défaite; eh! non, croyez-moi. Je suis malheureuse. Je vous fais souffrir. Un peu de joie : c'est de vous voir bon visage, presque pas maigrie, quel bonheur! Je me figurais maigreur et joues creuses comme les miennes, et j'en étais triste; j'aime toutes les amies plus jolies que moi...

[Au Cayla.]

Voilà bien trois grandes pages, trois fatigues peut-être pour vos yeux délicats. Oh! parlez-moi aussi de ces yeux, il y a si longtemps que je n'en sais de nouvelles! seraient-ils moins épargnés? Érembert a vu combien vous vous étiez intéressée, à présent et toujours, à sa santé. Il vous prie d'agréer ses vœux les plus ardents pour la vôtre. Je finis ici cette macédoine, commencée hier aux Cabanes, mais écrite partout de même, sous l'inspiration du cœur, mon

démon familier. Il vaut bien celui de Socrate. Papa me prend la plume.

Après tout ce que vient de vous dire mon ange, mon Eugénie, mon second moi-même et bien plus encore, que vous dirai-je, madame? Je dirai aussi ma bien chère et excellente amie, si vous ne trouvez pas mon expression trop familière. Mais, quoi qu'il puisse en être, et que je ne veuille pas vous déplaire (ce qui ne saurait être, puisque je sais que vous savez apprécier les sentiments vrais), je vous dirai que je vous aime, vous et les vôtres, et qu'en preuve de mon assertion, je consens, quand cela se pourra, à vous laisser venir Eugénie, sans laquelle je suis bien peu de chose, quelque soutien que je trouve auprès de sa sœur et d'Érembert. Que ne puis-je venir avec elle, pour vous dire bien plus que je ne vous écris, pour vous voir et vous connaître! Ce que je n'ose espérer, à moins que vous ne puissiez venir auprès de vos amis du Cayla.

DE GUÉRIN.

Encore moi, toujours moi, qui vous suis comme votre ombre, mon inséparable. Veuillez dire bien des choses affectueuses à M. de Maistre, si bon et excellent pour vous, que je l'aimerais pour cela seul quand même! Le papier manque ici à mes nombreux sentiments.

A LA MÊME.

Jeudi 12 novembre [1840].

Bonne et chère amie, je fais mes malles, et pensant au plaisir que vous auriez de me les voir faire, je vous l'écris. Puis-je assez tôt vous donner l'assurance qu'enfin nous allons nous voir? Ce cher revoir! a-t-il été retardé, traversé comme tout ce qui a quelque apparence de bonheur en ce monde! Mais enfin je pars. Dieu me ramène auprès de vous, ma parfaite amie, auprès de vos souffrances pour les adoucir si je puis, pour m'y associer de cette façon présente, intime, qui fait qu'on en prend la moitié. Oh! mon amie, que cette pensée me console, qu'elle me soutient lorsque je pense au départ! Ce sera lundi 16 que nous arriverons avec Érembert à Toulouse; il me conduit jusque-là, mon cousin n'étant pas prêt au voyage. Je n'attends plus rien de personne. Je souffre trop de vos attentes, je sens trop vos palpitations à chaque porte qui s'ouvre; je sais tout, je sais à quel incroyable point vous m'aimez. Que je serais heureuse si vous n'en souffriez pas tant, pauvre amie chez qui tout se tourne en douleur! Je vais prier Dieu que ces douleurs s'apaisent, que ce cœur se calme, que ce visage se ranime, que je vous trouve mieux, ce mieux que vous m'avez fait espérer, que

je désire si ardemment; vous savez comme je veux des miracles.

Les lettres de M. de Maistre et de Mme de Sainte-Marie n'ont fait que m'attrister davantage sur votre santé : plus de mouvement; plus rien de vous qui ne me désole. Mon amie, comment vais-je vous trouver? c'est à quoi je penserai toute la route; jamais entrevue n'a tant occupé un cœur. Une fois partie d'ici, je vous proteste qu'il n'y aura pas de lieu charmant pour moi et capable de me retenir. Nevers! Nevers! ce sera mon seul lieu, mon seul vœu, comme un croisé criait : « Terre sainte, terre sainte! » Adieu; vous recevrez bientôt votre pèlerine. Je vous embrasse et vous quitte sans vous quitter.

A LA MÊME.

Toulouse, 19 novembre [1840].

Votre amie, mon amie, s'approche au galop; me voici à Toulouse et me voici partant. Je vous écris comme je vous ai dit que je le ferais, mais je ne sais encore le matin ou le soir de mon arrivée à Nevers. Je m'en informerai, s'il est possible, au bureau de la diligence. Tout ce que je sais, c'est qu'à Châteauroux je passerai dans une autre diligence, et de celle-là dans une autre à Bourges, laquelle me mènera à

Nevers. Toutes ces mutations feront du retard, mais enfin je vous arriverai, que je crois, samedi. Nous sommes ici depuis un jour, courant la cité, visitant le musée, les antiquailles toulousaines. Charmante ville que notre Toulouse, notre ville des Troubadours!

Mais adieu, très-chère; je ne puis discourir plus au long. Je vous écris debout, la main sur le marbre glacé d'une commode; tout est aux voyageurs bureau et accoudoir. Je sors de la Dalbade, église à deux pas d'ici, où j'ai pensé à vous.

En tout lieu, toute à vous.

[*P.-S.*] C'est vendredi soir l'arrivée à Châteauroux; on y couche, et de là à La Charité, d'où je prendrai la voiture de Clermont. Mon itinéraire tracé, adieu encore et en route; respects à votre famille.

Il fait un temps radieux: le soleil sera, je crois, mon compagnon de voyage le plus aimable.

Érembert, qui est là, vous présente ses hommages.

A M. HIPPOLYTE DE LA MORVONNAIS.

Nevers, 4 décembre [1840], hôtel Sainte-Marie,
rue du Sort.

C'est au chevet du lit d'une *douce malade*, d'une autre chère Marie, que je réponds, monsieur, à votre

si bonne et touchante lettre. Elle m'est arrivée au moment du départ, parmi les soins et les peines d'une séparation; mais je ne me suis pas séparée d'elle ni de rien de ce qui m'est venu au Cayla. Où qu'il aille, le cœur emporte ce qu'il aime et il vit de ses provisions. Je me nourris de souvenirs, de lectures, de ce restant du passé où vous avez tant de part. Ce que vous ajoutez encore ne me touche pas moins, et je ne saurai jamais assez vous témoigner mes sentiments à chaque nouvel écrit pour Maurice. J'aime encore mieux votre article de l'*Université catholique*[1], que tout ce qui a paru jusqu'ici, parce que cet article répond à ma pensée, sans doute, et à ce qui est dû chrétiennement à cette chère mémoire. L'art l'avait fait bien beau, notre Maurice, mais le côté du ciel lui manquait. Mme Sand ne pouvait pas aller jusque-là, quelle que soit la hauteur de son intelligence, puisque les ailes de la foi lui manquent. A vous, poëte et ami chrétien, était réservée cette œuvre, et vous l'aurez parfaitement remplie. Vous parlez si bien des choses saintes!

J'ai dans le cœur vos belles poésies[2], ces élévations célestes, ces chants sur les tombes, qui font pleurer, qui font espérer. Ainsi vous chanterez pour Maurice, et nous vous bénirons, nous qui l'aimons

1. Cet article parut dans le numéro de janvier 1841.

2. La *Thébaïde des Grèves*, dont il vient de paraître une édition nouvelle, précédée d'une touchante notice sur H. de La Morvonnais par Amédée Duquesnel. Paris, Didier, 1864, in-12.

comme on aime les anges, moi sa sœur, et elle son amie, cette Marie dont je vous ai parlé, qui, comme la vôtre, mais un peu plus tard, l'a accueilli, consolé en des jours d'infortune : femme aimable pour tout le monde, et qui fut pour lui un bonheur qui me revient à présent, mais, hélas! dans les larmes, amie martyre dont la vie n'est qu'une longue douleur. Je suis venue pour la voir, la distraire, l'aimer de près. Que c'est tristement doux, ce que je fais auprès d'elle, ma chère et aimable malade! En lui parlant de la Bretagne, je lui ai parlé du Val qu'elle connaissait un peu; de vos poésies qu'elle ne connaissait pas, et elle en a été charmée. C'est, monsieur, un charmant éloge, croyez-moi. Jamais plus d'esprit ne pouvait louer le vôtre; jamais voix de femme ne parlerait mieux d'un poëte... Mais de tous vos chants, ce qu'elle a écouté avec le plus de plaisir, c'est la *Voix du Vent*, morceau d'une grande beauté, et qui se place au niveau des hautes hymnes de Lamartine, si les poëtes souffrent entre eux des comparaisons; mais nous pouvons comparer les gloires. Mme de Maistre m'a chargée de vous transmettre ses admirations comme artiste et ses remerciements comme amie, ce qu'elle a senti de vos poésies et de vos écrits sur Maurice.

Je n'ai rien su encore de vos envois à Mme Sand. Cela demeure pour moi sous le mystère; mais je sais quelqu'un qui a le projet de publier tout ce qui reste de Maurice. Vous me dites, monsieur, que vous pos-

sédez la plus douce expression de ce talent si remarquable, et cela me fait bien plaisir. Nous aurons de bien belles choses. Si ces choses se peuvent voir, voudriez-vous me les confier ? C'est beaucoup demander peut-être ; je sens le secret de votre intimité, mais mes yeux seuls verraient là dedans, et du frère à la sœur il n'y avait pas loin, vous savez. Néanmoins, je ne veux pas l'impossible et m'en rapporte à vous.

Probablement ma belle-sœur est de retour à Paris et elle aura trouvé vos envois. Elle ne m'en a rien dit. Avec beaucoup de distinction de nature, il se pourrait que, par nature étrangère, elle ne goûtât pas vos œuvres comme nous les goûtons.

Adieu, monsieur. Quoique nous espérions aller à Paris cet hiver, j'attends ici ce que je vous demande, et du moins une de vos lettres. J'embrasse notre petite Marie, et suis toujours et partout votre dévouée.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE.

Saint-Martin, vendredi 17 décembre [1840].

Chère amie, me voilà loin de vous, mais rapprochée par le cœur : *les âmes ne se quittent pas*. Vous l'avez vu et je veux vous le faire revoir encore. Par malheur, ce ne sera pas pour longtemps cette fois. Le porteur attend, et moi, qui ne l'attendais pas,

j'écris à la hâte ces mots pour les joindre à ceux que vous écrit notre mère. Je puis bien dire *notre*, car elle m'a reçue et embrassée et traitée en sœur de sa fille. Nous avons beaucoup parlé de vous et ne cesserons pas tant que nous serons ensemble, puis ensemble avec vous nous reparlerons de même. Titine est charmante et enchantée.

La lettre de votre mère est partie sans attendre la mienne, peine et plaisir. Je perds le peu d'aujourd'hui, mais demain j'en enverrai grand. Je vous dirai, ma très-chère, tous les événements. D'abord qu'il neige ce matin, ce qui revêt Saint-Martin d'une belle robe blanche qui ne lui sied pas mal. Cela change cette triste et aride vue de la campagne en hiver. La neige et les arbres qui élèvent leurs grands bras noirs sur cette blancheur font un contraste que j'aime.

Transition : me voilà du blanc de la neige passant aux draps de lit qui couvrent ma pauvre malade... Ce triste lit qui jamais ne change, je m'en suis approchée bien souvent depuis que je suis éloignée. Chaque soir je vous embrasse, chaque matin je pense : a-t-elle un peu dormi ? Oh ! qu'on aurait besoin d'un courrier spirituel au service du cœur ! J'ai su dans ma route du Cayla que c'était un ami loin de son amie qui a inventé le télégraphe, comme toujours je l'avais pensé : il est des choses qu'on devine, quand on ne les a pas trouvées. Que ne

puis-je aussi trouver quelque chose ! Ce ne serait ni or ni argent (quoique ceci soit fort urgent), mais ce qui est prix pour vous et pour moi ; ce qui faisait dire à un roi : « Hélas ! sans la santé, que m'importe un royaume ! » N'en aurai-je pas de nouvelles, de cette chère santé que vous n'avez pas ? Un mot de votre personne. C'est trop ignorer d'ici à huit jours. La cloche qui sonne le déjeuner ! Sotte cloche qui me fait quitter la plume.

Personne n'est venu encore ici ; au demeurant, qui voyage, à moins que ce soient les corbeaux ? Cependant ce matin, un peu après le jour, j'ai entendu un petit chant de petit oiseau sous ma fenêtre, qui m'a fait plaisir. J'ai regretté de n'être pas musicienne pour noter cette musique sur neige et prendre avec moi une voix de Saint-Martin, ce lieu qui me dit tant de choses ! votre endroit, votre Cayla, votre solitude où je suis si étonnée de me voir. Mon amie, je vois toujours davantage que Dieu nous a données l'une à l'autre : votre père et votre mère sont infiniment bons pour l'amie de leur fille, et j'en suis bien touchée. Il ne me manque que d'être ici avec vous. Bientôt nous nous rejoindrons, j'espère.

Les petites sont trop heureuses ; elles n'en finissent pas de jouer et de rire. Ce matin, elles causaient comme des alouettes sur la neige. Il a fallu la défense de grand-papa pour empêcher de prendre un rhume.

A M. H. DE LA MORVONNAIS.

Nevers, 13 janvier [1841].

Merci d'abord de votre lettre, monsieur, lettre qui me serait bien bonne, si ce n'était vos nouvelles. Vous avez été malade. Hélas! j'ai tant vu souffrir, je vois tant cela encore, que j'aurais appris à compatir, si la compassion n'était pas naturelle. Ce sentiment s'apporte en naissant, comme d'autres que Dieu nous donne, et, quand on les exerce, il semble alors qu'ils viennent. Je vous plains donc autant qu'on puisse plaindre un pauvre solitaire malade, et si les vœux faisaient la santé, vous auriez déjà recouvré la vôtre. Celle de mon aimable amie nous a bien inquiétés depuis trois semaines, et quoiqu'il y ait un mieux, ce mieux est si loin du bien, que nous en sommes encore aux craintes. Je vous dis cela, monsieur, pour répondre à l'intérêt aimable que vous a inspiré Mme la baronne de Maistre, intérêt accueilli aussi aimablement, mais qui ne peut s'exprimer autrement que par mon organe. Cette correspondance dont vous témoignez le désir, et qu'on ne sait pas refuser à une si douce prière, cette correspondance, hélas! est impossible à la faible main qui, depuis plus de trois mois, ne s'est pas soulevée d'un lit de douleur. « Dites à M. de La Morvonnais, m'a dit ma gracieuse malade, que j'accueille avec plaisir tout ce qu'il veut bien

m'adresser; mais que, quant à lui écrire, je ne puis avoir de correspondance qu'avec le ciel dans l'état où je suis. » Ce sont, monsieur, ses propres paroles, trop tristement vraies.

Néanmoins et malgré tout, elle se trouve en force d'aller à Paris. Ce changement d'air, nous espérons, lui fera du bien. Avec mes soins auprès de cette chère amie, je m'occuperai de ceux de notre chère publication dont je vous tiendrai au courant. J'accepte toute la part que vous voudrez y prendre; tribut de cœur, dont je ne verrai jamais assez, comme le vôtre, offerts à ce bien-aimé Maurice. Je suis fâchée de ce que vous me dites à cette occasion de Mme ***. Si j'ai bien lu, elle *procède* contre vous. Malheureux esprit dévoyé! Hélas! qu'on plaint cette femme, sortie si belle des mains de Dieu! Quelle douloureuse admiration elle inspire! Elle s'est jetée de plus, maintenant, dans une politique abominable. Ainsi l'abîme appelle un autre abîme. Et voilà ce que c'est que de quitter la foi. Oh! tenons-nous là, pauvres humains, tenons à l'ancre immuable. Monsieur, je suis désolée de tant d'âmes perdues. Il me semble voir un océan couvert de vaisseaux démâtés, dévoilés, faisant eau de toute part. Ainsi m'apparaît le monde. Il y a de quoi dire : heureux ceux qui l'ont quitté, qui sont, dans un beau jour, abordés au ciel! Si vous vous figurez dans vos tristesses une belle campagne avec une douce amitié, et que cela vous console, on a toujours cela avec son bon ange, le céleste ami; consolation un peu spiri-

tuelle, si vous voulez, mais n'est-ce pas la meilleure? Hélas ! les autres sont si souvent imparfaites.

Enfin, M. Quemper est de retour d'Amérique. Il ne sait pas combien je l'ai appelé pour lui demander ce cher précieux cahier vert. J'espère que nous le verrons, et le cahier et M. Quemper, à Paris. Vous pourriez aussi lui donner les manuscrits dont vous m'annoncez l'envoi, ou, si ce n'est parti, ayez la bonté d'adresser le tout à M. Jules Barbey d'Aurevilly, rue *Port-Mahon*, 9, hôtel de Neustrie. C'est l'ami chargé de la publication. Je crains que notre court séjour à Nevers ne nous laisse pas le temps de recevoir vos papiers. C'est pour cela que je m'empresse d'écrire dans un moment pressé, et que je vous dis adieu sans plus, pour ne pas manquer la poste.

Je tâcherai de me procurer, à Paris, l'*Université catholique*, qui m'intéressera quand même.

A M. DE GUÉRIN.

AU CAYLA.

Nevers, 18 janvier 1841.

Saint-Pétersbourg, Odessa, Péra, Milan, Rome, l'Inde, l'Ile de France et autres lieux : voilà ce que j'ai vu depuis le départ de mon dernier Journal.

Celui-ci commence au retour du tour du monde que je viens de faire sur la place ducale de Nevers, au *Temple d'illusion :* illusion si parfaite qu'on a réellement la vue des lieux et objets représentés dans leurs grandeur et couleur naturelles. Ainsi, je connais la Russie avec son ciel pâle, sa terre de neige, et les traîneaux et les rennes, et la terre de feu d'Afrique. Avec quel intérêt j'ai contemplé l'Ile de France et ce Port-Louis si rempli pour nous de souvenirs, et Milan, autre intérêt, dans cette magnifique cathédrale dont nous a parlé papa et telle qu'il l'a vue avec la châsse de saint Charles sur le maître-autel. Mais rien n'égale Saint-Pierre de Rome, qu'on voit au moment du sacre du Pape. On ne se lasse pas d'y regarder et de se croire parmi les cardinaux au pied du trône pontifical. Pauvres ermites du Cayla, que faisiez-vous à cette heure? A tout moment, en tout lieu, je me reporte à vous.

19. Je viens de faire ma visite d'adieu au saint prêtre breton dont je vous ai parlé, et de lui rendre des livres en grand nombre qu'il m'avait prêtés. C'est le plus obligeant homme du monde, qui donnerait son sang et sa moelle pour obliger et sauver quelqu'un. Nous avons causé longtemps et toujours de notre malade, à laquelle il porte un indicible intérêt, quelque chose d'approchant de l'ineffable sollicitude du Sauveur pour les affligés. Nous partons après-demain.

Dimanche 24 [à Paris]. Peut-être revenez-vous des vêpres d'Andillac ; peut-être, chemin faisant, pensez-vous à Paris et à votre absente qui, chemin faisant aussi, pensait à vous, revenant du pompeux Saint-Roch. Hélas! oui, je pensais à mon endroit, dans cet endroit si loin du mien, à vous tous dont je suis si loin par un destin singulier; je crois rêver de me retrouver à Paris, ce pauvre Paris! En traversant un pont, à mon arrivée, j'ai vu Caroline, mais sans lui parler. Au premier jour j'irai la voir. Sa tante est fort souffrante; en attendant, je lui ai écrit.

Quand aurai-je des nouvelles du Cayla? C'est par ce vif désir que je commence chaque jour et chaque soir, depuis que je suis à Paris. Vous n'y manquez pas, mon cher papa, ma chère Mimi, mon cher Éran. Les affections suivent le cœur où qu'il soit, et rien ne peut me distraire de penser à vous tous, surtout n'ayant point de lettres depuis un mois bientôt. Heureusement qu'Auguste dit en avoir de fraîche date, ce qui me rassure un peu. Peut-être m'avez-vous écrit à Nevers, et quoique j'aie laissé mon adresse, le paquet pourrait bien tarder ou se perdre. Enfin, écrivez-moi pour me faire plaisir, quand ce ne serait pas pour m'ôter de peine.

J'aurais déjà fini ma lettre, si je n'attendais d'avoir vu Caroline pour vous en parler. A demain, au plus tard, le départ de mon courrier, qui peut-être se croisera avec le vôtre; car vous ne pouvez pas tarder à m'écrire, n'est-ce pas, mon cher papa, vous

qui pensez tant à votre fille, tandis que d'autres en jouissent, suivant l'expression de Louise qui vous connaît en tendresse? Cette chère Louise, vous en aurez une lettre; elle me l'a promis, et bien d'elle-même, car je ne vais pas vous quêtant des faveurs qui, tout naturellement, vous viennent. Celle-ci m'a fait plaisir, sachant combien cette écriture est aimable, et qu'il vous en vient rarement, des choses aimables, mes pauvres solitaires.

N'ayant pu aller chez Caroline, je n'attends plus rien pour jeter ma lettre à la poste. Cadars, qui vient d'écrire, ne dit mot du Cayla ni d'aucun de vous : ne vous aurait-il donc pas vus? Seriez-vous malades? Je me tourmente en conjectures et me hâte de les écrire en rentrant ce soir dans ma petite chambrette solitaire, quoique entourée de monde et éclairée toute la nuit de lumières voisines. De temps en temps je regarde en dehors, et je vois des choses jolies à décrire, par exemple, quelqu'un qui lit derrière un blanc rideau, ne laissant voir que son livre et sa main; mais je ne suis pas en train de raconter davantage. Adieu; je vais me coucher, après avoir prié Dieu qu'il ne vous soit pas arrivé malheur.

A Mlle MARIE DE GUÉRIN.

[Paris], 16 février 1841.

On ne peut venir plus vite que votre courrier, cette fois, parti de trois jours seulement. C'est si rapproché du départ qu'il reste à ce papier tout le parfum du Cayla. Merci, ma chère, d'avoir trouvé dans tes occupations le temps de m'écrire tant de choses de cœur et de pays. Je te vois tout encombrée, même le lendemain matin privée d'aller à la messe.

A la même heure, j'entendais, à Saint-Roch, M. l'abbé Cœur, qui nous a fait un beau discours sur l'attente de Jésus-Christ. Oh! les sermons ne manquent pas à Paris, ni rien pour tous les besoins et les goûts de la terre et du ciel. Mais puissions-nous jouir de la santé! Je veux parler de notre chère malade, à peu près toujours dans le même état. Vos souhaits et amitiés lui sont toujours agréables, et elle y répond de tout son cœur. Nous parlons bien souvent de ma sœur Marie, ma chère *Mimi*. Ce dernier nom, anti-parisien, l'a fait rire.

Mais revenons au Cayla, et à ta lettre ligne par ligne. Paul [1] est-il venu? papa est-il allé à Alby? Les perturbations de la commune sont-elles apaisées? toutes choses intéressantes. Surtout je voudrais que

1. M. Paul Mathieu, juge au tribunal civil d'Alby.

ces éternels débats électoraux prissent fin. Je crains que papa ne s'en rende malade. Cette nuit, j'ai rêvé malheur, non pas malheurs politiques, mais physiques, des inondations comme à Lyon, une mer roulant monts et montagnes, et toi cependant je t'ai vu sauver. O puissance de l'imagination! c'est que le récit des inondés m'est revenu en dormant avec le souvenir du Cayla, amalgamé, je ne sais pourquoi, d'une façon dramatique, quoiqu'il me demeure ordinairement fort naturel et fort doux, ce cher souvenir.

Maintenant je suis tranquille sur vos lettres. Celle de Nevers est venue enfin; j'ai répondu de suite par une occasion pour Toulouse, en même temps à Élisa et à Antoinette. Je ne veux négliger personne, et j'ai, pour cela, beaucoup à faire en écritures. Un de ces jours, j'ai écrit à M. Lacordaire que ma chère malade désire voir. Nous l'attendons dans l'aprèsmidi. Je l'ai déjà entendu à Notre-Dame. Il est admirable. Par malheur, je n'ai pu l'entendre qu'à peine, étant mal placée, quoique nous fussions arrivés trois heures d'avance, M. de Maistre et moi.

Je voudrais faire quelque chose pour notre église. Pour cela, le bon général me manque. Personne n'en entend plus parler, pas même Caroline, depuis six mois. Les autres connaissances vont bien; je veux les voir toutes. Un de ces jours, j'écrirai à M. Augier de venir me prendre pour aller à Montrouge embrasser le petit Billy.

De tous nos cousins, Paul est le plus empressé.

J'ai répondu, par son courrier, à Gabrielle. Cadars, me dis-tu, m'apporte une lettre de Marie. Cette pauvre Marie m'occupe principalement. Je suis bien aise que tu aies passé quelques jours à Gaillac où on t'aime. Ces Thézac sont si bons! Ce *minet* t'a été donné on ne peut plus à propos pour les froidures du chemin d'Andillac, si froidures vous avez eues comme nous. Adieu, ma chère Mimin; je t'embrasse pour chacune de tes lignes.

Et vous, mon cher papa, que vous ferai-je? que dirai-je pour tout ce que je reçois de vous en tendresses pour moi et ceux qui m'aiment? Cette chère amie en est toute reconnaissante, et ne vous nomme pas autrement que *ce bon M. de Guérin,* que toujours elle désire connaître.

Depuis ce commencement de lettre, M. Lacordaire est venu en habit de dominicain, qui sied parfaitement à son visage ascétique, humble et inspiré. Rien n'est comparable à ce regard flamboyant d'intelligence; mais le plus beau, c'est sa parole sainte et consolante. Notre malade a eu une conférence d'une heure, dont elle a été enchantée. Il doit revenir et lui apporter de ses écrits. A mon nom, il s'est souvenu du pauvre Maurice, ce jeune homme, m'a-t-il dit, de tant d'espérances. Ce souvenir m'a touchée. C'est du côté de Bordeaux que M. Lacordaire a fondé son couvent, composé déjà de douze collaborateurs. Lui, va repartir pour Rome.

Et vous, mon cher papa, allez-vous aussi devenir

fondateur ? Du train où vont les choses, ce sera certes un beau dévouement pour la chose publique [1]; je crains toujours que vous n'y preniez mal par voyages ou autres tracasseries. Ménagez-vous donc; écoutez Mimi, la sage conseillère de votre santé. Hélas ! une fois perdue, c'est à jamais souvent. Une autre chose sur laquelle vous ne devez pas vous tracasser, ce sont les chutes et accidents que vous chantent les gazettes, et qui n'atteignent le plus souvent que les maladroits ou les gens distraits, ou les ivres-morts. Me trouvant hors de ces catégories, je puis défier en pleine assurance tous les embarras de Paris; je marche dans les rues avec autant de sécurité que dans les chemins d'Andillac. Soyez donc tranquille, mon cher papa. Merci d'avoir pensé à m'envoyer les lettres. Mais c'est trop intime pour les exposer aux chances des voyages, gardez-les. Bonsoir, cher papa; quand le dirons-nous de plus près ?

Une embrassade trouvera bien place sur ce petit endroit, cher Éran, ainsi que les souvenirs de toutes tes connaissances. Ce ne sont pas choses si petites pourtant; mais un signe les représente. Adieu, cher; prends plus long que ces deux lignes. La lettre est aussi pour toi, *pour tous.*

1. Il était question pour M. de Guérin de devenir maire d'Andillac.

A M. H. DE LA MORVONNAIS.

Paris, rue du Dauphin, hôtel Sully,
20 février 1841.

Me voici à Paris, ce Paris où je n'ai plus Maurice, mais où je m'occupe toujours de lui. En arrivant, je me suis informée de la publication et j'en ramasse les matériaux. C'est le moment, monsieur, de nous envoyer les précieux manuscrits et le livre vert arrivé d'Amérique. M. d'Aurevilly n'a rien reçu, ce qui me met en peine sur le sort de ces envois que je vous avais prié de faire à son adresse, lors de mon départ de Nevers. N'auriez-vous pas reçu ma lettre ou seriez-vous malade? Hélas! on craint le malheur, quand il frappe de tous côtés. Mon amie est de plus en plus souffrante; je n'ai que de tristes pressentiments où vous êtes compris parfois, et que l'état de votre santé passée justifie. Si donc vous êtes souffrant, veuillez me le dire, afin que le doute s'en aille, le doute pire souvent que la réalité.

J'ai vu ma belle-sœur, mais pas assez pour tout ce que j'aurais à lui dire, pour savoir si elle a reçu vos poésies. Au reste, elle était absente depuis six mois de Paris, ce qui explique son silence à un hommage qui n'a pu que la toucher sensiblement. Mais peut-être à présent avez-vous reçu sa réponse et ses remerciements. Combien n'en ai-je pas pour vous

dans mon cœur au sujet de ce que vous avez fait pour Maurice ! Mais, monsieur, quand me sera-t-il donné d'en jouir ? de lire l'*Université catholique* et de posséder ces copies que vous vous donnez la peine de faire ? C'est vraiment beaucoup de travail, beaucoup trop, et si cela vous fatigue, vous feriez mieux de m'envoyer les originaux, qu'une fois transcrits je vous renverrais fidèlement. C'est une idée qui m'est venue dans votre état de souffrance et pour vous abréger le travail.

Vous dire ce que je fais à Paris ? hélas ! rien que rester dans la chambre de ma pauvre malade, triste et douce vie qui laisse tant à penser et à souffrir. Je ne sais quand je regagnerai mon Cayla si paisible, ce cloître au désert où l'âme est mieux, je crois, que cloîtrée dans le monde, à cause du bruit. Mais tout lieu où Dieu nous mène est bon ; de tout lieu on va au ciel. Cette pensée est ma douce, ma consolante compagne sur cette pauvre terre ; je voudrais la donner à tous les affligés. Comme je pense, c'est la vôtre dans votre Thébaïde. Vous y continuez aussi vos poétiques études, ces enchanteresses de l'âme, et la petite Marie est là qui vous sourit toujours. Vous avez bien souffert ; mais Dieu encore vous a laissé quelque bonheur, assez pour le bénir comme nous faisons tous.

Oui, dans la coupe amère où nous buvons la vie,
Il se mêle toujours quelque goutte de miel,

comme a chanté notre Lamartine.

M[me] *** n'a pas l'air d'avoir reçu vos papiers, ou bien elle les garde. Ayez la bonté de me dire ce qui en est, afin que je recueille ces chères reliques partout où elles seront. Caressez pour moi l'enfant *blanche et rose*, et recevez, monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments.

A M. DE GUÉRIN.

AU CAYLA.

Paris, 23 février 1841.

J'étais ce matin dans la sacristie des Carmes, causant avec ce bon M. Buquet. Quel homme de Dieu et comme il aimait Maurice! Nous avons rappelé le passé, le temps de Stanislas; il m'a promis des papiers curieux de cette époque[1], et de plus, par son entremise, peut-être en aurons-nous d'autres. Le Cayla n'a pas été oublié; à plusieurs reprises il m'a parlé de vous, mon cher papa, et de tous. Enfin, je l'ai quitté toute charmée de cette rencontre, emportant un billet de sortie pour le jeune Belmont, qui passera la journée de demain avec nous et les bambins de chez Auguste. Nous les mènerons voir le Bœuf-Gras et autres merveilles du carnaval de Paris, curiosités d'enfant.

1. Voyez les *Lettres de Maurice de Guérin*.

A onze heures. Je rentre de chez Auguste, où nous avons dîné en famille et parlé du pays; il nous manquait ceux du Cayla pour compléter la fête. Auguste m'a demandé ce que vous faisiez pour votre mardi-gras : j'ai assuré que vous aviez le pasteur et que vous mangiez des crêpes; est-ce vrai? Bonsoir. Oh! que nous sommes loin!

25. Encore une visite du père Lacordaire : la dernière, par malheur! Il part pour Rome plus tôt qu'il ne comptait; aussi n'a-t-il pu faire auprès de notre malade que des causeries auxquelles j'ai assisté. Il parle peu, mais en dit tant du regard! Je lui trouve le front inspiré et resplendissant de saint Dominique. Dieu veuille qu'il le fasse revivre avec le même bien pour la société! Elle en a autant de besoin que celle du moyen âge, mais M. Lacordaire en espère beaucoup et surtout de la France.

Mars. Depuis ma pause, j'ai dîné chez Caroline : elle m'a écrit un mot fort gracieux et m'a reçue aussi fort gracieusement, sa tante de même; le bon M. Augier m'a conduite en voiture. Me voilà comme de coutume auprès de mon amie. Il s'est présenté un singulier guérisseur, un prince, un roi, le dauphin ressuscité du Temple, ce baron de Richemont, prisonnier avec Pellico, chef de sauvages en Amérique, médecin dans l'Inde et je ne sais quoi à Paris. Il est *partout, fait tout, entend tout,* comme le Solitaire,

et surtout nous amuse par ses récits tout chamarrés d'anecdotes. Nous avons eu trois longues visites, où le temps de ma foi n'est pas venu sur le royal visiteur. Ce qui est frappant, c'est une singulière ressemblance avec le profil de Louis XVI.

13. Que de choses arrivées aujourd'hui du Cayla, du Port-Mahon, de Bretagne, de ces choses à remplir l'âme et puis mille rames de papier! M. d'Aurevilly m'a apporté des compositions dans le genre du *Centaure* et des lettres ravissantes : il n'y a qu'à retrancher les intimités. Le paquet de Bretagne contient aussi des trésors. Ce bon M. de La Morvonnais s'est donné bien des soins de copiste. Sa notice a paru dans l'*Université catholique*, notice belle et bonne; je tâcherai de vous l'envoyer. Oh! merci, papa, merci de la grosse lettre que vous m'avez envoyée par M. de Rivières. Jour de trop de fortune aujourd'hui! Enfin, ne nous plaignons pas du bonheur, même triste. J'appelle ainsi tous ces papiers de Maurice; les vôtres me font tout plaisir, vous voyant tous bien portants et contents autant que je puisse l'espérer.

Cette page répond, mon cher papa, à la première de votre lettre. J'ajouterai pour achever que je n'ai pas vu M. Charles [1], étant sortie quand il est venu, mais que je dîne avec lui demain chez Auguste.

1. M. Charles de Rivières.

Là, j'aurai le restant de l'envoi des papiers. Cette publication est certaine et attendue avec dévotion. Les amis se disputent à qui fera les copies. On s'est inscrit de Bretagne pour dix exemplaires. Vous serez content de cela, mon cher papa, assez pour ne pas désirer plus de gloire, désir d'ailleurs que je ne puis flatter d'aucun espoir; des publications ne sont pas faciles, et quand même, mon nom ne paraîtra jamais dans le monde littéraire.

O *pater bonus* que vous êtes! comment vous rendre vos infinies tendresses qu'en vous assurant mille fois que je vous aime autant qu'aimer se puisse? Adieu, et trente-six mille embrassements.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

Paris, rue du Dauphin, hôtel Sully,
28 février [1841].

Vous me disiez, chère Louise, de vous écrire dès que le cœur m'en donnerait le mouvement. Il vous aura semblé qu'il se mouvait bien tard, car voilà longtemps de votre lettre, longtemps pour une lettre d'amie. Mais, mon amie, je suis forcée de suspendre la plupart de mes correspondances, et vous ne m'en voudrez pas d'un silence involontaire et de position. Hors de Paris, retournée au Cayla, ma vie et mes

pensées reprendront leur cours ordinaire et mes lettres le chemin des montagnes, aussi souvent et plus souvent, s'il est possible, que par le passé. Que n'avons-nous nos noirs messagers[1] ! Comme je les chargerais de choses parisiennes, de ces dires de rien qui n'ont que le charme du moment, un journal de chaque jour qui vous plairait, j'en suis sûre, autrement que ce bloc d'un mois.

Il y a juste un mois que nous avons quitté le Nivernais pour nous trouver, hélas! comme ailleurs dans une chambre avec des douleurs, des médicaments et des médecins. Voilà notre vie, fort triste pour qui souffre et qui voit souffrir. Ma pauvre amie sera, je crains, au rang des incurables et des martyrs; cependant, comme elle est jeune et forte et que tous les saints prient pour elle, on peut espérer un miracle, et j'espère. En attendant, je demeure auprès de son lit, aidant dans ses soins le parfait et infatigable infirmier M. de Maistre, le modèle des maris dévoués.

Ces jours derniers, nous nous sommes adjoint une sœur de Bon-Secours, charmante et gaie, toute remplie d'amour de Dieu et d'anecdotes intéressantes. C'est ceci, c'est cela, chez une duchesse, aux Tuileries, chez de pauvres gens; rien n'est plus varié que la vie de ces bonnes sœurs, veillant la nuit à toutes sortes de chevets, vieux et jeunes. Je veux

1. Les charbonniers de la montagne.

vous dire une histoire horrible, celle d'une jeune sœur qui veillait auprès d'un malade qui meurt. Après l'avoir gardé pendant trois heures seule, elle se prépare à l'envelopper; et, comme elle s'approche, les deux bras de ce corps s'ouvrent sur la sœur et l'étreignent horriblement. Le monstre avait feint le mort. La pauvre fille est tombée morte de frayeur. « C'est ainsi, nous disait sœur Isabelle, que parfois on nous récompense en ce monde; mais notre récompense est au ciel. » De tels dévouements n'ont pas leur prix sur la terre.

Je sais encore une autre histoire de sœur de Bon-Secours, mais elle serait trop longue : il faut la réserver pour dire, je n'ai pas à écrire que des choses de couvent. Vous ne me croiriez pas à Paris; et, en effet, il s'en faut de bien peu que je n'y sois pas, tous les murs se ressemblent. Nous attendons tous les jours, pour sortir avec ma pauvre malade, un mieux qui ne vient pas. Les promenades en voiture, l'air du dehors lui feraient tant de bien, et il faut languir et souffrir dans un lit; singulière destinée de malheur à laquelle on ne saurait que dire, sinon : « Dieu le veut. » Ç'a été le dernier mot de consolation du père Lacordaire à notre malade, en lui promettant de prier pour sa guérison, un an durant, à Rome, où il vient d'aller. Avec quel intérêt je l'ai vu, ce jeune saint, un instant lié à Maurice à l'école de La Chênaie! Mais c'est mieux que de le voir, je l'ai entendu prêcher et j'ai lu de ses ouvrages : la

Vie de saint Dominique et l'*Histoire des Frères prêcheurs*, ordre qu'il va ressusciter. On s'occupe beaucoup de cela à Paris dans un certain monde, car il y a du monde pour tout. Nul orateur ne parle mieux à l'époque et n'exprime mieux à son goût les vérités religieuses et sociales.

M. de Ravignan, autre apôtre éloquent, prêche aussi à Notre-Dame; nous l'avons eu un de ces jours à Saint-Roch. Oh! les sermons ne manquent pas; assurez-le à M. Massol, pour l'intérêt qu'il porte à mon âme et à ma conversion; dites-lui qu'elle en a moins besoin qu'il ne pense, et que j'ai raison d'être en peine de la sienne, puisqu'il manque de charité. Ceci accompagné de respectueux souvenirs.

Que je me plais à Saint-Roch, au fond d'une chapelle sombrement éclairée et recueillie, où l'on se croirait dans les catacombes! C'est là que vit dans un confessionnal un séraphin qui me dirige doucement et hautement vers le ciel. J'en ai béni Dieu qui m'a donné cette sainte consolation dont j'ai besoin; car, hélas! je fais bien des hélas! dans le monde. Paris n'a plus rien d'attachant pour moi, ou bien peu après ce que j'y ai perdu.

Ceci me porte à ma belle-sœur, toujours plus céleste; elle voulait se faire religieuse : les forces, je crois, lui ont manqué, et puis comment quitter sa tante et son jeune frère qui n'ont qu'elle au monde? Je suis fort loin de la rue Cherche-Midi, ce qui rend mes visites rares, et puis je ne quitte pas ma chère

malade. Une foule de connaissances sont là que je néglige : la sœur d'Yversen, Lisbine et d'autres de Paris que je ne vois pas, parce que je ne sors plus.

Il ne faudrait rien moins que vous, ma chère Louise, pour me tirer de ma solitude, et vous m'en tireriez irrésistiblement. Que Paris vous plairait! Ce bruit, cet éclat, ce monde, cet esprit, ces choses qu'on ne voit pas ailleurs; ces hommes distingués, ces femmes élégantes; Paris, en un mot, vous charmerait, et il me prend de vous souhaiter à ma place, moi indigne du lieu où je suis, moi qui suis plus touchée d'un chant de grive sur les genévriers du Cayla que des concerts de Valentino. Jugez si c'est étrange, si cela fait rire, et néanmoins on m'aime beaucoup, enfant gâté de cœur que je suis. Cela vous fera plaisir à savoir entre tout ce que je vous dis, vous, ma première douceur amicale.

Ma chère Louise, ma lettre vous fera-t-elle éprouver cette fois ce petit tremblement de plaisir que vous a donné l'autre? Sans doute, en la brisant, mais en la lisant, je ne sais, car je me trouve bien maussade et quelque ressemblance avec ce ciel qui nous couvre ici, terne et lourd. Ce ne serait pas la peine de vous envoyer un tel envoi de si loin, mais le cœur le pousse et le porte à vous. Que ce vous soit un témoignage de ma forte et invariable affection.

Pourquoi n'avez-vous pas écrit à Marie, ma pauvre sœur solitaire, à qui votre lettre donnerait un joli

moment de plaisir? L'envie me prendrait de vous gronder, si je ne savais que votre silence n'est pas de l'oubli, si je ne voyais que vous négligez toutes vos affections, même le monde, même Gaillac où vous avez tant ri jadis. Mais maintenant, oh! que le temps nous change! Nous reconnaîtrons-nous, vous et moi? Sans doute, dans notre tendresse, ce côté de *nous* qui n'est pas touché par le temps.

Adieu; je griffonne trop sur ce papier transparent pour écrire davantage; tenez-le dédoublé pour lire. Mille choses à vos trois sœurs; de ces choses qu'en tout pays j'ai pour elles. Vous a-t-on sevrée de votre petite nièce? Oh! je conçois ce chagrin et le charme de cette enfant pour vous. Mais vous la reverrez; absence n'est pas mort, et puis un peu de sacrifice au bon Dieu qui l'accueille si bien. Chère Louise, adieu. Je n'ai pu encore m'informer de votre abbé Caire. Je ne sors pas plus qu'une carmélite; mais si une charmante Sophie de Rivières que nous attendons arrive, je sortirai un peu avec elle qui connaît Paris comme sa chambre et qui aime à courir comme une alouette.

A M. H. DE LA MORVONNAIS.

[Paris], 10 mars 1841.

Les plus douces paroles ne vous rendraient pas, monsieur, la douceur que j'ai trouvée dans les vôtres, lorsque vous parlez des choses de l'âme et dernièrement de Maurice. En recevant votre lettre, j'ai couru au bureau de l'*Université*, et je possède et j'ai dans le cœur cette précieuse Notice, si belle d'expression, de sentiment et de vérité. Grâce à vous, notre Maurice est là dans sa vie de poésie et de foi, et sous l'auréole céleste qui lui convient et qui lui manquait jusqu'ici. Quelque haut qu'on eût porté son talent, il ne l'était pas jusqu'au ciel, sa belle place. Louange à vous qui, comme un ange ami, l'avez élevé sur vos ailes aux yeux de ceux qui ne voyaient pas qu'il pût monter plus haut! Et puis que j'aime ces beautés ignorées que vous révélez de son âme, ces divines rêveries en Bretagne, au bord des mers, dans les grands bois, dans ce Val bien-aimé, trésors que je vous dois! Que Dieu vous bénisse, mon bon poëte! Je lui remets le soin de ma reconnaissance, que ni mon âme ni rien ne peut vous témoigner assez. Que peut exprimer ma faible parole de femme? Rien ou bien peu, je le sens, quoique vous la flattiez de beaucoup de puissance. Il faut pour cela l'entendre à

travers la bonté, à travers Maurice, son frère. Oui, ce cher objet m'enveloppe de son charme aux yeux de ses amis, et j'en suis heureuse et fière, comme aussi il y a vers eux, de mon côté, retour de sympathie affectueuse et éternelle.

Et néanmoins ceci répond-il à votre dévouement, monsieur, et à vos lettres aimables? Si je n'ai dit plus tôt combien j'en étais touchée, c'est que je n'ai pas pu écrire; je le fais au premier loisir. Je dis loisir, parce que c'est un moment tranquille et qu'on se repose alors dans ce qui plaît, comme un fatigué sur la mousse à l'écart. Promeneur solitaire, vous connaissez cela. Moi, dans quelques pas, je suis brisée à Paris, ce monde fatigant pour l'âme, et où néanmoins je me plais tristement, comme dans la vie et la mort. Ce Paris me renferme tant de choses aimées, tant de joies et tant de douleurs! Paradis en deuil.

M. Quemper est venu me voir avec un empressement bien aimable, dont je sens le prix vivement. Ce bon jeune homme justifie en se montrant l'éloge que vous en faites, et le titre d'ami pour ceux qui le donnent à la distinction de l'esprit et aux qualités du cœur. M[me] de Maistre, cette éminente appréciatrice, a porté sur M. Quemper le plus gracieux jugement, et c'est un des hommes dont elle aimerait d'orner son salon. Mais, hélas! son salon, c'est un lit de douleur, au pied duquel M. Quemper s'est assis une fois. Une autre fois je l'ai reçu moi seule, dans un salon

sans feu et sans charmes, et néanmoins il y en avait pour moi à causer du passé, de Maurice, de la Bretagne, des amis de ces contrées, et de la mer, et de votre petite Marie, et que sais-je? Les courants de l'âme sont longs.

Vous avez cité de charmantes choses dans la Notice, je ne sais quoi d'un parfum céleste. Riche espérance pour le recueil annoncé, ce cher trésor que roule la diligence! M. d'Aurevilly va s'occuper incessamment de notre œuvre, de ce monument à la France et à nous, et auquel on vous devra d'avoir si richement contribué, et travaillé d'esprit et de cœur. Je voudrais bien être ici à l'époque de cette publication; mais il n'y a pas d'apparence, quoique notre départ soit encore incertain. J'aurai soin de recommander vos dix exemplaires. Et ne soyez pas en peine pour le cours de notre poëte : son lit est creusé dans les pentes où coulent les fleuves d'or, et il n'a qu'à jaillir. Vraiment ce livre est attendu avec dévotion. Il y a encore bien des choses à recueillir, que je découvre par-ci par-là. Il se dispersait avec un détachement injuste, mon pauvre Maurice, n'estimait rien de lui, et il s'en est allé sans jouir d'aucun des dons dont il était si riche. C'est nous qui jouirons. Il y a dans ce bonheur une profonde tristesse qui ne se peut consoler.

J'en étais là, vous écrivant, lorsque l'envoi par la diligence est venu. Bien-aimées reliques de mon bien-aimé Maurice! Oh! merci, mille fois merci, mon

bon monsieur! Je n'ai presque rien vu ni lu; mais tout est au cœur, et je veux de suite me témoigner au vôtre qui fait tant pour moi, presque trop, si j'osais me plaindre de voir mon nom à côté de celui de Maurice dans l'auréole que vous lui posez si religieusement sur le front dans l'*Université catholique*.

Adieu, monsieur, et reconnaissance infinie.

P.-S. J'ai encore de vous une lettre dans le paquet. Veuillez prendre ceci en réponse à tout, ô trop obligeant ami. Mme de Maistre accueille avec la grâce de sa grâce tous vos gracieux hommages. Comme toujours je baise l'enfant.

A M. DE GUÉRIN,

AU CAYLA.

[Paris], Jeudi saint [8 avril 1841.]

Je sors de Saint-Roch, du milieu de la foule, des sermons et de la musique, et des prières aussi, car dans ces flots il s'en trouve quelques-uns qui vont à Dieu. En général, il y a pourtant peu de recueillement dans ces allées et venues. Pour me sauver de la dissipation, je me suis réfugiée au fond du Calvaire, sombre et silencieux. C'était doux comme le paradis, et j'y pensais à la chapelle d'Andillac où vous étiez

sans doute, mes chers éloignés, pensant à Paris, je crois. Il est de ces lieux et de ces occasions où les cœurs se rencontrent. Aujourd'hui, nous aurons prié les uns pour les autres, bien sûr. Sainte journée du Jeudi saint, que depuis quelques années je passe si rarement au Cayla! Il y a trois ans, j'étais à Alby auprès de cette pauvre Lili; l'année d'après j'étais ici, et cette année encore ici. Singulière destinée que la mienne, liée à tant de choses inattendues, dans des desseins de Providence, sans doute! Nous avons tous une mission en ce monde; la mienne est d'aller loin voir souffrir.

Vendredi saint. — Je ne dirai pas long ce soir, étant fatiguée de ma journée d'église. Une fois dans Saint-Roch on n'en sort plus, tant les sermons et les offices se succèdent. Ce matin, méditations à six heures, puis la Passion par M. le curé qui a parlé divinement; à neuf heures, l'office, l'adoration de la croix par deux à trois mille âmes; à midi, les paroles de l'Agonie jusqu'à trois heures, alternativement avec la musique, fort analogue cette fois; enfin, les ténèbres et le *Stabat* à sept heures. Voilà-t-il une journée à la *Rousou*[1]? Oh! qu'elle y serait radieuse! J'ai vu sa représentation, au Calvaire, dans une fille coiffée comme elle, recueillie comme elle, à genoux, toujours comme elle. S'il eût été

1. *Rousou*, *Rose-la-Marguillière*, dont il est plusieurs fois parlé dans le Journal.

permis, je lui aurais demandé d'où elle était : du Midi, bien sûr, d'après son costume. Dites cela à notre marguillière, et comme il m'est venu à son occasion distraction et édification. Bonsoir sur cette sainte journée. N'allez pas croire que je l'ai passée tout entière à l'église : je suis sortie pour déjeuner et dîner ; mais les prêtres, je pense, se sont nourris d'eau bénite.

Depuis cette pause d'il y a quelques jours, votre lettre m'est venue et l'affreux malheur des Thézac. Quel coup de foudre ! je n'en reviens pas. Cet Hippolyte si jeune, si bien portant ! Qu'est-ce que la vie la plus forte ? J'ai passé une partie de la journée d'hier avec Charles, après lui avoir annoncé la terrible nouvelle. M. Cadars est venu me prendre pour cela, chargé qu'il en était de la part de la famille. Le brave homme et sa femme étaient aussi affligés que de la perte d'un parent. Gabrielle de Paulo m'a écrit tout atterrée et consternée ; elle me dit qu'il est mort du croup, singulière maladie à cet âge ! Enfin, il est mort ce puissant Hippolyte ! Il n'y a que Dieu qui puisse consoler sa mère, et les sentiments pieux qu'il a témoignés. Il est mort avec la résignation d'un ange, me mande Gabrielle. Dieu soit béni que, dans de si courts moments, ce pauvre jeune homme ait pu penser à son âme !

Passons à autre chose : de la mort à la vie. La grande nouvelle d'une promenade hier en voiture au

bois de Boulogne avec notre malade, promenade qui sera menée jusqu'à la mer, si le mieux se soutient.

Notre *prince* vous paraît donc fort suspect, et vous ne voudriez pas me savoir avec lui dehors ni dedans, et cependant nous nous touchons la main comme de bons amis. Il a l'air si franc, si loyal, si bon, qu'on le croit tout ce qu'il veut, quoique ce ne soit pas tout ce qu'il est peut-être. Quoi qu'il en soit, il ne demande rien ; il est reçu d'ailleurs chez les sommités royalistes, entre autres MM. de N*** et de La Rochejacquelein. M. de Sainte-M*** le trouve extrêmement remarquable, d'une politique haute et habile.

Le cahier ne s'est pas trouvé comme l'avait dit la sibylle; je me défie un peu de l'oracle. Cependant je suis sûre autant que d'avoir deux mains que ce manuscrit existe; mais où est-il? M. Quemper m'en a remis un qui a traversé l'Amérique du nord au sud[1]. Je ne vous puis rien dire de plus que ce que vous savez de cette publication. Il y a quelque temps d'ailleurs que je n'ai vu M. d'Aurevilly.

L'autre jour je fus pour entendre Lablache dans une soirée. Lablache ne vint pas, et je m'ennuyai fort pendant trois heures à entendre d'autres chanteurs. Auguste était avec moi. A peu près tous les dimanches de Carême, il m'a menée entendre M. de Ravignan à Notre-Dame. Les sermons ont été ma grande jouissance, Dieu veuille qu'ils aient été mon

1. Le *cahier vert* sur lequel Maurice de Guérin avait écrit son Journal.

salut. Adieu, cher papa; malgré moi il faut que je vous quitte.

[*P.-S.*] Encore une connaissance! celle du copiste de Maurice[1], ce jeune homme si dévoué qui, depuis six mois, consacre tout son temps à cette écriture. Je lui ai remis une remarquable expansion d'âme à M. Buquet que M. Buquet m'a remise[2].

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

Paris, 29 avril [1841.]

Pourquoi ne pas me gronder, ma chère Louise, comme vous aviez envie de le faire? Cela m'aurait amusée; rien n'est joli comme des reproches de cœur passant par votre esprit, surtout quand ils tombent en l'air. Ils ne trouvent en moi rien où se poser, ces petits papillons noirs. Je ne leur offre ni oubli ni

1. Charles-Auguste Chopin, très-dévoué à Maurice de Guérin et à sa mémoire, sur les copies duquel nous avons publié quelques-unes des Poésies et des Lettres qui composent le second volume de notre première édition. (*Reliquiæ*, Caen, 2 vol. in-16, 1860). Le soin pieux qu'il avait pris de les recueillir en a probablement sauvé une partie. Il a donc ses titres, lui aussi, à la reconnaissance de ceux qui apprécient le talent de l'auteur du *Centaure*. Nous sommes heureux de lui rendre encore une fois cette justice.

2. Voyez les *Lettres de Maurice de Guérin*, p. 129.

indifférence, seulement un peu de ces lambineries assez de mon caractère et de la vie de Paris : le temps s'y passe de la façon la plus inoccupée et la plus occupante, à des riens de visites, de conversations, et puis, et puis... mille détails qui échappent comme le sable et néanmoins remplissent le creux d'un jour. Ce matin j'ai passé trois heures à l'église pour rien; mon séraphin confessait une légion d'anges qui n'ont pas laissé place à ma pauvre âme. Voilà donc à recommencer ce soir, ce qui me fera six heures de station. Qu'aurai-je le temps de faire avec le monde que nous attendons à dîner? Aussi, mon amie, je commence par vous écrire, quitte à laisser et à reprendre.

Et d'abord merci de vos deux lettres, doux témoignage de votre douce amitié. J'allais répondre à la première lorsque la seconde est venue, cette seconde écrite au commencement d'un ennui dont je ne me serais pas aperçue. Tout vous inspire aimablement, mon aimable. Mon père aussi m'avait donné de vos nouvelles et me parlait de son voyage à Rayssac. Pour son plaisir, je voudrais qu'il l'eût effectué, et je crains le contraire; tant de raisons le retiennent au Cayla pour affaires ou pour santé, que mon père peut rarement disposer de son temps. Mais s'il le peut le moins du monde, ce sera en votre faveur, car c'est à ses affections que l'on donne, et mon bon père vous aime constamment et profondément; le plus tôt possible il viendra donc vous voir. Vous renouerez en

tête à tête ces causeries de jadis que vous aimiez tant l'un et l'autre, vous pour parler, lui pour vous écouter. Mais, je vous préviens, vos confidences m'arrivaient bientôt, et le sceau du secret n'est pas gardé pour votre amie l'*ange*, un peu gâté par son père, et de nom et de tout.

Je ne sais quand je le rejoindrai, ce cher père; rien ne s'annonce pour cela du côté de notre malade. Et je ne sais comment lui parler de départ. Cependant une bonne occasion se présente pour le retour au pays avec M. Charles de Rivières; mais il s'en ira sans autre chose de ma personne que quelques lettres. Nous avons parlé un moment de vous toutes au parloir de Saint-Nicolas-du-Chardonnet avec Lisbine, que j'ai pu enfin aller voir. Elle m'a fait accueil de sainte, gracieuse et belle à ravir. Quelle candeur! quel sourire! quelle âme en paix sous cette blanche cornette! Je lui ai dit: « Que vous êtes heureuse! » — « Comment ne le serais-je pas? j'ai fait la volonté de Dieu. » Il n'y a que cela en effet qui porte bonheur : *faire la volonté de Dieu* dans la position où nous sommes, soit dans le cloître ou dans le monde; mais dans le monde c'est plus difficile, ce semble, et cependant les grâces ne manquent pas, non plus que le mérite. Il y en a à se trouver dans les tentations pour les combattre, à ouvrir *saint Jérôme* dans un salon quand on pourrait lire un roman; mais saint Jérôme a des beautés sérieuses et profondes qui plaisent aux âmes réfléchies; et, voyant votre façon

d'être à présent, je ne doute pas que vous ne vous plaisiez beaucoup à ce saint Jérôme. C'est un commencement de vocation sérieuse. Et cependant, voyez la force des impressions premières, je ne puis vous voir que riante, causante, égayante, dansante; je ne vois que ma Louise d'autrefois et de pas bien loin, car nous ne remontons pas à cent ans comme la belle endormie.

Le sommeil fait penser à la mort. Je ne vous dirai pas combien j'ai été foudroyée de celle de ce pauvre Hippolyte. Mon Dieu, qu'est-ce donc que la vie la plus forte et la plus jeune? En deux jours, en un rien le voilà disparu, ce pauvre jeune homme. J'en fus porter la terrible nouvelle à Charles, qui se relevait à Paris d'une fluxion de poitrine. Dieu veuille qu'il n'ait pas fait rechute en voyage. Sa mère ne pouvait se passer de le voir tout de suite. Marie et Gabrielle de P. m'ont donné les détails de cette fin bienheureuse. J'ai bien béni Dieu de tout cela, et que dans de si courts moments ce pauvre jeune homme ait pu penser à son âme. Il l'a fait et le plus chrétiennement qui se puisse désirer. M. Louis de Combette lui a fait la recommandation de l'âme. Lui aussi s'est montré plein de foi et de dévouement. Oh! une éducation chrétienne! cela sauve tôt ou tard.

Quant à ce pauvre général[1], je l'ai regretté doublement dans sa mort protestante. Que Dieu ait eu

1. Le général de Frégeville.

pitié de son âme et de sa bonne foi ! Quelques jours avant, il était venu me voir ; je lui avais écrit ensuite, et la réponse a été la mort. On ne parle pas d'autre chose dans la vie. Une dame de nos connaissances vient de perdre quatre grandes et charmantes filles d'une façon effroyable : l'une, dans un précipice, aux Pyrénées ; une autre, écrasée par une voiture ; la troisième, d'un transport au cerveau ; la quatrième, en couches. La pauvre mère en est stupide de douleur. Ce beau Saint-Roch, où je vais tous les jours, est toujours tendu de noir, et mon âme aussi quelquefois. Rien pour nous égayer d'ailleurs dans cette chambre de malade perpétuelle, pas même la magnifique noce qui se prépare pour le frère de mon amie. Il épouse un ange de visage, d'esprit, de piété, et quarante mille francs de rente. Les fêtes se feront à la campagne, et nous serons ici sur notre lit de douleur. Me voilà sœur de charité pour le printemps, et peut-être pour l'été. C'est le projet favori de me ramener au Cayla.

Nous n'aurons pas ma belle-sœur, dont la tante part pour l'Inde. La jeune femme reste à Paris pour n'y pas laisser son frère seul à dix-huit ans. Je la vois quelquefois. Nous sommes loin, et d'ailleurs je sors peu et suis bientôt fatiguée dans ce grand Paris. Une de mes tristesses, c'est de sortir seule, de me voir isolée dans ces flots de monde. M. de Maistre ne quitte pas sa femme, de sorte que je n'ai pas un bras à prendre, hélas ! où j'en avais un.

Parmi de singulières rencontres qu'on fait à ce singulier Paris, je veux vous parler de la plus piquante que j'aie faite, celle du duc de Normandie, le prétendu Dauphin, homme étonnant d'esprit, d'instruction, habile politique, ressemblant de profil à Louis XVI, et d'une amabilité charmante. C'est curieux de l'entendre parler du Temple, du roi, de la reine et de son enlèvement, comme si c'était *lui*. Je n'y crois pas trop; mais il me plaît comme un conte des *Mille et une Nuits*. Ce n'est pas Landorff; c'est le baron de Richemont, le compagnon des prisons de Pellico. Adieu. Je suis dans les rêves, hormis quand je pense à vous et que je vous dis : je vous aime.

[*P.-S.*] Mes respects au bon pasteur. Dites-lui que je lui demande des prières, sans dire pourquoi, pour une convertie, s'il veut.

A M. DE GUÉRIN,

AU CAYLA.

[Paris, 29 avril 1841.]

La belle chose que le Palais-Royal, à neuf heures du soir, avec son éclairage, ses promenades, sa verdure! Oh! si des journées pareilles à celle-ci se continuaient, les morts sortiraient des tombeaux; c'est un air de résurrection. Tous les oiseaux de Paris,

ceux des cages et ceux qui volent, chantent à se faire entendre. Les Tuileries resplendissent de verdure et nous envoient des bouffées de parfums, des senteurs mêlées de lilas, d'œillets, de jonquilles et de je ne sais combien de fleurs épanouies dans ce grand parterre royal. En suivant la procession de Saint-Marc, à Saint-Roch, je pensais qu'elle eût été belle dans ces magnifiques allées. Toi, Mimi, tu suivais les sentiers d'Andillac, et tu te demandais peut-être où j'étais. Que je vous conte ma journée, dans la retraite de ma cellule.

Le sommeil m'a laissée là avant-hier. Depuis voilà votre lettre, et cette terrible nouvelle et affliction de Caylux. Est-il bien vrai? Je crois être sous l'influence d'un cauchemar et rêver morts. Ce pauvre Adolphe, cette pauvre Misy [1], que je les regrette! Voilà les pressentiments accomplis. Elle me disait, la dernière fois que je l'ai vue : « Je suis trop heureuse, je tremble qu'il ne m'arrive quelque chose. » Pauvre jeune femme qui aimait tant son Adolphe, que va-t-elle devenir? Je vais prier Dieu de la soutenir, et même je lui écrirai. On se doit cela, quelque douloureuses que soient ces lettres à écrire. Tu as bien fait, Mimi, d'aller voir ces chers affligés. Ainsi tu ne fais donc que des visites mortuaires? Moi, je demeure auprès d'une malade, ce qui se ressemble un peu, et nous

1. Mme de la Gardelle, de Caylux, parente de la famille de Guérin.

restons sœurs dans nos affaires d'amitié et de charité chrétienne.

Vingt-huit degrés de chaleur, c'est extravagant pour Paris, au 1er mai; mais tout touche à l'extrême dans ce Paris. Ce soir, peut-être, aurons-nous la pluie avec le feu d'artifice pour la fête du roi. En passant par les Tuileries, j'ai vu les préparatifs, probablement tout ce que je verrai de la Saint-Philippe. Je n'aime pas ces foules, et puis je ne suis pas en gaies dispositions, pensant à ces pauvres amis disparus. Adolphe avait toujours eu le sang porté à la tête, et un coup de soleil à la chasse aura peut-être déterminé une fièvre cérébrale.

Cette rencontre des Rivières nous a fait rire et me donne à regretter de ne pouvoir pas jouir des deux. Le duc de Normandie est au salon, ce qui vous fera rire, surtout si j'ajoute que nous l'aimons comme on aimait Cagliostro, le plus spirituel des jongleurs. Quel homme intéressant et incompréhensible ! Adieu, maintenant. J'écrirais toujours, mais le paquet vous viendra par la poste d'Alby ou de Gaillac. Je ne sais si j'ai fait réponse à tout; du moins ce ne sera pas la lettre courte comme s'en plaint papa, quoique à tort, ce me semble, reproche qui me fait l'effet d'un compliment. Chère Mimi et cher Éran, prenez votre part. Je vous écris en bloc; mais je fais mes félicitations à part à Mimi sur ses poulets et sur *Pituit* [1], dont la

1. Son chardonneret.

florissante santé m'assure des soins qu'il reçoit. Je vous embrasse tous. Adieu.

AU MÊME.

[Paris], hôtel des bains de Rivoli,
8 juin [1841.]

Enfin, vous voilà hors de ces perplexités, mon cher papa, et bien convaincu que je suis vivante et très-vivante, pour notre mutuel contentement, car il m'en coûterait de passer de ce monde à l'autre loin de vous, cher papa, et de tous ceux que j'aime au Cayla. Dieu nous rejoindra, j'espère, avant cette séparation. Quant à mon départ d'ici, il est toujours dans ma pensée, mais pas encore sur mes lèvres. Ce n'est pas d'ailleurs le moment d'en parler effectivement, et à quoi sert d'attrister d'avance cette pauvre amie? Je me contente de lui faire part du désir que vous lui témoignez de la voir, ce qui, je crains, ne sera pas de longtemps, jamais cette année. Nous avions, comme je vous l'ai dit, le projet d'aller en Bretagne. M. Quemper nous avait indiqué une station charmante dans un village près du Val. Tout cela souriait; mais adieu voyages, pour l'impossibilité de pouvoir se tenir en voiture, je parle de notre malade. Que vous l'aimeriez et la plaindriez,

cher papa! Vous l'aimez sans la voir, que serait-ce en la voyant! Nous sommes dans de grands apprêts de noces pour les petites, qui ne se marient pas, mais qui vont à la noce de leur oncle. Aujourd'hui, on a signé le contrat. Nous restons, mon amie et moi, pendant les fêtes, où va aussi M. de Maistre. Mme de Sainte-Marie est venue, malgré ses souffrances. Nous avons beaucoup parlé de la famille, quelque peu du Cayla; toute cette famille est parfaite pour nous, le malheur c'est d'être si éloignés; mais n'est-on pas loin du ciel aussi? Tout ce que l'on aime le mieux est ainsi.

Êtes-vous allé à Rayssac? Je suis fort touchée des souvenirs et craintes de Louise. Vous pouvez l'assurer que je ne l'oublie pas; je lui ai écrit par M. de Rivières, en le priant de faire une commission de livres qu'elle me donnait. Elle a lettre et livres, je pense. Et à propos de livres, M. d'Aurevilly m'en a apporté un aujourd'hui, où il se trouve un beau morceau à la mémoire de Maurice [1], et l'annonce de la publication prochaine de ses manuscrits. Cela m'a fait plaisir. Voilà mes bonheurs de Paris, c'est d'entendre mille fois parler de Maurice avec une admiration touchante.

Adieu, mon cher papa. Vous ne traitez pas mal le ruisseau qui, inconstant de sa nature, était peut-être dégoûté de son vieux canal. Mais que je fasse en-

1. Sans doute l'hommage rendu à Maurice de Guérin par Amédée Renée dans ses *Heures de poésie* (1841).

core compliment à Érembert, pour cette vigne sous la terrasse, sitôt plantée. C'est un des plus parfaits embellissements du Cayla; j'en suis enchantée.

Tu mènes une vie de patriarche, creusant des puits, plantant des vignes. Oh! la belle vie que celle d'un cultivateur! Cécile peut-elle tirer de l'eau de ce puits? Ce serait aussi bel et bon pour elle que pour moi le bassin des Tuileries que j'ai depuis deux jours sous mes yeux; je m'y plonge à tout moment, je m'en donne d'y regarder et de respirer le bon air. Notre malade a voulu se donner le plaisir d'un nouvel appartement et la vue de la verdure. De son lit étant, nous avons le plus beau coup d'œil du monde : vis-à-vis, les Invalides; à gauche, le château, et partout l'immense jardin et son monde de promeneurs. C'est charmant; notre logement, magnifique. La semaine dernière, nous avons eu des chaleurs folles. Aujourd'hui, frais et pur : tu connais les variations de l'atmosphère parisienne. Peu m'importe à présent que je vois un grand ciel de ma fenêtre. Adieu, cher; plante et embellis. Que tout cela me plaira à voir!

Et toi, Mimin, tu fais croître aussi de ton côté poulets et canards. Il n'y a que ma personne qui soit nulle pour le Cayla; mais, hélas! que peut-on dans l'absence? Si j'avais ce qui fait qu'on peut tout ce qu'on veut, je vous ferais le Cayla resplendissant en arrivant, comme Peau-d'Ane quand elle mettait sa robe couleur du jour. Que de belles choses dans ce Paris! Sophie me disait : « Quel tourment que la

gêne d'argent à Paris! » C'est vrai, ma chère, mais la gêne de pain est bien pire. Cette misère vue et rencontrée à chaque pas parmi le luxe empêche de se plaindre, et d'ailleurs je jouis de tant de choses que je n'ai pas à me plaindre. Adieu, chère; assure le pasteur de mes respects et Marie de mes souvenirs. Je vous embrasse tous.

A M. H. DE LA MORVONNAIS.

Rue de Rivoli, 24. 12 juillet [1841.]

Qu'avez-vous pensé de mon silence, et que vous en dire, monsieur? Embarrassante question, mais pour la moitié seulement, et encore je compte assez sur votre bonne et douce façon de penser pour y trouver assurance et indulgence. Dans tous les cas, accordez-la maintenant à une indisposition assez grave, un point de côté qui m'a tenue dans un repos absolu sous les rideaux de mon lit; accordez-la encore, cette même indulgence, à une petite toux et à une grande fatigue, mes compagnes d'habitude depuis longtemps, à un *farniente* qui tient à une vie qui n'en peut plus pour quoi que ce soit en ce monde. Mon vouloir voudrait bien qu'il en fût autrement parfois et qu'un peu plus d'action fût possible

à l'âme; mais, malgré qu'elle en ait, notre âme suit le corps dans ses affaissements. Et c'est profondément triste, et c'est peut-être ce qui faisait s'écrier saint Paul : « Qui me délivrera?... » — Qui de nous ne sait ce passage? qui de nous n'a pas souffert? Parlant ainsi, c'est s'adresser à vous, frère en douleur, c'est toucher une sympathie et vous exprimer la mienne. Recevez-la, et croyez-y bien malgré de rares témoignages. Le peu qu'on en voit annonce assez les sentiments de l'âme, comme quelques traces de pas attestent un passant. Ainsi, mon bon monsieur, voyez-moi, ainsi je vous vois quand vous êtes longtemps sans écrire.

Votre dernière lettre est bien aimable et compense bien le silence passé. Elle me rassure en même temps sur votre santé, qui nous avait donné des craintes. M. Quemper vous l'a dit, comme je l'avais prié de le dire, mais il l'a fait avec un charme qui ne lui vient de personne. Votre ami a infiniment d'esprit et de cœur. Nous aimons beaucoup de le voir, de causer avec lui de la Bretagne, de la mer, du Val, de ces lieux inconnus et connus, et qui ont tant d'intérêt pour la sœur de Maurice. M[me] de Maistre, ma sœur en sentiments, se plaît aussi à ces excursions en pensée, regrettant bien vivement de n'en pouvoir pas faire d'autre. Sa santé est toujours déplorable, nulle espérance de voyage, et ainsi adieu, sans les avoir vues, aux rives de l'Arguenon, aux côtes de l'Océan, d'où nous viennent de si douces choses.

Adieu aux solitudes poétiques que les pèlerines devaient traverser. Mon amie restera à Paris, et je regagnerai mon Cayla.

Et encore, si je pars bientôt, n'emporterai-je pas ce que je suis venue chercher avec tant d'amour, les chères œuvres de Maurice, comme j'entendais les prendre. La publication n'aura lieu qu'au commencement de l'hiver. Il a été impossible à M. d'Aurevilly d'obtenir un plus court délai de l'éditeur qui, au reste, promet beaucoup. Je n'oublie pas l'intérêt que vous portez à cette publication ni les dix exemplaires demandés. Nous aurons une belle œuvre et pour lui et pour nous. Vous nous avez enrichis d'admirables trésors. M. Quemper a fait également son offrande et avec un sentiment bien touchant. Grâces à tous, amis. Recevez aussi mes bien vifs remerciements pour ce *nom* incrusté dans *la Ville des Mers*, et pour la pensée qui l'a fait placer là. Bien doux merci, ô mon poëte! mais à quand votre poésie? M. Quemper, toujours parlant de vous, nous la fait désirer beaucoup, et vous accroissez ce désir par votre hommage.

Adieu, mon bon solitaire. Parlez-moi toujours de votre ange, et acceptez, pour la lui donner, une image de ma patronne. Les enfants aiment les images; c'est ce qui me fait trouver du plaisir à ce qui peut en faire à Marie, à ce qui ne serait rien sans cela.

M[me] de Maistre vous renouvelle l'assurance de

ses plus gracieux sentiments. J'y joins tous les miens avec une affectueuse expression.

A Mlle MARIE DE GUÉRIN.

AU CAYLA.

[Paris, août 1841?]

C'est à toi, ma chère Mimin, que je veux écrire aujourd'hui. A chacun son tour, et papa a eu le sien si souvent qu'il trouvera bon que le tien arrive. D'ailleurs papa n'y perdra rien puisque le fond est pour tous. Si je n'ai pas répondu plus tôt à vos lettres, c'est que je compte sur les miennes qui ont dû vous arriver ces jours-ci. J'ai bien chargé Raynaud de vous les envoyer de suite d'Alby; lui, vous viendra plus tard. Son projet était d'aller d'abord chez M. Robert et de là descendre au Cayla. Ce retard donnera à nos fruits et à nos raisins le temps de se dorer, aux pigeons et poulets le temps de grossir. Tout cela m'occupe, je viens mille fois par jour au Cayla et bientôt ce sera tout de bon; le mois prochain nous verra réunis, j'espère. Auguste vous a dit ou vous dira combien il m'est difficile de m'arracher d'ici; mais enfin faut-il se quitter tous un jour, Dieu ne veut pas de réunion éternelle ici-bas.

J'ai vu Caroline plusieurs fois depuis son retour

de Bordeaux. Elle m'a parlé du regret de ne pas t'avoir écrit. Je lui ai dit que puisqu'elle avait écrit à papa, c'était suffisant. Tout est chez elle comme de coutume. Sa vie se passe en prières et en bonnes œuvres; on peut l'appeler la sainte. Il ne lui faut rien moins que cette conduite pour se mettre à l'abri des dangers et des dires du monde, seule, jeune et jolie.

Enfin Lucie est venue te voir ainsi que sa cousine. Cette visite m'a fait plaisir pour toi; j'irai la lui rendre à mon retour, mais d'abord je reposerai longtemps au Cayla, le cher Cayla. Comment s'appelle la petite fille de Mme de F.? Les noms des nouveau-nés m'intéressent.

Je serai à vous bientôt, cher papa. Tranquillisez-vous, je vous en prie. Vous vous tracassez trop pour vos enfants. Après avoir fait tout ce que vous pouviez faire, livrez-vous à la providence. J'étais bien sûre que l'article de M. Morvonnais vous conviendrait beaucoup. Ce bon solitaire nous envoie de temps en temps des hommages par écrit et par M. Quemper. Il a même mis mon nom dans un ouvrage qui va paraître, *la Ville des Mers*. On dit que c'est bien. Si je passe par Bordeaux, je tâcherai de voir Élisa. Je ne crois pas qu'on s'arrête. Je voudrais vous arriver à la vapeur : où m'arrêter avec plaisir? rien que près de vous, mon cher papa, sur ce sofa sur lequel ma pensée s'étend si souvent. Mimi, Mimi, quel bonheur de nous retrouver! Adieu, je vous embrasse tous.

A M. H. DE LA MORVONNAIS.

[Au Cayla], 14 octobre [1841].

Les poëtes ne meurent pas, ni les amis, je vous assure, monsieur. La mort et le silence ne changent rien à l'âme que les apparences. Maurice est toujours Maurice, et je vous suis toujours sa sœur. Si j'ai tardé à vous répondre sur tout ce que m'ont dit vos deux lettres à Mme ***, c'est pour des raisons trop bonnes, mais qui prendraient inutilement une place sur ce papier. Je le veux tout entier pour vous, non pour moi, pour vous et pour Lui, pour Lui qui vous a aimé sur la terre, pour vous qui le suivez de votre amitié dans le ciel. Affection sainte, que j'ai bénie tant de fois, en des jours mauvais pour lui et que vous lui rendiez doux, ces jours d'hospitalité charmante sous votre toit, dans *cette chambre* qui vous a laissé de Maurice un si touchant souvenir. Hélas! faut-il que tout ce qui tient à lui ne soit plus autre chose : *un souvenir!* Qu'est-ce de nous et des plus nobles et chères créatures? Quelle douleur sur ce néant si l'âme n'en sortait pas! Mais elle en sort, mais elle voit les cieux ouverts, mais on pleure, mais on espère. Que la foi est douce au malheur!

Ce sentiment qui me soutient, vous avez le bonheur de le connaître, monsieur, et vous l'exprimez d'une façon exquise dans vos reflets de Bretagne; le

Petit Pâtour est suave de cette piété pure et simple qu'on pourrait appeler le naturel de la foi. Cela mis en poésie est bien beau. Si je ne cite que cette pièce, c'est que tant d'autres m'ont également charmée, et que ce ne serait que citer des ressemblances. Je vous ai bien applaudi dans mon cœur, poëte qui consacrez votre voix à Dieu et qui répondez à la mission qu'il a donnée aux poëtes, mission de religieuse harmonie. Ainsi ils font du bien aux hommes et remplissent à la façon des anges le devoir d'amour, de charité qu'on doit à ses frères. Encore une fois, c'est bien beau, et j'aime à vous voir ainsi ami de Maurice. Et que j'aime aussi de le voir chanté par vous! C'est véritablement un chant que vous lui faites dans vos lettres à G. Sand : un hymne à sa mémoire, qui aura eu du retentissement, j'espère, et toujours dans mon âme, car j'ignore ce qui se fait au dehors. Je n'ai pu savoir ce que devenaient ces papiers si religieusement conservés par vous et envoyés pour offrande à sa tombe. Oh! que cela m'a touchée, monsieur, et que vous vous êtes acquis ma pieuse reconnaissance en produisant ces écrits pieux de mon frère! Tôt ou tard ils seront vus et couvriront les erreurs d'une première Notice. Réhabilitation que nous devons tous, parents et amis, à cette mémoire chrétienne. Heureux qui peut y contribuer, et je vous devrai ce bonheur.

Je m'occupe de mon côté au recueil de ce que je sais par ici dispersé et qui doit servir à la publication

complète. Hélas! je n'ai rien de plus triste et de plus doux que de recueillir ces restes. Cette œuvre achevée, il ne me restera plus guère rien d'attachant à faire sur la terre. Tous mes soins sont tournés vers le ciel, cet autre monde où Dieu nous attend et toutes nos espérances. C'est bien consolant, bien soutenant dans cette pauvre vie, de croire à l'autre, d'y passer déjà par le cœur, de se dire : voilà le prix de mes souffrances, des épreuves de quelques jours. Ce sont aussi vos pensées dans votre Thébaïde, pieux solitaire; je l'ai vu avec consolation, et que vous portiez selon Dieu vos douleurs, votre grand veuvage. Autrefois, vos frères les ermites étaient ainsi sous l'affliction, hommes forts par la foi.

Adieu, monsieur. Embrassez pour moi votre chère petite Marie que j'aime sans la voir et sans la connaître, mais on aime ainsi les anges. Je vous prie de recevoir encore l'expression de mon âme pour vos touchants envois. Vos livres et les deux journaux seront conservés religieusement dans une famille qui vous devait déjà beaucoup, et qu'un lien sacré vous attache : la sainte mémoire de Maurice.

En lui et pour toujours, votre dévouée.

[*P.-S.*]. Vous aviez une sœur, Mlle Adèle, dont j'ai conservé le gracieux souvenir. Que cela m'intéresse à lui faire agréer le mien! Toute ma famille vous présente aussi ses remercîments et sentiments affectueux.

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET.

[Au Cayla, 11 novembre 1841.]

Lorsque votre dernière lettre m'est venue, ma chère Antoinette, j'étais au moment de quitter Paris, et j'ai remis à vous répondre de plus près. A vous répondre par écrit, car par le cœur c'est fait de suite, et rien n'est sitôt senti que vos amitiés pénétrantes. Recevez, ma chère amie, la tendre assurance des sentiments que je vous ai voués, et qui me suivent partout, du monde au désert. Dans mes délices du Cayla, dans ma bien-aimée famille, ma pensée se tourne vers vous; je vous cherche à Lisle où vous êtes de retour sans doute, pour vous dire : « Me voici, reprenons notre correspondance voisine, nos bulletins des deux pays. Que se passe-t-il à Lisle? que se passe-t-il au Cayla ? »

Pour le moment ici rien que bonheur et ravissement du retour, des récits sans fin du voyage, et des nouvelles de l'endroit. Puis voir et revoir toutes choses, reprendre comme une possession du chez-soi avec un charme inexprimable, voilà qui dure depuis quinze jours. Je reçois aussi bien des visites et révérences des bonnes femmes d'Andillac, autant par affection que par curiosité de voir cette merveilleuse *doumaïsélo dé Paris.* Me voyez-vous tenant ma cour et recevant plus de compliments que la reine, ou du moins plus sincères? Mais le grand bonheur, l'inef-

fable bonheur, c'est l'inexprimable affection de mon père, de Marie, d'Érembert. Oh! il y a de quoi oublier mille ans de peines et d'absence.

Enfin le bon Dieu nous a réunis et tous conservés : grande grâce lorsque tant de deuils sont venus pour d'autres. J'ai laissé Mme de Maistre pleurant son père, l'aimable et saint M. de Sainte-Marie. Ellemême est toujours bien souffrante. Ma sœur Caroline est mieux qu'à mon arrivée, mais plus forte cependant d'âme que de corps. La saison avancée l'a empêchée de me suivre et de venir prier sur la tombe de son cher Maurice. Elle m'a chargée de ce soin pieux, comme aussi de témoigner ses sentiments à toutes les personnes qui lui portent de l'intérêt, et vous êtes nommée, chère Antoinette.

J'ai mille choses pour vous de la bonne sœur d'Yversen, que j'ai laissée presque rétablie de son accident. De sœur Marie de Gélis je n'ai eu qu'un billet, n'ayant pu l'aller voir à cause d'un rhume qui m'a presque toujours empêchée de sortir. Maintenant c'est passé. J'en ai été contrariée souvent pour les visites que je tenais à faire comme à cette sainte et douce et jolie sœur Marie. Quand je l'ai vue, elle était florissante et l'air radieux du paradis. Veuillez donner ces détails à sa famille (à qui sans vous j'écrirais) en y joignant mes souvenirs empressés. Adieu, chère. Respects et amitiés à votre famille. Je n'oublie pas Irène.

Adieu, je vous embrasse bien tendrement.

A Mlle LOUISE DE BAYNE.

[Au Cayla], 31 décembre 1841.

Mon amitié sans fin vient avec vous finir son année, chère Louise, avec vous seule; car je suis entièrement solitaire au Cayla, ce qui va vous valoir des tendresses sans partage, ce que je n'ai fait depuis longtemps, du moins au dehors. Vous savez la place que vous occupez au dedans, et comme mon cœur se porte à vous, ou mieux y demeure comme le poisson dans l'eau. Rien ne m'a tirée de là, ma belle, car d'autres ont pu venir autour, pas dedans, au cher endroit de Louise. Il y en a qui pensent que le monde m'a beaucoup changée. Ceux-là ne me connaissent pas du tout, et je serais fâchée qu'une telle erreur fût partagée par vous, surtout à l'égard de mes sentiments, trop profonds, trop bien établis pour subir aucune influence. Croyez bien cela, Louise, croyez-le, et que votre amie de Paris est bien celle du Cayla, qui serait en ce moment plus enchantée de vous voir que de revoir la capitale. Oui, s'il me venait Paris d'un côté, vous de l'autre, c'est bien vous que j'embrasserais. Le monde n'est pas si *enchanteur que votre cœur*.

Tout simplement, sans compliments ni chansons, je vous aime, et rien n'égale le bonheur de voir ce qu'on aime. A quand ce bonheur, chère amie? Vous

me l'avez fait espérer, et je l'espère, espérant bien que le temps, ce vieux trompeur, ne passera pas sans vous cet hiver au Cayla. Oui, au Cayla, comme je vous l'ai déclaré. Je viendrai vous prendre à Gaillac, mais je veux absolument vous voir ici. Ce n'est qu'ici que je pourrai vous posséder. A Gaillac, vous serez à tous, excepté à moi. Nous ne pourrons ni nous voir ni causer. Suivez-moi donc dans la liberté des champs. « Je ne connais rien de plus joli, disait une dame, qu'un beau chagrin dans une belle prairie; » je dis tout à fait comme elle, changeant le *chagrin* en causerie. Les chagrins, à mon avis, sont toujours laids, où qu'on les place, et je n'en connais pas du genre bucolique, à moins que ce ne soit ceux de quelque berger pour quelques agneaux. Je me fais donc fête de vous promener dans mes bois, ma nymphe, ou bien, si l'air est trop vif ou trop froid, nous nous établirons sur les tisons, et nous jaserons dans la chaleur du foyer comme deux Trilby.

Que les cendres de notre cheminée ont couvert d'entretiens depuis mon retour de Paris! Mon père surtout n'a jamais fini de m'entendre et de me questionner, et du moment que nous sommes seuls, nous en venons à des épanchements. Ce bon père, je lui parle avec autant d'ouverture qu'à un confesseur, et il sait toute ma vie. Il m'a quittée depuis deux heures pour aller à son tour se confesser à Andillac. Maintenant mon âme est tranquille et a bon guide avec M. Rieunand. J'ai rencontré ces jours-ci dans mes papiers

cette note : « Aujourd'hui 19 octobre 1841, je me suis confessée au nouveau curé d'Andillac, homme d'une grande foi et d'un jugement sûr. Peut-être sera-ce lui qui remettra mon âme entre les mains de Dieu. Qui sait? Qui sait? ».

Ce qu'il y a de plus certain toujours, c'est la mort. Que j'ai vu mourir cette année! Que de tombes et les plus inattendues! Ce pauvre Hippolyte, ce pauvre Adolphe, le frère de M. Verdun, Olympe, et cet aimable et saint M. de Sainte-Marie chez qui j'étais à cette époque l'an dernier. A pareil jour que demain, je partis, je dis adieu, pour toujours apparemment, à Saint-Martin; mais que j'étais loin de penser que le maître du lieu en sortirait aussi bientôt! Il était si vigoureux, si fort de corps et d'âme! Mais il n'est pas de résistance à ce grand coup de la mort qui nous frappe tous à notre heure. Ma pauvre amie la baronne est à peu près aussi morte que son père; elle n'écrit plus, je n'ai de ses nouvelles que par sa mère, autre agonisante. Ainsi s'éteignent et les vies et les relations, et ce monde n'est, après tout, qu'un grand mortuaire.

Ma pauvre belle-sœur a perdu récemment un de ses frères, jeune homme de vingt-trois ans. Cette perte a replongé la jeune femme dans une noire affliction, dont au reste elle n'est jamais entièrement sortie depuis le grand malheur. Mais elle se désole et se console avec Dieu. Je ne connais pas de piété plus profonde et plus vive. Eh! qu'elle a bien choisi

de prendre pour son partage cette religion qui a soutenu les martyrs, pauvre âme si déchirée! C'est une sainte, Caroline, dans toute sa vie. A vingt-deux ans, si jolie et si charmante, être morte au monde, n'aller de sa maison qu'à l'église, et seule dans Paris, c'est d'un rare exemple. Je ne sais si nous la verrons l'an prochain; elle me l'a fait espérer, mais j'ai perdu tant d'espérances que je ne crois plus à aucune qu'à celles du ciel.

Ne dites-vous pas comme moi, chère? Ne s'est-il pas venu briser bien des choses à ces rochers de Rayssac? Pauvre Louise, que de fois j'ai pensé à vos souffrances! Dans mon calme du Cayla, je trouve de quoi vous offrir quelques adoucissements, et c'est à leur source, dans la piété, la vie des femmes. Je dis dans mon calme du Cayla, parce que dans les agitations du monde on n'aperçoit pas aussi bien ce qui est nécessaire à l'âme et au véritable bonheur. Mandez-moi, chère amie, vos pensées et vos sentiments, mandez-moi votre *vous*. Le mien s'y unit intimement, le mien a souffert, le mien sait compatir. Vous êtes, me dit-on, un peu triste. Est-ce l'air de maturité que vous prétendez avoir qui ferait cela, ou bien des souffrances? De quelque sorte qu'elles soient, j'en fais les miennes et, comme pour moi, je fais des vœux au rebours de ces peines, et d'autres vœux de toutes les façons heureuses pour la prochaine année, le tout sous la bonne volonté de Dieu.

Assurez la comtesse et Léontine que je les com-

prends dans mes souhaits pour ceux que j'aime, et que je les embrasse pour mes étrennes. Comment se porte le petit Amour dont la santé vous inquiétait? Et sa mère, est-elle près du berceau? Parlez-moi de tout et de tous les vôtres, car tout et tous m'intéressent. Je vous ai dit que [Marie] s'est envolée vers Caylux, Érembert est parti aussi; me voilà donc châtelaine avec mon père, et en disposition de garder retraite jusqu'au printemps où j'irai voir mes parents. Je ne suis pas encore sortie, et il me fait grand'peine de bouger, tant je suis plongée au Cayla. Antoinette me veut à Lisle. Elle m'écrit de fort jolies tendresses dont je suis fort touchée. C'est une perle d'âme et une âme de perle qu'Antoinette. Adieu, mon amie. Je sais un cœur d'or que je conserve au mien très-précieusement.

———

A M. H. DE LA MORVONNAIS.

[Au Cayla], 2 juillet 1842.

C'est en attendant la lettre que vous m'aviez fait espérer de M. Quemper que j'ai tardé à vous répondre, bon et parfait ami de Maurice. Cette lettre n'arrive pas, et je ne remets pas davantage à vous remercier de votre empressement dévoué à l'occasion de ces chers manuscrits. J'y comptais, sur ce dévouement, et c'est pourquoi j'ai pris la liberté de le

réclamer au besoin. Je l'ai fait avec la confiance d'un sentiment partagé, comme frère et sœur, vous et moi, dans l'héritage de Maurice, et pour les soins de le recueillir; mais le recueillerons-nous? Je crains beaucoup que non, et que tout soit à jamais perdu. Quels regrets et quel double deuil de Maurice pour moi, qui me faisais je ne sais quel bonheur de le revoir dans son intelligence, dans les œuvres de sa pensée produites au jour! Nous allions en jouir; les copies étaient faites, je les ai vues; on n'attendait pour publier qu'une notice demandée par M. ***, des anecdotes, des souvenirs d'enfance, des détails sur notre famille, ce que j'ai envoyé en janvier[1], sans avoir encore reçu de réponse. Rien ne peut expliquer ce silence, sinon la mort de M. ***, qui était malade à cette époque. Je parle ainsi, parce que je sais positivement qu'il allait publier. Encore avant mon départ j'avais eu un entretien avec lui à ce sujet, et il m'avait répondu de manière à ne me laisser aucun doute sur ses intentions. Ceci était bien après sa rencontre avec M. Quemper, et, quoique je n'aie pas plus goûté que ce dernier certaines façons de penser de M. ***, j'ai eu confiance en ses paroles, je n'ai pas pu douter d'un ami de Maurice. Je vous l'ai dit, je crois plutôt à sa mort. C'est ce que je voudrais découvrir, afin de réclamer nos papiers. Mon père est décidé d'écrire à sa famille. Tout sera entrepris

1. Cette notice est imprimée dans le volume des *OEuvres de Maurice de Guérin*, pages 419-425.

avant de perdre et de laisser à l'oubli ce qui nous reste de plus précieux de notre Maurice, de *la chère et belle âme,* suivant votre expression, mon doux poëte. Oh! comme vous la chantez cette âme, en vous dans le souvenir et la contemplation! Que j'aime votre admiration et de vous voir songer aux jours où Maurice écrivait à votre foyer sur le cahier bleu! Jours et cahier perdus, c'est trop à regretter. Je ne puis me résoudre à tant de sacrifices qu'en pensant que, de ce monde *où tout meurt, où tout passe,* je m'en irai au ciel joindre Maurice et tout ce que j'ai perdu; *car où l'éternité réside, on retrouve jusqu'au passé.* Heureuse espérance!

En attendant, voici une de mes douces joies que je veux vous dire, une agréable et triste surprise : un album que j'ai ouvert par hasard dans un manoir, et où j'ai trouvé la mort de Maurice. Combien j'ai été touchée de la trouver là, sur ces pages secrètes, dans un journal de jeune fille, dans un recueil tenu dans un fond de cœur, hommage inconnu et bien délicat à la mémoire de Maurice! J'y ai lu ces mots : *il était leur vie,* parlant de la famille. Tous ceux qui nous ont connus le diront. Il est de ces existences, de ces natures de cœur qui fournissent tant à d'autres qu'il semble que ces autres en vivent. Ainsi nous était Maurice. De lui me coulaient amitié, sympathie, conseil, douceur de vivre par son commerce si doux, aide intellectuelle, enfin l'alimentation de mon âme. Ce grand ami perdu, il ne me faut rien moins que

Dieu pour le remplacer. Ou plutôt Dieu était là, mais il s'avance dans la place vide. Voilà ma vie brisée, mais appuyée, et puis les douceurs de la famille, les consolations domestiques, une église pour prier, c'est assez de quoi bénir Dieu et passer sereinement les jours qui restent.

Vous me demandiez des nouvelles de ma santé, mon bon solitaire; ce qui a fait que je vous ai parlé de l'âme, du baume, au lieu du vase, qui ne vaut pas la peine qu'on en parle. Néanmoins, puisque vous y prenez intérêt, je vous dirai que ma petite santé va bien. Plus de toux, grâce au bon air des champs et au lait dont je m'abreuve. Puissiez-vous m'envoyer pareil bon bulletin de votre personne beaucoup trop souvent malade! La grippe, j'espère, aura déguerpi, et ne vous empêchera pas d'écrire un peu plus longuement que la dernière fois.

Mandez-moi de vos nouvelles littéraires et autres, et surtout ne doutez jamais de l'intérêt que j'y prends. Il est trop de rapports entre vous et nous, entre le Val et le Cayla, pour ne pas vivre beaucoup les uns dans les autres. Ainsi vos publications seront vivement accueillies. J'attends donc incessamment le *Mal du Pays*. Adieu, poëte; que la poésie et Dieu vous consolent! Ce sont de puissants secours, Dieu surtout qui élève l'âme à lui et lui communique de sa vie. La poésie la répand en fleuves magnifiques. Coulez, coulez donc, poésie sainte, sur cette terre aride!

Je prends à mon cou les bras blancs de Marie et je baise bien tendrement ses joues roses. Chère enfant, dites-lui que loin, bien loin du Val, on aime bien la petite Marie; qu'on lui souhaite toutes les joies de l'enfance, et qu'elle en donne toujours à son père.

Si vous écrivez à M. Quemper, ou s'il est près de vous, veuillez me rappeler à son souvenir et le remercier des démarches qu'il a dû faire, sans doute, et quel qu'en soit le résultat.

Adieu encore sur tant d'écriture, mais voyez-y encore plus d'affectueux sentiments.

AU MÊME.

[Au Cayla], 20 octobre 1842.

Un voyageur qui s'en va devers vos contrées vous portera ces souvenirs du Cayla, mon bon solitaire, ces amitiés et nouvelles de ma Thébaïde à la vôtre. Ainsi correspondaient autrefois par de rares occasions les cénobites aux déserts. Mais je n'imiterai pas celui qui gardait sans les ouvrir les lettres de ses amis : admirable privation trop au-dessus de mes forces. Prendre et lire, c'est tout un lorsque me vient une écriture aimée. Ainsi, monsieur, de la vôtre, qui seulement me coûte un peu à déchiffrer, malhabile que je suis aux choses un peu difficiles, et trop pressée

de voir ce qui me fait plaisir. Que ces difficultés de lecture ne vous empêchent cependant pas de m'écrire, lorsque vos nombreuses occupations pourront vous le permettre. Dérobez aux muses quelques moments pour l'amitié, qui vous en tiendra grand compte.

Et non-seulement moi, mais toute ma famille vous remercie de vos bons souvenirs, et me charge expressément de vous le témoigner. Je m'en acquitte d'abord en répondant à votre dernière lettre, parce que c'est toujours par le cœur que je commence. Mon bon père est tout pénétré de vos sentiments pour notre bien-aimé Maurice, et de votre culte à sa mémoire et à son talent. Ce talent fut bien beau, bien élevé. En recueillir et publier les œuvres est une œuvre sainte, un hommage au cher et grand poëte et à Dieu, père de l'intelligence. Bénis soient donc tous ceux qui s'associent à ce dessein; béni soyez-vous, ô vous plus qu'un autre, ami dévoué de Maurice! Grâce à ce dévouement, aux soins que vous voulez bien vous donner, j'espère encore cette publication, ardent désir de mon cœur. Que nous reprenions ou non les copies, les autographes nous restent, non pas tous, il est vrai, ce qui est bien fâcheux, vu que nous n'aurons qu'une édition incomplète; mais n'importe, plutôt des fragments que rien de ce beau trésor.

Je compte d'ailleurs beaucoup sur des démarches que j'ai prié un de mes parents de faire auprès de

M. ***, qui n'est pas mort comme je le croyais d'après son silence. Incompréhensible conduite! Je ne la juge pas, mais j'en souffre. J'avais compté sur les plus nobles promesses, je m'attendais à cette publication comme au lever du soleil. Et tout demeure sans effet, sans que je sache pourquoi. Ceci n'est plus supportable; aussi je veux en finir et nous tirer d'incertitude. Ce serait fait déjà si nous savions l'adresse de M. ***; ni M. Quemper ni personne ne me l'a donnée. Mais mon cousin se charge de la découvrir, et dès l'instant il ira s'informer des obstacles ou réclamer nos manuscrits. Dans le cas de retrait, vous les aurez chez lui à Paris, et je les livrerai à vos soins et à l'intérêt des amis du talent. Vous m'engagez à traiter avec un éditeur, mais comment faire et à qui m'adresser? Je n'ai à cet égard aucune notion et ne me suis informée de rien à Paris qui puisse aboutir à cette publication, me reposant en tout sur M. ***.

Maintenant que faudra-t-il faire pour mes pauvres chères reliques? Quoi qu'il en soit, je les sauverai de l'oubli, nous les sauverons, comptant sur votre association pieuse. J'aurai une chose de grand prix à vous donner pour enrichir les œuvres de Maurice : un portrait de lui, un dessin de sa belle tête, dû au crayon d'un artiste ami[1] qui l'avait fait pour lui,

1. M. Augier. Un autre artiste qui a voulu s'associer à notre tâche, M. William Haussoullier, a gravé à l'eau-forte ce précieux dessin. C'est le portrait que nous avons été heureux de placer en

artiste, en secret, et qui me l'a révélé et donné quand il m'a sue à Paris. Quel trésor! Maurice est là, assez ressemblant, dans une pose calme et pensante; le front souffrant, les yeux fermés, l'air d'un lakiste. Ce dessin vous plaira, je suis sûre. Quant à moi, j'en suis heureuse. L'ombre même de ce qu'on a aimé est si douce! Et tout cela néanmoins n'est pas lui : image, pensées de lui qui nous restent! La réalité est ailleurs. Voilà qui élève l'âme par delà ce pauvre et triste monde, d'une si profonde imperfection de bonheur, où ce qui le ferait meurt ou manque. Il y a en cela des vues divines que nous devons adorer, en contemplant pour consolation les félicités que la foi nous présente, en les saluant *de loin*.

Je suis charmée de l'entrée dans le monde de la *Famille des Ames*, et surtout de la voir arriver au Cayla. Je lui promets bon et doux accueil comme à tout ce qui me viendra de Bretagne, ce noble pays que j'aime. Vos dons littéraires seront pour moi ces fruits merveilleux d'une île lointaine, qu'un prince envoyait dans une boîte d'or à ses amis, et qui s'y conservaient toujours. Je léguerai vos livres à mes neveux s'il m'en vient.

Ceci me mène à mes joies de famille, auxquelles vous voulez bien aussi prendre part[1]. Que vous dire,

tête de l'édition in-8° des *OEuvres de Maurice de Guérin*. (Paris, Didier, 1861.)

1. Il y avait au Cayla depuis quelques mois une troisième sœur; M. Érembert de Guérin s'était marié au mois de mars.

si ce n'est que nous vivons ici dans l'union et l'amour des anges, dans la douce paix des Vallombreuses? Il ne nous manque qu'un petit enfant, une jeune vie dans la nôtre, comme vous l'avez dans Marie. Cette chère petite fille doit être le plus doux charme de votre solitude. Mais je conçois qu'un peu plus grande elle vous fasse encore plus de bonheur. Alors elle pourra vous comprendre, s'unir à votre âme, à vos sentiments, être votre compagne intellectuelle. Un jour Marie sera ainsi pour son père, et de ce jour votre isolement sera moins grand. Alors vous direz moins amèrement qu'aujourd'hui : *malheur aux cœurs aimants!* Le vôtre a bien souffert et souffre beaucoup, je vois, de l'état de choses qui l'entoure. Mais que faire à cet état, que le supporter en chrétien et en espérance en ce meilleur monde où chacun sera à sa place? Que Dieu toujours et de tout vous console! Je le prie souvent pour vous, mon doux poëte. Adieu. Que votre santé se soutienne meilleure. J'embrasse bien tendrement Marie.

AU MÊME.

Gaillac, 27 janvier 1843.

Me voilà bien en retard, mon bon solitaire, mais pas en oubli. C'est impossible entre nous, vous le

savez et je vous le redis encore. Des occupations, une absence du Cayla, et puis l'attente de ces chers manuscrits, toutes ces raisons viennent m'excuser près de vous. Certes, les amis sont chose assez rare pour ne les pas négliger ; ce sont les consolateurs de la vie. Rien n'est plus doux que les relations sympathiques et sincères, et, sous ce rapport, vous devez juger combien les vôtres me plaisent. Je regrette souvent, et ma famille avec moi, qu'il y ait si loin du Languedoc en Bretagne. Nos déserts devraient se toucher comme se touchent nos âmes. Mais est-il rien comme on voudrait ici-bas ! Les distances séparent, les destinées désunissent; véritable lieu d'exil de toute part, et vallée de larmes. Ce qui serait désolablement triste, si le ciel ne couvrait la terre. Oh ! les beaux mystères qui sont voilés là et qui nous attendent pour notre bonheur ! Quand je lève les yeux en haut, je ne sais quelle joie m'en vient ; mais c'est bien joie et vie surnaturelle, qui me fait oublier l'autre ou du moins la supporter sans peine. Qu'est-ce que souffrir un peu de temps en vue d'une éternelle félicité ; qu'est-ce qu'une goutte amère pour un océan de délices? Et ceci, ce n'est pas comme les trompeurs espoirs des hommes. C'est une promesse divine. Oh ! le bon ami que Dieu ! Les bons amis lui ressemblent et découlent un peu de lui, comme en découlent tous les biens.

Vous avez été bien obligeant de m'envoyer l'adresse du *G*... J'en ai profité de suite pour écrire à M. ***

sans plus de succès que par le passé. Il est vrai qu'il y a du malheur, et que celui que j'avais chargé de faire des démarches est encore à les faire et à remettre mon billet. Je ne sais si aux bureaux du *G...* on ne peut rencontrer M. ***, ou s'il n'y a pas son adresse; le fait est qu'on ne l'a pas découvert, ce qui me contrarie sensiblement. Si je ne craignais de déranger M. Quemper, je le prierais de vouloir bien passer lui-même au *G...*; mais vous lui avez vous-même parlé plusieurs fois de cette recherche sans aucun succès, ce qui m'arrête. Voilà pourquoi je ne vous ai pas répondu plus tôt ni demandé si vous avez été longtemps garde-malade. J'espère être bientôt garde-*berceau*, ce qui est bien plus agréable. Ma douce belle-sœur m'annonce ce bonheur. Hélas! je me l'étais promis beaucoup plus tôt d'un autre mariage qui promettait tant aussi pour mon cœur, et qui ne lui a laissé que des larmes. Depuis ce temps, le monde, la vie sont changés pour moi, et quoi que ce soit qui me vienne d'heureux me porte cette empreinte triste. Ma famille est toujours un foyer d'affections, mais son vif aliment lui manque pour moi. Vous me comprenez, vous qui avez perdu, vous qui êtes en deuil. Je ne parle cependant de cela qu'à Dieu et à vous qui avez connu intimement Maurice. Mon doux poëte, chantez-moi cette mort avec votre voix pieuse. Où en sont vos publications? Je leur adresse bien des vœux de succès, et en même temps d'arrivée au Cayla. Si vous m'envoyez quelque chose

de Paris, vous pourriez le faire remettre chez M. Raynaud, rue de l'Arcade, 27, qui a souvent des occasions pour nos contrées.

Adieu. Mes tendresses toujours à la petite Marie, l'ange de votre solitude. Recevez pour vous l'expression ancienne et toujours nouvelle de mon amitié.

[*P.-S.*] J'ai quitté depuis quelques semaines ma chère solitude; mais je puis vous assurer des sentiments affectueux de ses habitants pour vous.

A Mme LOUIS DE TANCES,

A VÈSE (AVEYRON).

Au Cayla, 27 avril [1843].

Je sais que tu te portes bien, ma chère Marie, que Ninette est toujours gentille et turbulente; je viens de savoir tout cela par ta mère, et je viens te dire combien j'en ai de plaisir. Il me tardait d'avoir de tes nouvelles, car il y a déjà bien longtemps que tu es partie de Gaillac, et surtout que je ne t'ai vue, ma bonne Marie. Je m'étais si bien accoutumée au plaisir d'être ensemble pendant que nous étions chez ta mère, que je ne puis pas me faire à l'idée que tu n'es plus là et qu'il me faut te chercher bien loin dans tes montagnes. Je viens donc t'y chercher, car

fusses-tu aux monts Crapals, mon amitié t'y suivrait.

Il ne dépendra pas même de moi, je t'assure, que ce ne soit d'une façon un peu moins spirituelle que je ne fais à présent. Se voir en pensée est à peu près comme dîner en pensée. Je n'aime guère plus l'un que l'autre. Je veux donc te voir tout de bon. Et voici mon projet. C'est de profiter de la première journée de printemps pour aller chez Mme de Faramond. Là, tout en causant, nous parlerons tout naturellement de Mme de Tances, et du plaisir que j'aurais de la voir et de celui que me ferait une place dans la voiture de Mme de Faramond quand elle irait à Valence. Me voilà à Vèse. Quel bonheur vraiment de passer quelques jours auprès de toi, chez toi, de connaître ton pays, tes bois et tes champs!

J'aime beaucoup les montagnes, apparemment parce que j'y ai eu des amies. Mais qu'il en est d'éloignées maintenant! La pauvre Louise [1] est à peu près perdue pour ce pays. J'ai bien regretté de la voir partir pour son Afrique où Dieu sait quel sera son avenir! Tout lui sourit à présent, tout lui plaît. Max la rend parfaitement heureuse. Il n'y a que le yatagan d'Abd-el-Kader qui puisse trancher cette félicité. Ces Arabes me font peur. Il y a eu une assez chaude rencontre depuis peu. Je crois que le régi-

1. Mlle Louise de Bayne, mariée, vers la fin de l'année précédente et partie pour l'Afrique, où son mari, M. de Tonnac, possédait un domaine dont il dirigeait lui-même l'exploitation.

ment d'Adrien était de la partie; mais il n'y a eu rien pour lui cette fois. Louise m'écrit une fort longue lettre, tout orientale et amicale, ce qui est encore plus joli. Les plus brillantes descriptions ne valent pas un mot du cœur. A mon avis, le charme de Louise est celui-là, par-dessus tous les autres qu'elle possède. Elle me demande des nouvelles de toutes ses connaissances, envoyant à chacune un souvenir, et tu as ta part au gâteau.

Enfin, ta santé est bonne, tu n'as plus souffert de cette horrible douleur. Que ce soit ainsi pour longtemps, ma chère amie, pour toujours. Il est trop cruel de souffrir. Je prie le bon Dieu de ne pas te mettre au rang des saintes martyres, si c'est sa volonté.

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET.

18 août [1813.]

C'est à côté d'un berceau où dort un ange aux yeux bleus que je vous écris, ma chère Antoinette : c'est vous dire que je suis tante. Ce bonheur que vous connaissez, je ne me serais pas doutée qu'il fût si doux, et qu'il y eût tant de joie au cœur pour un si petit être naissant. Celui-ci, il est vrai, était bien vivement désiré de toute la famille, et nous ne cessons de bénir Dieu de cette grâce l'un pour l'autre.

Puisse notre chère enfant vivre et grandir et ressembler à sa mère dans ses qualités charmantes! Depuis quelques jours, je ne vis que dans l'avenir et dans ma petite Marie. Nous l'avons appelée de ce nom de céleste augure, et j'en espère infiniment. Déjà la petite promet, d'abord de vouloir rester en ce monde, puis de se bien porter. Je ne sais pas le reste de ce que renferme cette petite vie, mais j'en présume beaucoup de bonnes choses.

Je présume aussi et avec pleine certitude que vous prendrez part à mon bonheur, ma chère Antoinette. Je vous associe à tous mes sentiments, et toujours votre amitié les partage. Je vous trouve toujours près de moi. Plût à Dieu que ce fût en personne aussi bien que de cœur! La présence redouble le plaisir des relations, et vous voir serait pour moi un doux avantage, ma céleste amie. C'est toujours mon cher projet de vous rencontrer; mais je sors peu et rentre vite. En voici jusqu'à l'hiver d'une visite à Gaillac, quoique à écouter mes cousines et le désir de les voir, ce ne dût pas être si tard. Mille raisons enchaînent au chez-soi et retiennent quand on veut s'en aller. C'est ceci, cela; c'est souvent pour moi mon père souffrant. Puissiez-vous sur l'endroit des santés n'avoir plus de craintes, ma chère Antoinette! Je désire bien que cette charmante époque des vacances se passe chez vous sans amertume autre que le départ, qui est toujours amer.

Et à propos de départ, je viens d'en voir un qui

m'a été bien pénible. C'est celui de ma bien-aimée sœur de Paris pour les Indes. Elle a regagné son pays, où l'appelaient sa tante et un frère qu'elle chérit. Ses adieux sont pleins d'affection et de regrets, et nous font espérer que nous la reverrons. Mais sera-ce jamais? Dieu veuille nous exaucer et conserver cet ange.

Adieu, ma chère Antoinette; priez pour elle et pour moi.

A M. PAUL QUEMPER,

A PARIS.

Au Cayla, 22 septembre 1843.

Monsieur,

Ce bon M. Morvonnais m'écrit que vous êtes à Paris, que vous y voyez M. ***, et que je puis sans hésiter vous prier de lui réclamer les manuscrits de mon frère. Sur cela, monsieur, je n'hésite donc pas à vous donner cette commission, qui s'adresse d'ailleurs d'elle-même à vous, à cause de l'amitié que vous aviez vouée à Maurice et du souvenir que vous gardez à sa mémoire. Recueillir ce qui nous reste de lui, les belles pensées de son âme, est un soin pieux que se doivent partager les amis du poëte. Vous vous êtes à ce titre associé des premiers à ce soin, et je vous ai vu vous en occuper avec un bien touchant

intérêt. C'est à ce même intérêt que je m'adresse et que je me confie pour ressaisir le trésor que possède M. ***. Il n'y songe plus sans doute. Je ne m'explique pas cette conduite ; je ne m'exprimerai pas non plus sur cet *ami de mon frère*. Tout ce que je dirai, c'est que je veux absolument reprendre les chers manuscrits. Ce vouloir transmis par vous serait suffisant, sans doute, mais je l'appuie encore de la lettre ci-jointe de mon père qui vous servira de lettre de créance au besoin.

Et maintenant, monsieur, mille excuses de la liberté que je prends, de la peine que je vais vous donner ; mais vous m'avez semblé la bienveillance et la bonté même dans les courts moments où j'ai eu l'avantage de vous rencontrer à Paris. Il m'est resté de ces rencontres un bien agréable souvenir, avec des sentiments d'estime et d'intérêt pour votre personne dont je suis charmée de pouvoir aujourd'hui vous adresser l'expression.

Veuillez l'agréer, monsieur, avec l'assurance de mon parfait dévouement.

[*P.-S.*] Pour le plein succès de vos démarches il faudrait obtenir non-seulement les manuscrits, mais encore les copies qui en ont été faites. Je les ai vues quelques jours avant de quitter Paris. M. *** ne voudra pas les refuser. Le Journal venu d'Amérique que vous m'aviez remis est là aussi. J'y tiens infiniment, enfin à tout ce qui me reste de ce bien-aimé frère.

Une fois les papiers chez vous, M. Morvonnais me dit que vous aviserez à la publication ; il compte beaucoup sur la coopération d'un M. Pitre[1] (si j'ai bien su lire ce nom), qui demeure rue de Verneuil, n° 34.

J'ai aussi peut-être un concours à associer au vôtre, M. le comte de Beaufort, qui nous a fait les offres les plus obligeantes de publication. Il y a deux ans de cela. Je le remerciai alors, n'ayant qu'un bien petit recueil. Depuis nous avons beaucoup découvert, grâce à vous et à M. Morvonnais. Ce M. de Beaufort écrivait dans la *Revue de Paris;* il nous offrait la publication, sans frais aucun de notre part. Si vous le croyez utile, j'écrirai à ce M. de Beaufort. Il logeait rue Saint-Nicolas-d'Antin, 50.

Adieu encore, monsieur. Voyez comme je compte sur votre complaisance.

AU MÊME.

Au Cayla, 20 septembre 1844.

Monsieur,

Je viens vous occuper encore d'une chose qui m'occupe toujours et à laquelle vous n'avez pas cessé de vous intéresser : des chers manuscrits de Mau-

1. M. Pitre-Chevalier.

rice. Je sais tous les soins que vous vous êtes donnés pour les recueillir, toutes les recherches que vous avez faites. Si le succès suivait le dévouement, je n'aurais depuis longtemps qu'à vous remercier de la possession de mon trésor. Mais, quoique non découvert, je n'en suis pas moins pénétrée de reconnaissance pour votre pieux dévouement. Veuillez en agréer la vive expression et me permettre de vous recommander les papiers que j'ai recouvrés, et qui peut-être compenseraient en partie la perte que nous déplorons.

Ne pensez-vous pas qu'avec cela et le *Centaure*, qui se trouvera tout entier dans la *Revue des Deux Mondes*, on pourrait entreprendre une publication? Je vous indiquerai encore un morceau de Maurice dans la *Revue Européenne* (15 janvier 1832), intitulé : *Vie du bienheureux Nicolas de Flue*; un autre dans la *France Catholique*, sur la *Chapelle expiatoire de Louis XVI*. Je ne sais pas précisément l'époque, mais ce devait être de 1830 à 1834 [1].

Je vous soumets, monsieur, fort timidement cette idée sur laquelle je ne fonde pas beaucoup d'espoir ; mais le moindre à ce sujet m'est trop cher pour ne le pas saisir en le montrant aux bienveillants amis qui accueilleront toujours avec plaisir les débris du naufrage.

Mon cousin Raynaud vous remettra le paquet de

1. Deuxième volume, livraison du samedi 31 mai 1834.

papiers et causera volontiers avec vous sur ce qu'il contient.

Je ne sais si M. Morvonnais est revenu ou non à Paris. S'il y est encore, veuillez l'assurer de mes affectueux souvenirs, et lui dire que je regrette de n'avoir pas reçu les volumes de ses œuvres qu'il avait eu la bonté de vouloir m'envoyer en arrivant à Paris. Je lui indiquais pour cela l'adresse de M. Raynaud, que je lui indique encore, s'il est possible à ce bon M. Morvonnais de me faire cet envoi.

Voilà toujours des missions dont je vous charge; mais je connais votre infatigable zèle, et puis comptez, monsieur, sur mes sentiments de reconnaissance.

A M. H. DE LA MORVONNAIS.

Au château du Cayla, 3 janvier 1845.

En attendant de vos nouvelles, mon bon poëte, je ne vous écrivais pas; mais voici la saison des vœux et je viens vous offrir les miens ou plutôt vous parler de ceux que j'adresse au ciel pour vous, car c'est d'en haut que vient le bonheur. Je voudrais voir descendre sur vous tout celui que Dieu peut donner, c'est-à-dire un bien infini. Non, ce ne serait pas plus que je ne vous désire. Mais en cela le cœur est assez peu exaucé, du moins dans le trajet de la vie. Dieu

n'a point promis de nous la rendre heureuse, depuis que nous avons perdu la terre de félicité. Mes souhaits donc ne se renferment pas dans le temps, c'est à des biens célestes qu'ils s'attachent pour vous. Ceux-là seuls me semblent dignes de vous appartenir et en rapport avec votre âme poétique et chrétienne. Sa voix, que je connais, me paraît bien loin d'ici-bas : c'est un oiseau qui chante en montant.

Et à propos de vos chants, j'ai bien des regrets, c'est de n'avoir point reçu les œuvres que vous m'avez promises avec tant de bonté. Il y a déjà longtemps de cela, je conserve les dates quand elles marquent au cœur. Ce que je crains, ce n'est pas un oubli de votre part (l'oubli entre la Bretagne et le Cayla est impossible); ce que je crains donc, c'est qu'il y ait eu des empêchements malheureux à cet envoi. Vous me le faisiez espérer de Paris le mois de juin dernier. Peut-être ce voyage a-t-il été différé par quelque maladie. Votre santé est assez frêle pour donner de tristes interprétations à votre silence. Et chez moi la pensée de la mort s'avance vite depuis que j'ai vu mourir. Otez-moi donc de peine, mon doux poëte; écrivez-moi une de ces bonnes lettres bretonnes que j'aime et qu'il faut à mon amitié pour l'ami de mon cher Maurice. Oh! mon cher Maurice! il m'eût fait aimer un serpent; jugez de ce qu'il m'a laissé au cœur pour vous qui lui avez été si gracieux et si bon.

Je ne sais pourquoi M. Quemper ne me répond



pas sur un envoi que je lui ai fait, qui contient une partie des productions de notre cher Maurice. Désespérant d'en avoir le complet recueil, j'avais pensé que ceci pourrait faire une petite publication de choses fort distinguées. Il y a toutes ses poésies, ses lettres à vous, et plusieurs à différentes personnes du temps qu'il était à La Chênaie. Je priais M. Quemper d'ouvrir ces papiers à M. Pitre, et de se concerter avec ce monsieur et vous, pour aviser à leur publication. S'il n'y avait pas lieu, je me résignerais au silence et à renfermer pour jamais ces précieux écrits, cette âme de l'âme du poëte, dans une urne funèbre à côté de sa tombe. Mais j'attends toujours une réponse de M. Quemper. Je suis si certaine de son obligeance et de son dévouement pour la mémoire de Maurice, que son silence me surprend beaucoup.

Je vous ai dit ce que j'éprouvais du vôtre, mon bon monsieur, et vous comprenez assez par là l'accueil que recevra votre lettre. Parlez-moi de votre chère petite Marie que j'aime, et ce n'est pas nouveau. Il n'y a pas longtemps que, parcourant un Journal que j'écrivais à Maurice, j'ai rencontré une longue page sur cette enfant du Val[1]. Avec quelles tristes délices je me suis arrêtée sur ce gracieux visage et sur ce gracieux endroit!

Les jours s'en vont, mais le temps n'effacera pas en moi le souvenir des chères et saintes mémoires.

1. Voyez le *Journal*, page 63.

Adieu, mon doux poëte. Croyez-moi au commencement comme à la fin de l'année votre amie.

[*P.-S.*] Qu'est devenue la santé de ce frère qui vous donnait des inquiétudes ?

AU MÊME.

[Au Cayla], 15 juin 1815.

Vous êtes tout excusé auprès de moi, mon doux poëte, sur votre retard à m'écrire. Outre que vos raisons sont parfaitement bonnes, je n'accuse jamais votre silence, et quelque long qu'il soit, la pensée ne me vient pas que vous puissiez m'oublier. Nous sommes trop saintement et trop profondément liés pour cela, ce me semble. Les choses qui tiennent à l'âme ne peuvent pas finir. Soyez donc, mon cher poëte, en repos à cet égard pour les suites de votre silence. Moi-même, n'ai-je pas un peu de tort cette fois? Mais vous me disiez que votre santé n'était pas bonne, que vos correspondances se multiplient et que vos forces diminuent. Voilà qui me rend timide pour vous écrire, de crainte de vous fatiguer. Que ne puis-je voir mes pensées s'en aller avec vous, comme ces petits vols d'oiseaux qui passent d'un ciel à l'autre! Vous n'auriez qu'à lever les yeux, tandis que peut-être

toute application vous fatigue. Je serais heureuse d'être rassurée sur votre santé. Je suis sûre que votre isolement vous fait mal, et je regrette beaucoup que votre charmante Marie ne soit pas à demeure auprès de vous. Ce serait une douce diversion à votre vie d'étude et de solitude. Mais je comprends aussi combien cette enfant doit être chère à sa grand'mère, et que, pour ce motif, vous laissiez souvent votre ange auprès d'elle. Les soins de son éducation peuvent entrer pour beaucoup dans ce sacrifice de séparation, que le ciel bénira sans doute, car il bénit tous ceux que fait un cœur de père. J'ai la confiance des joies que vous aurez dans votre chère Marie. Son avenir m'intéresse infiniment. Je me suis toujours sentie touchée pour cette enfant d'une douce affection que m'avait transmise Maurice.

Eh bien, où en sommes-nous de ces bénis manuscrits? Ne me dites-vous pas que M. Quemper a mis la main dessus, et qu'il est convenu de s'entendre avec M. ***? Mille fois merci, mon excellent ami, de cette bonne nouvelle! Enfin, nous pourrons les ravoir, ces chers papiers! Cependant M. Quemper ne m'a pas écrit, ainsi que vous me le faisiez espérer. Qui sait ce qui sera survenu? Il y a encore bien des chances. Il m'a été dit que les manuscrits étaient depuis longtemps chez le libraire de M. ***, qui ne pouvait plus les dégager que par un procès. Ceci expliquerait le retard de la publication; mais rien n'explique le silence de celui qui s'en était

chargé si exclusivement. Oh! que le monde est plein d'inexplicables choses!...

Encore un deuil pour vous, une perte que j'ai bien sentie ! Je veux parler de la mort de votre pauvre frère. Hélas! qu'est-ce que la vie, qu'une continuelle séparation? Mais au rendez-vous du ciel! C'est là qu'il n'y aura ni deuil ni larmes, c'est là que la société des saints nous consolera de ce que nous avons souffert dans la société des hommes. Vous trouvez qu'elle va bien mal. Que voulez-vous? Peut-être le mieux se fera. En attendant, y a-t-il autre chose à faire que de s'humilier, comme dit l'apôtre, *sous la puissante main de Dieu, afin qu'il nous élève quand le temps sera venu, jetant dans son sein toutes nos inquiétudes, parce qu'il a soin de nous tous?*

Adieu. Je le prie aussi d'avoir soin de vous.

[*P.-S.*] En attendant l'arrivée de vos ouvrages, j'envoie, pour leur faire appel, le *Frère de sainte Thérèse*, mélancolique inspiration venue il y a quatre ans sur une tombe.

A M. PAUL QUEMPER,

A PARIS.

Au Cayla, 22 août 1845.

Rassurez-vous, mon bon Monsieur, je ne vous en veux pas de votre silence. Il avait de trop bonnes

causes, et j'en vois de si douloureuses qu'il ne m'est possible de vous exprimer que des sentiments de sympathique douleur. Vous avez perdu madame votre mère! Hélas! quelle perte! Comme vous avez dû rester brisé sous le coup, et mort à tout soin, à toute affaire en ce monde! Dans moins de vingt-quatre heures de maladie, elle vous a été enlevée, cette bonne mère que vous aimiez si tendrement, à qui vous étiez uni par le cœur et par les idées, union si rare, comme vous le dites, et si pleine de bonheur. Aussi quelle affliction quand on la perd! quel isolement sur la terre, où l'âme cherche toujours son autre âme! C'est l'état où vous vous trouvez, que je comprends parfaitement, dans lequel j'entre bien *fraternellement*, je vous assure; priant Dieu, qui seul console, de vous consoler. Oui, c'est une affaire du ciel. Je ne vous dirai donc plus rien à cet égard, mais je témoignerai ma cordiale reconnaissance de ce qu'au milieu de vos préoccupations douloureuses vous n'avez pas perdu de vue la pieuse mission que je vous avais confiée. Que bénie soit votre affection pour mon bien-aimé frère! Je lui devrai beaucoup. Je lui dois déjà une espérance à laquelle s'attache tout mon cœur : nous pourrons recouvrer ces chers manuscrits, ce précieux *Cahier vert* que j'ai à peine lu, mais où j'ai aperçu d'admirables choses. Grâce à vos soins, je pourrai en jouir. Que béni soit votre pieux dévouement et celui de notre excellent ami de Bretagne! Je ne suis pas seule à vous témoigner des remercîments.

C'est toute ma famille qui vous connaît, monsieur. C'est mon père, depuis longtemps malade, et qui, du fond de son réduit de douleur, voit venir à lui avec une douce joie le précieux recueil des pensées de son fils.

Enfin vous avez découvert M. *** ! Vous l'avez rencontré peut-être maintenant. Aura-t-il pu vous refuser nos papiers ? Dans tous les cas, vous ne laisserez pas de vous occuper de ceux qui sont en vos mains et d'aviser à une publication. Je fus donc bien inspirée en vous envoyant ces trésors. C'était, je vous l'avoue, avec un peu d'embarras, mais il y a bonheur à s'ouvrir aux nobles âmes, à confier des pensées intimes à qui les accueille si gracieusement. C'est m'exprimer d'une façon bien touchante combien la mémoire de Maurice vous est chère.

Recevez en retour, mon bon monsieur, l'assurance des sentiments bien dévoués de sa sœur.

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET.

Le 4 janvier 1846.

Votre lettre du dernier jour de l'an m'a fait bien plaisir, ma chère Antoinette. C'est me dire que votre amitié ne s'en est pas allée avec le temps qui s'enfuit. Il nous emporte, hélas! assez de choses sans

lui laisser prendre encore ce qu'il y a de plus doux dans la vie, les affections du cœur. La nôtre est trop enracinée pour que nous ayons à craindre de la perdre autrement que par le brisement du vase qui la contient; mais, même après la mort, cette fleur céleste d'amitié s'en va fleurir au ciel. Voilà qui me rassure dans les longs silences, voilà qui m'a fait attendre paisiblement une lettre de vous. Je l'ai enfin! Je m'empresse de vous répondre et de renouer ces douces causeries interrompues par je ne sais quoi et que vous me rappelez avec une grâce charmante.

Eh bien! oui, causons, ma chère amie; parlons de vous d'abord, de vous, ma pauvre affligée et si souvent en deuil. J'avais su une partie de ces chagrins, mais je ne savais pas la nouvelle perte que vous aviez faite dans votre famille, dans l'unique sœur de madame votre mère. Toutes ces morts multipliées nous font penser à la nôtre, et à préparer notre âme à l'appel que Dieu lui peut faire au moment où nous y pensons le moins. Qui sait si ce ne sera pas cette année? Il me semble aussi que le meilleur souhait qu'on se puisse faire entre chrétiens, c'est de bien mourir. C'est là le vrai bonheur, et à quoi sert de souhaiter ceux de la vie, qui ne s'accomplissent jamais? Aussi je n'en fais plus pour personne, pas même pour vous, ma chère, de ces vains souhaits de félicité. Ceux que je forme se réduisent en prières, et j'ai la confiance d'en obtenir l'accomplissement. Nul doute que vous n'aimiez bien le bon

Dieu, que vous n'embellissiez de plus en plus, à ses yeux, votre âme des vertus qui font les saints.

De votre côté, je suis sûre que vous me souhaitez le même bonheur, et je vous en remercie, ainsi que de tous vos autres vœux de bonne année. S'il plaisait à Dieu, je la voudrais meilleure en santé, pour mon père. Il est très-souffrant, comme on vous a dit. Voici trois ans que ses nuits se passent sans se coucher, que quelques heures, tout vêtu. De sorte que, de tous côtés, je ne vois que souffrances : qu'il y a longtemps qu'il en est ainsi! Ceci me porte à ma sœur des Indes, dont vous me faites l'amitié de me demander des nouvelles. Nous attendons de ses lettres, et j'ai su depuis peu que cette chère sœur allait bien, mais sa tante, sa mère d'adoption, était fort mal. Ce sera encore pour cette jeune femme une perte inconsolable. Je ne sais si nous la reverrons jamais. Calcutta est bien loin de la France. La revoir serait pour moi une des plus douces jouissances qui me restent sur la terre, mais il n'en faut avoir d'autres que de tout sacrifier à Dieu.

Adieu, ma chère et bonne Antoinette. Je voudrais bien vous voir, mais je sors peu et pour peu de temps. Si cependant le *triste charme* qui me retient venait à se rompre, peut-être je pourrais arriver jusqu'à vous.

A LA MÊME.

23 avril [1846].

Dans votre dernière lettre, ma chère Antoinette, vous m'exprimez le désir de me voir d'une façon si aimable, que j'en suis vraiment fort touchée et fort tentée d'y répondre, mais vous savez mes empêchements, et vous me jugerez avec une équitable bonté. L'œil de votre cœur a vu tout droit dans le mien qu'il ne fallait rien moins que les chères santés qui m'attachent au Cayla pour m'empêcher d'arriver quelquefois jusqu'à vous. Dans le peu de jours que j'ai passés à Gaillac un peu avant le Carême, je guettais aussi, de mon côté, l'occasion de nous voir. L'éloquence des bons Gélis n'aurait pas eu grand'chose à faire pour me décider à une course à Lisle, mais ce cher endroit est devenu pour moi la terre promise.

Et, vraiment, je me promets toujours d'y revenir, car je m'y plaisais si bien. J'aurai toujours un doux et reconnaissant souvenir du bienveillant accueil que j'y ai reçu de tout le monde, et, en particulier, de votre part et de votre gracieuse famille. Je voudrais voir se renouveler pour moi les huit jours que j'ai passés alors auprès de vous, ma chère Antoinette; mais il est des choses qui ne reviennent pas deux fois dans la vie, et je crains bien que la retraite à Lisle, et le Père Verrès, et la douceur d'être avec vous

pendant quelques jours, soient à jamais passés. Que voulez-vous? tout passe en ce monde, nos douces jouissances d'abord, ces fleurs de la vie. Il faut en faire des sacrifices à Dieu.

Et, à propos de sacrifice, qu'il m'en a coûté de perdre cette chère et aimable Louise! Vous la regrettez vivement, ma chère Antoinette, vous qui ne l'avez que connue; mais, moi qui l'ai aimée, je ne puis me consoler qu'en Dieu de la mort d'une si chère amie. J'ai eu les détails les plus consolants sur ses derniers moments qui ont été remplis de piété, de foi, de confiance en Dieu et d'un courage sublime. Pauvre et chère Louise! Je ne puis pas penser que c'en soit fait de nous revoir. Nous étions bien séparées, mais je ne pensais pas que ce fût pour toujours. Ainsi en avait décidé la Providence. Dieu avait compté les jours de mon amie et lui ouvrait le ciel, lorsque je comptais l'embrasser. Elle devait venir au mois de mars... Le revoir est là-haut maintenant, avec ma chère Louise, comme avec d'autres chères âmes que nous avons vues s'en aller bien jeunes aussi.

Je ne finirais pas là-dessus, mais je veux vous dire adieu, non sans vous avoir fait compliment sur le gain du procès de monsieur votre père. Vous avez raison de penser que j'y prends une part d'amie, ainsi qu'à tout ce qui vous intéresse. Ainsi *je vous aime* cette charmante petite nièce qui fait votre bonheur. Je lui souhaite l'heureuse arrivée d'un

frère ou sœur. Notre Caroline nous paraît un bijou. Quelqu'un qui a vu votre ange m'a dit que la nôtre lui ressemble. Sur ces gentillesses, adieu, mon amie.

A M. DE GUÉRIN,

AU CAYLA.

Cauterets (Hautes-Pyrénées),
11 juillet [1846].

Ces Pyrénées, qui nous paraissent si éloignées du Cayla, m'y voici, mon cher papa, et, par la grâce de Dieu, arrivée sans malheur ni le plus petit accident. Tous mes associés de voyage sont parfaitement satisfaits. Marie écrit à sa mère, Louise [1] est là qui cause avec l'excellente et gentille mademoiselle Pons, et je viens vous donner au plus vite des nouvelles de mon voyage.

Nous ne faisons que d'arriver et de nous loger, ce qui n'est pas chose facile. Après une heure d'entrées et de sorties, nous voici enfin assez bien établis. Ma chambre a une vue charmante sur un des monts les plus beaux des Pyrénées. C'est quelque chose de magnifique que la vue de ces monts géants tout couverts de sapins et sillonnés de torrents qui,

1. Mlle Louise de Thézac, aujourd'hui Mme de Brémont d'Ars.

de la hauteur d'où ils tombent, font l'effet d'un filet d'eau. Nous avons eu cette superbe décoration pendant toute la journée qui a commencé à Tarbes.

Tarbes est une très-jolie ville. Pour la connaître un peu, je suis sortie de bonne heure, et, du temps que ces dames faisaient leurs arrangements, j'ai visité la cathédrale. Une bonne femme, qui nous servait de *cicerone*, quand elle m'a mise en vue de l'église, m'a dit : « Voilà, madame, l'église; en face, vous avez la préfecture; plus loin, l'hôpital, et, là-bas, les casernes. » Jugez quel merci je lui ai fait en riant. En effet, je n'avais pas envie de tout voir. Aussi me suis-je dirigée vers la place du marché pour acheter quelques fruits. Mais la grêle qui était tombée quelques jours auparavant a tout ravagé. Nous n'avons vu sur la route, pendant trois lieues, que ruines. Cette vue attristait notre belle route au milieu d'une plaine aussi riche et plus variée que celle de Gaillac. Ce sont les productions de la plaine et celles de la montagne : des vignes montées sur des arbres, des champs de blé et des champs de millet, des châtaigniers et des arbres fruitiers, un mélange de richesses qui semble un coin du paradis terrestre. Que diriez-vous, papa, de ces grands millets à deux ou trois pieds, dont les sillons se joignent presque et qui nourrissent chacun un monceau de pommes de terre? Que j'aurais eu plaisir de vous faire voir cela et bien d'autres choses encore! C'est la route la plus agréable que j'aie jamais faite.

Ces Pyrénées sont infiniment plus belles à voir que Paris, qui cependant est bien beau. Mais il y a la différence de l'œuvre des hommes à l'œuvre de Dieu. Cette inexprimable architecture de monts et de vallées sans mesure donne une impression bien vive de la puissance divine. J'ai joui grandement pendant cette route commencée à Tarbes parmi les vignes et les fleurs et continuée dans les flancs de roches pyramidales, et sur un torrent qui vous bondit sous les yeux jusqu'à Cauterets. La route est taillée à pic sur ce Gave fabuleux et elle eût fait honneur aux Romains : c'est admirable de hardiesse. Je disais : « Si du Cayla on pouvait nous voir emportés sur ce chemin aux aigles, on serait bien surpris, et papa, qui craint de me voir monter sur un âne, me crierait de m'arrêter. » Mais le moyen! Et puis faut-il arriver à ces eaux merveilleuses où vous m'avez envoyée avec tant d'empressement; puissé-je y trouver la santé !...

Adieu, il faut bien se quitter. Il est tard, le papier me manque[1]. Ma première visite a été à l'église de Cauterets pour rendre grâces à Dieu du bon voyage. La population paraît pieuse. Nous y avons des prêtres en masse et quelques évêques, entre autres Monseigneur de Paris. M. Vergnes est attendu ces jours-ci. Enfin, Mlle d'Hautpoul avec son

1. Ce qui suit est écrit sur un bout de papier en forme de triangle ou de *pic :* ainsi s'expliquent les derniers mots de la lettre.

frère l'abbé se trouvent aussi parmi les baigneurs. J'irai la voir.

Je vous embrasse tous sur cette pointe de papier qui vous fera songer que je vis d'emprunt et que nos malles sont fermées. C'est un chaos que notre chambre, mais le Cayla s'y trouve avec vous, papa, Mimi, Éran, Anaïs et petite *Caro*. Il me tarde d'avoir de vos nouvelles. Puissent-elles être bonnes, ***miraculeuses***. Enfin, Dieu sait tout ce qui m'occupe pour vous tous, chers absents, et surtout pour vous, papa. Mandez-moi fidèlement ce qui se passe. C'est à toi, chère Mimin, que je m'adresse pour savoir ce qui se passe au Cayla. Je te ferai savoir à mon tour ce qui se passe à Cauterets. Le monde m'y a paru fort bigarré, mais je n'ai vu qu'à vol d'oiseau. Mes souvenirs au pasteur et à toute la paroisse. Adieu encore à vous tous. Ce pic se termine par un baiser.

AU MÊME.

[Cauterets], 13 juillet [1846].

Cher papa,

Ne pouvant pas vous écrire aussi souvent que je le voudrais par la poste, je veux m'en dédommager en vous adressant mon *tous les jours* sur ce petit cahier qui vous arrivera en guise de lettres. Ceci fera suite à celle que je vous ai envoyée en arrivant.

C'était samedi : le lendemain nous avons commencé par entendre la messe à votre intention. C'était à une jolie petite chapelle de la Vierge, à neuf heures, précisément à l'heure où un saint priait pour vous en Bavière. Cauterets est bien loin de là, mais de partout on se rencontre en Dieu.

La messe entendue, nous sommes allés faire une visite aux bains. Il y a plusieurs établissements. C'est à La Raillère que nous sommes montés, assez belle ascension de vingt minutes, que les uns font à cheval, à âne, en chaise à porteur, et tous fort nombreux. C'est tout un monde de malades, boiteux, enrhumés, qui se pressent autour de ces baignoires, comme les paralytiques auprès des piscines miraculeuses. Mais moi je ne me jette pas là dedans. On m'a descendue dans un établissement bien plus commode à deux pas d'ici, au *Grand César*. Ce nom triomphateur me semble d'heureux augure; du moins je pourrai dire : « Je suis venue, j'ai *bu*, » et peut-être aussi : « J'ai vaincu. » Ces bains sont parfaitement soignés et l'établissement est magnifique, tout en marbre; il m'a semblé voir un de ces palais d'Italie qui vous charmaient tant la vue. Ici, au reste, le marbre est fort commun, presque toutes les façades de maisons un peu jolies en sont bâties. Aussi la ville a-t-elle un certain air d'élégance et de recherche assez rare en France. Elle est surtout d'une propreté parfaite. Du reste, on peut la laver sans peine : l'eau vient partout, coule partout, limpide

comme un cristal, à la différence près qu'ici c'est brûlant et là à la glace.

Nous avons eu la visite des d'Yversen, d'Antoinette[1]. Je suis allée voir Mlle d'Hautpoul, tous dans le voisinage. L'église est tout près aussi. Elle est assez joliette, mais trop petite, surtout pour les prêtres qui encombrent le chœur. Le fameux Père de Place est du nombre. On le dit d'une amabilité remarquable. Il va beaucoup chez les d'Yversen. J'espère le voir. Le duc de Nemours est arrivé ce soir; son entrée a été aussi silencieuse que celle d'un baigneur vulgaire.

14. Un orage nous a amené la pluie. Les jours pluvieux sont ici fort ennuyeux; il faut dire que ce n'est pas de durée, la température est des plus variables; ainsi, quand on trouve à se plaindre du temps, on peut se consoler en attendant mieux. C'est ce que j'ai vu, au mauvais début de la matinée a succédé une journée fort belle. Il a fait chaud jusqu'au soir. Nous avons fait quelques visites. J'ai vu une dame de Rio-Janeiro qui est venue pour faire prendre les eaux à sa fille. Pauvre mère! il est fort douteux que son voyage ait un heureux résultat. Nous logeons dans la même maison, sa fille vient s'amuser avec le petit Albert. Il y a peu de monde ici. C'est un quartier un peu reculé, mais qui nous convient par sa proximité de l'église.

1. Mlle Antoinette de Boisset.

J'ai une toute petite chambre avec quelques chaises et la table où je vous écris. La vue donne sur un des monts les plus boisés des Pyrénées; le matin j'entends chanter les oiseaux, et crier les baigneurs. Nous sommes fort dispersés, on envoie Henri à une lieue, mes cousines un peu moins loin. Quand serons-nous réunis à Gaillac et encore mieux au Cayla!

Le duc de Nemours est passé sous nos fenêtres venant de la chasse. Il saluait avec toute la grâce qu'il pouvait trouver dans son feutre gris. On en mettait bien peu à lui répondre. Les gens du pays le détestent, dit-on, parce qu'il est cause que la haute aristocratie s'en va pour ne pas se rencontrer avec lui. Singulier accueil dans le Béarn à un descendant de Henri IV!

15. Saint-Henri aujourd'hui. Quelques personnes ont fait tout doucement cette fête dans leur cœur et à l'église. J'étais du nombre. Maintenant je pense que vous aurez peut-être été grêlés : l'orage dont nous avons trouvé les traces à Tarbes s'est étendu jusqu'à Cordes. Un homme et quelques brebis ont été tués par la foudre aux Cabanes. Il me tarde de savoir ce qui en a été au Cayla. Il me tarde surtout de savoir des nouvelles de vos personnes. Anaïs et Éran partiront bien tard de Gaillac. J'aurais presque peur du loup-garou. Ici, il est question d'un ours blanc qui doit avoir besoin des bains de La Raillère, car on

l'y voit rôder depuis deux ans. La chasse du prince était dirigée contre lui. On prétend qu'un sous-préfet et un tailleur l'ont atteint, mais il a fui dans les gorges Au reste, n'ayez pas peur pour moi; nos bains sont là-bas et l'ours est là-haut à une lieue, nous n'avons rien de commun.

16. Figurez-vous un torrent blanc de neige et bleu de ciel roulant, bondissant, écumant au large du haut d'un mont inaccessible qu'il fend en deux. C'est la cascade de *Mahourat*. Jamais je n'ai vu rien de comparable à cette chute d'eau épouvantablement belle. Nous l'avons considérée avec admiration, mais sans trop nous hasarder sur ses bords. Un Anglais qui y pêchait à la ligne s'y laissa choir. Par un rare bonheur, il fut sauvé; l'eau en bondissant le jeta comme une paille sur des rochers qui forment un bassin au torrent, d'où le pêcheur fut pêché. C'est arrivé l'an dernier. En passant, j'ai visité une fontaine. C'est un enfoncement dans le rocher avec un petit canal, et dessous un soupirail qui répand une chaleur insoutenable; à peine si l'on peut y souffrir le pied tout chaussé. Après avoir bu, monté, descendu, cueilli des fleurs et quelques fraises, nous voici à notre hôtel, goûtant un repos délicieux.

17. La pluie, point de promenades. On se met à l'ouvrage pour passer le temps. La Brésilienne est descendue avec sa fille. C'est une excellente femme,

aux manières et au parler créoles. Il y a ici des personnes de toutes les contrées. On arrive en foule à présent. Pour voir ce monde, il faut sortir, aller aux salons, aux bals, tous endroits que nous laissons aux amateurs de plaisirs et de bruit. Nous voyons à tous moments Mlle Pons, assez souvent Antoinette qui, en sa qualité de baigneuse, est moins libre que notre amie de Bretagne. Nous venons d'avoir la visite de M. le curé de Cauterets, accompagné de son vicaire et du maire. Ces messieurs quêtaient pour les pauvres. M. le curé m'a paru fort bien. J'avais entendu sa messe et je l'ai reconnu. C'est un ange à l'autel.

18. Je la tiens enfin cette lettre du Cayla qu'il me tardait tant d'avoir! Merci, ma bonne Mimi, de ton empressement à me répondre. C'est tout juste si je comptais pour aujourd'hui sur une lettre. J'en suis tout heureuse. J'ai lu et relu, et n'ai vu que bonnes nouvelles, et je *crois* bien que tu ne me trompes pas. Il n'y a que les désastres de l'orage qui m'affligent, quoique nous ayons été épargnés.

Tu veux un bulletin de mon estomac, le voici. L'appétit s'est un peu ralenti, et j'éprouve un peu l'effet des eaux, ce qui arrive à tout le monde. Le médecin m'a dit ne pas faire d'excursions sur les montagnes. Il a borné mes promenades au parc, joli endroit tout près d'ici, bien boisé, coupé d'allées avec des chaises pour s'asseoir, peuplé de beau monde qui marche, qui s'assied, qui lit, qui dort,

qui travaille. On fait là tout ce qu'on veut moyennant un sou, si l'on prend une chaise. C'est assez agréable, mais les courses sur les monts, à travers torrents, fleurs, sapins, bruyères, seraient bien mieux de mon goût. J'espère obtenir la permission d'en faire, mais en attendant je subis ponctuellement l'ordonnance sévère du docteur.

C'est un brave homme des plus polis, qui jouit de beaucoup de réputation. Il est indispensable d'aller le trouver pour savoir de quelles eaux il faut prendre, ce qui dépend de la maladie ou du tempérament. Un Américain est venu simplement pour se laver les yeux à une source qui coule onctueuse comme du miel. Antoinette va boire au ciel et descend à mi-terre pour se baigner. Que de fois je pense à papa avec un désir! mais la température est si variable qu'il serait à peu près impossible à papa de la soutenir. Il y a des heures de la journée où il faut se couvrir comme en hiver; un moment après on étouffe, mais c'est dehors, le dedans des maisons est toujours frais.

Je visais à entendre la messe de Mgr Affre. Il ne la dit plus. On le dit très-souffrant. Au reste, peu de monde le voit. C'est partout un homme d'église et d'étude. Le jour de l'arrivée du prince, on remarqua que ses volets restèrent fermés. Marie veut aller le voir comme compatriote et Henri comme camarade d'un des parents de Monseigneur. Si cette visite a lieu j'en serai, mais je ne sais sous quel titre se fera ma présentation.

Les prêtres abondent de plus en plus. Ce matin on a dressé un autel improvisé dans un côté d'église. Je n'en ai vu aucun de connaissance et n'ai fait connaissance avec aucun. Je visais au Père de Place, et le malheur veut qu'il soit malade dans son lit. Au reste, on peut ici mettre en pratique la maxime de saint François de Sales et choisir entre mille. Que papa ne se mette donc pas en peine à ce sujet non plus que pour les chemins de fer. Eh ! par où voulez-vous qu'ils passent, à moins que ce ne soit en l'air? Figurez-vous des monts, rien que des monts, toujours des monts incommensurables, et au bas d'étroites vallées. La ville seule en occupe une presque en entier. Les chemins partent de là sur les rochers à pic. Cauterets est un joli endroit, grand comme Rabastens et d'une élégance parisienne pendant toute la saison des eaux. Les toilettes sont éblouissantes. Les miennes, comme tu dis, sont des plus humbles, mais pas ridicules. C'est tout ce que je veux.

C'est demain, mon cher papa, que se termine la neuvaine pour votre santé. Espérons que ce ne sera pas sans quelque heureux effet. Ce n'est pas en vain que les saints prient le bon Dieu. Une sainte âme d'ici s'est ardemment associée à nos vœux. Mme Facieu doit aussi s'y joindre, et c'est encore une bonne amie du ciel. Elle passe sans doute la journée au Cayla. Enfin, mon cher papa, je vous souhaite toutes sortes de biens et de distractions.

J'embrasse Éran, et Nicette, et Caro. Il y a quelques enfants aux eaux, je n'en ai pas vu d'aussi gentil que notre petit bijou.

AU MÊME.

Cauterets, 20 juillet [1816].

Je comptais avoir à vous parler des prédicateurs des eaux. On nous faisait espérer quelque orateur parmi tant de prêtres, mais pas de sermon, pas même de prône. Ces messieurs sont malades ou prennent leurs vacances. Le pauvre Père de Place est sans voix, Mgr Affre sans forces, nous n'avons pas même eu sa bénédiction. Il faut ici, comme au désert, se prêcher soi-même. Heureusement j'ai emporté avec moi Fénelon, avec qui je passe quelques instants de recueillement. Et puis la sainte Mlle Pons vient de temps en temps nous édifier par ses paroles et par ses exemples. Elle est excellente pour nous toutes, j'en ai reçu en particulier de doux témoignages d'affection. Oh! quelle belle âme! Les d'Yversen sont fort heureux d'avoir trouvé une personne de ce mérite pour l'éducation de leurs filles. Antoinette fait ménage avec les d'Yversen. Mlle d'Hautpoul loge dans la même maison, de sorte que nous pouvons voir tout ce monde de connaissances à la fois. Nous nous voyons,

même sans sortir, de nos balcons qui sont voisins. Le logement de Monseigneur fait coin à notre maison. On ne peut être plus voisin. La visite est encore à faire. Elle restera probablement en projet, et je l'aime mieux. Je ne pense pas que Monseigneur reçoive des femmes. Dans ce cas il ne faut pas se présenter.

21. Que vous dirai-je aujourd'hui, mon cher papa? je n'en sais rien. Que dire maintenant que je ne cours plus les montagnes? Ce sont les sites ici qui sont intéressants à voir et à décrire; les gens y sont comme ailleurs, assez ressemblants à ce qu'on voit partout, si ce n'est des bigarrures plus marquées et plus nombreuses. Mais les monts, les chalets, la coupe des pics, on ne voit cela nulle part. Toute la colonie d'Yversen a fait une ascension aux granges de la reine Hortense, qui sont de ces petites maisonnettes dont je vous ai parlé, suspendues au flanc des montagnes comme des nids d'aigles. Celles de la reine de Hollande sont fort visitées, et donnent lieu à divers jugements sur le compte de cette princesse. Les uns y trouvent l'expression d'un goût pour l'extravagance, d'autres pour les choses élevées. Quant à moi, j'y vois que la princesse avait de bonnes jambes. J'y vois aussi que les petites choses survivent aux grandes. Ces pauvres granges ont eu plus de durée que le trône de Hollande.

24. Une lettre d'Humbeline nous est venue donner

de bonnes nouvelles de Gaillac et du Cayla. Mimi lui avait écrit le vendredi, et lui disait que tout allait bien. Il faut ces assurances pour être tranquilles et même pour que les eaux fassent du bien, d'après ce qu'on dit que les inquiétudes en paralysent les effets. Le médecin même recommande de ne pas s'agiter dans son bain. D'après cela, je me tiens dans l'eau comme dans mon lit, au repos complet. Je ne veux pas avoir à me reprocher la moindre infraction au règlement. Ce ne sera pas de ma faute si je ne vous porte un meilleur visage.

Pour événement du jour, nous avons eu un tonnerre magnifique. Quand on aime ce bruit, on en jouit ici sans mélange, sans crainte de coup de foudre. Le tonnerre ne foudroie que les monts, et procure à la vallée des pluies abondantes. Mais n'aura-t-il pas grêlé ailleurs? Toulouse a été abîmé dimanche par un orage terrible. Je crains toujours d'apprendre quelque sinistre pour nos vignes. Arsène en a éprouvé un fâcheux : le tonnerre lui a tué quatre bœufs dans l'écurie.

25. Ce matin, de deux à trois heures, je me suis réveillée avec un cauchemar. Je rêvais que vous étiez malade. Sans ajouter foi aux songes, celui-ci m'a tracassée, et il me tarde d'avoir de vos nouvelles, qui me disent que les songes sont menteurs. C'est vendredi aujourd'hui, je n'aurai de lettre que lundi ou mardi prochain. Il me tarde bien de savoir

comment vous vous trouvez, si le ciel aura exaucé nos prières pour votre guérison.

Nous avons eu aujourd'hui la visite de M. Barthez, curé de Villefranche : c'est un habitué des eaux. Le Père de Place mangeait avec lui. Je lui aurais envié ce convive, on le dit charmant d'esprit et de toutes façons. Le voilà parti. Aussi suis-je allée frapper à l'oreille de M. le curé de Cauterets qui, sans être jésuite, a bien son prix. Il est fort pieux, fort adonné à l'église, où il passe la moitié de sa vie. Les gens ici aiment fort à se confesser. Jusqu'à dix heures du soir on fait la procession à ce confessionnal. C'est une population à part par ses mœurs et par son costume. Celui des femmes est remarquable par une grande mante, noire, rouge ou blanche, dont elles se couvrent en tout temps. On appelle cela un *capulet*. Il est en laine, et les malheureuses doivent étouffer là-dessous quand il fait chaud. Mais c'est le voile des Orientales; sortir sans capulet serait un déshonneur.

Dimanche 26. Deux Éminences aujourd'hui à l'église. Aussi les offices ont-ils été pompeux. Il y avait tant de monde à vêpres, que nous avons eu peine à pénétrer, et je n'ai pu avoir de chaise. Je n'ai pas eu trop le temps de me fatiguer : il n'y a pas eu complies ni sermon, mais beaucoup de bénédictions de l'évêque qui officiait. Ce n'était pas Mgr Affre, il s'efface entièrement. Me voici dans ma chambre,

après une petite visite que m'a faite Antoinette. Nous avons parlé Lisle et Cayla, et avons dit bien souvent qu'il nous tardait d'y retourner.

27. La voici cette lettre tant attendue, ta chère lettre, chère Mimin! On n'a pas idée des impatiences de cœur qui vous saisissent dans ces montagnes. Elles ont beau vous ravir, vous étonner les yeux et l'esprit; les yeux et l'esprit retournent au cher pays, auprès de ceux qu'on a quittés, qui vous attendent. Enfin papa ne va pas plus mal, mon songe n'est qu'un songe, grâce à Dieu. Précisément ta lettre est datée de vendredi matin. Je me fie à ta parole, et puis papa m'écrit, ce qui me rassure entièrement.

Hier je m'ennuyais, ces montagnes me pesaient de tout leur poids, mais aujourd'hui ta lettre et un temps splendide m'ont toute réjouie.

Mlle d'Hautpoul part jeudi. Je lui donnerai une lettre. Pour ne pas vous faire trop attendre, celle-ci va partir par la poste. Tu auras de quoi lire, mais rien d'intéressant, puisque je n'ai rien vu. Je défie monsieur le curé d'y voir du Chateaubriand cette fois, à moins de trouver une montagne dans un grain de sable. Chemin faisant, je fais mes compliments affectueux au bon pasteur.

AU MÊME.

Cauterets, dimanche 2 août.

Vous aurez sans doute demain, mon cher papa, ma lettre de mercredi. Mlle d'Hautpoul me dit qu'elle irait vous la remettre elle-même. Cette attention m'a fait plaisir. Vous serez charmé de la voir et de causer des eaux avec elle. Causons encore de ces lieux que je vais quitter dans peu de jours. Je n'ai rien de merveilleux à en dire ; nous avons eu un temps détestable, des brouillards comme à Londres, et, pour changer, des orages et des déluges. On ne sait que faire alors qu'on ne peut ni sortir ni respirer l'air sur les balcons : aussi on s'ennuie, on est malade.

Quant à moi, je me trouve toujours bien des eaux, il n'y a d'ennuyeux que de les prendre. Figurez-vous à six heures du matin ma personne dans une chaise emportée par deux hommes sur la montagne, où tout le monde ou à peu près va boire. Cette route me rappelle les rues de Paris. C'est une foule qui monte, qui descend, dames, prêtres, femmes aux divers costumes, Espagnols, dans leurs draperies, et les chaises qui sont les voitures de cette rue des Pyrénées. Je bois en arrivant un verre, vingt minutes après le second ; je redescends à petits pas la montagne, quelquefois avec Antoinette, d'autres fois seule

comme aujourd'hui. La messe que j'ai entendue avant de monter m'a fait partir tard.

Je n'ai pu dans tout cela aller à la grand'messe, je partirai sans savoir de quelle couleur sont les prônes de ce pays. Au reste, un pauvre curé du côté de Bayonne nous a bien prêché ces jours-ci. Il est mort presque subitement. Contrairement aux enterrements silencieux qui sont imposés aux étrangers, on a enseveli celui-ci avec pompe. Tous les prêtres et beaucoup d'habitants de la ville l'ont accompagné. C'est sans nul doute en sa qualité de prêtre. Il pleuvait à torrents, je n'ai pas suivi le cortége. J'étais assez triste d'entendre les chants des morts, qui ont duré longtemps sur la porte mortuaire; il y avait à côté un contraste trop remarquable, un étalage de couronnes de bal! Le monde est partout le même. Les offices sont ici à la romaine. Les enterrements ont une gravité profonde. On y chante bien plus longuement que chez nous. On se croirait à l'office du vendredi-saint.

Lundi 3 août. Je sortais de mon second sommeil, lorsqu'Henri est entré dans ma chambre avec ta lettre à la main. C'est te dire s'il a été bien reçu! Les nouvelles du cher Cayla m'ont fait presque une surprise; je n'en attendais pas de sitôt, demain ou après-demain. Mais le plus tôt n'est que le mieux pour apprendre de bonnes choses. Je suis ravie de ce que tu me dis de toutes vos santés. On ne peut guère

attendre mieux, quoique celle de papa ne soit pas parfaite. Mais elle a été si mauvaise, que son état présent est presque une guérison. Je craignais que le voyage pour les élections ne vînt déranger le mieux, c'était à peu près sûr; aussi je vois avec plaisir à la fin de la lettre que papa était resté chez lui.

Ici, les affaires d'État occupent, mais beaucoup moins que les affaires d'*eaux*. Il n'y a que notre docteur qui nous ait parlé chaleureusement élections. Il arrive de Tarbes, où il s'est passé des scandales. On s'est colleté, on s'est *bâtonné*. Un pauvre électeur qui s'appuyait sur une béquille a été désarmé et renversé comme mort par son antagoniste. Mais nous allons bien loin de ce tumulte, les chevaux nous attendent pour une course au lac Bleu. On dit que c'est magnifique. Nous verrons.

Avant tout, revenons encore au Cayla et à la première page de ta lettre. M[me] Facieu t'a donc fait compliment sur la bonne mine de papa. Je m'attends à le trouver florissant et guéri le jour si ce n'est la nuit. Il ne faut pas s'étonner de l'effet des chaleurs, qui lui ont toujours fait mal. Ici c'est du froid qu'on se plaint. Je n'ai presque pas quitté mon châle pour sortir. Les montagnes sont admirables, le pays fort curieux à voir, mais la température est ce qu'il y a de pire au monde : un mélange de pluie, de brouillards, de chaleur (c'est ce qui dure le moins) qui ne vaut rien pour les santés délicates. Il faut pour ne pas prendre mal se précautionner beaucoup.

Dimanche, nous avions un temps admirable. Un beau soleil vint embellir la plus jolie fête populaire que j'aie vue. C'est d'usage que tous les ans, à pareil jour, les jeunes baigneurs donnent un bal et fassent les frais d'une fête champêtre. Ce sont des courses à la montagne, des courses aux cruches, des courses à l'âne, des courses en sac, et des danses locales; le tout est joli, amusant, et se passe avec un ordre parfait. Les danses se font entre jeunes gens. Monseigneur de Paris les a regardées comme nous. Nous étions parfaitement placés pour le spectacle qui se donnait sous les fenêtres des d'Yversen. Figurez-vous un torrent large et bruyant, puis une petite prairie, puis une montagne, et dans ce cadre un rassemblement de plusieurs milliers de personnes rangées en cercle autour d'une corde qui fait barrière. Au centre sont les acteurs. Ce sont des femmes d'abord qui cheminent avec leur cruche sur la tête vers un but où elles doivent arriver sans les casser. Fort peu remportent le prix. A chaque chute de cruche, vous pouvez penser les rires de la foule. Après cela partent des coureurs pour emporter des drapeaux sur la montagne. Je vous promets que l'assaut est rude. Des fanfares accueillent le vainqueur. La course aux ânes suit la course aux drapeaux. Dans ce pays les ânes suivent les conquérants, mais ils renversent beaucoup de combattants. Ils m'ont paru peu envieux de gloire, et pour le moins aussi têtus que Bécarre qui, du reste, aurait triomphé par sa beauté. J'en ai vu

peu d'une aussi belle figure. Les culbutes faites et les vainqueurs *asiniers* couronnés, on se met à casser des bouteilles suspendues. Ce ne paraît pas difficile, mais on tape les yeux bandés et souvent on frappe en l'air.

Le verre cassé, on s'est mis en danse. Ceci est le plus joli de la fête. De beaux jeunes gens (ce sont les baigneurs) en pantalon blanc, veste blanche et écharpe rouge flottante se mettent en rang le long du cercle. Tout à coup les voilà qui se tournent l'un vers l'autre et font deux à deux une danse à caractère qu'ils accompagnent d'un jeu de bâtons blancs dont le bruit se mêle sans se confondre au son des instruments qui accompagnent la danse. Elle dure quelque temps dans la prairie et se continue dans les rues de la ville à peu près jusqu'à la nuit. Le soir, un magnifique bal a réuni quatre-vingts femmes desquelles vous devinez qui n'était pas. On s'amuse tant qu'on peut, et l'on s'ennuie ensuite.

La course au lac, il faut bien en parler, mais cela ne se dit pas, il faut le voir; il faut passer par ces chemins en l'air pour en avoir l'idée. Figurez-vous des cordes pendues aux montagnes, ils vous font d'en bas cet effet. Encore les a-t-on arrangés pour le passage de la duchesse de Nemours. Je suis étonnée d'avoir mon cou, et cependant tout le monde le rapporte. C'est qu'on est monté sur des biches. Ces chevaux sont étonnants; ils vous enfilent ces sentiers, montent et descendent des escaliers à pic

sans broncher. Enfin j'ai vu de belles beautés, entre autres une cascade avec trois arcs-en-ciel. C'est inexprimable pour l'effet et l'étrange beauté du site. Puis le pont d'Espagne, immense cataracte. Là se trouvaient une quinzaine de cavaliers et amazones. Nous avons fait route ensemble jusqu'au lac. Désert profond, immense nappe d'eau entre des monts immenses, mais nus, abrupts, tristes comme la mort. Pour achever ce tableau, on voit au bord du lac un monument funéraire en mémoire d'une Anglaise et de son mari qui se noyèrent il y a dix ans en se promenant sur le lac. Les eaux sont glacées, de sorte que ce qui y tombe y meurt presque aussitôt. Ce réservoir a sa source au Vignemale, dont on aperçoit les glaciers. C'est un des points les plus élevés des Pyrénées. Par delà est l'Espagne.

Nous avons vu une chasse. J'ai touché un isar ou une biche. Ensuite, au bord du lac, s'est élevé un petit oiseau qui volait devant nous comme pour se faire admirer. C'était vraiment le bijou du désert, une fleur volante, s'offrant à tous les regards comme pour les consoler de tant de tristesses. Il vit cependant là une femme fort gaie, habitant sous une tente en bois. Nous portions notre goûter. Il s'est fait pendant un orage. Nous avons eu pluie, grêle et tonnerre, le tout grandiose. Ce temps nous a fait quelque peu les honneurs de la route pour le retour, mais les sapins nous ont abrités. J'en ai remarqué un avec ces mots : *Crains Dieu.* Ces mots sont bien placés

dans ces grandes œuvres divines, sur ces puissants arbres qui vous disent de craindre la main qui les a plantés. Nous avons fait un très-beau et bon voyage. Maintenant je songe à un autre et je vous quitte pour les préparatifs de départ. Je jetterai après-demain cette lettre à la poste à Toulouse. Adieu, chers éloignés. Je ne sais pas encore quel jour je partirai pour Gaillac. Élisa doit aller aux Cabanes dans peu. Il est possible qu'elle me retienne pour partir ensemble.

Toulouse, le 9. — Me voici auprès d'Élisa, me reposant de deux nuits sans sommeil. Bon voyage, du reste. Nous partons après dîner pour la campagne. Nous reviendrons ici la veille de l'Assomption, et le lundi 17 nous serons à Gaillac. La voiture de ma tante nous attendra et me déposera à Cahuzac, où j'attendrai *Blidah*[1]. Adieu.

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET.

Au Cayla, le 17 septembre 1846.

Je me souviens, ma chère Antoinette, et j'aime à me souvenir que vous m'avez témoigné fort affectueusement le désir d'avoir de mes nouvelles lorsque je vous ai dit adieu à Cauterets. Me voici donc vous écrivant pour contenter votre amitié et la mienne,

1. Cheval du Cayla.

car je me plais à donner autant que vous à recevoir. Mais qu'allez-vous recevoir, ma chère? Rien de joli, ni d'intéressant, ni de bon, si ce n'est que je me crois en paradis depuis que je me retrouve au milieu des miens.

Les Pyrénées sont bien la plus magnifique Bastille où l'on puisse être enfermée, mais où l'on s'ennuie très-grandement aussi, selon moi. Avec quelles délices je m'en suis vue dehors! Et cependant je n'ai que du bien à dire de ces contrées, sauf de l'air froid et des brouillards qui m'ont si richement enrhumée. Encore de ce rhume n'en dirai-je pas trop de mal pour bien des raisons, et surtout parce qu'il s'en va. Grâce à Dieu et aux soins inexprimables de mon incomparable sœur, de ma tendre et bonne Marie, me voici à peu près en convalescence, sans aucun reste de mes tribulations, que la faiblesse. Je commence à espérer que nous nous reverrons encore en ce monde, ma chère Antoinette; je ne sais en quel endroit, peut-être au plus inattendu, comme cette fois aux Pyrénées.

En attendant, je commence par vous écrire, et aussi par vous dire adieu. Je n'ai pas la tête encore bien forte, quoique le cœur veuille lui aider; elle chancelle dessus. Je ne vous quitte pas cependant sans vous demander si votre santé se maintient dans l'état florissant où je l'ai laissée. C'est le désir le plus vrai de mon cœur, car j'éprouve combien il y a de jouissance dans une bonne santé.

Je vous embrasse aussi tendrement que de coutume. Bien des hommages à vos chers parents qui ont été aussi heureux de votre retour que vous l'avez été de les rejoindre et de les embrasser. Il faut en convenir, ces séparations amères sont bien douces à la fin. Je suis à l'amer puisque je vous quitte.

Amitiés sans fin à Irène, à votre chère Augustine.

Donnez-moi de vos nouvelles, s'il vous plaît, et de vos prières.

A LA MÊME.

23 novembre 1846.

J'espère, ma chère Antoinette, que vous n'êtes pas trop fâchée contre moi et que, dans tous les cas, mes souvenirs trouveront dans votre bon cœur bienveillance et pardon. Mon silence, il est vrai, n'est pas trop pardonnable ; je le confesse humblement, et je le livre à votre clémence en vous suppliant seulement d'avoir égard à une pauvre morte au monde jusqu'au bout des doigts, si bien que depuis le mois d'août je n'ai presque écrit à personne. Mais gardez-vous de croire que vous fussiez oubliée, ma chère Antoinette; au contraire, moins je parle et plus je pense, ce qui vous exprime combien j'ai dû penser à vous.

Mais je sors aujourd'hui de mon affection silencieuse pour vous demander : comment vous portez-vous, comment se trouve cette florissante santé que vous aviez rapportée des eaux? J'apprendrais avec beaucoup de plaisir qu'elle se maintient et que vous en prenez soin : c'est un si grand avantage de se bien porter! Assurément vous savez ce que c'est que la santé et la maladie, ces deux vies si différentes. Voici une saison d'épreuves pour les poitrines délicates. Ce froid *aigre*, comme dit madame votre mère, me fait craindre pour vous quelque rhume; car je pense que vous ne vous ménagez pas extrêmement, que rien ne vous empêche de sortir pour des visites au bon Dieu et à vos amis. Il est bien ennuyeux, il est vrai, de calculer ses pas, et je comprends qu'on aille sur verglas et neige, si l'on n'est pas fortement enchaîné aux murs de sa chambre, j'allais dire de sa prison.

La mienne m'est bien douce entre mon père et ma sœur; mais mes deux anges gardiens sont d'une vigilance extrême et je ne puis leur échapper, même pour voir le ciel que je n'aperçois depuis quinze jours qu'à travers les vitres de ma chambre. Depuis trois dimanches, je ne suis allée à la messe. Heureux ceux qui ont l'église rapprochée! Je ne me consolerais pas de cet éloignement tout plein de préjudices pour l'âme, si je ne savais que Dieu fait les santés et les chemins, et place les églises où il convient le mieux; et, après tout, je prends pour moi le proverbe *lén dé lo egleyse près d'el ciel*, qui a été dit par

quelque sainte âme de paysanne éloignée de sa paroisse.

Comme je ne sors plus d'ici, je n'ai que des nouvelles locales à vous donner. Vous savez peut-être aussi bien que moi que Louise de Thézac est encore auprès de Gabrielle. L'annonce d'un nouveau venu ne tardera pas, je pense, à la faire partir. Je vois d'ici les petits anges de votre chère Blanche souriant sur vos genoux : Marie doit être bien gentille. Ma petite nièce se développe aussi fort joliment, et ses petits rayons d'intelligence me charment.

Adieu, chère Antoinette, adieu. D'ici au nouvel an, je ne vous écrirai guère. Recevez donc ici l'expression des vœux toujours les mêmes que j'adresse au ciel pour vous et votre gracieuse famille. Veuillez dire aussi à la chère Augustine toute la part qu'elle a dans mes souhaits et dans mon cœur.

Je vous embrasse aussi tendrement que je le sais faire, comme une perpétuelle amie.

A LA MÊME.

27 février 1847.

Voilà ma sœur qui vous portera mes souvenirs, ma chère Antoinette, non pas jusque chez vous, mais dans le voisinage, à Gaillac, sa première station de

Carême. Une seconde à Lisle lui ferait bien plaisir, mais on ne va pas partout où l'on voudrait dans ce saint temps ni jamais. Il n'y a qu'une sainte Lisbine[1] à qui Dieu donne permission et pouvoir de traverser le monde et les mers pour suivre ses attraits. Quel attrait, ô ciel! qu'il est sublime, et que la Chine est heureuse de voir de pareils anges lui venir parler de Dieu! C'est pour ce malheureux pays un signe bien visible de miséricorde et de conversion.

Je ne saurais vous dire combien ce départ de notre bien-aimée missionnaire m'a touchée. Quel sacrifice ajouté à ceux qu'elle a déjà faits! Mais aussi quel bien va en résulter pour la gloire de Dieu! Que faisons-nous en ce monde, inutiles que nous sommes, au moins moi? Pardon de cette généralité qui se réduit à ma personne, toute vouée aux tisanes et autres mignardises qui remplissent ma vocation de malade, la plus nulle en bonnes œuvres, si ce n'est au profit des bonnes âmes qui exercent à cette occasion la charité.

En cela, j'ai fait acquérir de riches trésors à ma chère et *parfaitissime* infirmière. Elle a si bien fait qu'elle m'a mise en état de pouvoir me passer de ses soins, et elle va les prodiguer à son âme pendant une partie du Carême à Gaillac. On parle d'un prédicateur lyonnais. Il faudrait à son éloquence l'impétuosité du Rhône pour entraîner les âmes froides

1. Mlle Élisabeth de Gélis, en religion sœur Marie.

des Gaillaquois. Le Père Bonet leur reprochait ce défaut. Eh! mon Dieu, il s'étend en bien d'autres lieux; la charité, le zèle pour le salut se refroidit sensiblement. Que le monde a besoin de saintes Lisbines!

Je vous remercie des nouvelles si pleines d'intérêt que vous me donnez; rien ne peut m'être plus agréable et plus utile dans mon désert que ces exemples édifiants. Il me faudrait cependant encore autre chose, je veux dire des nouvelles de votre santé. Vous ne m'en parlez pas cette fois, tant votre cœur s'oublie à s'occuper de la mienne. C'est fort touchant pour moi et je vous en remercie en vous priant de croire que je vous rends beaucoup de ce que vous me donnez infiniment.

Adieu, chère amie. Vous voyez que nous sommes en Carême et que je me corrige de quelque chose, je veux dire de ma paresse à écrire. Je n'en ai pas à vous aimer.

APPENDICE.

A M[lle] EUGÉNIE DE GUÉRIN.

AU CAYLA, PAR GAILLAC (TARN).

Au Val de l'Arguenon, par Plancoët (Côtes-du-Nord),
le 20 décembre 1834.

Mademoiselle,

Je n'ose commencer à vous écrire avant d'avoir entendu sortir du Cayla un bienveillant pardon qui m'encourage à vous demander de vouloir bien oublier un silence si coupable, et dont j'aurai toujours regret, dans la crainte que vous ne l'ayez mal interprété. Ce serait bien à tort, mademoiselle; le peu de relations que j'ai eues avec vous m'ont été si agréables que, n'importe ce qu'il arrive, l'indifférence et l'oubli ne trouveront jamais, en ce qui vous regarde, de place dans mon cœur.

Si je savais quelque chose qui pût vous exciter à l'indulgence et que j'eusse votre talent pour écrire, je vous dirais que c'est encore d'une main mal affermie que je vous écris; que je relève d'une maladie qui m'a retenue un mois au lit; que, pendant ce temps, votre souvenir est venu bien souvent me distraire de mes maux, et que plus d'une fois je me suis promis de vous consacrer mes premières forces. Je tiens à cette promesse avec plaisir; mais quelque chose vient encore me troubler. Je crains qu'une pensée peu favorable ne se soit attachée à mon souvenir, si vous voulez bien le conserver; mais, de grâce, effacez l'une et gardez l'autre, et je vous en remercierai toujours.

Nous avons reçu la semaine dernière une lettre du bon M. Maurice; il était bien; sa lettre respirait quelque chose de gai, d'heureux, ce qui nous a fait bien plaisir; il mérite tant de l'être ! Nous l'avons connu dans un moment difficile pour tout jeune homme, moment où il faut décider son avenir; difficile surtout pour lui, qui voyait s'évanouir ce qu'il croyait son bonheur. Avec son âme craintive, loin de sa famille, il a dû bien souffrir, et jamais, cependant, sa douceur d'esprit et de caractère n'en a été un moment altérée. Aussi a-t-il laissé à notre solitude un souvenir de paix et un désir bien vrai de l'y revoir.

Vous me demandiez, mademoiselle, de vous parler de M. de Lamennais. Depuis votre lettre, il s'est passé bien des choses dont vous êtes tout aussi instruite que moi ; elles ont retenti assez loin. Maintenant il est à La Chênaie, seul avec un de ses disciples qui ne l'a jamais abandonné. Il s'occupe uniquement de son grand ouvrage sur la philosophie, dont monsieur votre frère vous aura parlé. Je crois qu'il ne doit pas paraître avant deux ans. Toutes les personnes qui s'occupent de cette science en espèrent un grand bien. Que Dieu les entende ! J'ai eu le plaisir de le visiter cet été. Jamais je ne l'ai vu si gai, si aimable. Il voulut que nous visitassions avec lui tous les jolis sentiers que ses disciples lui avaient tracés eux-mêmes aux bords de ses étangs. Chaque arbre, chaque brin d'herbe fut pour lui le sujet d'une grande pensée ou d'un souvenir. C'était délicieux de l'entendre. Il voulut aussi nous montrer le lieu qu'il avait choisi pour son tombeau , près de sa petite chapelle, entre deux arbres verts. En le voyant si chétif, on tremblait à l'idée qu'un rien pouvait le mettre au lieu qu'il marquait si gaiement. Le reste du jour, nous le passâmes dans sa chambre. Votre souvenir vint m'y trouver, et j'aurais voulu pour beaucoup vous avoir près de moi. Un jour, n'est-ce pas? cela pourrait être. Ne dites pas non : l'espérance est un don du ciel, et moi je veux espérer.

Ma petite Marie, qui commence à tout dire, et dont le cœur continue d'être aimant, me charge d'embrasser *Mlle Eugénie.* J'ai voulu que votre nom lui fût familier comme celui d'une

29.

personne qu'elle verrait chaque jour. Permettez-moi de me joindre à elle. Je demande aussi cette permission à mademoiselle votre sœur, et je vous prie d'offrir mes respects à monsieur votre père.

M. Morvonnais, née de La Villéon.

Mademoiselle, vos vers et votre lettre ont été pour nous un bonheur tout divin dans notre solitude. Dans ceux que j'eus l'honneur de vous adresser voici bientôt un an, et que vous avez reçus avec tant d'indulgence, je ne vous disais rien que de bien senti, rien que ce que m'avait fait éprouver la seule et vraiment exquise émission de voix que je connaissais de vous alors. Oh! mademoiselle, il y aurait crime à négliger un talent si délicieux, qui peut si délicatement consoler les autres et vous-même. La poésie est, à mon avis, essentiellement du ressort de la femme, parce que le cantique est essentiellement une émanation de l'amour, et voilà pourquoi il y a entre le poëte et la femme un si intime lien d'âme. Je suis heureux de creuser le sens de ces paroles, mademoiselle, lorsque je songe à la sœur de mon cher, de notre tout aimable Maurice. C'est lui qui est poëte, c'est lui dont la parole est souverainement intérieure, incisive, originale, trempée de nectar, c'est lui qui entend bien la voix de la nature! Les lettres que je reçois de lui sont, sous ce rapport, toutes des modèles sur lesquels je fais de constantes et bien profitables études. Il a laissé au Val un petit dessin du Cayla, et nous en avons ensemble chanté la douce colline embaumée de fleurs; j'ai même osé dire quelques mots des blanches et pieuses mains qui les arrosent. Nous sommes ici une société de frères qui travaillent à se rendre communs tous les aliments de vie dont le ciel fit don à leur âme, et l'aspect des lieux chéris n'est pas un de ceux qui leur sont le moins précieux : donc le Cayla nous appartient à tous comme le Val.

Adieu, mademoiselle; je finis en vous priant d'offrir à votre famille mes respectueuses affections, et en formant.

comme Marie, le vœu de pouvoir un jour vous promener sur les côtes de notre mer. Croyez bien que nul ne serait plus heureux de vous connaître personnellement que

HIPPOLYTE MORVONNAIS.

A Mme LA BARONNE ALMAURY DE MAISTRE.

[Mars ou avril 1839.]

Je vous renvoie, ma jeune et chère parente, le cahier que vous avez bien voulu m'adresser, contenant quelques pièces de vers de votre amie. En voyant la grosseur du rouleau, je vous avoue que je me suis alarmé, et j'ai pris aussitôt la résolution de ne pas lire le tout. J'ai été si souvent désappointé par des poésies de demoiselles, que vous me pardonnerez d'avoir eu cette discourtoise intention. Je dois cependant vous dire que j'avais mal jugé les vers de Mlle Duquéla (je ne sais si j'écris bien son nom). Malgré les préjugés que j'ai contre les poésies des dames et le désir que j'aurais que votre amie choisît d'autres occupations, la vérité me force de convenir que ses vers annoncent un véritable talent et beaucoup de facilité. Il n'est dans ce recueil aucune pièce qui ne contienne plusieurs beaux vers et des idées poétiques. On voit que son imagination est nourrie des œuvres de Lamartine, sans toutefois les copier ; mais aussi il est peu de ces pièces qui n'eussent besoin d'être travaillées encore. Celles qui ont un but marqué, comme le *Sort de la Grèce*, le *Jeune lis*, *A Madame Almaury de Maistre*, *Jacob au tombeau de Rachel*, m'ont paru les plus belles. Dans le cahier de prose, il est aussi une poésie : « Ah ! laissez-moi mes rêveries, » qui est d'une autre écriture, et qui est fort jolie. Je pense qu'elle est de vous, ma chère parente. J'ai été flatté que Prascovie ait aussi excité la verve de Mlle Duquéla, et je regrette que vous ne m'ayez pas parlé plus tôt de ces

compositions. J'aurais pu vous en dire mon avis avec plus de détail.

Quant à ce que vous me demandez au sujet de l'intention qu'aurait votre amie d'écrire un livre pour les enfants, je ne vois aucune raison qui puisse l'en empêcher. Quand on sait aussi bien sa langue qu'elle, je crois qu'on peut écrire tout ce que l'on veut.

J'ajouterai quelques réflexions qui me sont dictées par l'intérêt que je porte aux deux amies. Je pense que la poésie, ainsi que la musique et la peinture, sont des occupations charmantes qui embellissent la vie, tant qu'on ne s'en fait pas une affaire, mais un simple amusement, tant que les productions sont destinées à la famille et aux amis. Mais du moment que l'on vise à la publicité, ce n'est plus un amusement; c'est une manie dangereuse qui nous empêche de jouir de la vie douce et tranquille que les poëtes chantent souvent sans la goûter. Il est d'ailleurs si difficile d'être un Lamartine, un Beethoven ou un Raphaël, qu'il vaut mieux renoncer d'avance à un semblable honneur que de s'exposer à perdre son repos et à prêter au ridicule si l'on ne peut atteindre le but désiré. Vous trouverez peut-être le vieux oncle un peu sévère, mais je vous ai parlé en conscience. Je suis si persuadé du danger qui menace une jeune personne qui se livre à l'espoir de devenir un grand poëte, que j'aurais été bien aise de trouver les vers mauvais, et je l'aurais dit sans hésiter. Que votre amie continue donc à cultiver son talent sans prétention et pour ses amis. Conseillez-lui de faire peu de vers et de travailler davantage. Une seule pièce bien finie, quelque peu d'étendue qu'elle ait, vaut mieux que la *Chute d'un ange* tout entière.

Adieu, ma chère nièce. Nous comptons aller chez vous aujourd'hui pour prendre congé de tous les voyageurs.

X. de Maistre.

IX.

TABLE

Pages.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

DIDIER ET C[ie]

EUGÉNIE DE GUÉRIN. *Journal et Fragments*, publiés par M. G. S. Trebutien (*Ouvrage couronné par l'Académie Française.*) Nouv. édit. 1 vol. in-12 . . . 3 fr. 50

MAURICE DE GUÉRIN. *Journal, Lettres et Fragments*, publiés par M. G.-S. Trebutien, avec une *Étude* par M. Sainte-Beuve, de l'Académie Française. Nouvelle édit. 1 vol. in-12 . . . 3 fr. 50

LA THÉBAIDE DES GRÈVES, et *Poésies posthumes*, par Hipp. de La Morvonnais. Nouvelle édition. 1 vol. in-12. . . . 3 fr. 50

PENSÉES DE J. JOUBERT, précédées de sa *Correspondance*, d'une *Notice* par M. P. de Raynal, et de *Jugements littéraires*, par MM. S. de Sacy, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, Geruzez et Poitou. Nouvelle édition, revue et augmentée. 2 vol. in-12 . . . 7 fr.

L'IMMORTALITÉ. *La Mort et la Vie*. Étude sur la destinée de l'homme, par M. l'abbé Baguenault de Puchesse, précédée d'une lettre de Mgr l'Évêque d'Orléans. 2e édition, 1 vol. in-12 . . . 3 fr. 50

LA CONSCIENCE, ou *la Règle des actions humaines*, par M. l'abbé Bautain. 2e éd., 1 v. in-12. 3 fr. 50

PHILOSOPHIE DES LOIS, *au point de vue chrétien*, par M. l'abbé Bautain. 3e édit., 1 vol. in-12. 3 fr. 50

LA MORALE DE LA RICHESSE, par M. Antonin Rondelet. 1 vol. in-12 . . . . 3 fr. 50

TABLEAU DES PROGRÈS DE LA PENSÉE HUMAINE *depuis Thalès jusqu'à Leibnitz*, par M. Nourrisson. 2e édit. 1 vol. in-12 . 3 fr. 50

LE CARDINAL DE BÉRULLE. *Sa Vie, son Temps, ses Écrits*, par le Même. 1 vol. in-12. . . 3 fr.

LA MUSIQUE A L'ÉGLISE. *Philosophie, Littérature, Critique musicale*, par M. J. d'Ortigue. 1 vol. in-12 . . . . 3 fr. 50

LES FEMMES ILLUSTRES DU XVIIe SIÈCLE, par M. V. Cousin.

Jacqueline Pascal. [illegible] Prix. . . . [illegible]

— *Madame de Sablé*. [illegible] Prix . . . . [illegible]

Jeunesse de Madame de Longueville. 1 vol. [illegible]

— *Madame de Chevreuse*. [illegible] in-12 . . . [illegible]

MADAME SWETCHINE. [illegible]

MADAME SWETCHINE. *J*[illegible]

LETTRES DE MADAME SWETCHINE. [illegible]

CORRESPONDANCE DU R. P. LACORDAIRE ET DE MADAME SWETCHINE. [illegible]

LES VERTUS CHRÉTIENNES [illegible]

LA CHANSON D'ANTIOCHE. [illegible]

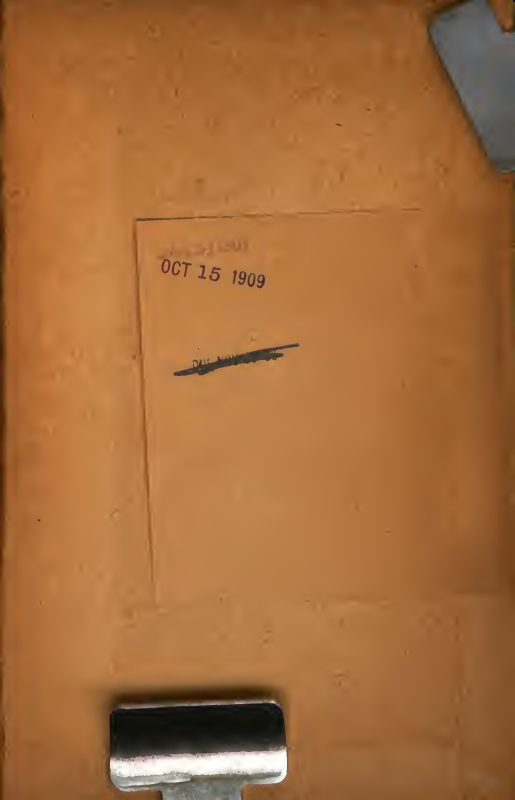
LA REINE MARIE LECKZINSKA. [illegible]

LA LÉGENDE CELTIQUE ET LA POÉSIE DES CLOITRES BRETONS, par M. [illegible]

QUESTIONS D'ART ET DE MORALE, par M. V. [illegible]

HISTOIRE MORALE DES FEMMES, [illegible]

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, R[illegible]


OCT 15 1909